

# **Le prix du secret**

**Fiona Buckley**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



**Fiona Buckley**  
**Le prix du**  
**secret**

GRANDS DETECTIVES

**10**  
**18**

FIONA BUCKLEY

## LE PRIX DU SECRET

Traduit de l'anglais  
par Corine DERBLUM

INÉDIT

10|18

« *Grands Détectives* »  
*dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

Titre original :  
*Queen's Ransom*

© Fiona Buckley, 2000.  
© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2007,  
pour la traduction française.  
ISBN 978-2-264-04182-1

couverture : Nicholas Hilliard,  
*Man clasping hand from a cloud* (détail)  
Victoria and Albert Museum, London  
© The Bridgeman Art Library

Dépôt légal : mars 2007

10|18  
12, avenue d'Italie – Paris XIII<sup>e</sup>  
[www.10-18.fr](http://www.10-18.fr)



## CHAPITRE PREMIER

### *Des souvenirs précieux*

Sir Robin Dudley, Maître des écuries de la reine, avait les épaules larges et le teint basané, un goût audacieux en matière de pourpoints et un charme infini. La jeune femme de vingt-sept ans que j'étais aurait dû le trouver séduisant.

Au lieu de quoi je le détestais.

D'une part, il n'était pas bon, or j'appréciais cette qualité. Elle manquait par trop à l'oncle et à la tante qui avaient pourvu à mon éducation.

D'autre part, Dudley venait d'une famille à l'ambition si acharnée que son père et l'un de ses frères avaient été décapités pour félonie. Lui-même avait été tout près de comploter contre sa souveraine.

La reine Élisabeth le savait fort bien, mais, en dépit de sa personnalité hors du commun, à cet égard elle se montrait conventionnelle. La beauté virile de Dudley l'enchantait et, à vingt-huit ans, elle n'était pas assez endurcie pour ordonner que la hache du bourreau sépare cette belle tête de ces épaules carrées. Robin n'était pas son amant, néanmoins il demeurait son favori.

Certains considéraient cette attirance d'un œil tendre, tel Sir Henry Sidney, qui avait épousé la sœur de Dudley. De la bonté, Sidney en avait à revendre, et chez lui cette vertu allait parfois un peu trop loin. Comme Sir William Cecil, le secrétaire d'État, me l'avait fait remarquer dans un accès d'exaspération, de temps en temps l'intelligence de Sidney se noyait dans cette douceur telle une abeille dans du sirop.

— Et lorsqu'il s'agit de la reine et de Dudley, avait conclu Cecil avec fureur, sa bonté confine à la sottise.

Dans l'ensemble, les membres du Conseil n'étaient point sots et s'inquiétaient. Mon indifférence au charme de Robin les servait. Car bien que je fusse en apparence une simple dame d'honneur, j'étais payée par Cecil pour (entre autres choses) surveiller Sir Robin et lire sa correspondance à la moindre occasion. Ce moyen de subsistance heurtait quelquefois ma délicatesse, néanmoins il fallait que quelqu'un s'en charge, dans l'intérêt d'Élisabeth.

Cependant, je me dois d'être honnête. Je conserve une dette de gratitude envers Dudley. En 1560, dix-huit mois après l'avènement d'Élisabeth, j'étais arrivée à la cour, veuve et presque sans le sou. Mon époux avait succombé à la vérole et j'avais une fillette à élever. J'étais entrée dans le monde périlleux mais rémunérateur de l'intrigue par le biais d'un travail dont Dudley m'avait chargée<sup>1</sup> et, grâce à cela, je fus ensuite à même d'offrir à ma petite Meg les vêtements et l'éducation qui lui donneraient une chance dans le monde. Puis, en 1562, par un pur hasard et à son insu, Dudley sauva une vie qui m'était chère. Sans ses manœuvres ambitieuses, jamais n'aurait eu lieu, au mois de mars, l'inspection royale du Trésor, et certains événements eussent alors connu une issue tragique.

Élisabeth n'était pas dupe. Elle avait pardonné à Dudley, néanmoins elle demeurait profondément troublée. Il était allé dire à l'ambassadeur d'Espagne qu'il désirait épouser la reine, mais craignait que ce geste impopulaire ne provoquât un soulèvement. Dans ce cas, Philippe d'Espagne fournirait-il une armée aux tourtereaux, si, en retour, ils promettaient de ramener l'Angleterre au catholicisme ?

Nous apprîmes plus tard que le bon Sir Henry, soucieux du bonheur de sa reine, avait encouragé Dudley dans cette folie. L'ambassadeur espagnol, l'évêque de Quadra, avait refusé de prendre la proposition au sérieux. L'idée n'avait pas abouti. Mais elle n'était pas oubliée pour autant.

Quelquefois, Élisabeth se montrait plus franche avec ses suivantes qu'envers ses conseillers, peut-être parce qu'elles étaient entre femmes. En cet après-midi de la fin février, alors que nous nous promenions dans le jardin de Greenwich avec Lady Katherine Knollys, elle aborda soudain le sujet :

— Mon père aurait exigé sa tête, soupira-t-elle, se passant la main sur le front. Mais je répugnais trop à perdre mon doux Robin.

Elle était sujette à de violentes migraines et s'était réveillée souffrante, ce matin-là. La crise venait à peine de passer. Je compatissais, car j'étais parfois victime du même mal.

Je ne lui avais jamais exprimé mon opinion sur son « doux Robin », mais elle la connaissait. Ses yeux mordorés, entre lesquels un pli de douleur subsistait, me lancèrent un regard de défi.

— La passion pousse les hommes les plus forts au ridicule. On ne l'y reprendra plus. Quant à Sidney, il n'avait pas de mauvaise intention ; il voulait seulement aider, quoique à mauvais escient. Tandis que Robin, lui... est ambitieux.

L'ambition et la passion produisaient parfois un effet à peu près semblable. Sans doute Dudley était-il attiré autant par ses rêves de pouvoir que par la fine et mystérieuse personne d'Élisabeth. Cela



aussi, pensais-je, elle le savait.

Sir Henry entra dans le jardin au même instant, comme à la seule mention de son nom. La reine leva la main en signe de bienvenue et il traversa la pelouse dans notre direction. Il était bien tourné, pas très grand, mais souple et vigoureux. Il avait des cheveux bruns tirant sur le roux, une barbe soignée et une prédilection pour les vêtements de couleur rouille qui s'accordaient à son teint. Il salua avec grâce, ôtant son couvre-chef d'un ample geste du bras.

— Madame... Êtes-vous remise ? J'ai entendu que ce matin vous ne vous sentiez pas bien.

— Oui, je vais mieux à présent. Cependant, je suis préoccupée.

— Puis-je être du moindre secours ?

— Peut-être, répondit Élisabeth.

Elle continua à marcher quelques instants en silence. Sa longue jupe bleue brodée de petites fleurs de lis jaunes produisait un léger froufrou sur le gazon. Sir Henry avançait d'un côté de la reine, Lady Katherine et moi de l'autre. Lady Katherine était la cousine d'Élisabeth et son amie intime ; pour ma part, je devais sous peu m'absenter de la cour et ma souveraine voulait, disait-elle, profiter de la compagnie de sa chère Ursula tant qu'elle le pouvait.

— Je songe à cette triste affaire de l'an dernier, reprit la reine. Quand Robin voulait demander à l'Espagne de soutenir ses aspirations matrimoniales par la force des armes.

Sir Henry rougit d'embarras.

— Je déplore sa tentative, poursuivit-elle, d'autant qu'il a pu semer une graine qui germera un jour. Cette crainte ne quitte guère mon esprit. De Quadra n'a pas réagi cette fois-ci ; néanmoins, ne serait-on pas avisé de s'assurer que l'Espagne craigne trop l'Angleterre pour l'attaquer ?

— Il n'y aurait rien de mal à montrer que notre royaume est puissant et tenu d'une main ferme, convint Sidney avec prudence.

— Et solvable ! ajouta Élisabeth. Toutefois, la subtilité s'impose. Une parade militaire serait impressionnante, mais trop ostentatoire. De Quadra ne doit pas soupçonner que nous redoutons son maître. Il nous faut une allusion élégante, sous la forme d'un événement agréable.

Nous étions ainsi invités à soumettre nos propositions.

— Un banquet officiel ? suggéra Lady Katherine. Avec des divertissements somptueux, des chandelles parfumées et de la vaisselle d'or ?

— Notre bon évêque a déjà assisté à plusieurs festins, répliqua la reine. En certaine occasion, je l'ai vu soupeser une assiette en or, se demandant si le métal était massif. Je m'attendais presque à ce qu'il la cache dans une serviette en vue de la faire estimer. J'ai ouï dire que

Philippe d'Espagne a fait fondre sa vaisselle précieuse pour ne pas s'endetter...

— Est-ce vrai ? s'étonna Sir Henry. Le Conseil n'en a pas été informé.

— Il s'agit d'une rumeur, expliqua Élisabeth. De on-dit. Je les crois fondés, toutefois. Ma situation est plus confortable que celle de Philippe et mon or est de bon aloi. Cependant, un monarque peut étaler une riche vaisselle tout en ayant des coffres vides...

— À coup sûr, madame, les coffres du Trésor en sont loin ! souligna Sidney.

— Certes, acquiesça la reine. Mais de Quadra ne le sait pas.

Le silence s'installa tandis que nous marchions. Elle observa soudain, d'un ton pensif :

— Des coffres pleins sont le signe qu'un souverain peut lever et équiper une armée. Qu'on les montre, et plus besoin de parade militaire. Oui. Je parlerai à mon Lord Trésorier dès demain.

En théorie, ce devait être une petite inspection du Trésor conservé dans la Tour de Londres. La reine serait accompagnée par Sir Robin Dudley, Sir Henry Sidney, ses suivantes préférées et quelques privilégiés, dont les ambassadeurs de France et d'Espagne. Une visite sans cérémonie.

En pratique, cela signifiait que, plusieurs jours durant, Sir William Paulet, le chancelier de l'Échiquier, Sir Richard Sackville, le sous-chancelier, et une horde de domestiques s'étaient affairés dans la tour de la Garde-robe où était abrité l'essentiel du Trésor. Il fallait recouvrir les étagères de velours noir, polir les objets précieux à l'aide de chiffons doux, les mettre en valeur sur des présentoirs et dérouler des tapis bleus afin qu'Élisabeth pût en faire l'examen.

Cela signifiait en outre qu'à l'intérieur de l'enceinte, l'escorte informelle serait constituée par le Lord lieutenant de la Tour, le portier, trois hallebardiers, Sir William Paulet et Sir Richard Sackville, plus deux gentilshommes de leurs maisons respectives et deux hérauts. Quelques pages se tiendraient aux ordres de ces dignes visiteurs. Tout avait été répété avec minutie une demi-douzaine de fois le matin précédent.

Une répétition s'imposait, car l'occasion était rare. Ayant été emprisonnée à la Tour, Élisabeth détestait ce lieu et ne s'y rendait guère en dépit de sa splendeur. Le nom de « Tours », au pluriel, lui eût mieux convenu, car l'endroit en comptait un certain nombre. Il y avait la tour Blanche – le donjon central ; d'autres jalonnaient les murailles et le corps de garde ; et la tour de la Garde-robe se détachait, solitaire, à l'angle sud-est du donjon. Après une courte pause pour déguster du vin chez le Lord lieutenant, puis un petit détour pour inspecter les

joyaux de la Couronne, les emblèmes du pouvoir et la vaisselle personnelle de la reine, en or et en argent, on se concentra sur l'affaire sérieuse du jour, qui commença par les réserves de lingots, au sous-sol de la Garde-robe.

— Prenez garde, madame : l'escalier est raide, recommanda Paulet.

Lui-même, vieux et perclus de rhumatismes, ne descendit pas avec nous. Sackville, bien que d'âge mûr, était plus lesté et nous servit de guide. Des flambeaux dans des appliques éclairaient notre progression. Dudley, juste derrière la reine, lui soutenait le coude. Sidney allait d'un pas agile, mais l'ambassadeur de France faillit trébucher et jura tout bas, tandis que de Quadra, tiré à quatre épingles, murmurait à son collègue que les marches étaient usées au milieu. Nos ombres déformées glissaient sur les murs de pierre et, bien que l'escalier fût sec, on sentait l'odeur du fleuve. Il faisait froid.

Pas plus qu'Élisabeth je n'aimais cet endroit. Il me rappelait trop ma précédente visite, pour voir un condamné<sup>2</sup>. Mon travail pouvait envoyer des hommes à la mort, et parfois des visages accusateurs hantaient mes rêves. À certains égards, moi aussi, j'avais besoin de m'endurcir.

Nous nous regroupâmes dans une salle voûtée, éclairée par des torches, où des barres de métaux précieux étaient empilées comme des bûches le long d'un mur. Élisabeth, d'un ton fort désinvolte, demanda à Sackville à combien l'on estimait leur valeur totale, puis traduisit la réponse en espagnol et en français aux ambassadeurs, apparemment par politesse, mais, en réalité, pour s'assurer qu'ils comprenaient bien.

Devant cet exemple de suave manœuvre politique, je songeai une fois de plus que j'étais lasse de ces intrigues et je me réjouis de partir bientôt pour la France, libre de ne plus fourrer mon nez dans les affaires d'autrui. Ces temps derniers, je semblais avoir perdu toute aptitude à enquêter. J'aurais de bon cœur quitté la cour pour toujours, n'était que j'avais besoin d'argent pour ma petite chérie. Et si ce désenchantement n'était pas ma seule raison de m'en aller, eh bien, l'autre était stupide et je ne voulais pas me l'avouer.

Nous remontâmes vers la lumière du jour, gravâmes encore quelques degrés, plus faciles cette fois, et pénétrâmes enfin dans une salle où des flots de soleil faisaient étinceler les trésors déployés avec tant de soin. Voilà qui était mieux ! Nous avançâmes le long du tapis azur, nous extasiant devant les plats magnifiques, les cuillers ciselées, les salières et les chandeliers, les cassettes rehaussées de gemmes et les figurines, les armes et les armures de cérémonie...

Élisabeth avait fait signe aux ambassadeurs de venir à ses côtés et, sans que Paulet et Sackville ne soufflent mot, elle narrait l'histoire de tel ou tel objet, soulignant leur valeur extraordinaire.

— En cas d'urgence, ils seraient vendus ou fondus, mais, comme

vous l'avez constaté, notre réserve de lingots devrait nous permettre de l'éviter. Nous pouvons donc conserver ces œuvres d'art et rendre hommage au talent des artisans...

Dudley s'était éloigné de la reine et, avec un des gentilshommes de Sackville, commentait un récent scandale.

— Elle s'est montrée parfaitement stupide. Enceinte jusqu'aux yeux et incapable de rien prouver, car le prétendu époux était à l'étranger, elle avait perdu le certificat de mariage, ignorait le nom du prêtre qui les avait unis, et le seul témoin était mort l'an dernier...

— Je sais de qui il parle, remarqua Sir Henry Sidney, qui s'était approché de moi. Pour ma part, j'ai pitié d'elle. Une petite sotte – mais elle était très éprise et je gage qu'elle croyait de bonne foi être mariée.

— Je la connais moi aussi, répondis-je. Et je la plains, bien que je ne l'apprécie guère.

Dudley, en revanche, ne ressentait pas la moindre compassion. Ainsi que je l'ai dit, la bonté lui était étrangère.

La jeune femme dont le sort lui tenait si peu à cœur avait occupé un jour une place considérable dans une des aventures qui étaient mon lot<sup>3</sup>. Le seul fait de penser à elle, de même que la descente dans le sous-sol du Trésor, faisait resurgir des souvenirs que j'eusse voulu oublier.

Un jour, une possibilité autre que cette vie d'intrigue s'était offerte à moi. La vérole avait emporté Gerald, le père de Meg, toutefois je m'étais remariée. J'étais amoureuse, et cette union aurait pu me combler si ma conscience ne m'avait imposé une séparation. J'avais repris mon ancien nom d'épouse, rangé l'alliance de Matthew dans mon coffret à bijoux, et je portais celle que Gerald m'avait donnée.

C'était réglé, me disais-je avec une résolution farouche. J'avais choisi. J'étais folle de penser encore à lui. Ma vie était ici, à la cour, et même si je la quittais quelque temps, il me faudrait y revenir, reprendre mon travail, en étant encore bien heureuse de l'avoir. « Sache apprécier ce que tu as, Ursula. »

— Par ici, nous avons les armes et les cottes de mailles de cérémonie, annonça Paulet en se dirigeant vers les salles suivantes. Ce corselet incrusté d'or et d'émail est de fabrication allemande – il sort des ateliers de Nuremberg, pour être exact. Et celui-ci...

Sur les étagères et sur les tables s'alignaient casques ornementaux et plastrons de cuirasse, cimenterres orientaux au manche et au fourreau ornés de gemmes. Sir Henry et moi nous retrouvâmes auprès de Sir Richard Sackville. Il avait des manières guindées et une prédilection pour les tournures de phrase surannées, mais je l'aimais bien. Il ignorait que j'espionnais pour Cecil et pour la reine (comme beaucoup de gens, du reste, même Sir Henry à qui Élisabeth se confiait souvent). Néanmoins, Paulet et lui étaient bien informés sur mon

passé.

— Puisque le bon évêque de Quadra est parmi nous, murmura Sackville, nous avons préféré ne pas insister sur la façon dont ces objets nous sont parvenus. Mais celui-ci vous intéressera peut-être, dame Blanchard, dit-il en m'indiquant le splendide corselet de Nuremberg. Il fut fabriqué en Allemagne, certes, mais pour l'arsenal de l'administration espagnole à Anvers. En tout, nous nous sommes emparés de deux mille corselets là-bas, par divers tours et stratagèmes, puis les avons rapportés en Angleterre.

— Où sont les autres ? s'enquit Sir Henry avec intérêt.

— Nous les verrons durant la dernière partie de cette visite, répondit Sackville. Toutes sortes d'armes et une belle réserve de poudre à canon ont aussi été saisies dans le même arsenal ; comme les corselets, elles se trouvent dans les caves de la tour Blanche. Il n'y avait pas assez de place ici. Dame Blanchard sait sans doute mieux que quiconque comment ces pièces sortirent des Pays-Bas, ajouta-t-il en me souriant.

— Est-ce vrai ? s'enquit Sir Henry. Je sais que vous avez vécu à Anvers, dame Blanchard. Votre époux était bien au service de Sir Thomas Gresham, à l'époque ? Mais vous ne consacriez pas votre temps à dérober de la poudre à canon et des corselets !

— Non, pas moi, répondis-je. Gerald.

Nous étions restés près de un an à Anvers, dans l'entourage de Sir Thomas Gresham. Ce financier, employé par Élisabeth pour améliorer son crédit et lever des emprunts à l'étranger, interprétait ces instructions au sens le plus large.

— Gerald aidait Gresham à... à se procurer des biens aux Pays-Bas et à les faire passer en Angleterre. Pas toujours avec l'accord du propriétaire et même, d'habitude, à son insu.

En effet, mieux valait que de Quadra ignore leur provenance.

— Vous avez dû mener une vie palpitante, à Anvers ! déclara Sir Henry, amusé.

Il avait raison. La mission de Gerald consistait à soudoyer ou à intimider des gens susceptibles de prêter des clefs, de forger de faux ordres de réquisition afin de sortir des entrepôts des marchandises de valeur – lingots, vaisselle, armures ou autres. Souvent, nous les conservions sous notre lit, le temps de trouver un navire pour les acheminer, ou une meilleure cachette. Oui, ç'avait été passionnant.

Je parcourus la salle des yeux. La reine examinait un glaive à la garde incrustée de cabochons d'émeraudes et de rubis ; l'ambassadeur de France, en grande conversation avec le lieutenant, admirait à nouveau la vaisselle et l'argenterie. Sackville et Sir Henry à mes côtés, je les rejoignis. Sackville avait réveillé mes souvenirs. J'avais déjà vu ce magnifique service de plats en or. Gerald me l'avait fait admirer à

bord du navire qui l'emporterait loin d'Anvers, en toute illégalité. Et juste avant qu'il ne contracte la vérole, il y avait eu un autre riche butin... Je scrutai les objets le long de la table sans rien y découvrir de ce que je cherchais.

— Ce n'est pas là toute la vaisselle provenant d'Anvers, n'est-ce pas ? demandai-je. Je suppose que le reste est entreposé ailleurs, comme les corselets.

— Non, nous avons tout réuni ici, répondit Sackville. Ces pièces sont d'une telle beauté ! Pourquoi cette question ?

Deux ans plus tôt, cette livraison particulière avait séjourné brièvement chez nous, le temps que Gerald en dresse l'inventaire. J'avais consigné la liste sous sa dictée, avant que notre serviteur et lui aillent tout dissimuler, non sous un lit, cette fois, mais sous le plancher d'un entrepôt. Le loyer était réglé d'avance pour cinq ans, et le bail contenait une clause interdisant au propriétaire d'y pénétrer avant le terme de cette période.

La voix de Gerald alors qu'il me dictait cette liste résonnait encore dans ma tête. Enfant, j'avais eu avec mes cousins un précepteur qui tenait à exercer notre mémoire. Je pouvais, avec aisance, réciter un long poème et retenir une liste d'une bonne trentaine d'éléments après les avoir écoutés une seule fois. Je me rappelais presque mot pour mot les paroles de Gerald et en outre, j'avais observé la plupart de ces marchandises.

Avec le plus de fidélité possible, je répétais l'inventaire :

— « Premièrement : une vaisselle complète en or, valeur approximative : dix mille livres, incluant vingt-quatre gobelets, marquée de l'écusson d'une noble famille d'Espagne, incrustés de rubis et d'émeraudes.

« Deuxièmement : une salière en or, haute de deux pieds, en forme de tour carrée, avec une réserve à sel sous chaque tourelle et des tiroirs à épices au-dessous. Ornée du même écusson, et incrustée de rubis. Valeur approximative : douze mille livres.

« Troisièmement : une salière en argent, toute cannelée et ciselée sur le pourtour d'un motif de feuilles et d'oiseaux. Couvercle à charnières en forme de coquille Saint-Jacques, sous lequel se trouvent quatre réserves à sel que l'on peut ôter. Valeur approximative : trois mille livres.

« Quatrièmement : divers petits ornements, valeur approximative : sept cents livres... » Rien de tout cela n'est ici, conclus-je. Mais Gresham était entré en possession de ces objets avec l'aide de mon mari. Le trésor des Pays-Bas aurait-il été en partie brisé ou fondu ? Voire vendu ?

— J'espère bien que non ! répliqua Sir Henry, choqué. Des pièces aussi exquises devraient être préservées coûte que coûte.

Sackville était déconcerté.

— Dame Blanchard, jamais je n'ai vu les objets que vous décrivez, et ils ne figurent sur aucune liste. Quand furent-ils expédiés en Angleterre ? Sur quel bateau ?

— Gerald organisait le transport lorsqu'il est tombé malade. Maintenant que j'y pense...

Le mal l'avait frappé avec soudaineté et, de l'instant où j'avais compris de quoi il retournait, je n'avais plus songé qu'à Meg. J'avais eu la vérole, dans mon enfance, sans que mon teint en pâtit, mais je ne voulais faire courir aucun risque à ma fillette. En hâte, je trouvai un autre logis pour elle et sa nourrice ; et, Dieu soit loué, ni l'une ni l'autre ne l'attrapèrent. Quant à moi, j'étais restée aux côtés de Gerald pour le soigner, me tourmenter et enfin le pleurer. De ce jour, je n'avais plus pensé un instant au trésor caché. Même lorsque j'avais transféré ses clefs sur mon trousseau et remarqué, vaguement, celle de l'entrepôt, facile à reconnaître car elle était tout en ferronnerie. J'eus bien l'idée de la rendre, mais entre la fatigue et l'affliction, j'oubliai. J'étais en Angleterre quand je la remarquai de nouveau, et il me sembla futile de la renvoyer au prix de tant d'efforts.

Ce n'était qu'une clef, après tout ! Nul ne me rappela qu'elle ouvrait la cachette d'un trésor. Notre valet, John Wilton, supposait sans doute que les dispositions avaient été prises. Du moins, il n'en avait jamais fait mention, et je ne pouvais plus l'interroger car lui aussi était mort.

La clef était restée sur mon trousseau, simple souvenir du bonheur d'antan.

— Maintenant que j'y pense, repris-je, je doute que ces objets aient quitté Anvers. Ils se trouvent probablement encore là-bas.

Et je savais exactement où. Quand Gerald avait loué l'entrepôt, il m'avait montré la cache sous le plancher du rez-de-chaussée où, espérait-il, non pas une, mais de nombreuses cargaisons futures attendraient. La première avait été la dernière, cependant elle était au moins arrivée dans cet entrepôt. À coup sûr, elle s'y trouvait toujours.

Eh bien, qu'elle y reste ! Je ne voulais pas être mêlée à cela. C'était justement un autre symbole de la vie d'intrigue dont j'étais lasse. Et quoique la France fût au bord de la guerre civile et que les voyages fussent épouvantables au mois de mars, j'étais disposée à me rendre outre-Manche pour une affaire familiale, à seule fin d'échapper aux complots et à la politique.

Et de passer, peut-être, à quelques lieues de l'endroit où vivait Matthew de la Roche, mon époux. Le désir de sa présence revint, aussi persistant que dérisoire.

Je le refoulai. Je ne tenterais pas de voir Matthew et, d'ailleurs, je n'imaginai pas qu'il le voulût. Il avait disparu pour toujours. Mieux

valait me résigner à cette idée.



## CHAPITRE II

### *Des fers sertis de bijoux*

Je retournai à Greenwich avec la reine, par le fleuve, et trouvai mes deux serviteurs affairés aux préparatifs du départ.

Fran et Roger Brockley s'étaient mariés après être entrés à mon service et j'appelais toujours Fran par son nom de jeune fille, Dale. L'un et l'autre avaient une quarantaine d'années ; tous deux étaient solides et dignes de confiance, bien que Dale eût tendance à maugréer et Brockley à insinuer que mon gagne-pain ne convenait pas à une dame et qu'une vie mieux séante (et moins périlleuse) eût été souhaitable.

Au moins, à défaut d'être exempt de danger, le voyage que nous allions entreprendre était d'ordre privé – un geste secourable, en rapport avec la famille de mon premier époux. Cette affaire concernait les Blanchard.

Gerald et moi nous étions unis contre la volonté de nos familles et lorsque, devenue veuve, j'avais sollicité le soutien financier de son père, j'avais essuyé une froide rebuffade. Mais c'était avant que je n'aie à la cour et que la reine ne m'accorde sa faveur. Mon ancien beau-père, Luke Blanchard, eut ouï-dire que la veuve honnie de son fils se promenait en robes de damas, causait avec Élisabeth, dînait chez les Cecil et que sa fille était élevée par une famille de leurs amis. Sur quoi son attitude changea.

C'est ainsi qu'un jour son fils aîné et lui se présentèrent au palais dans leurs plus riches atours, demandèrent à me voir et, en un piquant retournement de situation, implorèrent mon assistance.

Luke Blanchard s'efforça de se montrer aussi persuasif que pouvait l'être un grand homme tout en velours noir, au profil arrogant, au regard bleu glacial et à la voix pompeuse même pour parler du temps.

— Il nous semble, dit-il, que bien que la France soit un endroit dangereux ces jours-ci, quelqu'un comme vous, ma chère Ursula, jouissant de l'estime de la reine, pourrait s'y rendre en toute sécurité. Votre présence dans mon groupe équivaldrait à une protection.

Qui aurait dit qu'un jour le père de Gerald m'appellerait sa « chère Ursula » ? Je le fixai, stupéfaite.

— Une escorte bien armée, sous l'égide de la reine Élisabeth – qui entretient des relations diplomatiques normales avec la cour de France –, accomplirait des merveilles, approuva son fils Ambrose.

Son pourpoint et ses hauts-de-chausses de couleur fauve étaient plus attrayants que le noir de Luke, mais, physiquement, il paraissait une version juvénile de son père et, en dépit de ses efforts, son sourire mielleux n'était guère convaincant.

Gerald, petit, brun et chaleureux, tenait, m'avait-il dit, de sa mère depuis longtemps défunte. À coup sûr, il ne ressemblait en rien à son père ni à son frère. De plus, Gerald avait l'habitude d'en venir au fait. Ces deux-là préféraient les circonvolutions. On m'avait autorisée à les recevoir dans une pièce privée et à leur offrir des rafraîchissements. Je leur servis du vin et coupai court à ces préambules en demandant :

— Pour quelle raison au juste voulez-vous aller en France ?

Le motif en était assez simple. La mère de Luke Blanchard, unique héritière du manoir familial de Beechtrees, dans le Sussex, avait épousé un Français.

— C'est à cette époque que le nom de Blanchard est entré dans la famille, comme vous le savez sans doute, précisa Luke. Auparavant, on se nommait Fitzhubert.

La sœur de Luke s'était mariée en France avec un cousin éloigné, un autre Blanchard. Celui-ci était mort très jeune, laissant une petite fille, Hélène. Maintenant, la femme s'était éteinte à son tour.

— Dans ses dernières volontés, expliqua mon beau-père, ma sœur me désigne comme tuteur. Hélène a seize ans. Elle réside pour l'heure chez des parents de son père, respectables à tous égards, et je me satisferais de la savoir là-bas n'était la situation en France. Une guerre civile pourrait éclater à tout moment entre catholiques et protestants.

— Certes, confirmai-je, consciente de l'ironie de la situation.

En tant que dame d'honneur, j'étais souvent présente quand la reine recevait des messagers et des ambassadeurs. J'en savais plus que lui sur l'équilibre précaire de la nation française.

— Hélène, reprit Luke Blanchard, vit au château de Douceaix, dont le nom signifie « eaux douces », à faible distance du Mans. Non que l'endroit importe ; en cas de troubles, le danger serait omniprésent. En ma qualité de tuteur, je ne puis que m'en inquiéter. Je souhaite la ramener à la maison. Toutefois, je pense qu'elle devrait voyager en compagnie d'une dame de qualité, et je crains de surcroît pour ma propre personne... Je ne suis plus dans ma prime jeunesse, remarquait-il, l'air embarrassé. Ambrose est disposé à y aller, bien sûr...

— Cela va de soi, affirma l'intéressé, d'un ton belliqueux.

— ... Néanmoins, j'ai déjà perdu un fils et je tiens à garder celui qui me reste.

C'était son unique allusion au passé, jusqu'alors. Il y avait une

pointe d'accusation dans sa voix, comme si notre union avait rendu Gerald plus vulnérable à la vérole. Cependant, il continua sans s'interrompre.

— En outre, c'est moi qui suis le tuteur d'Hélène. Toi, Ambrose, tu as une épouse et des enfants en bas âge. Je préfère que tu restes en Angleterre. Si nous réussissons à la faire sortir, j'ai un bon parti en vue pour elle. Eh bien, Ursula, accepteriez-vous de m'accompagner ?

Je n'appréciais guère Luke et Ambrose, mais cela me permettrait de m'éloigner de la cour. Puis, il était vrai que pour moi, appartenant à la maison d'Élisabeth, le risque serait moindre. Je décidai donc de partir en mars, malgré les tempêtes d'équinoxe, et d'aider mon beau-père, quoiqu'il n'eût aucun droit d'y prétendre.

J'avais espéré trouver tous nos effets emballés en revenant de la Tour, mais, bien que Brockley fût à genoux près d'un coffre, peinant pour boucler les sangles, le couvercle de la plus grosse malle était encore ouvert et l'intérieur en désordre, car Dale en avait sorti une robe dont elle s'employait à écraser les plis à l'aide d'un linge humide et d'un fer chaud.

— Dale, que diable faites-vous ? Cette robe en damas rose était rangée, hier !

— La reine vous attend après son souper. Elle veut sans doute prendre officiellement congé. Laissez-moi terminer, puis asseyez-vous, que je vous recoiffe. Le vent du fleuve vous a tout échevelée. Ensuite, je vous habillerai pour cette audience.

— J'ai passé l'après-midi auprès de la reine. Elle ne m'en a pas soufflé mot...

— Ma foi, les ordres viennent de dame Ashley.

Kat Ashley était la première dame d'honneur, bien qu'elle ne nous eût pas accompagnés à la Tour. Si les ordres émanaient d'elle, il ne pouvait s'agir d'une erreur.

Je m'inquiétais, pendant que Dale me préparait. Et si Élisabeth s'était ravisée et m'interdisait de partir ? À l'heure dite, un page vint me chercher, et je le suivis jusqu'au bureau de la reine. Le soir était tombé. La pièce était éclairée par des lampes et des chandeliers, car Élisabeth, quoique répugnant à la dépense, ne lésinait pas sur la lumière lorsqu'elle voulait lire : sa vue lui était trop précieuse. Elle était assise à sa table de travail, avec, ouverte devant elle, l'*Utopie* de Sir Thomas More, cette description imaginative d'un État idéal. Quand le page me fit entrer, elle dit : « Bienvenue, Ursula », cependant elle termina le paragraphe qu'elle étudiait et quelques secondes passèrent avant qu'elle ne lève les yeux.

Je restai donc à côté de la porte, contemplant sa tête courbée, le profil délicat souligné par le mur lambrissé. La lueur des chandelles jouait sur les fils d'argent de sa robe crème, sur les bagues ornant ses

doigts fins et sur les crans de ses cheveux roux clair, sous le bonnet bordé de perles. Elle avait vieilli, ces deux dernières années. Une couronne est un bien lourd fardeau ! Toutefois, rien ne pouvait altérer ce curieux mélange de force et de fragilité qui était le propre d'Élisabeth, tel un flocon de neige fait d'airain.

Je la craignais, comme presque tout le monde à la cour, cependant j'avais aussi de l'affection pour elle et je savais qu'elle m'en portait. Non seulement en raison de mon travail secret, mais parce que, jadis, ma mère avait servi la sienne, la pauvre Anne Boleyn, avant qu'elle ne fût décapitée. Elle glissa un signet dans son livre et se tourna, m'encourageant à avancer afin de mieux me voir.

— Venez, Ursula. Je ne vous retiendrai pas longtemps. Vous partez, je crois, de bonne heure demain ?

Elle ne m'avait donc pas convoquée pour revenir sur sa décision. Je fis ma révérence et répondis :

— Oui, madame. Nous partons pour Southampton au point du jour. Nous formerons un groupe d'assez belle taille, car messire Blanchard emmène cinq serviteurs.

— Il a peur ?

— Oui, madame. Il pense qu'un groupe trop nombreux attirerait l'attention et passerait pour une provocation, mais une escorte restreinte lui semble peu sûre. Il a donc décidé de prendre cinq hommes.

— Il en aura huit, trancha Élisabeth. Cecil vous fournit une escorte additionnelle de trois de ses gens, arborant sa livrée. Ils se présenteront au matin et feront route avec vous.

— Trois valets de Cecil ? Messire Blanchard s'en réjouira. Mais... Y a-t-il une raison particulière ?...

— Certes ! Ursula, avez-vous déjà passé une nuit blanche ?

La voyant maintenant de tout près, je remarquai ce qu'elle avait réussi à cacher durant notre visite à la Tour : une extrême fatigue.

— Oui, madame. Une nuit où le sommeil fuit, si fort que l'on aspire au repos.

— En effet, vous parlez d'expérience. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause de nouvelles très préoccupantes. Nous venons de montrer la puissance anglaise à de Quadra, toutefois l'Espagne n'est pas le seul nuage à l'horizon. La France se trouve dans une situation alarmante. En Champagne, en un lieu nommé Vassy<sup>4</sup>, un massacre a été perpétré. Deux cents protestants – là-bas on les appelle « calvinistes » ou « huguenots » – ont été assaillis par des catholiques alors qu'ils étaient en prière. La nouvelle nous est parvenue hier soir. Plus de trente personnes ont été assassinées. La guerre civile menace. Je n'ai pas dormi, Ursula, tant j'hésitais à vous laisser aller en France. Je l'interdirais, si je ne voulais vous charger d'une autre mission encore,

que ce terrible événement rend plus vitale que jamais. Mais cela vous obligera à rester en France au moins une semaine de plus, puisqu'il vous faudra pousser jusqu'à Paris avant de rentrer. Cecil et moi, nous estimons que ces renforts constitueront une protection supplémentaire... le cas échéant.

Un silence se fit. C'était bien la dernière chose à laquelle je m'attendais. À chaque seconde, je mesurais davantage mon besoin de m'évader, pour un temps, des tâches dont me chargeaient la reine et son ministre. Surtout, je voulais me remettre de certains changements que ce travail avait opérés en moi. J'y trouvais grand plaisir, naguère, et parfois encore un peu, néanmoins je ne pouvais oublier le jour où, sous un prétexte fallacieux, je m'étais introduite auprès d'un prisonnier et lui avais donné une fiole de poison, afin qu'il échappât à l'éviscération.

C'est moi qui l'avais précipité dans ce cachot, vers les mains du bourreau. J'avais tâché de lui épargner le pire. Mais son regard contemplant la mort par ma faute m'avait ébranlée jusqu'au tréfonds. Quand je rendais visite à ma fille dans son nouveau foyer, en la prenant dans mes bras je craignais qu'elle ne s'écarte avec répugnance ; je craignais même de corrompre son innocence.

J'imputais à mes doutes l'échec de ma dernière mission. Je devais les surmonter. Mais j'avais besoin de temps pour guérir, et maintenant tout répit semblait impossible.

— Si vous acceptez, vous me rendrez un service insigne, déclara Élisabeth.

Que pouvais-je répondre ? Avec elle, on n'avait guère le choix.

— Bien entendu, je vous servirai dans toute la mesure de mes moyens, madame... Quoique je ne réussisse pas toujours.

En même temps que je surveillais Dudley, j'avais été chargée d'espionner Lady Catherine Grey (une autre cousine d'Élisabeth, ne ressemblant en rien à la bonne et sage Katherine Knollys). Elle se comportait de façon étrange, surgissant en des lieux où elle n'avait que faire et ne se présentant pas là où on l'attendait. Je l'avais observée des mois durant, en vain, jusqu'à ce qu'elle éclaire elle-même le mystère en avouant un mariage secret, dont elle portait le fruit. Elle était la jeune femme dont Dudley s'était gaussé, à la Tour. Sotte ou pas, elle avait réussi à m'abuser.

— Si vous songez à ma peste de cousine, dit la reine, qui ne mâchait pas ses mots au sujet de qui la contrariait, cette affaire importe peu. Il s'agit d'une mission très différente : vous n'aurez rien à découvrir, juste à porter un message. Inutile de vous décrire la situation en France, Ursula. J'espérais que, lorsque le gouvernement catholique cesserait ses persécutions contre ceux qu'il juge hérétiques, la paix s'installerait. À présent, je crains que non. Les chefs des deux

factions sont issus de grandes maisons de France. Chez les huguenots, c'est le prince de Condé, parent éloigné de la famille royale. Je tiens de l'ambassadeur Throckmorton que la reine mère, qui assure la régence, s'efforce de parvenir à un accord. Je servirais volontiers de médiatrice, mais je préfère le lui faire savoir de façon officieuse. Certaines manœuvres réussissent mieux dans l'ombre, ne serait-ce que parce que les autres risquent moins de s'immiscer.

Elle ouvrit un coffret carré, sur sa droite, et en sortit un rouleau de parchemin cacheté.

— Voici une lettre pour la reine Catherine. Quand messire Blanchard se sera chargé de sa pupille, je désire que vous alliez à Paris et remettiez ce message – en main propre.

Je pris le rouleau, dubitative. Il portait l'inscription « À Catherine de France », tracée avec élégance par Élisabeth, de l'écriture superbe caractéristique des Tudors.

— Serai-je à même d'obtenir audience ? m'enquis-je.

— J'en réponds, déclara-t-elle, en tirant un second rouleau du coffret. Voici une lettre d'introduction qui aplanira votre chemin.

Je l'acceptai, résignée. Elle portait une inscription similaire à la première, complétée par le mot « introduction » en plus petit, sous le nom de Catherine.

— Maintenant, écoutez-moi, reprit la reine. Certains n'apprécieraient pas cette démarche. Espérons qu'ils n'en auront jamais vent ! Vous garderez secrète ma missive à Catherine, cependant celle-ci, marquée de mon sceau, vous conférera le statut d'émissaire royal et, avec l'escorte armée, devrait vous garantir une protection efficace.

— Messire Blanchard en est-il informé ?

Pour la première fois, Élisabeth sourit.

— Bien sûr. Il devra se rendre avec vous à Paris. Cecil le lui a spécifié. Il lui a assuré que votre groupe jouirait de l'immunité diplomatique et a souligné qu'une visite à la cour serait instructive pour sa jeune pupille. Chacun croira que vous allez là-bas à seule fin d'y présenter mes compliments. C'est d'ailleurs ce que l'on a dit aux gens de Cecil, tout en insistant sur l'importance de ce voyage. Messire Blanchard a accepté sans soulever d'objection.

Quant à cela, j'en étais certaine. On ne discutait pas les ordres de la reine, à moins de s'appeler Robin Dudley ou Cecil. Et même eux savaient ne pas outrepasser la limite.

Néanmoins, je ne pouvais dissimuler ma réticence. En me remettant la seconde lettre, Élisabeth s'en aperçut. Elle me plaça le parchemin de force dans la main, refermant mes doigts par-dessus. Pendant un instant terrifiant, j'eus la sensation que ses phalanges étaient des fers – des fers sertis de joyaux.

— Je sais, Ursula. Vous vouliez échapper à cette atmosphère d'intrigue quelque temps.

Je ne m'étais jamais épanchée, mais Élisabeth montrait parfois la faculté déconcertante de lire dans les pensées.

— L'Angleterre a besoin d'amis protestants, expliqua-t-elle. L'Europe compte trop de puissances catholiques. Les huguenots doivent survivre et, dans le cas d'une guerre, je crains pour eux. Ils seraient à même de lever une armée, mais celle de l'autre camp sera plus forte. J'ai encore quelque chose pour vous.

Une troisième fois, elle plongea la main dans le coffret et me présenta un petit objet sur sa paume.

— Voici un gage de sûreté supplémentaire. Portez cette bague, si elle vous va. En la montrant à la cour de France, vous obtiendrez sans délai une audience privée auprès de n'importe quel membre de la famille royale. Il s'agit là d'un petit arrangement réciproque que les agents, les ambassadeurs et les émissaires de nos deux pays ont parfois trouvé utile.

C'était un anneau sigillaire, en or massif. Le cachet plat était gravé d'un lion regardant, entouré de minuscules fleurs de lis. Je l'essayai : il s'adaptait très bien au médius de ma main droite.

— J'ai pourvu de mon mieux à votre sécurité et à celle de vos compagnons, continua la reine. Quoique l'idée de vous charger de cette lettre vienne de Cecil, je vous le demande comme une faveur personnelle.

Elle ne me laissait aucun choix. Si subtile que fût la coercition, elle n'en existait pas moins.

— Dormez bien, me recommanda Élisabeth avec bonté, tandis que je baisais ses doigts effilés, aux ongles polis à la perfection. Vous aurez besoin de repos pour le voyage qui vous attend au matin.

Je regagnai mes appartements. Je disposais d'une petite chambre pour moi seule, cause d'une certaine jalousie parmi les dames, surtout les plus anciennes, qui souvent partageaient la même chambre, voire le même lit. Or on m'accordait partout ce privilège afin que je puisse conférer avec mes serviteurs sans difficulté. Comme à présent. Brockley et Dale m'attendaient, se demandant ce que présageait ma convocation chez la reine, et je ne songeai pas un instant à le leur dissimuler.

En quelques mots, j'expliquai la mission dont on m'avait chargée, et pourquoi, puis les mesures prises en ma faveur.

— Mais, remarquai-je d'un ton apaisant, il n'y a pas de guerre pour l'instant et les persécutions religieuses ont pris fin.

Brockley discerna sur-le-champ le défaut de la cuirasse.

— Si le danger est à ce point minime, qu'avez-vous besoin de

renforts armés et d'un droit d'audience immédiat ?

Je m'assis sur le bord de mon lit.

— Je ne sais pas, Brockley. J'espère que la reine préfère redoubler de prudence. Certes, ce travail ne serait pas au goût de tout le monde, dans les deux camps. Nous devons être discrets.

— Cela va sans dire ! Néanmoins, cela ne me plaît pas.

Brockley avait les yeux gris-bleu et un grand front constellé de taches de rousseur. À cet instant, des plis d'inquiétude marquaient ses traits d'ordinaire impassibles.

— La France est au bord d'une guerre entre papistes et protestants. Aux yeux d'un catholique, nous sommes des hérétiques. Ceux-ci ne sont pas pourchassés à cette heure, mais en cas de troubles, tout pourrait arriver.

Il était mal à l'aise, et son épouse aussi. Dale était une assez belle femme, malgré quelques marques laissées par une petite vérole infantile, que d'habitude on ne voyait pas trop. Quand elles ressortaient clairement, comme en ce moment, c'est qu'elle avait peur.

Je savais ce qu'ils redoutaient. Je n'avais jamais assisté à une exécution sur le bûcher, mais mon oncle et ma tante m'avaient forcée à en écouter la description, jadis. Cela avait laissé dans mon esprit une cicatrice si terrible que des années plus tard, pour cette raison, j'avais quitté Matthew. Il voulait restaurer le catholicisme en Angleterre. Si cela arrivait, les bûchers flamboieraient à nouveau. L'horreur que cette idée m'inspirait avait fini par nous séparer.

— En tant que messagère officielle, je devrais être en sécurité, ainsi que ma suite. Soit, il faudra taire nos convictions autant que le dessein de mon voyage. Dale, malgré votre aversion pour les papistes, en France vous devrez tenir votre langue.

— Bien sûr, madame, rétorqua-t-elle, un peu pincée.

J'espérais qu'elle se refrénerait, mais Dale était candide et franche. Enfin, je pourrais compter sur Brockley pour m'épauler.

Ce dernier, toutefois, demeurerait préoccupé.

— Messire Blanchard a choisi une très longue route pour rejoindre Douceaix. Je m'étonne que la reine ne lui ait pas demandé d'en changer. La rapidité est la clef de la sécurité, en général.

— Messire Blanchard veut voyager dans des régions où la présence huguenote est forte. On ne s'y est pas opposé, apparemment.

Cela m'avait intriguée, moi aussi ; cependant, je m'étais abstenue de tout commentaire car j'avais mes propres raisons, si insensées fussent-elles, d'approuver ce choix.

La plupart des voyageurs partant pour Paris embarquaient dans un port du Sud-Est ou sur la Tamise. Ils traversaient la Manche, puis, à Calais, continuaient par voie terrestre ou bien longeaient la côte et remontaient la Seine. Messire Blanchard, en revanche, comptait



prendre un navire à Southampton, voguer vers le sud et emprunter la Loire. Il faudrait deux jours pour arriver à Southampton, et, avec des vents favorables, environ quatre autres pour atteindre la Loire. Nous débarquerions à Nantes, chevaucherions vers le nord-est pendant quarante lieues afin de chercher Hélène à Douceaix. L'influence protestante, que Luke Blanchard considérait comme une garantie, était vive dans la région. De là, nous devrions abattre encore cinquante lieues avant de parvenir dans la capitale.

— Eh bien, dis-je, au moins on ne me soupçonnera pas d'être en mission pour la reine ! Vous dites vrai, Brockley, les courriers comptent sur la rapidité pour échapper au danger. Écoutez, vous deux, je ne vous force pas à venir, si cela vous effraye.

Ils secouèrent la tête à l'unisson.

— Non, madame, répondit Brockley. Là où vous allez, nous irons, comme toujours. Maintenant, vous feriez bien de vous reposer. Ma femme peut-elle rester auprès de moi cette nuit ? Elle sera de retour à temps pour vous aider à vous lever.

— Certainement.

Ils disposaient de nuits régulières pour se retrouver, mais ils en demandaient parfois une exceptionnellement. Je n'y attachai pas d'importance, sur le coup. Avec le recul, je vois que je nageais dans une bienheureuse ignorance, loin de me douter des conséquences qu'entraînerait cette nuit-là.

Peut-être fut-ce cette même nuit que, dans une hostellerie proche de Marseille, un marchand nommé Anthony Jenkinson, déterminé, intrépide – téméraire, aux yeux de certains –, faillit être assassiné. Ses deux compagnons et lui s'éveillèrent à temps et ce furent les tueurs qui perdirent la vie. Sur la table de chevet, il déposa assez d'argent pour payer le tenancier, puis les trois hommes s'enfuirent discrètement, laissant dans le grand lit deux cadavres que l'on découvrirait au matin.

Les assassins s'étaient lancés aux troussees de messire Jenkinson à la suite d'une réunion remontant à la fin de l'année précédente. Nous ne sûmes jamais quand et où elle s'était tenue, mais elle avait probablement eu lieu à Istanbul. Elle rassemblait de nombreux participants, dont des Vénitiens et des Ottomans. Je les imagine, assis autour d'une table, dans une pièce bien meublée, aux fenêtres conçues pour protéger du soleil plutôt que pour le laisser entrer. Mais non, ce devait être en hiver ; il faisait peut-être froid. Si l'une de ces fenêtres donnait sur le Bosphore, le reflet de l'eau devait être gris acier. Je n'ai jamais vu ce détroit, mais le précepteur de mes cousins gardait de ses nombreux voyages la connaissance de la géographie. Il avait visité Istanbul et nous l'avait décrite.

Je me représente, aussi, les hommes assis à cette table : le teint

mat, les yeux sombres au regard vif ou insondable, mais toujours pénétrant. Les uns portent des robes, d'autres des tuniques ou des pourpoints ; la plupart arborent des anneaux à leurs doigts, des broches en pierreries sur leur chapeau ou leur turban. Je les entends : graves, courtois, solennels, parlant... quelle langue ? Le grec, selon toute vraisemblance. D'après le précepteur, c'était une langue répandue dans la région.

Venise, Istanbul – des cultures dissemblables, mais fondées sur l'activité de ports méditerranéens dont le trafic les liait depuis des siècles. Les représentants des deux cités avaient beaucoup en commun, en dépit de leurs foies différentes. Tous étaient des commerçants. Ils formaient une association de marchands, œuvrant ensemble à tirer le meilleur profit possible des biens qui transitaient de l'orient à l'occident. Ils se flattaient d'être sérieux en affaires et dotés de sens pratique. Je ne doute pas qu'ils étaient, en général, de bons époux et des pères responsables, respectueux de leurs parents et aimés de leur famille.

Je gage que si vous trébuchiez dans la rue et tombiez devant eux, ils vous aidaient à vous relever, demandaient avec sollicitude si vous vous étiez fait mal, et ordonnaient même à leur domestique de vous raccompagner chez vous.

Si vous menaciez leurs intérêts, ils vous tuaient.

La fantaisie n'était pas leur trait marquant, néanmoins je crois que, dans une certaine mesure, ils avaient autant qu'Anthony Jenkinson l'idée qu'un marchand se double d'un aventurier, car leur nom ne manquait pas d'imagination.

Traduit dans notre langue, le titre qu'ils se donnaient était « les Lions levantins ».

## CHAPITRE III

### *Une aversion pour le fromage*

La mission qui m'était confiée avait changé mes sentiments quant au voyage et, le lendemain matin, alors que nous nous apprêtions à partir, mon moral était au plus bas.

Ce jour-là, la reine recevrait l'ambassadeur d'Espagne, que la barge officielle, dotée d'un auvent de satin rouge et d'une cabine confortable, irait chercher à sa résidence de Whitehall. L'audience se déroulerait en présence des dames d'honneur et des courtisans et, plus tard, tous se rendraient à un tournoi. J'aurais bien aimé en être, moi aussi.

D'autres regrets me tourmentaient. Dale et Brockley étaient venus de bonne heure, elle pour me vêtir et lui pour emporter les malles. Tous deux avaient les yeux battus, signes d'une nuit de passion conjugale. Cela m'indisposa. J'étais mariée, moi aussi, mais ce privilège m'était désormais refusé. Le temps de me préparer, j'avais réussi à lancer deux remarques acerbes à la pauvre Dale, par pure jalousie.

Juste avant de descendre, je dissimulai sur moi les lettres de la reine. Selon mon habitude, je portais une cotte sous une jupe ouverte qui, comme toutes mes toilettes, était pourvue d'une vaste poche intérieure où je conservais une bourse, une petite dague dans son fourreau et une série de crochets. Hormis en présence de la reine, je me séparais rarement des instruments de ma profession, comme je les appelais. Les deux missives signées d'Élisabeth les rejoignirent donc dans leur cachette.

Luke Blanchard connaissait l'existence de ces lettres. Mais je me demandai ce qu'eût été sa réaction s'il avait su quels objets elles côtoyaient. Cette pensée me divertit un peu en ce froid et triste matin.

Mon ancien beau-père n'était pas dans la gêne. Non content de payer le prix de notre passage, il avait affrété tout le bateau afin de dicter l'itinéraire. *Le Pinson* n'était pas de ces grands navires marchands, mais un bâtiment effilé d'environ quatre-vingt-dix pieds de long, peint d'un vert brillant et destiné aussi bien au transport de

personnes que de marchandises. L'intérieur contrastait avec cette belle apparence. Les cabines étaient minuscules et messire Simon Ross, le jovial capitaine aux traits burinés, n'était pas du genre à refuser une transaction. Sa cale, pleine à craquer, renfermait une cargaison de bon drap en laine et, par malheur, de fromages bien faits. Sous le pont, ils empestaient.

— Je déplore le manque de confort, me lança messire Blanchard de sa voix grave, à l'entrée de ma cabine.

Il passa la tête à l'intérieur et renifla d'un air dégoûté avant d'ajouter :

— Vous avez le pied marin, je crois.

— Plutôt. J'ai traversé deux fois la mer du Nord, mais aucun des navires n'avait une atmosphère aussi... tonifiante que celui-ci.

— Je me suis plaint en pure perte. Le capitaine Ross n'a pas un caractère commode.

J'avais entendu l'altercation. Blanchard avait tenté d'en imposer et le capitaine ne s'était pas laissé impressionner. Ce n'était pas surprenant. On ne pouvait guère s'attendre à ce qu'il abandonne la moitié de ses marchandises au port.

— Prions afin d'avoir beau temps, poursuivit Blanchard, et de ne pas subir une mer démontée en plus de cette puanteur. Si j'avais eu le choix, je n'aurais pas voyagé en mars.

Je connaissais Luke Blanchard depuis toujours, car il n'habitait qu'à quatre lieues de Faldene et les deux familles étaient très liées. Enfant, je craignais un peu ce grand homme au visage froid et à la voix caverneuse. Plus tard, quand il avait coupé les ponts avec Gerald, puis rejeté sa propre petite-fille, l'aversion s'était ajoutée à la peur. À présent, je devinais sous cette apparence une certaine pusillanimité. Cecil l'avait perçue, sans l'ombre d'un doute. Rien n'échappait à ses yeux bleu clair, séparés par un pli permanent d'inquiétude. Non sans finesse, il avait laissé Blanchard décider de l'itinéraire. Pressé d'emprunter un chemin qu'il jugeait dangereux, mon beau-père aurait peut-être défié la reine, abandonné sa pupille et refusé de partir ou – plus vraisemblablement – feint quelque maladie l'en empêchant.

— Ce navire semble en bon état, dis-je d'un ton rassurant.

Au moins, nous aurions des lits. L'équipage et presque tous nos hommes devraient se contenter de hamacs, mais chacune des cabines renfermait deux couchettes confortables. Je partagerais la mienne avec Dale, et Blanchard avec son valet personnel, Harvey. Le capitaine Ross réservait la plus grande à son propre usage. La dernière, qui était aussi la plus exiguë, restait vide pour l'instant mais, si tout se passait bien, elle serait occupée par Hélène au retour. *Le Pinson* nous attendrait à Nantes pendant trois semaines, après quoi, sans nouvelles de notre part, il repartirait.

Il y avait un petit salon, et, sur le pont, une cuisine inconfortable pourvue d'une cheminée en brique. En nous accueillant, le capitaine Ross, peu réjoui d'avoir des femmes à son bord, nous avait averties que la nourriture serait loin d'être raffinée. Mais la traversée ne serait pas longue, avait-il ajouté. Un vent vif soufflait dans la bonne direction. En cas de grain, on devrait se contenter de repas froids. Dale et moi l'assurâmes que nous comprenions.

Je humai l'air, comme Blanchard, et doutai d'avoir grand appétit.

Je n'en eus pas du tout. Le voyage fut effroyable. En général, les migraines auxquelles j'étais sujette étaient provoquées par l'inquiétude ou par le doute, et je suppose que j'en aurais souffert de toute façon alors que le navire s'éloignait de l'Angleterre. J'avais dit au revoir à ma fille dans son foyer d'accueil, près d'Hampton, deux jours avant la visite à la Tour, et elle avait pleuré au moment de nous séparer. J'avais tâché de la consoler, affirmant que je ne serais pas partie longtemps – puisque souvent je ne pouvais venir la voir durant des semaines, j'assurai que cette fois-ci ne paraîtrait pas différente. Mais à mesure que la mer grandissait entre nous, je me rendis compte qu'il n'en était rien. Pendant le mois à venir, nous allions vivre très loin l'une de l'autre. Cela comptait, et j'avais de la peine. Le gros temps qui s'installa une heure plus tard me convainquit que nous courions au désastre. Je restai allongée trois jours sur ma couchette, les mains pressées sur mes tempes ou sur la bassine, aspirant à mourir.

Curieusement, Dale ne souffrit pas du mal de mer. Elle était terrifiée par les murs d'eau verte qui passaient devant notre hublot, l'éclaboussant d'écume, et par le mugissement du vent dans les gréements, toutefois elle ne fut pas malade. Il n'en alla pas de même pour Brockley, messire Blanchard et, à des degrés divers, les huit membres de notre escorte.

Pendant les deux jours de cheval jusqu'à Southampton, au cours desquels nous changions souvent de monture afin de conserver un train régulier, j'avais fait leur connaissance. Tous me témoignaient du respect, cependant les cinq hommes de Blanchard se montraient un peu distants. Leur chef, le valet William Harvey, avait le même âge que son maître et le servait dès avant mon mariage. Je voyais qu'à ses yeux, je demeurais la fille sans le sou qui avait arraché Gerald à sa fiancée bien dotée – ma cousine, soit dit en passant. Je présumai qu'il avait transmis cette impression aux autres. Searle, l'homme aux cheveux roux dont je ne sus jamais le prénom, me marquait une extrême froideur ; Tom Clarkson et Hugh Arnold, quoique toujours courtois, me parlaient le moins possible.

Le plus plaisant des cinq était aussi le plus jeune, un garçon aux cheveux bouclés qui se nommait Mark Sweetapple. Débordant de santé, il avait un appétit d'ogre et un sourire amical, qu'il tournait

vers moi de temps à autre. Peut-être qu'un tel nom<sup>5</sup> adoucissait le caractère.

Les trois hommes de Cecil étaient aimables, au contraire. Ils me considéraient comme leur protégée. Leur chef, John Ryder, la barbe poivre et sel, avait combattu en France en 1544 dans l'armée du roi Henri, avec le grade de capitaine. Brockley, qui avait aussi servi en France, affirmait que, bien qu'il n'eût jamais été sous les ordres de Ryder, il le connaissait de vue. Tous deux se découvrirent des souvenirs communs, telle une marche forcée particulièrement pénible, sous une pluie diluvienne. Les convois de ravitaillement ne les avaient pas rejoints à la nuit tombée. Ils avaient dû camper en plein bois, se contentant des quelques vivres transportés par les mules et de nourriture réquisitionnée dans un hameau, au grand dam des habitants.

— Nous pensions que les Français viendraient nous couper la gorge pendant la nuit – et je crois bien que je ne les en aurais pas blâmés, dit Brockley à Ryder.

Pour quelque obscure raison, ces réminiscences les faisaient rire. Mais elles tissaient aussi un lien entre eux, ce qui était appréciable.

Les deux autres hommes de Cecil étaient des frères, Dick et Walter Dodd. Impassibles et sûrs, ils se ressemblaient beaucoup, car l'un et l'autre avaient les cheveux blond-roux, les yeux bleus et une silhouette trapue, mais Dick, ayant une dizaine d'années de plus que son frère, préférait la compagnie de Ryder et de Brockley, tandis que Walter se sentait plus d'affinités avec le jeune Sweetapple. Là encore, cela rapprochait les deux groupes.

Mais à bord, jeunes et vieux gémissaient à l'unisson, qu'ils fussent de la maison de Cecil ou de celle de Blanchard. Il fallut que *Le Pinson* s'engage dans l'estuaire de la Loire pour qu'enfin nous montions sur le pont, faibles et titubants.

— J'ai cru mourir, me dit Luke Blanchard en entrant dans le salon où nous allions prendre notre premier vrai repas. J'ai recommandé mon âme à Dieu une bonne douzaine de fois et je m'étonne d'être encore de ce monde. Vous êtes pâle, Ursula. Vous avez été aussi malade que moi.

Je savais que j'avais une mine affreuse. J'avais jeté un coup d'œil dans mon petit miroir avant d'émerger de ma cabine. Mes cheveux étaient foncés et mes yeux noisette paraissaient souvent plus sombres, surtout quand j'étais souffrante.

À cet instant-là, ils ressemblaient à des puits insondables. La nausée et la migraine m'avaient laissé un teint verdâtre, et je me sentais tremblante comme après une fièvre d'un mois.

Cependant, le navire s'était ancré à l'embouchure du fleuve et un matelot était allé chercher du pain frais, qui sentait merveilleusement

bon.

— J'irai mieux lorsque j'aurai mangé, répondis-je. Vous aussi, j'en suis sûre.

Le pain fut servi avec le repas, qui tint toutes ses promesses. Le ragoût de viande qui constituait le plat principal était non moins délicieux. Blanchard mangea peu, mais les autres ne se firent pas prier. Je me sentis revigorée dès les premières bouchées. Mark Sweetapple n'avalait pas la nourriture : il l'enfourrait, et Dale mastiquait avec tant d'enthousiasme que le capitaine Ross sourit.

— On dirait que l'ordinaire du bateau convient aux dames, après tout. Messire Blanchard, vous devriez vous restaurer, vous aussi. Vous en avez besoin.

— Les muscles de mon ventre sont endoloris tant j'ai vomi, se plaignit mon beau-père.

— Ah ! Nous ferons sans doute meilleur voyage, au retour. J'aurai du vin dans ma cale. Cela ne vous incommodera pas autant.

— Rien ne saurait être pire que le fromage, répondit Luke Blanchard, livide.

Nous arrivâmes à Nantes tard le lendemain et passâmes la nuit à bord. Au matin, Ryder et Brockley descendirent louer des chevaux et des mules. Nous dînâmes rapidement et débarquâmes peu après midi pour entamer notre voyage par voie terrestre.

Alors que pour la première fois je foulai le sol de France, je fus prise de vertige et faillis tomber. Mark Sweetapple me soutint par le bras.

— Voilà ce qui arrive après un voyage en mer, dame Blanchard. Vous retrouverez votre équilibre dans un moment.

Je le remerciai et réussis à sourire. Je savais que cette faiblesse passagère n'avait rien à voir avec l'équilibre sur terre ou sur mer. En me tenant sur le quai, contemplant le cours placide de la Loire, j'avais ressenti dans toute sa force ma raison secrète d'accomplir ce voyage. Dans toute sa force, et dans toute sa folie.

Je m'étais dit que j'avais besoin de repos ; que, ayant regardé en face un homme sur le point de mourir à cause de moi et lui ayant remis du poison pour abrégé ses souffrances, je m'étais pervertie et risquais de contaminer Meg. Je m'étais persuadée que je devais m'éloigner d'elle et de l'Angleterre quelque temps.

En vérité, j'avais décidé de dire oui à Luke Blanchard dès l'instant où il m'avait annoncé l'itinéraire qu'il comptait suivre, prononçant ces mots magiques : *la Loire*.

À nouveau je contemplai le fleuve, et j'eus l'impression presque physique qu'il m'attirait à lui. Quelque part en amont habitait mon époux – du moins, je le supposais. En ces temps troublés, il pouvait

fort bien être à Paris, mais sa demeure, le château de Blanchepierre, était située sur la Loire.

Je ne verrais jamais Blanchepierre, désormais, pas plus que je n'en deviendrais la maîtresse. J'avais entrepris ce voyage pour le plaisir doux-amer de me trouver quelque temps dans le même pays que Matthew, sur les rives du fleuve près duquel il vivait.

Stupide et ridicule sentimentalité ! Je l'aimais toujours, bien sûr. Et cet amour, je ne pourrais jamais l'extirper de moi. Mais le complot fomenté par Matthew eût ramené en Angleterre la chasse aux hérétiques, et parmi les conspirateurs se trouvait un homme qui était devenu ma hantise. Le Dr Ignatius Wilkins ignorait la pitié. L'année précédente, Matthew avait fui juste à temps pour conserver la vie sauve. Je m'en réjouissais, toutefois Wilkins s'était échappé avec lui, s'en sortant à bon compte. Je le déplorais, et plus encore que Matthew fût prêt à le considérer comme son ami.

Néanmoins, telle une jouvencelle éperdue d'amour, j'étais venue en France dans le simple espoir de passer, en secret, près du lieu où il demeurerait. « Oh, mon Dieu, Ursula ! me tançai-je. Quelle bécasse tu fais ! »

À ma connaissance, Luke Blanchard ne savait rien de Matthew de la Roche ou de mon remariage, et je ne voulais pas qu'il l'apprenne. J'étais en mission pour la reine et je devais aider mon beau-père à ramener Hélène en Angleterre. Mieux valait appliquer mon esprit à ces desseins. Luttant contre le vertige, je montai sur mon cheval et me tournai vers le nord-est, où Douceaix nous attendait et, plus loin, Paris.

Nous étions en route depuis trois heures quand nous découvrîmes les corps. La piste passait devant un petit bosquet, à la lisière des champs, et des cadavres étaient pendus aux branches. Nous en sentîmes l'odeur avant que de les voir. À l'évidence, il s'agissait d'une exécution sommaire. Nous continuâmes avec prudence, parvenant à un hameau qui avait abrité une église. Celle-ci n'était plus que ruines calcinées. Les villageois, sombres et apeurés, confirmèrent ce que nous redoutions déjà.

Le massacre de Vassy avait porté les fruits que l'on pouvait prévoir : il y avait eu des représailles. Si la guerre civile n'était pas déclarée, le péril était imminent. Une fois sortis du village, nous nous arrê tâmes par un accord tacite afin de nous concerter.

— Voulez-vous continuer ou retourner au *Pinson* sur-le-champ ? demandai-je à Blanchard.

En même temps, je tâtai discrètement les rouleaux de parchemin à travers ma jupe. J'avais accepté de les transmettre et j'irais jusqu'au bout si je le pouvais. Je croisai le regard de Ryder, qui déclara :

— Sir William Cecil nous a informés que dame Blanchard a affaire



à Paris, pour la reine Élisabeth. À Paris, donc, elle ira. Mais cela ne vous oblige pas à poursuivre, messire Blanchard.

— Je me sens encore faible, répondit ce dernier, et je voudrais nous voir tous de retour sains et saufs en Angleterre. Mais je suis responsable d'Hélène, et nous sommes, après tout, des voyageurs anglais, munis de documents censés nous protéger. J'estime que nous devrions continuer.

Dale soupira, néanmoins j'acquiesçai :

— Nous avons déjà parcouru tant de chemin qu'il serait dommage de reculer. Allons, ne perdons pas de temps !

Une fois de plus, nous reprîmes notre route. Nous essayions de nous hâter, mais messire Blanchard semblait vraiment mal en point et nous fûmes soulagés de rencontrer un hameau paisible où se trouvait une auberge. Cependant, mon beau-père commit l'erreur de nous annoncer à pleine voix, tels des membres de la famille royale devant lesquels tout aubergiste français se devait de se prosterner. Le propriétaire, irrité, déclara d'abord qu'il n'avait pas de place pour un groupe si nombreux. Après une âpre discussion, il nous en trouva en envoyant Mark Sweetapple et les frères Dodd au village. Il fournit même une chambre de taille convenable à Blanchard, qui alla se coucher aussitôt.

L'auberge elle-même était assez confortable, mais le lendemain matin, Sweetapple et les Dodd nous racontèrent qu'ils avaient été logés dans des conditions sordides. Les deux frères avaient dormi sur la terre battue près d'un foyer, au milieu d'une horde d'enfants, avec pour seule séparation entre les parents et eux un morceau de toile à sac.

— On entendait tout ce que faisaient ces deux-là, dit Walter. Comme s'ils n'avaient pas déjà une marmaille suffisante !

Nous le regardâmes tous avec intérêt. Son teint clair de blond vira à l'écarlate.

— C'était embarrassant, ajouta-t-il, sur la défensive.

— Les pauvres n'ont guère de distractions, répondit Ryder d'un ton sec. La noblesse et le clergé pressent ces paysans français comme des citrons. Ne leur reprochez pas leur peu de plaisir.

Sweetapple avait dormi sur la paille, dans le grenier d'une autre maison sale et inconfortable, et avait pris un maigre repas de soupe aux pois et de pain bis, affront majeur à ses yeux.

— Je suis né dans une ferme où les cochons étaient mieux traités, dit-il tout net.

— Voilà qui est exagéré ! répliqua Ryder.

— En aucune façon ! rétorqua Sweetapple avec humeur.

Blanchard déclara qu'il se sentait encore souffrant, mais pouvait monter à cheval et souhaitait partir. J'en fus soulagée. Le soleil était

radieux. Dans les champs et les prés verdoyants poussaient de tendres épis et une herbe drue. On sentait que c'était un pays plus étendu que l'Angleterre. Je contemplai les arbres denses d'une forêt ; on n'en voyait pas chez nous d'aussi profonde, et je sentis que celle-ci abritait des loups.

C'était l'époque de l'année où les cerfs perdent leurs andouillers et Brockley, en apercevant au bord de la route, mit pied à terre pour les ramasser. Ils comportaient huit cors, ce qui signifiait que le cerf qui avait mué en possédait le double.

— Autrefois, j'ai servi un gentilhomme qui s'y connaissait en gros gibier, dit Brockley. Il est rare de trouver un seize-cors en Angleterre, mais ici c'est tout à fait courant. Ces forêts abondent en beaux cerfs bien gras.

— Et les seigneurs accaparent la venaison, tandis que les manants se contentent de soupe aux pois, commenta Walter Dodd, souriant à Sweetapple.

— Les paysans anglais ne mangent pas non plus de venaison, objecta Ryder. Quand donc avez-vous dégusté du cerf pour la dernière fois ?

— Nous nous en passons fort bien, répliqua Sweetapple. Mes parents possèdent des poulets et des oies, et l'on tue le cochon chaque année. Il y a toujours chez nous du jambon et du bacon, et nous élevons des lapins. Ces gens-là m'ont l'air de ne jamais manger à leur faim.

Il avait raison. Plus nous avançons, plus j'étais frappée par la pauvreté des villages et des terres. Les gens qui venaient à la porte de leur chaumine ou se redressaient, dans les champs, pour nous voir passer, étaient maigres et en guenilles. Nombre d'entre eux avaient les pieds nus.

Par contraste, nous étions bien en chair et richement vêtus. Certes, Dale avait une apparence singulière parce que, montant à califourchon, elle portait des hauts-de-chausses ; cependant, ses habits étaient de bonne qualité et ses bottes cirées. Ma robe d'amazone rouille, complétée par un feutre et un manteau vert sombre, le velours noir de messire Blanchard, brodé d'or et orné d'une collerette en voile crème, les pourpoints en peau de buffle et les casques luisants des hommes nous donnaient une allure princière, comparés aux villageois. Certains d'entre eux nous fixaient d'un air peu amène, et quelques femmes poussèrent leurs enfants à l'intérieur des maisons.

Nous vîmes encore d'autres signes de violence, dont je discutai avec Luke Blanchard. Je ne pouvais l'aimer, car sa méchanceté passée me restait sur le cœur. Cependant, puisque j'avais accepté d'accomplir ce voyage avec lui, à tout le moins je devais me montrer polie, ce qui supposait d'alimenter la conversation de temps en temps.

— Ces gens ont l'air de nous envier nos vêtements et nos montures, commentai-je, mais ils sont aussi très effrayés. Avez-vous vu ces femmes se réfugier chez elles sitôt qu'elles nous ont aperçus ? Et malgré le blé qui blondit dans les champs, je doute qu'ils mangent beaucoup de pain. J'imagine que les seigneurs vendent le grain pour acheter des armes et payer les soldats.

Blanchard, qui avait choisi un grand cheval proportionné à sa haute taille, baissa les yeux vers moi et dit, à ma grande surprise :

— Vous m'étonnez, Ursula. On n'attendrait pas tant de réflexion de la part d'une jeune femme. Vous avez raison, bien sûr. Il me tarde que ce voyage finisse.

Il grimaça et porta la main à son estomac.

— J'ai toujours aussi mal. Trouvons bien vite une autre auberge et faisons halte jusqu'à demain. Cela nous retardera, mais je ne pourrai rester en selle beaucoup plus longtemps.

L'auberge était sise dans une petite ville prospère, qui devait son nom, Saint-Marc, à l'église normande occupant un côté de la place du marché. Les toitures d'une abbaye étaient aussi visibles, au-delà.

À Saint-Marc, l'atmosphère était tendue comme partout ailleurs. Ça et là, des gens discutaient en petits groupes, secouant tristement la tête ou acquiesçant d'un air surexcité. Mais dans l'ensemble, les affaires semblaient se dérouler comme à l'accoutumée. Des volutes de fumée montaient des cheminées, sur les toits de chaume ou de tuiles. À en juger par l'avoine et les détritiques jonchant la place, un marché s'y était tenu récemment.

L'auberge, de l'autre côté, avait un toit tout rouge. Elle était grande, avec des tables à tréteaux et des bancs dans une avant-cour, une entrée voûtée et une joyeuse enseigne où l'on voyait caracoler un cheval jaune. On n'était encore que l'après-midi, bien avant l'heure où les voyageurs commencent à affluer en quête d'un abri. Au *Cheval d'or*, pensions-nous, on nous accepterait sûrement.

Mais, à ma vive contrariété, Blanchard prit derechef sa voix de stentor pour nous annoncer tels les plus augustes personnages qui eussent franchi ces portes et, de nouveau, il suscita l'ire de l'aubergiste. Harvey s'en mêla, donnant des ordres en très mauvais français, ce qui n'arrangea pas la situation. Jean Charpentier, propriétaire du *Cheval d'or*, ne s'accordait guère avec son enseigne. Ce n'était pas un hôte jovial et rubicond, mais un homme maigre et désenchanté, dont le gilet de cuir révélait une chemise crasseuse. L'air grincheux, il semblait prendre un malin plaisir à refuser du monde, en particulier les Anglais arrogants.

Ryder tenta de l'apaiser, mais comme son français était pire encore que celui d'Harvey, son intervention ajouta la confusion à l'irritation.

J'étais la seule autre du groupe à connaître la langue. Je l'avais apprise avec mes cousins, puis j'avais fait des progrès auprès de Gerald, qui la parlait à la perfection comme tous les Blanchard, et m'avait encouragée à l'étudier. Je m'éclaircis la gorge et intervins, d'un ton enjôleur.

Cela porta enfin des fruits. Charpentier convint qu'il pourrait s'arranger pour nous loger, mais certains de nos gens devraient coucher dans la grange.

— La paille y est bien sèche, aussi on ne retranchera rien au prix, nous prévint-il.

Les Dodd et Sweetapple déclarèrent que ce serait sûrement mieux que la nuit précédente.

— En tout cas, cela ne sera pas pire, affirma Mark du fond du cœur.

La réticence de l'aubergiste semblait étrange. L'hostellerie paraissait calme et Brockley, apportant les malles, nous apprit que l'écurie était à moitié vide. Blanchard, irrité par cet accueil rebutant, aborda la question avec Charpentier quand enfin nous fûmes à l'intérieur.

— Je ne comprends pas. Il est tôt et cette auberge est grande. Vous disposez de chambres au grenier, au premier et dans les ailes. Comment pouvez-vous être complet ? Il n'y a pas marché, aujourd'hui.

— Non, monseigneur, répliqua Charpentier sur un ton peu affable. Le marché, c'était hier. Vous êtes des Anglais, donc sans doute des hérétiques. Eh bien, je vous le dis tout net : je suis un fils loyal de la sainte Église et l'hérésie me fait offense. Toute cette région est infestée de huguenots. Je leur couperais la gorge s'il ne tenait qu'à moi. Mais cela entraîne des mouvements de troupes, ce qui est bon pour le commerce. Cette nuit, j'aurai ici un jeune noble qui se rend à Paris avec une douzaine de vassaux, un prélat éminent avec une suite de dix soldats qui vont, eux aussi, grossir les troupes royales. Leurs chambres ont été réservées. J'ai en outre un marchand hollandais et ses deux compagnons, qui mènent quelque transaction dans les parages. Il y en a qui feraient commerce même s'il pleuvait du sang ! remarqua Charpentier, haussant les épaules. Lui aussi est protestant, mais son argent est aussi bon que le vôtre. À la tombée de la nuit, mon hostellerie sera pleine. Vous ai-je répondu ?

Ainsi, le calme qui régnait à Saint-Marc était fragile. Les dissensions religieuses bouillonnaient sous la surface, prêtes à éclater. Aux yeux de Charpentier, les protestants ne valaient pas mieux que des blattes.

À côté de moi, en dépit de mes avertissements avant de quitter Greenwich, Dale marmonna une réflexion indignée contre les « papistes ». Charpentier entendit et, apparemment, comprit, car il la

toisa d'un œil noir. Blanchard lança à Dale un regard sévère avant de répliquer :

— Certes, vous m'avez répondu, quoiqu'en Angleterre les aubergistes s'adressent à leurs clients avec plus de respect. Il se trouve que je vais rendre visite à des parents catholiques, à Douceaix, près du Mans. Point n'est besoin de me traiter en ennemi. Maintenant, ayez la bonté de me montrer ma chambre, et si je pouvais avoir de l'eau ou du lait chaud, je vous en saurais gré. J'ai l'estomac dérangé.

L'expression de l'aubergiste révéla qu'en ces temps de carême, c'était une transgression presque aussi grave que l'hérésie, cependant il nous conduisit à l'étage et nous montra deux chambres, peu spacieuses mais propres. Harvey pressa son maître de s'installer dans la première, se demandant tout haut s'il y avait un apothicaire dans cette ville. Dale et moi prîmes la seconde, de l'autre côté d'une salle carrée.

— Deux de vos hommes peuvent coucher entre les chambres, mais pas plus, dit Charpentier. Le reste ira dans la grange.

Brockley apporta mes malles, juste à temps pour m'entendre semoncer Dale.

— La maîtresse a raison, Fran. Dans ce pays, il faut garder nos opinions pour nous. Mais plus vite nous rentrerons et mieux cela vaudra. Ce qui suppose de poursuivre notre voyage dès que possible. Madame, avez-vous la moindre idée de ce dont souffre messire Blanchard ? Il devrait être remis de la traversée, comme nous. J'espère que ce n'est rien de sérieux.

— Moi aussi, dis-je avec gravité. Messire Blanchard, malade dans une hostellerie française tenue par un aubergiste hostile, à la veille de troubles civils... Ce serait le comble de la malchance !

Nous avions dîné en chemin, si l'on peut dire, de pain et de viande achetés dans la première auberge. Mais une chevauchée au grand air creuse l'appétit, et Dale se mit à marmonner qu'il restait de longues heures avant le souper.

— Et s'il y a une chose que je ne peux souffrir, madame, c'est d'avoir l'estomac qui gronde.

— Je suis lasse de l'estomac des autres, rétorquai-je. Le mien m'a assez tourmentée à bord. Et maintenant, c'est le vôtre et celui de messire Blanchard ! Fort bien. Descendez voir à la cuisine si l'on peut vous donner une collation, pour nous et pour les hommes. Nous en aurions tous grand besoin. N'importe quoi, excepté du fromage.

— Mais, madame, je ne parle pas français !

Je me sentais exténuée. Le voyage m'avait vidée de mes forces et les lettres de la reine semblaient de plomb, dans ma poche secrète. L'atmosphère de la France m'oppressait. Et voilà que, de surcroît, je

devais m'occuper de mes serviteurs !

Mais, Dale étant ce qu'elle était, peut-être valait-il mieux limiter ses rapports avec la population du cru.

— Très bien, cédaï-je. J'y vais.

## CHAPITRE IV

### *L'homme au capuchon*

Dale soupira de soulagement. Brockley proposa de venir avec moi, mais je ne jugeai pas nécessaire d'être escortée à l'intérieur de l'auberge.

— Je vais juste à la cuisine, Brockley !

Je les laissai vider les malles et dévalai l'escalier. Guidée par les effluves de nourriture le long d'un couloir dallé de pierre, je parvins à la cuisine, où l'aubergiste donnait des ordres à un adolescent sale en tablier de cuir, et à une grosse femme dont l'épaisse chevelure noire était serrée en chignon sur la nuque. Ses bras étaient aussi musclés que ceux d'un maréchal-ferrant.

— Messire Charpentier, appelai-je doucement, depuis le seuil.

Il se tourna, les sourcils froncés.

— J'ai fait monter du lait chaud à messire Blanchard. Il y a de la soupe et du pain pour les autres, si vous avez faim, et du bon vin de chez nous.

— Merci. C'est ce que je venais vous demander. Où ?...

— Le temps est doux. J'ai tout fait disposer sur les tables, à l'avant.

— Ces mets seront appréciés, croyez-moi.

Je m'efforçais de l'amadouer, sans beaucoup de succès, ce qui était dommage car j'avais autre chose à lui demander.

L'influence huguenote était peut-être forte dans cette région de France, mais elle ne se faisait pas sentir à Saint-Marc, et certes pas chez Jean Charpentier. De plus, nous n'étions pas encore très loin de la Loire. Ces deux idées me taraudaient depuis notre arrivée à l'auberge. Je ne savais si mon mari était connu dans son pays, cependant un châtelain l'est souvent à des lieues à la ronde et, en l'occurrence, Matthew et Charpentier étaient dans le même camp. Cela valait la peine d'essayer.

— En Angleterre, dis-je avec audace, j'ai été présentée à un visiteur originaire de cette partie du monde. Il est de retour en France, à présent. Je me demandais si vous auriez entendu parler de lui. Il s'appelle Matthew de la Roche.

Je n'avais pas le moindre droit de m'enquérir de lui, pourtant je ne

pus m'en empêcher. Ne pas poser la question, alors que j'étais si près, m'était insupportable. Le résultat me sidéra. L'adolescent crasseux et la femme brune se figèrent, ébahis, et Charpentier me fixa avec fureur, puis m'empoigna par le bras et me repoussa contre le mur. Sur une table, à côté, se trouvaient des choux, des carottes, et aussi un petit couteau pointu. Il s'en saisit et le tint contre ma gorge. Je ne pouvais y croire.

— Qui êtes-vous ?

— Que faites-vous ? Messire Charpentier, je vous en prie ! Je suis dame Blanchard, d'Angleterre !

— Que cherchez-vous en France ?

— Je voyage avec mon... mon beau-père, bredouillai-je, affolée. Il a pour pupille une jeune orpheline, qu'il mènera chez lui, loin de la guerre. Il tenait à ce qu'elle ait un chaperon. Nous allons la chercher chez des parents qui l'hébergent à Douceaix. C'est tout. De grâce, messire Charpentier !

Sa main gauche broyait les muscles de mon bras, mais le couteau à légumes me terrifiait plus encore. Il était fort bien affûté ! Je n'avais aucune chance d'atteindre ma dague. Que n'avais-je laissé Brockley venir avec moi ! À l'avenir (en supposant que j'en eusse un), je ne ferais plus un pas sans lui.

Charpentier approcha sa tête de la mienne, me soufflant au visage une haleine chargée d'ail.

— Pourquoi posez-vous des questions sur de la Roche ?

— Je l'ai rencontré en Angleterre. Je vous ai demandé si vous le connaissiez. Je m'enquerais de sa santé, rien d'autre !

— Rien d'autre ? Vraiment ? Nous avons déjà eu par ici des espions anglais qui cherchaient à se renseigner à son sujet.

— Voyons, messire Charpentier, c'est ridicule ! Ai-je l'air d'une espionne ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Si je devais envoyer des agents, je m'arrangerais pour qu'ils paraissent innocents ! Comme vous, qui voyagez avec votre beau-père pour sauver une pauvre orpheline !

— Vous vous méprenez, haletai-je. Nous allons rendre visite à une famille catholique. Comptez-vous m'assassiner ici, dans votre cuisine ?

— Ce n'est pas un crime de se débarrasser des mouchards.

Je m'apprêtais à appeler Brockley au secours, quand la brune (je ne sus jamais si elle était la cuisinière ou l'épouse de Charpentier, et d'ailleurs peu me chaut) qui s'était approchée plaqua sa paume robuste sur ma bouche.

— Silence, ma belle. On l'emmène dehors, Jean ?

Je décochai un coup de pied dans le tibia de Charpentier en même temps que, de ma main libre, je tirais sur le poignet de la virago. J'aurais aussi bien pu taper contre un mur. Je ne sais ce qu'il serait



advenu de moi sans une interruption des plus opportunes. À l'avant du bâtiment retentit l'arrivée fracassante d'hommes et de chevaux, puis l'on héla l'aubergiste. Des pieds chaussés de bottes approchèrent, pleins d'assurance, après quoi une voix jeune et désinvolte lança en français :

— Charpentier, où êtes-vous, que diantre ? Nous sommes là plus tôt que prévu, mais voilà la première fois, depuis que je vous connais, que vous n'accourez pas au bruit de quinze chevaux et de quatre bêtes de somme ! Mon Dieu ! Que se passe-t-il ici ? Qui est cette jeune fille ?

— Une Anglaise qui demande après messire de la Roche, répondit Charpentier par-dessus son épaule.

Ce fut, à l'évidence, une explication suffisante. Je me contorsionnai pour essayer de parler lorsque l'homme élégant apparut sur le seuil remarqua :

— Jamais encore, en arrivant dans une hostellerie, je n'avais trouvé l'aubergiste sur le point d'égorger une femme dans sa cuisine. Cela tend à atténuer ma confiance dans les mets qu'on y sert. Charpentier, je crois qu'elle veut dire quelque chose. J'aimerais l'entendre.

La main qui me bâillonnait s'écarta.

— Je suis une innocente voyageuse, dis-je avec fureur. Il y a peu, dans mon pays, j'ai rencontré messire de la Roche. Je demandais simplement de ses nouvelles – je sais qu'il réside sur les bords de la Loire –, quand cet homme m'a brutalisée et a menacé de me tuer !

— Un peu excessif, j'en conviens, acquiesça l'inconnu.

Il était distingué, avec quantité de broderies sur son pourpoint bleu nuit et sur le manteau assorti jeté sur son épaule. La garde de sa rapière était incrustée de pierreries. J'étais reconnaissante de son intervention mais, en dépit de toute sa galanterie, je ne ressentais guère de réconfort.

En entrant, il avait ôté son chapeau, révélant des traits anguleux. Ses yeux, déconcertants, étaient vairons – l'un tendait vers le marron et l'autre vers le bleu. La froideur qu'ils exprimaient me mit mal à l'aise, comme en face de Robin Dudley. C'était là un homme dont il fallait se méfier.

— Excessif ? Le mot est faible ! déclarai-je d'une voix véhémence, dans l'espoir qu'un de mes compagnons m'entendrait.

Je tremblais, de colère cette fois. Je me tournai vers Charpentier.

— Et quelle stupidité ! Dois-je vous rappeler que je voyage avec mon beau-père, certes, mais aussi avec une escorte de huit hommes ? Croyez-vous que personne ne s'apercevrait de ma disparition ?

Mes geôliers avaient relâché leur étreinte et je me dégageai. Le contenu de ma poche secrète heurta alors mon genou et je perçus le cliquetis des crochets et le bruissement du parchemin. Ce n'était pas le

moment de présenter la lettre d'introduction d'Élisabeth ! La reine avait eu confiance dans le statut de ses messagers, toutefois ces gens ne voyaient en elle qu'une hérétique et croiraient trouver la preuve de ma duplicité. Élisabeth savait la France dangereuse, pensai-je sombrement. Elle ne se doutait pas à quel point.

Mais j'avais un champion – même s'il était, à sa façon, presque aussi inquiétant que Charpentier.

— La dame a raison, dit l'inconnu. Songeons à la réputation de la France. Si madame venait à disparaître, ses amis conserveraient une triste opinion de nous en regagnant leur patrie.

Il s'inclina devant moi avec solennité.

— Seigneur Gaston de Clairpont, pour vous servir. Je déplore cet incident, madame, mais il est peu recommandé de s'enquérir de Matthew de la Roche lorsqu'on a l'accent anglais. Je suppose, Charpentier, que vous n'avez pas répondu à ses questions ?

— Je désirais seulement entendre qu'une ancienne connaissance se portait bien, vitupérai-je.

— Il est en parfaite santé et le restera, j'espère, répliqua Clairpont. Laissez-la, Charpentier. Vous n'avez pas de mal ?

— Non.

Mon bras serait couvert d'ecchymoses, mais il était inutile de le préciser.

— Nous serons heureux de prendre cette collation dehors, dès qu'elle sera prête, dis-je avec hauteur à Charpentier.

Je sortis d'un pas altier. Nul ne tenta de m'arrêter. Clairpont s'inclina sur mon passage, et je lui adressai un gracieux signe de tête. Les jambes flageolantes, j'empruntai le couloir de pierre, où les Dodd et John Ryder accoururent à ma rencontre.

— Nous avons entendu votre voix. Vous paraissiez effrayée, dit Ryder.

— Je l'étais. J'espérais que l'on m'entendrait. Comme c'est réconfortant de vous voir, tous les trois ! Retournons en haut, et je vous expliquerai.

Nous montâmes dans ma chambre. Là, Brockley et Dale renforçant l'assistance outrée, je narrai ce qui m'était arrivé.

— Je n'avais jamais rien entendu de tel ! s'indigna Dale. Des aubergistes qui menacent leurs clients – qui s'en prennent à une dame ! Quelle sorte de pays est-ce là ?

— Charpentier a intérêt à se méfier, remarqua le jeune Walter Dodd. S'il se met à attaquer ses clients dans la cuisine, les gens se demanderont ce qu'il y a dans ses casseroles !

Tout le monde s'esclaffa, sauf Dale qui rétorqua :

— C'est dégoûtant !

— Le seigneur de Clairpont a eu la même réflexion, remarquai-je.

J'espère que cela a fait mouche !

— Ce Matthew de la Roche... intervint Ryder. Vous prétendez que c'est une simple connaissance. Autant vous l'avouer : aucun de nous n'ignore qu'il est votre mari, dont vous êtes séparée. Sir William Cecil nous l'a dit. Je le savais auparavant, de toute manière. Je connais Sir William depuis l'enfance, dame Blanchard. Ma mère était la femme de chambre de la sienne. Je lui ai donné une ou deux taloches, quand il était gamin ! se rappela-t-il en riant. Il était bien naturel que vous vous enquêtiez de votre époux.

— À présent, je voudrais n'avoir jamais prononcé son nom.

Je me demandai, en passant, si, après tout, Luke Blanchard était informé, lui aussi.

— Je ne recommencerai plus, décidai-je. C'est trop dangereux.

Je dus défendre à Brockley, qui fulminait, d'aller donner à Charpentier un coup de poing dans la mâchoire.

— Nous ne voulons pas d'ennuis. Nous allons exécuter notre mission, puis rentrer chez nous. Quittons au plus vite cette détestable auberge.

— Il n'y a pas grand-chance d'y parvenir pour l'instant, répondit Dick Dodd, lugubre. Nous venons de voir Harvey. Messire Blanchard ne va pas bien du tout. Il n'accepte de prendre que du lait chaud et, à en juger par sa mine, nous resterons bloqués ici pendant des jours.

J'allai aussitôt voir Luke Blanchard. Il était couché, son nez fier pointant vers le plafond et ses cheveux gris en bataille. Il paraissait malheureux.

— Je me sens mal, Ursula, dit-il. Quitter ce lit est au-delà de mes forces.

— Quels sont vos symptômes ? Ma mère m'a enseigné quelques remèdes à base de simples. Je pourrais peut-être vous soulager.

— Je souffre de l'estomac depuis ce maudit bateau, expliqua-t-il d'un ton maussade. Et je n'ai pas d'appétit. Toute nourriture m'incommode, sauf le lait, qui passe encore. Charpentier prétend qu'il ne devrait pas m'en donner en plein carême, mais il le fait tout de même.

Je posai encore quelques questions. Il avait eu un peu de diarrhée et sa douleur à l'estomac n'était pas localisée à un endroit précis, mais empirait s'il bougeait. Il n'aspirait qu'à rester immobile. Je répondis que j'espérais qu'il se remettrait bientôt, et je m'en fus, préoccupée.

— Il fallait que cela arrive juste alors que nous sommes pressés ! dis-je à Dale en la retrouvant dans notre chambre. Enfin, allons manger un peu.

Comme promis, Charpentier avait servi un repas dans l'avant-cour et, en dépit du carême, la soupe contenait de la viande. Le vin rouge

avait du corps et le fromage frais, délicat et léger, me fit oublier les relents du bateau. Mark Sweetapple l'engloutit avec un appétit de loup. Nous eûmes aussi de la confiture, délicieuse avec le bon pain croustillant. Nous nous sentîmes ragaillardis.

Une servante s'occupait de nous, mais Charpentier vint s'assurer, comme n'importe quel aubergiste, que tout était à notre goût. On eût dit que la scène dans sa cuisine n'avait jamais eu lieu. Je m'armai de courage et acquiesçai poliment, puis je demandai s'il y avait un apothicaire en ville, car messire Blanchard était encore indisposé.

Charpentier répondit que oui, mais qu'il devait être en train de fermer. Son échoppe rouvrirait de bon matin. Je dis que si messire Blanchard ne se sentait pas mieux le lendemain, je verrais ce que l'apothicaire préconisait.

En rentrant dans l'auberge après le repas, nous trouvâmes Clairpont dans l'entrée, discutant avec un autre homme. Il m'interpella :

— Dame Blanchard, j'apprends que votre beau-père est souffrant. J'en suis désolé. Quelle situation pénible pour lui, loin de son foyer, dans un pays troublé ! Je lui souhaite un prompt rétablissement.

— Merci.

Je regardai brièvement le second, me demandant qui il était. Quelque chose en lui le démarquait de son compagnon. Il paraissait quelques années de plus et n'avait pas l'air d'un valet, ni même d'un Français. Son pourpoint et ses hauts-de-chausses marron étaient de très bonne coupe, dans un style répandu à Londres. Malgré la simplicité de la collerette de lin, les manches s'ornaient de crevés écarlates et les bottes étaient en chevreau. Trapu, les épaules larges et le teint cuivré, il avait une barbe brune et des yeux noirs brillants. Il me fit penser à une sorte de grand rouge-gorge.

Il sourit et annonça, dans un assez bon français teinté d'un fort accent, qu'il était Nicolas Van Weede, marchand hollandais.

— Moi aussi, je loge dans cette auberge. J'ai eu vent de votre malencontreuse expérience de cet après-midi. En France, par les temps qui courent, il est sage de montrer une extrême prudence. J'espère que vous êtes remise de vos frayeurs.

— Moi aussi, intervint Clairpont. Une expérience fort inquiétante pour une dame.

— Tout à fait remise, merci. Ce n'était qu'un simple malentendu.

Je passai mon chemin. Dale s'était attardée pour m'attendre.

— Qui sont ces deux gentilshommes, madame ? Les connaissez-vous ? Comment savoir à qui se fier, dans ce repaire de papistes... !

— Dale ! l'interrompis-je d'un ton menaçant.

Je la poussai devant moi jusqu'en haut des marches et, une fois dans notre chambre, je refermai la porte sur nous. À nouveau, je lui

dis son fait.

— Encore une remarque semblable, Dale, et vous le regretterez. Je n'ai jamais levé la main sur vous, mais combien de fois faudra-t-il vous avertir ?

— Oh, madame, je regrette ! Je regrette !

Je ne lui avais jamais parlé avec tant de dureté et ses yeux brillaient de larmes. Mais ce pays recelait trop de périls ; dans notre intérêt à toutes deux, je ne pouvais mâcher mes mots.

— Peu me chaut que vous regrettiez. Tenez votre langue, c'est tout ! Ils ont pu vous entendre et cela n'arrange pas nos affaires. Je suis sûre que le marchand parle l'anglais. Clairpont est instruit et pourrait le comprendre. Gardez vos opinions pour vous. Ce gentilhomme s'étant interposé en ma faveur, je lui dois de la courtoisie, et je n'ai aucune raison d'être impolie envers Van Weede dont je viens de faire la connaissance.

Les larmes de Dale coulaient maintenant sur ses joues ; je me radoucis.

— Bien. Vous avez saisi, je crois. Van Weede m'a paru assez aimable, mais je ne me fie pas à lui pour autant.

À Anvers, avec Gerald, j'avais rencontré nombre de marchands hollandais. Je les avais entendus parler français. Dans la demeure cosmopolite de Sir Thomas Gresham, les gens s'exprimaient toujours dans des langues autres que la leur. Les marchands hollandais ne s'habillaient pas, ne parlaient pas comme Van Weede. Je le soupçonnais fort d'être anglais.

— Cette atmosphère de mystère ne me dit rien qui vaille, conclus-je après cette mise au point. Je compte partir au plus tôt et j'espère que messire Blanchard ira mieux au matin.

Tel ne fut pas le cas.

Je descendis au déjeuner, et trouvai William Harvey tentant d'expliquer à Charpentier que son maître avait besoin d'un médecin. À cause de son mauvais français, l'aubergiste ne comprenait pas un traître mot.

— Puis-je vous aider ? proposai-je.

Avec brusquerie, Harvey déclara :

— L'état de messire Blanchard a empiré.

Mon cœur se serra. Mais en cherchant une aide médicale, Harvey agissait au mieux. Je traduisis pour Charpentier, qui m'informa que l'apothicaire dont il m'avait indiqué l'adresse la veille faisait aussi office de médecin. C'était le Dr Alain Lejeune.

— Faites-le guérir bien vite, ajouta-t-il. Les clients malades nuisent à la réputation d'une auberge. Les gens craignent que ce soit contagieux, ou que la nourriture soit avariée.

Clairpont avait déjà souligné que les clients assassinés étaient aussi du plus mauvais effet, c'est pourquoi je m'abstins de le répéter.

— Je vais chercher le médecin, Harvey. Il vaut mieux que ce soit moi, puisque je parle français. Dale m'accompagnera.

Harvey hocha le menton, puis, après une hésitation, eut la grâce d'ajouter :

— Merci. La nuit dernière, vous avez soupé toutes deux en haut, à l'écart des autres clients. Mieux vaudrait faire de même ce matin.

J'écoutai son conseil. Dale et moi mangeâmes en privé, puis nous nous mîmes en chemin.

Lejeune habitait à l'autre bout de la grand-rue que nous avions prise pour atteindre la place. Étroite et tout en longueur, elle était bordée de boutiques surmontées d'habitations, et fourmillait de carrioles brinquebalantes et de ménagères portant leur panier. Nous marchions d'un pas vif, mais le matin était froid et le ciel couvert. Quand je sentis qu'on nous suivait, je crus d'abord à un caprice de mon imagination.

Je fus alertée grâce à un don que je ne me connaissais pas encore. Au milieu de tous les pas qui battaient le pavé, mon ouïe discerna les seuls, derrière nous, qui marquaient exactement notre cadence. Ils ralentirent quand nous laissâmes tourner un chariot dans une cour, se pressèrent lorsque, cinglées par une rafale glacée, nous accélérâmes pour nous réchauffer.

Je m'immobilisai devant une boulangerie et montrai des pâtisseries alléchantes à Dale tandis que, du coin de l'œil, je lorgnai la rue en arrière. Je surpris un mouvement preste : un homme en manteau, son capuchon relevé, s'était figé et scrutait l'intérieur d'une échoppe.

— Venez, dis-je à Dale.

Elle me regarda d'un air interrogateur et esquissa un geste vers des petits gâteaux à la cannelle.

— Très appétissants, convins-je. Mais en réalité, je me suis arrêtée car je pensais que nous étions suivies. J'avais raison. Il porte un manteau marron à capuche.

— Qu'allez-vous faire, madame ? L'aborder ?

— Inutile. Il prétendrait que je raconte des sornettes. Je ne veux pas d'une scène embarrassante dans la rue. Mais entrons en face, dans cette boutique d'articles en cuir. Nous verrons bien s'il traverse.

Nous évitâmes une autre carriole et un petit garçon qui ramassait du crottin à l'aide d'une pelle, sans doute pour l'utiliser comme engrais. La boutique de cuir avait, telle la plupart des autres, une façade ouverte et une table dépassant sur la rue, exposant la marchandise. Celle-ci était gardée par une grosse femme assise sur une chaise à côté. Dans une vaste pièce au-delà, à la lumière d'une lucarne, l'artisan travaillait sur un établi, maniant le poinçon et

l'aiguille. Des articles variés, y compris de sellerie, étaient accrochés à des râteliers.

Dale et moi plongeâmes dans ces profondeurs comme pour examiner des selles, puis, peu à peu, je retournai vers un coin d'où je pouvais apercevoir la rue. Il était là, le visage dissimulé par son capuchon, devant les soieries présentées sur l'étal voisin.

J'attirai Dale au-dehors, lui murmurant à l'oreille :

— Avançons un peu. Ensuite, je veux que vous trébuchiez et feigniez de perdre votre soulier. Cela me donnera un prétexte pour me retourner et tenter d'apercevoir ses traits.

— Oh, madame ! protesta-t-elle. Je ne suis pas bonne comédienne. Je ne peux souffrir de faire semblant.

— Fi donc ! Ne soyez pas si modeste, Dale. Maintenant, obéissez !

Nous longions une table chargée de marmites, de poêles et autres articles de quincaillerie. Dale buta avec beaucoup de grâce et sautilla sur un pied, s'appuyant sur le bord de la table en rajustant sa chaussure. La table bascula et je fis volte-face, rattrapant une pile de casseroles. J'eus le temps de voir la silhouette encapuchonnée disparaître parmi les articles en cuir.

Agrippant Dale par le coude, je l'entraînai en arrière. « Quelle chance ! » pensai-je. Notre poursuivant avait commis une erreur en se réfugiant dans l'échoppe, où il se retrouverait dans un cul-de-sac.

Mais il n'y avait pas trace de lui. Derrière l'établi, une porte entrebâillée battait légèrement dans le courant d'air.

— Excusez-moi, dis-je à l'artisan. Quelqu'un ne vient-il pas de passer à l'instant ?

L'homme leva la tête et répondit d'un air agacé :

— Non, madame. Pourquoi laisserais-je le tout-venant pénétrer dans ma cour privée ? C'est une échoppe ici, pas une voie publique.

— Merci.

Une fois encore, j'entraînai Dale vers la sortie. La femme qui surveillait la table nous demanda au passage si l'un de ses articles nous intéressait et, honteuse d'avoir ennuyé ces gens, je fis l'emplette d'une paire de gants d'équitation. Dale, de son côté, n'avait pas les yeux dans sa poche.

— Madame, me dit-elle sitôt dans la rue, l'homme au capuchon est bien entré là-dedans ! Je l'ai vu, moi aussi. Et il y avait une pièce d'or près de la main de l'artisan, comme s'il l'avait posée le temps de finir son ouvrage.

— Est-ce vrai ? J'ai remarqué que la porte de la cour était entrouverte, mais je n'ai pas prêté attention à la pièce. Bien joué, Dale ! Ma foi, nous l'avons perdu, mais maintenant il ne nous suivra plus. Venez. Tâchons de trouver ce médecin.

## CHAPITRE V

### *Une main invisible*

Le Dr Lejeune, penché vers sa cheminée, mélangeait le contenu odorant d'une marmite. Un mortier et un pilon étaient posés près de lui, et les murs de la pièce étaient tapissés d'étagères où s'alignaient flacons de poudres et de potions. Des herbes et des racines séchées pendaient au plafond. Par terre, d'immenses bocaux renfermaient des choses répugnantes, conservées dans un liquide visqueux. L'une semblait être un petit crocodile – j'avais vu une représentation de ces reptiles – et une autre, des plus horribles, évoquait un bébé à demi formé.

Quant à Lejeune, il était mince, grisâtre et je doutai qu'il sourît jamais. Il demeura impassible quand je lui décrivis les symptômes du malade et je n'éprouvai pas grande confiance en ses compétences, toutefois il représentait notre seul recours. Il consentit à nous accompagner au *Cheval d'or*, mais, une fois là-bas, se montra fort laconique. Blanchard se plaignit de douleurs dans tout l'estomac et dit que la seule idée de nourriture l'insupportait, hormis un peu de lait.

— Et encore, coupé d'eau, précisa-t-il d'une voix dolente.

Lejeune l'ausculta, lui regarda la gorge et haussa les épaules avant de recommander une potion qu'il ferait porter plus tard, dit-il, par son apprenti. Je me demandai ce qu'il y aurait dedans, mais préfèrai ne pas l'interroger. Il réclama des honoraires exorbitants, puis partit. J'observai avec inquiétude mon beau-père.

— Nous vous guérirons, dis-je d'un ton rassurant avant d'ajouter, mue par une impulsion : Je vais vous préparer une décoction de ma composition, si je peux me procurer les ingrédients. Ce médecin ne m'inspire qu'une confiance modérée.

Harvey avait fait le lit et apporté du lait et de l'eau. Nous les laissâmes bien vite.

J'avais emporté quelques remèdes courants, dont un baume contre les bleus et les coupures ainsi qu'une potion à la camomille en cas de migraine, mais rien qui fût apte à soulager mon beau-père. Toutefois, sans prétendre être versée dans les vertus curatives des plantes, j'avais appris quelques rudiments auprès de ma mère et Dale possédait de



solides connaissances.

Après mûre réflexion, nous nous décidâmes pour une formule et ressortîmes, en quête cette fois d'une boutique d'épices et de condiments. J'achetai une racine de gingembre, de la valériane et de la guimauve.

— Au moins, si cela ne le guérit pas, cela ne lui fera pas de mal ! dis-je à Dale.

J'étais nerveuse à l'idée de retourner dans la cuisine, mais je dus me faire violence. Je respirai un bon coup et entrai d'un pas décidé. La femme brune roulait de la pâte pendant qu'une fille que je ne connaissais pas battait une sorte de pâte à crêpes, et que l'adolescent crasseux levait des filets de poisson. Je m'éclaircis la gorge, expliquai ce que je voulais et demandai une petite casserole, de l'eau ainsi que la permission d'utiliser un coin du foyer. La femme me considéra avec aversion, mais décrocha du mur une poêle à long manche et me la passa.

— Vous pouvez utiliser celle-ci et aller chercher de l'eau au puits. Mais ne nous gênez pas. Les couteaux et les cuillers sont suspendus là-bas, si vous en avez besoin.

Assistée de Dale, je coupai menu les ingrédients avant de les mettre à infuser. Charpentier entra dans la cuisine entre-temps et je dus lui expliquer ce que nous faisions. Je répétais ces explications à Hugh Arnold quand il passa la tête par l'ouverture de la porte pour annoncer que Sweetapple et Harvey restaient auprès de messire Blanchard et souhaitaient prendre leur repas là-haut, tôt de préférence.

— Vous, les Anglais, vous en donnez, du travail ! remarqua la femme quand Arnold fut parti. Ce Sweetapple mange comme quatre. Ma foi, ça sera porté sur la note, à la fin.

Je n'en doutais pas. Il fallait que mon beau-père se rétablisse assez pour quitter cette auberge, sans quoi nous courrions à la ruine.

Dès que la potion fut prête, je requis un pichet doté d'un couvercle, où je versai mon infusion. Puis nous montâmes chez messire Blanchard. Harvey et Sweetapple se trouvaient dans sa chambre, et Harvey demanda aussitôt d'un ton soupçonneux ce qu'il y avait dans cette potion. J'énumérai les ingrédients, et Sweetapple confirma que sa mère utilisait les mêmes en cas de maux digestifs.

Messire Blanchard consentit à la goûter, diluée. Il grimaça et lui trouva un goût horrible, mais la but en entier. J'espérai que cela lui ferait du bien.

Nous dînâmes en bas, au calme, car les clients de la veille étaient partis ou sortis. Dale et moi retournâmes dans notre chambre après le repas, mais Harvey vint cogner à l'huis pour m'avertir qu'un messenger me réclamait. Je découvris l'apprenti de Lejeune, apportant le remède

promis. C'était un breuvage trouble dans un petit flacon en verre, et l'odeur en était répugnante, bien pire que ma propre préparation. Toutefois, vu le prix de la consultation, je devais au moins le proposer à Blanchard. Je le trouvai toujours au lit, l'air abattu. Sweetapple et Harvey étaient encore là avec les reliefs de leur repas. Des relents de poisson subsistaient.

— Vous devriez descendre ces assiettes sales, conseillai-je. L'odeur de nourriture pourrait l'incommoder. Messire Blanchard, le médecin vous fait porter ceci. Voulez-vous l'essayer ?

— Je ne vais pas mieux, dit-il d'un ton morne. Mais je sais que vous voulez m'aider. Je l'avalerais, si vous le souhaitez.

La tentative fut brève. À la première gorgée, il se mit à suffoquer en se tenant l'estomac.

— La vôtre n'était pas très bonne, mais celle-ci est infecte ! déclara-t-il, dégoûté. Emportez-la !

On avait fait appel à Lejeune en vain. Blanchard guérirait grâce à mes remèdes, ou pas du tout. Contrariée, je m'en fus chercher Dale et suggérai aux hommes d'aller se dégourdir les jambes pendant que nous garderions le malade. Sweetapple et Harvey partirent, emportant la vaisselle du dîner, et nous restâmes avec Blanchard pendant deux heures. Au bout d'un moment, il s'assoupit. Arnold vint prendre la relève.

— Je lui apporterai une autre dose de ma potion dans la soirée, dis-je. Peut-être que demain nous aurons un résultat.

Le soir tombait. L'auberge était silencieuse, mais je distinguai la voix de Brockley à l'écurie. Par la fenêtre de ma chambre, je le vis examiner les sabots d'un de nos chevaux de louage avec le nommé Searle. Mon pied gauche rencontra alors un obstacle et je baissai les yeux. La plupart de nos effets avaient été déballés, mais quelques-uns restaient dans les malles et les sacoches de selle, empilées dans un coin près de la fenêtre. Je venais de heurter une sacoche.

Alors le sang se glaça dans mes veines.

Dans mon esprit, j'avais un clair souvenir de la façon dont ces sacs et ces malles étaient rangés la dernière fois que je les avais vus, peu avant le dîner. Tout, alors, était disposé en piles bien nettes, mais à présent, la malle juchée au sommet semblait en équilibre précaire. Les sacoches, que l'on avait serrées côte à côte afin qu'elles prennent moins de place, étaient éparses, et l'une se trouvait même sous la fenêtre, à mes pieds.

— Dale... Je crois qu'on a touché à nos bagages.

Aussitôt, nous les examinâmes ensemble, ainsi que les affaires rangées dans les placards et les commodes. Rien ne manquait. Nos robes étaient accrochées là où Dale les avait mises ; le coffret renfermant mes quelques bijoux était intact, le contenu en place.

— Mais quelqu'un a tout fouillé, constata-t-elle, horrifiée, en observant l'intérieur d'une garde-robe. Je n'aurais jamais plié votre linge avec tant de négligence. Et toutes vos manches étaient ensemble, alors que j'en vois une paire sur l'étagère du bas.

— Ce recueil de poèmes, ajoutai-je en examinant les sacs de selle. Il se trouvait dans la poche gauche, pas dans celle-ci !

Nous nous regardâmes. En un geste instinctif, je posai la main sur ma jupe du dessus et sentis le craquement sec des parchemins dans leur cachette. Ils ne me quittaient jamais. Je les avais placés dans un petit sachet de lin et, quand je dormais, je les gardais sous mon oreiller.

— Je me demande si ce sont les lettres qu'on cherchait...

— Tous les gens de notre groupe savent que vous allez à Paris.

— Oui, mais pas que je dois remettre un message à la reine mère.

— Mais alors... si quelqu'un en était informé ? Et s'il était payé pour que la lettre n'arrive jamais ?...

— J'en ai par-dessus la tête ! lançai-je, courroucée. Dire que j'espérais m'éloigner de cette vie-là ! Eh bien, Dale ! Nous allons devoir veiller à ce que cette lettre parvienne à destination, voilà tout.

Brockley s'était occupé des chevaux et nous ne lui avions pas encore relaté notre mésaventure. J'envoyai Dale le chercher, lui décrivis notre étrange poursuivant encapuchonné, puis lui révélai qu'une main invisible avait fouillé nos bagages. La bouche crispée de colère, il annonça que, si nécessaire, il chevaucherait jusqu'à Paris sans le groupe de Blanchard.

— Faisons l'aller et retour. L'escorte de Cecil nous suffira. Celui qui vous épie pourrait bien être l'un des hommes de Blanchard. Espérons que les autres sont tous dignes de confiance ! Nous pourrions retrouver votre beau-père ensuite, chez sa protégée. Du moins, ajouta Brockley d'un ton acide, s'il se rétablit et n'embarrasse pas Charpentier en trépassant dans son auberge ! Entre-temps, madame, fermez bien votre porte et votre fenêtre cette nuit.

— Nous souperons ici, ce soir. Ainsi, nous surveillerons nos affaires.

— Je vous monterai le repas.

Nous mîmes ce plan à exécution. J'apportai à mon beau-père une nouvelle dose de ma potion et je me couchai tôt, mais dormis très mal. Élisabeth avait raison : moi aussi, je savais ce qu'était l'insomnie.

À cette différence près qu'elle n'était pas seule dans son infortune. Les suivantes de la Chambre paraissaient quelquefois épuisées après avoir été réveillées en pleine nuit pour lui faire la lecture ou, pis encore, disputer avec elle une partie d'échecs.

— Avez-vous déjà essayé de jouer en dormant debout ? m'avait un

jour demandé Lady Katherine Knollys, sans cacher son amertume.

Je ne dérangerai pas Dale de la sorte. Un verrou était posé sur notre porte et, suivant la recommandation de Brockley, je l'avais fermé, de même que la fenêtre. Mais celle-ci ne comportait qu'un loquet, et il y avait un petit arbre juste au-dehors. J'avais appris, grâce à une expérience que la plupart des dames ne possèdent pas, qu'une lame mince pouvait être glissée par l'interstice et soulever ce loquet. Pendant que Dale, qui partageait mon lit, dormait à poings fermés, je restai étendue pendant des heures, à guetter un craquement de branche et le raclement d'un couteau.

Toutefois, il ne se produisit pas d'intrusion. Je finis par dormir, pendant environ deux heures. C'était loin de suffire, bien entendu, et au matin je voyais trouble. J'envoyai Dale chercher de l'eau froide, dont je m'éclaboussai le visage. Je choisis une robe propre pour la journée, transférai les précieuses lettres (ma dague et mes crochets) dans la poche de ma nouvelle jupe, puis je m'en fus cogner à l'huis de messire Blanchard, pour savoir si le traitement de la veille avait eu un effet.

— Aucun, me répondit William Harvey en venant à la porte.

J'entrai voir le patient, qui m'apprit d'un air pitoyable qu'il n'était ni mieux ni pire.

— Vous devriez manger. Puis-je demander pour vous du gruau ou de la soupe ? Arriveriez-vous à en avaler ?

— Un petit bouillon maigre, peut-être, répondit Blanchard tristement. Et je reprendrai de votre potion, si vous voulez, mais pas la mixture répugnante du médecin.

J'apportai la soupe et une autre dose de mon remède, qu'il avala volontiers. Mais il ne but que quelques cuillerées de potage avant de se renfoncer dans l'oreiller en secouant la tête. Je m'en allai, lasse et découragée.

Je décidai que nous mangerions de nouveau dans notre chambre et envoyai Dale chercher le déjeuner. Revenant avec un plateau, elle déclara que Clairpont avait quitté l'auberge, mais que le marchand Van Weede était encore là, et avait demandé des nouvelles de mon beau-père.

— Je lui ai dit qu'il n'y avait rien de nouveau, ce dont il s'est montré désolé. Il parle anglais, certes, mais avec un fort accent. C'est une personne très civile.

— Je suis sûre qu'il feint d'être ce qu'il n'est pas, persistai-je avec irritation. Que se passe-t-il donc ici ?

Nous restâmes toute la matinée dans notre chambre. Brockley m'avait conseillé de ne parler ni de l'homme au capuchon ni de la fouille de nos bagages à John Ryder. Celui-ci était envoyé par Cecil, comme les Dodd, mais...

— Mieux vaut réfléchir, madame, avant la moindre confiance. On ne peut être sûr de personne. N'alertons pas l'ennemi avant de savoir qui il est.

Je tombai d'accord avec lui. Les hommes du secrétaire d'État étaient-ils d'une intégrité sans faille ? La corruption atteint parfois des lieux insoupçonnables. Il était préférable de garder le silence, décidai-je, et d'attendre que l'ennemi se dévoile.

Aussi restai-je assise près de la fenêtre, à lire mon livre, tandis que Dale s'occupait en faisant du raccommodage. Plus tard, des effluves de nourriture nous parvinrent, d'où je conclus qu'un des garde-malades prenait à nouveau son dîner dans la chambre.

Puis un signal familier résonna à la porte, et Dale ouvrit. Brockley se tenait là, impassible comme toujours, mais les yeux exprimant une vertueuse indignation.

— Je pense que vous devriez savoir, madame, que messire Blanchard, censé souffrir de l'estomac au point de ne supporter qu'un brouet clair ou du lait, est assis dans son lit, à engloutir du pain frais et de la truite aux fines herbes, avant de passer à des beignets aux amandes. Le tout arrosé d'un flacon de vin.

— Quoi ?

— J'allais entrer dans la cuisine quand j'ai entendu Harvey commander le dîner pour Sweetapple et lui. Cela semblait par trop copieux, même pour ce jeune glouton de Mark. Aussi, j'ai attendu que l'on monte le repas, puis j'ai suivi. La clef se trouvait à l'extérieur de la serrure. Je l'ai ôtée et j'ai regardé par le trou. Le dîner n'était pas pour deux, mais pour trois. Voilà comment messire Blanchard s'alimente depuis tout ce temps.

Je jetai mon livre sur le lit, sortis en trombe et allai jusqu'à la porte d'en face, que j'ouvris sans cérémonie. Mon beau-père, bien calé contre ses oreillers, un morceau de pain dans une main, portait à ses lèvres une pleine coupe de vin.

Le silence parut assourdissant. Blanchard rougit d'un air coupable, de même que Sweetapple. Harvey, assis en face de lui à une petite table près de la fenêtre, me considéra avec fureur.

— Entrez-vous souvent sans frapper dans la chambre d'un gentilhomme, dame Blanchard ? demanda-t-il d'un ton froid.

Je l'ignorai, ivre de rage, mourant d'envie de hurler sur eux, d'exiger de savoir quel petit jeu ils jouaient. Mais la prudence m'en empêcha.

— Messire Blanchard, susurrai-je avec une douceur digne de sa fourberie, je venais voir comment vous alliez. Je fondais quelque espoir sur les vertus de mon remède, mais là, je suis émerveillée. Oh, comme je me réjouis de vous trouver mieux ! Je m'inquiétais tant ! Vous devez faire une promenade dans la cour cet après-midi, pour

mesurer vos forces. Alors, après une bonne nuit de sommeil, nous pourrions peut-être reprendre notre voyage !

Me retirant avant que quiconque pût répondre, je retournai à ma chambre où Dale et Brockley m'attendaient.

— Ils savent qu'ils sont percés à jour, annonçai-je. J'ai feint d'être dupe, mais cela ne les a pas trompés.

Je m'affalai sur la banquette de la fenêtre, ma colère fulgurante disparue. J'avais peur, sans bien savoir de quoi. J'avais la lettre d'introduction de la reine dans ma poche, son anneau à mon doigt, les hommes de Cecil pour me protéger. Et aussi Brockley. Mais, au fond de mon cœur, j'avais toujours été intimidée par Luke Blanchard. Maintenant, cette crainte brûlait telle une flamme.

— Si je continue à feindre de croire à sa guérison, ils continueront à feindre, eux aussi. Mais que signifie tout cela ? Pourquoi Blanchard veut-il nous retarder ? Que trame-t-il ?

— C'est peut-être lui qui cherche à s'emparer de la lettre, avançai Dale.

— Nous sommes encore loin de Paris. Il en a bien le temps, opposai-je.

— Supposons qu'il veuille la transmettre à une personne qui réside ici ou dans les parages, suggéra Brockley.

— Cela voudrait dire qu'il est à la solde de quelqu'un en France... dans l'un ou l'autre camp. Je me demande si Cecil le soupçonne. Il se peut que cette affaire de message à la reine Catherine soit un piège pour arrêter Blanchard. J'aurais préféré que l'on m'en informe, c'est tout. Maintenant, que vais-je décider ?

J'avais entrevu un pan de la vérité, mais sous le mauvais angle. Quoi qu'il en fût, aucune de nos conjectures ne nous aidait beaucoup à définir une ligne de conduite.

— Je suppose, dis-je enfin, qu'il ne me reste qu'une chose à faire. Je n'ai pas reçu d'instructions concernant messire Blanchard. Je vais m'en tenir aux ordres qui m'ont été donnés. Je porterai cette lettre à Paris, quoi qu'il advienne. Nous partons demain. Avec ou sans mon beau-père.

Nous partîmes avec lui, bien entendu. Il était démasqué et le savait. Après avoir fait le tour de la cour, la mine grave, et soupé le soir, il déclara qu'au matin il serait tout à fait prêt à se rendre à Douceaix, où Hélène nous attendait.

## CHAPITRE VI

### *Hélène*

Le ciel s'était éclairci. Nous quittâmes Saint-Marc pour traverser des bois mouchetés d'or, dans la lumière aquatique du soleil filtré par les feuilles naissantes. C'eût été délicieux, sans l'inquiétude qui me tenaillait.

La veille au soir, j'avais fait remarquer d'un ton détaché à Mark Sweetapple :

— Messire Blanchard a surmonté son mal bien soudainement. Était-il donc très malade ?

Une fois encore, une rougeur trahit son embarras, mais il se borna à répondre :

— Oui, dame Blanchard. Ces choses-là passent de façon subite, parfois. Je gage que votre potion l'a aidé.

Sweetapple était un brave garçon, toutefois il obéissait à son maître. Je ne le changerais pas, ni lui ni les autres. J'envisageai pour de bon d'attaquer Luke Blanchard de front, après tout.

Mais il lui suffirait de répéter l'argument de Sweetapple, et de soutenir qu'il avait eu l'intention d'aller me trouver après le repas pour m'annoncer sa guérison. Je serais bien avancée, alors ! J'avais laissé filer l'homme au capuchon pour la même raison. Non ; mieux valait me concentrer sur ma mission et exposer ce mystère à Cecil à mon retour en Angleterre.

Blanchard lui-même ne fit qu'une seule allusion à ce propos. Alors que nous trottions, nos montures foulant avec un bruit sourd le doux tapis de feuilles, il vint à ma hauteur et observa :

— Vous savez, Ursula, vous ne cessez de me surprendre. Je commence à être très impressionné. Je ne m'y serais jamais attendu.

— Impressionné ? Pourquoi ?

Mais s'il avait eu en tête d'expliquer ou d'excuser son comportement extraordinaire, il se ravisa.

— Quand j'ai appris que Gerald était tombé dans vos rets, j'ai pensé que vous l'aviez séduit afin d'échapper à votre vie à Faldene. Tout ce que je savais, à l'époque, c'est que votre mère avait servi Anne Boleyn à la cour et en avait été renvoyée, grosse des œuvres d'un

gentilhomme marié dont elle taisait le nom. Vos grands-parents puis, après leur disparition, votre oncle et votre tante lui offrirent un foyer et l'aidèrent à vous élever. Ils continuèrent à veiller sur vous quand elle mourut. Mais je voyais bien que vous n'éprouviez aucune affection pour eux. Pour parler vrai, j'estimais que vous auriez dû montrer plus de gratitude et d'humilité...

— Oncle Herbert et tante Tabitha m'ont offert un toit, mais non un foyer. Vous connaissez l'adage, messire Blanchard, à propos de ce crapaud pris sous la herse du paysan : il en sent chacune des pointes.

— Néanmoins, vous aviez à manger, des vêtements, un abri – sans négliger votre éducation. Il me semblait que vous leur étiez redevable. Au lieu de quoi, vous vous êtes enfuie avec mon fils, qui devait épouser votre cousine Mary. Elle lui aurait apporté une fort jolie dot, alors que vous n'aviez rien.

— Il n'avait pas besoin de dot, répliquai-je. Il a très bien su faire son chemin au service de Sir Thomas Gresham.

— Je m'en rends compte à présent. J'ai aussi compris, en apprenant la place que vous occupiez à la cour, que vous étiez sans doute plus qu'une... une petite intrigante.

— J'aimais Gerald, messire Blanchard.

— Ah oui ! L'amour.

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela signifie, en somme ? Toute union est un marché. L'homme entretient la femme et lui fait des enfants ; elle s'occupe du foyer et élève sa famille. C'est la vie, et tant mieux s'il y a assez d'argent pour apporter quelque confort. Qu'est-ce qu'une personne raisonnable peut espérer de plus ? Mais Gerald avait peut-être discerné en vous une vivacité d'esprit dont votre cousine est dépourvue. Une qualité utile à un homme qui espère s'élever dans le monde. Oui, je vois. Eh bien, eh bien ! Qui l'eût cru ?

— Seriez-vous en train de me présenter des excuses, messire Blanchard ?

— Non. Mon point de vue était naturel. Je sais désormais que je m'étais trompé, voilà tout. À notre retour en Angleterre, je tiens à connaître ma petite-fille. Vous pourriez l'amener au mariage d'Hélène.

Il avait rejeté Meg, autrefois, et je n'étais pas sûre de vouloir qu'elle le connaisse avant d'être assez grande pour en décider. Je ne répondis pas, mais saisis la perche qu'il me tendait.

— Je ne vous l'ai pas encore demandé... Qui Hélène va-t-elle épouser ?

— Ah !

Je le regardai, surprise. Il m'adressa un sourire glacial.

— J'ai toujours souhaité une alliance avec les Faldene. Il y a beaucoup d'argent dans la famille, et leur préférence pour l'ancienne



religion n'a jamais représenté un obstacle à mes yeux. Nous, les Blanchard, nous avons embrassé la foi anglicane, cependant Mary aurait été autorisée à rendre visite à ses parents quand elle le voulait, et si elle entendait la messe, j'aurais fermé les yeux. Vous avez mis un terme à ces projets. Mais maintenant, Hélène vient vivre en Angleterre, or le cadet des Faldene est encore célibataire. Tous deux sont catholiques et le jeune homme connaît la France ; il a fait partie quelque temps de la suite de l'ambassadeur à Paris. Il est rentré au manoir familial. Hélène et lui devraient avoir beaucoup en commun. J'ai donc arrangé un mariage entre ma pupille et Edward Faldene.

— Mon cousin Edward !

— Vous devez être du même âge. Vous souvenez-vous de lui ?

Par délicatesse, je répondis :

— Pas très bien. Quand il a eu douze ans, on l'a envoyé parfaire son éducation dans une famille catholique du Northumbria.

En fait, je ne me le rappelais que trop. Déjà dans son jeune âge, il ressemblait beaucoup à son père. Le pied léger malgré sa corpulence, il surgissait à l'improviste derrière les servantes et moi, la bâtarde, dans l'espoir de rapporter tout acte répréhensible. Il avait un côté cruel et aimait être craint.

— Les Faldene sont consentants, expliqua messire Blanchard. Hélène possède des terres en France et apporte aussi des bijoux de prix. En ce qui me concerne, cet arrangement est fort satisfaisant, car votre oncle accepte qu'une partie de la dot reste entre mes mains – une commission, pour ainsi dire. Je vendrai mes parts de ses terres dès que la situation en France reviendra à la normale, et je gage que j'en tirerai un bon profit.

Voilà pourquoi il tenait tant à ramener sa pupille en Angleterre ! Si Hélène n'avait été une source probable de bénéfices, il l'aurait peut-être laissée courir sa chance au milieu d'une guerre civile. Je commençai à ressentir de la peine pour elle.

Nous arrivâmes en vue du château de Douceaix à la fin de l'après-midi. Il me rappelait un peu Faldene, qui, sans être une demeure heureuse, est toujours splendide, perchée sur son coteau abrité. Des champs s'étendent sur les larges pentes et des arbres tapissent le fond de la vallée, plongeant leurs racines dans la rivière qui donne son nom au domaine.

Douceaix présentait quelques similitudes. Là aussi, le bas de la vallée était boisé et traversé par un cours d'eau scintillant. Si Hélène devait vivre à Faldene, une partie de la topographie lui semblerait familière. Cela la consolerait peut-être d'avoir mon cousin Edward pour époux et – Dieu lui vienne en aide ! – mon oncle et ma tante pour beaux-parents.

Il existait certaines différences, néanmoins. Le château se dressait sur une butte isolée, et la vallée elle-même était beaucoup moins profonde. Ce n'était pas une région de collines. Les pentes, de part et d'autre, étaient de simples ondulations de terrain, et celles orientées vers le sud étaient plantées non de blé ou d'orge, mais de vignes.

Le château était aussi plus ancien que Faldene, avec de véritables meurtrières dans ses tours d'angle, et, sur ses murailles, des créneaux qui n'étaient pas simplement décoratifs. Des cygnes blancs évoluaient dans les douves, agrémentées d'un pont de la même pierre de couleur claire que le reste de la demeure. Cela ressemblait à la pierre de Caen que l'on avait utilisée pour construire la tour Blanche. À la cour, j'avais appris à reconnaître de telles choses.

Harvey et Ryder partirent au galop annoncer notre approche, et le temps que nous arrivions, nos hôtes s'étaient rassemblés sur le perron. Dans la cour, on nous aida à descendre de cheval et l'on nous accueillit comme des amis de longue date, bien connus à Douceaux. Un homme de haute taille, évoquant un aigle de bronze avec ses grandes mèches brunes rejetées en arrière, telles des ailes, sur les tempes, serra joyeusement Luke dans ses bras en s'exclamant, dans un anglais très passable, qu'il était Henri Blanchard, son cousin éloigné.

— Je crois que nous avons un trisaïeul en commun. Voici ma femme, Marguerite.

Marguerite était brune, petite et délicate, le sourire gracieux et l'œil pénétrant. Sa toilette alliait l'élégance à la modestie. Des fleurs vert pâle brodées sur une cotte et des manches crème rappelaient la couleur amande de la jupe toute simple, mais fort bien coupée ; la petite fraise, d'un blanc très pur, était brodée d'un soupçon d'argent sur son pourtour. Si Hélène avait été élevée selon ces principes, Edward aurait une épouse des plus décoratives.

Henri lâcha son cousin Luke, me remarqua et se courba aussitôt sur ma main, évaluant ma silhouette d'un seul regard de ses yeux brillants.

— Mon cher cousin, présentez-moi donc à cette charmante personne !

— Dame Ursula Blanchard, ma belle-fille. Elle était l'épouse de mon fils Gerald qui, hélas, n'est plus. Elle tiendra compagnie à Hélène pendant notre voyage.

— Ah, en effet ! Vous aviez écrit que vous lui trouveriez un chaperon. Ainsi vous êtes veuve, dame Blanchard ? Si jeune ! Je suis désolé de votre infortune, mais aussi enchanté de vous avoir avec nous. Et voici sans doute votre femme de chambre ?

Il accorda même à Dale un léger sourire appréciateur. Henri Blanchard était de ces hommes qui, tout simplement, aiment les femmes. Son sourire me donna un coup au cœur, car il me rappelait

celui de Matthew. Ce n'est pas facile de vivre entre deux mondes, liée par le mariage et pourtant seule.

— Mon cher, lui dit Marguerite en français, ne devrions-nous pas aller à l'intérieur ? Nos invités doivent être las. Ils ont parcouru une longue route en affrontant sans nul doute des périls inattendus. Nous vivons une époque effrayante.

— Mon beau-père a été souffrant, dis-je, m'exprimant moi aussi en français, sur quoi Henri, délicieusement surpris, m'adressa un autre adorable sourire. Nous avons dû rester deux jours dans une auberge de Saint-Marc.

— Mais je me porte comme un charme, à présent, affirma Blanchard alors que nous gravissions les marches et pénétrions dans un vaste porche. Où est Hélène ? J'ai hâte de la connaître.

— Elle fait ses prières, expliqua Marguerite de sa jolie voix. Hélène est très pointilleuse dans son observance religieuse. Jamais elle ne s'interrompait, même pour saluer son tuteur. Nous-mêmes ne la connaissons pas depuis longtemps, car elle était pensionnaire dans une abbaye lorsque sa mère est morte, et bien qu'elle soit restée chez nous quelque temps, elle regrettait tant sa vie là-bas que nous l'y avons renvoyée. Jusqu'à ce que la perspective d'une guerre nous convainque de la faire revenir. Je pense que vous trouverez en elle une jeune fille accomplie. Certes, un vrai modèle de vertu.

Avais-je imaginé cette pointe de regret dans son intonation ?

Nous entrâmes dans un grand hall, orné de trophées de chasse comme le sont souvent pareils endroits. Il y avait une demi-douzaine de bois (aucun d'eux n'avait moins de seize cors), une série d'impressionnantes défenses de sanglier et le masque d'un loup, empaillé avec habileté et exposé, les dents luisant dans une gueule bordée de velours écarlate. Mais je n'eus guère le loisir de l'observer, car Marguerite nous entraîna, Dale et moi, vers une porte plus éloignée. En chemin, nous fûmes rejointes par une nuée de servantes et de serviteurs, apportant les bagages et plusieurs aiguières d'eau chaude. C'était une maison à l'organisation réglée aussi parfaitement que les rouages d'une horloge.

L'intérieur en était tout aussi compliqué. Après avoir monté des marches, nous traversâmes un tel dédale de pièces et de couloirs que je me sentis très vite désorientée. Enfin, nous gravîmes un autre escalier et franchîmes une porte en chêne argenté cloutée de fer. Elle donnait dans une immense chambre à coucher, dotée d'une voûte en éventail comme la crypte d'une église. Le lit gigantesque était tendu de velours turquoise et les murs de tapisseries de verdure où, si l'on regardait de près, on distinguait des cerfs, des renards et des oiseaux dans les motifs du feuillage. Les fenêtres donnaient sur les vignes.

— J'espère que vous serez à votre aise, dit Marguerite, qui ajouta

en nous montrant une des servantes : Marie sera à portée d'oreille, dans la salle de couture, et elle vous guidera jusqu'au hall quand vous serez prêtes pour le souper. Je sais qu'on se perd un peu dans cette maison, au début.

— Merci. Hélène parle-t-elle l'anglais ?

— Mais oui. Sa mère le lui a appris quand elle était petite. Kate était une femme adorable, ajouta Marguerite, quoique nous ne l'ayons guère connue. Mon mari a le même degré de parenté avec le père d'Hélène qu'avec messire Blanchard. Mais Hélène fait honneur à ses parents.

Mon hôtesse disait ce qui convenait, mais je discernai une lueur narquoise dans ses yeux sombres.

— À quoi ressemble-t-elle ? demandai-je à brûle-pourpoint.

— Vous verrez par vous-même et formerez votre opinion.

Marguerite haussa les épaules.

— C'est une bonne fille – oh, si bonne ! Sur ce point, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Elle ne vous causera aucun souci, à son tuteur et à vous. Elle a été durement éprouvée, pauvre enfant ! Quoique moi aussi, à son âge. J'ai perdu mes parents durant une épidémie de peste lorsque j'avais à peine quinze ans, mais l'homme à qui j'étais fiancée survécut. Ce fut grand dommage, continua-t-elle sans changer de ton, car l'année suivante je l'épousai et il était odieux. Odieux. Un gentilhomme en apparence, un démon au lit. Il a été tué dans un accident de chasse, deux ans plus tard, et j'ai porté une voilette épaisse à son enterrement pour cacher mon sourire de joie. Il a fallu à Henri des années pour me courtoiser, des années pour me convaincre qu'il ne considérerait pas sa femme comme une esclave que l'on peut maltraiter pour son plaisir. Je sais ce qu'est la souffrance. Je suis désolée pour Hélène, mais...

Des pas légers résonnèrent et une jupe bruisa dans l'escalier montant vers ma porte. Une jeune fille, grande et pâle, apparut sur le seuil. Sa robe noire n'était égayée que par un petit bonnet blanc et ses cheveux ternes, séparés au milieu, retombaient en bandeaux sur ses tempes. Elle était voûtée, ce qui semblait sa façon habituelle de se tenir, et non un signe passager d'affliction.

— J'ai entendu des chevaux, dit-elle d'une voix haut perchée. J'ai pensé...

— Voici Hélène, dit Marguerite. Entrez, mon enfant. Voici dame Ursula Blanchard, belle-fille de votre tuteur, qui sera votre compagne durant votre voyage vers l'Angleterre.

— Dame Blanchard, dit Hélène, qui s'avança et me fit une révérence polie, je suis très heureuse de vous rencontrer.

Elle ne le semblait pas. Ses yeux clairs m'étudiaient avec une expression sévère. Je fis de mon mieux pour la conquérir, lui offrant

un sourire et une main tendue.

— Moi aussi, j'en suis heureuse, lui dis-je. J'espère que nous serons amies.

— Mais naturellement, madame, répondit-elle d'une voix éteinte.

Marguerite, d'un haussement presque imperceptible de ses sourcils épilés avec art, me signifia : « Vous voyez ce que je veux dire ! »

Tout haut, elle déclara :

— Vous devez avoir envie de faire mieux connaissance. Votre tuteur vous rencontrera au souper, Hélène, dans une heure. À présent, je vous laisse.

Elle se retira, avec sa petite nuée de domestiques. Marie, la servante, précisa que la salle de couture se trouvait « juste à quelques pas sur la gauche, madame » et disparut après avoir esquissé une révérence. Dale s'employa à ouvrir nos malles. Je fis signe à Hélène de venir s'asseoir près de la fenêtre.

— Causons, proposai-je d'un ton engageant. Vous parlez anglais, je crois, dis-je, passant à cette langue pour me rendre compte. Vous êtes... Voyons, la cousine germaine de mon défunt époux. Votre tuteur est votre oncle. Nous avons tous hâte de vous accueillir parmi nous.

Hélène continua de me regarder d'un air inamical. Ce n'était pas une beauté. Elle avait d'assez jolies pommettes, mais le visage trop long, surtout le menton, et sous les bandeaux peu seyants ses tempes étaient pincées. Edward Faldene n'aurait pas une épouse très décorative, après tout.

— Je suis sûre que vous ferez de votre mieux, dit-elle, également en anglais, qu'elle parlait avec aisance bien qu'avec un accent. Mon tuteur m'a écrit, il y a quelques semaines. Il m'a appris qu'il arrangeait un mariage pour moi, et je lui sais gré de se donner tant de peine.

Pour l'essentiel, les efforts de Luke Blanchard ne visaient qu'à s'assurer une part juteuse de la dot, toutefois il était inutile de le préciser. Cette jeune fille, dont toute l'attitude trahissait la méfiance, avait déjà eu le malheur de perdre ses parents, et Marguerite, vive et sophistiquée, n'était peut-être pas la plus apte à veiller sur elle. Quoi qu'elle eût enduré par le passé, elle possédait le genre de personnalité qui s'endurcit face à l'adversité. Il n'en allait pas forcément de même pour Hélène. J'espérais que le sort qui l'attendait n'était pas pis encore.

Nous étions assises sur la banquette de la fenêtre ; deux jeunes femmes bavardant côte à côte, et j'eusse souhaité qu'elle se tînt avec moins de raideur. Elle semblait répugner à ce que même nos jupes se touchent. De ma voix la plus amicale, j'expliquai :

— Je fais aussi partie de la famille Faldene, dans laquelle vous allez entrer. Le manoir où vous vivrez ressemble à Douceaux et l'argent n'y manque pas.

— J'en suis certaine. J'ai bien conscience de tout ce que l'on fait pour moi. Je montrerai autant de reconnaissance qu'on peut le souhaiter.

— J'espère que vous serez heureuse en Angleterre.

— Dans ce pays hérétique ? Je ne le pense pas, répondit Hélène en posant les mains sur son giron. Je préférerais rester ici. Mais la mort de ma mère, ce départ et cette union sont la volonté de Dieu, que chacun se doit d'accepter. J'ai été éduquée à l'abbaye de Saint-Marc, dans une communauté de nonnes. J'aurais pris le voile et vécu là-bas si on me l'avait permis. Ma mère y avait déjà presque consenti avant de rendre l'âme. Mais cousin Henri m'a amenée ici et m'a appris que, selon le testament qu'elle avait fait à la mort de mon père et n'avait jamais modifié, j'étais désormais placée sous la tutelle de mon oncle anglais. Les sœurs m'ont enseigné que la soumission est une vertu, surtout chez la femme. Mon tuteur et mon époux peuvent être assurés de mon obéissance. Mais le bonheur ne se commande pas, et le pourrais-je que je ne voudrais en éprouver. J'appartiens à la vraie foi. Habiter en un lieu où l'on pratique une religion mensongère sera pour moi un exil.

J'étais surprise, autant par son exquise façon de s'exprimer que par son intransigeance, qui étaient celles d'une femme beaucoup plus mûre.

— Les Faldene, répondis-je, respectent ce que vous appelez la vraie foi. Vous n'en serez pas coupée. Vous exposez vos opinions de fort belle façon, presque mélodieuse. Aimez-vous la poésie ? Il existe en Angleterre une tradition poétique à laquelle vous pourriez prendre plaisir.

— Il existe en France une tradition poétique à laquelle je prends plaisir depuis longtemps. Nulle autre ne lui est comparable.

Elle se leva et refit la révérence.

— Si vous voulez m'excuser, madame, je dois me changer. Ma femme de chambre m'attend. Hélas, Jeanne ne souhaite pas venir en Angleterre avec moi. Elle me manquera. Vous et moi nous reverrons au souper. Nous nous comprenons, je pense. Je ne vous causerai aucune difficulté, soyez-en sûre.

Elle sortit, fermant la porte derrière elle. Dale, qui s'était arrêtée de déballer pour écouter cet échange, assise sur ses talons, me livra sa pensée :

— Obéissante ? Soumise ? Madame, voilà des ennuis avec un grand « E » !

— Je ne saurais mieux dire. Ma foi, c'est messire Blanchard qui est son tuteur. Je leur souhaite bien du plaisir, à Edward Faldene et lui !

Un souper solennel fut servi dans une salle élégante, attenante au

grand hall orné de trophées. La table était disposée dans une baie vitrée et semblait une œuvre d'art, avec, au milieu, une grande salière d'argent qui me rappela aussitôt celles qui se trouvaient encore sous le plancher d'un entrepôt d'Anvers. Un jour, supposai-je, le bois pourrirait et devrait être changé, ou alors quelqu'un ferait tomber une pièce de monnaie ou une bague par une fente, arracherait les lames pour la récupérer et trouverait un trésor. Je me demandai si j'en entendrais parler.

Luke Blanchard et Hélène étaient descendus avant moi et avaient déjà été présentés. Saluée par des sourires, je découvris le reste de la famille. Henri et Marguerite avaient trois enfants. Tous étaient propres, calmes et charmants, comme on pouvait l'attendre de la progéniture de Marguerite. Une vieille dame très ridée, qui entra juste après moi, appuyée sur une canne et au bras d'une servante, se révéla être Mme Antoinette, la mère d'Henri.

— Maman, vous devriez manger dans votre chambre. C'est pour vous un trop grand effort de venir jusqu'ici, lui reprocha-t-il avec affection tandis que la servante installait sa maîtresse.

— Je désirais connaître nos invités, surtout le seigneur Luke. Je vois que, malgré notre degré éloigné de parenté, la ressemblance est là. J'en suis heureuse. La beauté est la marque de la famille Blanchard.

Sur ce, elle adressa à mon beau-père un coup d'œil qui frisait la coquetterie et qui laissait deviner l'Antoinette jolie et courtisée d'un demi-siècle plus tôt. Elle ajouta, avec la franchise qu'ont souvent les vieilles gens :

— Du moins, d'habitude.

Et elle lança un regard vers Hélène. « La pauvre ! pensai-je. Elle ne s'accorde pas du tout avec cette maisonnée. » Peut-être se sentirait-elle mieux chez les Faldene. J'y avais été malheureuse, mais Hélène était très différente de moi.

Je m'aperçus qu'il y avait en effet une ressemblance entre Luke et son cousin, jusque dans le profil. Seulement, chez Henri, le nez aquilin paraissait viril et plein de caractère, tandis que chez Luke, il exprimait l'arrogance. Je me demandai à quoi ressemblerait la version féminine. Les fillettes n'étaient pas assez grandes pour le révéler, et le nez d'Hélène était droit, pointu et, hélas ! trop long.

Tout le monde s'était changé. J'avais revêtu une de mes toilettes favorites, en damas rose, sur une cote crème assortie aux manches, avec une fraise immaculée. Pour une fois, Luke n'était pas en noir mais en bleu foncé, à crevés écarlates. Le velours noir d'Hélène était adouci par une cote et des manches d'un violet profond, ainsi qu'une fraise blanche au bord brodé au point d'Espagne. Cette tenue de deuil mûrement choisie possédait une élégance où je décelai la main de Marguerite.

Les mets étaient maigres, mais luxueux dans leur genre : tranches de brochet grillé, accompagnées d'une sauce au laurier, et quiche de poisson parfumée au verjus. La conversation se déroulait en français. Luke prodiguait déjà l'affection d'un oncle à Hélène, qu'il contemplait avec satisfaction. Henri et lui étaient devenus bons amis et avaient beaucoup causé.

— Votre tuteur a séjourné à Saint-Marc en venant ici, dit Henri à Hélène. Si j'avais su, je vous aurais laissée au couvent afin qu'il aille vous chercher là-bas. La région est encore assez calme. Vous seriez restée un peu plus longtemps chez les sœurs. Hélène, ajouta-t-il à notre intention, se languit de ses compagnes et de ses professeurs.

— On m'a emmenée si subitement, dit la jeune fille d'un ton soumis, les yeux sur son assiette, que je n'ai pas eu le temps de dire adieu aux autres et à mon confesseur. J'aimerais les revoir, rien qu'une seule fois.

— Nous y songerons, répondit mon beau-père, jovial. Mais espérons que vos pensées se tourneront bientôt dans une nouvelle direction ! Avant de partir pour l'Angleterre, nous nous rendrons à Paris, où Ursula, qui est une des dames d'honneur d'Élisabeth, doit transmettre les compliments de la reine à la cour de France. Nous profiterons de l'occasion pour vous présenter à la reine mère, Hélène.

En l'observant, je me demandai s'il éprouvait de la compassion pour elle et ne la considérait pas seulement comme une source de profit. Sans doute. Comment rester de marbre, devant une orpheline que l'on allait arracher à tout ce qu'elle avait jamais connu ?

— Vous aimerez voir Paris, n'est-ce pas ? dis-je à Hélène. Je suis moi-même impatiente de découvrir cette ville.

Rien n'était plus vrai. Je brûlais de me débarrasser de cette missive.

— Par bonheur, vous jouissez d'une protection diplomatique, dit Henri. Il y aura bientôt une guerre ouverte, j'en ai peur. Nous ne courons pas grand danger ici. Douceaix est facile à défendre. Mais nous vivons une triste époque. Je n'ai nul désir de prendre les armes contre mes voisins, pourtant il le faudra peut-être, à moins que les troubles ne s'apaisent. Mon frère cadet est déjà à Paris, où il a offert ses services à la régente pour soutenir les catholiques.

Hélène releva la tête.

— Comme je voudrais retourner à Saint-Marc et prononcer mes vœux ! Si l'abbaye était attaquée, je périrais avec joie pour ma foi.

Henri et Marguerite parurent agacés ; de toute évidence, ils avaient déjà entendu ce discours et en étaient las. J'allais répliquer à Hélène qu'elle ne ressentirait aucune joie, le moment venu, quand Marguerite me devança :

— Vous n'avez jamais affronté la mort en face, ma chère. Vous ne



savez à quoi elle ressemble. On a pourvu à votre avenir avec sagesse. Si votre tuteur accepte que vous retourniez à Saint-Marc une dernière fois, tant mieux. Mais vous ne devriez pas ressasser le passé. Imaginez ce qui vous attend ! Une visite à la cour ! Et ensuite un voyage en mer ! Quelle aventure exaltante !

Le regard de Luke croisa le mien et, l'espace d'un instant, au souvenir des horreurs de la traversée, nos esprits furent à l'unisson.

— Puis, persévéra Marguerite, vous aurez un nouveau foyer, des noces à préparer et un fiancé que vous apprendrez à connaître. De riches promesses s'offrent à vous à un âge bien tendre. La vie vous emportera tel un tourbillon.

— Oui, madame, répondit Hélène, les yeux baissés.

Henri tenta d'éveiller son intérêt d'un ton enjoué :

— Les Anglais sont de grands voyageurs et ont le sens du commerce. Je les admire pour cela. À l'heure actuelle, je crois qu'un marchand anglais s'efforce de conclure un traité avec le Schah, afin que les produits de Perse parviennent en Occident sans l'intermédiaire des Turcs ni de Venise. C'est bien cela, cousin Luke ? S'il réussit, alors les Anglais, et peut-être les Français, seront à même d'acheter des tapis et des brocarts à bien meilleur prix. Vous pourrez décorer votre demeure sans vider la bourse de votre époux, Hélène !

— Loin de moi cette idée, opposa-t-elle d'un air grave. J'aimerais mieux garder les murs et les sols nus que d'agir ainsi. Je préfère la simplicité, de toute manière. Les sœurs disent que le luxe corrompt l'âme.

— Quelle ineptie ! Les gens de qualité doivent mener un certain train de vie s'ils veulent être respectés, répliqua Marguerite. Les sœurs vous ont appris à lire, à écrire et à broder, mais vous devez aussi apprécier à leur juste valeur les meubles et les bibelots raffinés. Je suis certaine que dame Ursula saura vous conseiller.

— En ce qui concerne les tapis persans, il serait très prématuré de se réjouir, répondit Luke Blanchard. Je possède des parts dans la Muscovy Company, qui s'emploie à établir cet accord avec le Schah, aussi ai-je quelques lumières à ce propos. La compagnie a envoyé un certain Anthony Jenkinson en Perse afin de négocier, l'an dernier, et depuis, plus de nouvelles ! Cependant, l'information a filtré jusqu'à Venise ; un groupe de marchands turcs et vénitiens a juré que Jenkinson ne regagnerait jamais l'Angleterre. Jusqu'à présent, il n'a pas reparu.

— Mon Dieu ! s'exclama Marguerite. On croirait que les marchands sont des hommes d'affaires sérieux, et non qu'ils trempent dans des complots ! Ils ne projettent tout de même pas d'assassiner le pauvre messire Jenkinson ?

— Il y aurait beaucoup d'argent en jeu, remarquai-je, pensive. L'an

dernier en effet, j'ai eu ouï-dire d'un projet de commerce direct avec la Perse. Les Turcs et Venise s'en trouveraient lésés et, assurément, cela ne leur plairait pas.

Hélène me fixa, ébahie, faisant naître un sourire sur les lèvres de Marguerite.

— Dame Blanchard connaît le monde, Hélène, ce monde dans lequel vous devrez vivre désormais. La religion n'est pas tout, quoique beaucoup de gens le croient ces temps-ci, ajouta-t-elle avec réprobation. Jamais je n'aurais cru voir la France en guerre à cause d'une telle question.

Hélène nous surprit alors par une soudaine sortie :

— Bien sûr que nous sommes en guerre, contre les hérétiques ! Mon confesseur avait coutume de dire qu'il n'y avait pas de plus noir péché et que leurs âmes se tordaient dans les flammes éternelles. Pour leur salut et pour l'amour de Dieu, nous devons les combattre. Si j'étais un homme...

— Taisez-vous, Hélène ! Une jeune fille de seize ans ne parle pas ainsi à ses aînés, coupa Marguerite. Je crois que dame Ursula attend la sauce au laurier. Ayez donc la bonté de la lui passer.

— Si Hélène était un homme, elle serait déjà à Paris avec mon frère Philippe, offrant son épée à la cause catholique, dit Henri. Cependant, vous n'êtes pas un homme et n'avez guère de chance d'en devenir un.

— Oh, tout cela requiert tant de préparatifs ! se plaignit Marguerite, exaspérée. Nous avons même dû prévoir des réserves d'armes et de nourriture en cas de siège !

— Moi aussi, il me faudra peut-être partir, en fin de compte, dit Henri. J'attends encore un peu, dans l'espoir que la paix soit restaurée. Philippe, lui, n'avait pas charge d'âmes et nous avons décidé que ce devoir lui incombait. Mais nous sommes des gens civilisés et détestons ces attitudes extrêmes.

À nouveau, Hélène baissa la tête et ne pipa mot. Je me concentrai sur ma nourriture. Mes sympathies allaient vers Marguerite. Hélène était une jeune fille des plus agaçantes.

Mon beau-père lui décrivit l'Angleterre et le domaine de Beechtrees où elle vivrait jusqu'à son mariage, ses prés et ses forêts ; un joli petit demi-sang brun l'attendait aux écuries ; l'épouse d'Ambrose aimait chasser au merlin, et elle pourrait, elle aussi, en avoir un...

Sa pupille répondait d'une voix polie, mais morne. Chacun fut soulagé à la fin du repas. Le crépuscule tombait alors que nous nous levions de table. Marguerite annonça qu'on avait fait du feu dans la galerie ouest.

— Elle reçoit les derniers rayons du couchant. Il y a une épinette et

je compte vous divertir par un peu de musique.

Les domestiques, qui s'étaient retirées afin de manger entre elles, revinrent dans la galerie pourvoir à nos besoins. Marguerite était servie par une jolie jeune femme vêtue avec goût, mais la femme de chambre d'Hélène, Jeanne, était âgée, maigre, et ses traits me semblèrent durs jusqu'à ce qu'elle sourie à la vue de sa maîtresse. Une personne au moins l'aimait, ce dont je me réjouis pour elle. Mais Jeanne ne voulait pas venir en Angleterre. Hélène devrait se séparer d'elle et se contenter de moi.

La soirée était fraîche. On approcha les fauteuils de la cheminée dans un léger remue-ménage, et Marguerite ordonna qu'on apporte des chandelles afin d'éclairer la partition. Henri, qui était sorti prendre l'air près des douves, me jeta un coup d'œil alors que je m'asseyais et se saisit d'un gros coussin rouge sur un banc, près de la porte. Il me l'offrit.

— Vous en aurez besoin, madame. Cette banquette de chêne est très dure. Non, non, je m'occupe de votre maîtresse ! dit-il à Dale en la renvoyant d'un geste. Si vous vouliez vous lever juste un instant...

Je m'exécutai et il dit : « En le plaçant ainsi... » d'un ton qui m'obligea à me retourner afin de voir ce qu'il faisait. Pendant un instant, nous fûmes donc face à la banquette, le dos tourné à l'assistance, mon vertugadin effleurant sa hanche. D'une main, il mit le coussin en place tandis que de l'autre, masquée par ma jupe large, il glissa un morceau de papier plié entre mes doigts.

— Juste avant de rentrer, dit-il tout bas comme je me rasseyais, j'ai rencontré le jeune garçon de l'auberge de Saint-Marc qui traversait le pont. Je le connais de vue. Il avait un message pour vous. J'ai dit que je vous le remettrais et il était trop intimidé pour refuser, mais il m'a supplié de vous le donner discrètement. J'ai promis, et je tiens parole. Sans poser de question.

Henri me contempla d'un air grave.

— J'espère qu'il ne s'agit pas de politique. Si vous avez besoin de conseils, je me ferai un plaisir de vous aider.

Je regardai la lettre et sentis mes entrailles se nouer, le sang affluer à mes joues. J'essayai d'empêcher ma voix de trembler en le rassurant :

— Cela n'a rien à voir avec la politique. Cette lettre m'est adressée par... un admirateur.

— Oh ! C'est donc de là que vient le vent ! J'aurais dû m'en douter. Nos gentilshommes français ne sont pas timorés et vous êtes à la fois charmante et sans attache. Si je n'étais déjà marié, je regretterais qu'un autre m'ait pris de vitesse.

— Quel charmant compliment !

J'essayai de sourire avec grâce, mais, en mon for intérieur, j'étais

en proie au tumulte.

Car l'écriture sur la lettre, tel le tranchant d'une épée, me coupait de la guerre civile, de l'étrange comportement de Luke Blanchard et de ma mission. Je savais qu'ils existaient, mais ils m'étaient devenus indifférents. Je ne voyais plus que mon nom, tracé de cette écriture familière.

Le message était adressé, avec sagesse, à dame Blanchard et provenait de mon époux, Matthew de la Roche.

## CHAPITRE VII

### *Rendez-vous*

— Au *Cheval d'or*, madame ? s'étonna Brockley. Vous souhaitez que je vous escorte là-bas, sans messire Ryder ni les frères Dodd ?

— Cet endroit terrifiant ! se récria Dale. Je pensais ne plus jamais le revoir. Que trouvez-vous à redire contre l'endroit où nous sommes, madame ?

— Quant à cela, quantité de choses ! rétorqua Brockley. Une abbaye est bien le dernier lieu où se trouver en ces temps de dissensions religieuses. Si messire Blanchard avait décidé de céder au caprice de la demoiselle, c'eût été son affaire, mais que vous insistiez pour qu'elle revoie ses anciennes amies, après avoir répété qu'il fallait gagner Paris sans retard... ! Et proposer de l'y conduire sans messire Blanchard... Ma foi, je n'y ai rien compris. Et maintenant, ceci ! Ceci, pour couronner le tout !

— Si vous vouliez bien me laisser finir, vous comprendriez peut-être, ripostai-je.

À Douceaix, j'avais affirmé que je ne voyais aucune raison de priver Hélène d'une dernière visite à l'abbaye. Il n'y avait pas de troubles dans le voisinage immédiat, et j'avais fait valoir à Luke Blanchard que je souhaitais conquérir l'amitié de sa pupille. Je l'avais en outre encouragé à rester, « pour vous assurer que vous êtes tout à fait rétabli, cher beau-père, avant que nous ne reprenions la route ».

Ainsi, nous étions les hôtes de l'abbaye de Saint-Marc : moi-même, les Brockley, Hélène et Jeanne ainsi que Ryder et les Dodd.

Mon désir de retourner en ces lieux n'avait rien à voir avec Hélène, qui n'était qu'un prétexte ; et, maintenant que nous y étions, ma volonté de me rendre au *Cheval d'or* n'avait rien à voir non plus avec le confort ou la sécurité. Je regardai mes deux serviteurs, exaspérée. Ils étaient loyaux et courageux, mais, de temps en temps, j'aurais voulu les secouer pour leur faire passer cette fâcheuse habitude de me prendre pour une écervelée.

Certes, il m'arrivait de plaindre Dale. Elle aurait dû se marier plus jeune et fonder un foyer, où elle se serait consacrée à l'office et à la buanderie. Brockley l'avait épousée, toutefois la vie qu'ils menaient

avec moi était à l'opposé de sa nature. Comment me serais-je étonnée qu'elle ait parfois peine à me comprendre ?

En revanche, Brockley aurait dû être plus avisé. Il me respectait en tant que maîtresse et agent de Cecil, car j'avais fait mes preuves et il le savait bien. Néanmoins il gardait, ancrées en lui, certaines opinions concernant les femmes. Au fond de son cœur, il considérait que nous devions être protégées. Il déplorait ma détermination à avoir, Dale et moi, nos propres montures, au lieu de chevaucher de façon respectable – en croupe. Il n'oubliait jamais que c'était moi qui lui payais ses gages, mais il croyait que, puisqu'il était un homme, j'aurais dû me ranger à ses avis.

Il m'avait déconseillé de revenir à Saint-Marc et j'en avais fait fi ; maintenant, il était peu disposé à écouter mes raisons d'aller au *Cheval d'or*.

— Loin de moi l'idée d'être trop direct, madame...

— Quant à cela, j'en suis persuadée, Brockley.

Il usait toujours de ces périphrases avant de parler avec la plus extrême franchise. C'était à coup sûr le préambule d'une critique.

— ... Mais auriez-vous oublié que l'aubergiste a menacé de vous tuer ?

— Il ignorait qui j'étais et protégeait Matthew. Mais il ne me fera pas de mal si mon mari est là pour se porter garant de moi. Or, je m'en vais là-bas afin de le rejoindre.

Ils me regardèrent fixement, Dale bouche bée et Brockley, son haut front barré par un pli.

— Pour... le rejoindre ? répéta-t-elle.

— J'ai reçu une lettre.

Je ne la leur montrai pas. Elle était en français, de toute façon, et ils ne l'auraient pas comprise. Mais j'aurais pu la citer de mémoire, de même que je connaissais par cœur chaque mot des rares lettres que Matthew m'avait envoyées.

*À mon épouse, Ursula.*

*J'apprends que vous vous trouvez à Saint-Marc et vous enquérez de moi. Sans cela, rien ne m'aurait convaincu de vous écrire. Mais vous avez demandé de mes nouvelles, et je sais que, quoique vous m'ayez abandonné l'an passé, vous avez tout fait pour me sauver ; sans vous, j'eusse été pris. Vous éprouvez encore des sentiments à mon endroit, semble-t-il.*

*Maintenant vous êtes en France et vous inquiétez de ma santé. Je m'interroge sur ce que cela signifie. Pourquoi êtes-vous venue dans mon pays en cette période de troubles ? Souhaitez-vous me voir ? En ce cas, je serai au Cheval d'or, sous le nom de Mark Lenoir, du 6 au 10 avril au matin. Charpentier sait qui je suis. C'est par lui que j'ai appris votre visite,*

*puis votre prochain départ pour un lieu nommé Douceaix. J'envoie cette lettre par son entremise. Si vous êtes déjà partie, Charpentier vous enverra un messager. Désirez-vous me voir, ma cuiller à sel ? Si oui, venez.*

*Matthew de la Roche*

— Et si c'était un piège ? remarqua Brockley. Cela ne serait pas la première fois.

— Je sais.

J'avais déjà été abusée par une lettre forgée de toutes pièces, censée provenir de Matthew.

— Mais ce n'est pas un faux. L'écriture est bien la sienne, tandis que l'autre m'avait paru bizarre. Surtout, il utilise un... un nom secret qu'il m'a donné.

— Il aurait pu le révéler, suggéra Brockley. À messire Blanchard, qui sait ? Cela expliquerait son comportement étrange.

— J'en doute. Mon beau-père connaît peut-être l'existence de Matthew. Cecil a pu lui en parler, comme à Ryder et aux Dodd. Mais quoi que trame messire Blanchard, cela n'a aucun rapport avec cette missive. Sans indiscretion, je ne serais pas surprise que, tous deux, vous vous donniez des petits noms intimes, chuchotés seulement dans le noir. Les révéleriez-vous ?

Dale rosit et Brockley se racla la gorge.

— Non, madame, non. Je vois.

« Cuiller à sel. » Matthew m'avait surnommée ainsi à cause de ma langue acérée. Il aimait, disait-il, son dîner bien relevé. La lettre forgée n'y faisait pas allusion. Sa mention cette fois-ci semblait un gage d'authenticité.

— Donc, je le répète : je veux aller à l'auberge sous votre protection, Brockley. J'espère y trouver Matthew.

— Et comment justifierez-vous votre absence au souper ? objectait-il, capitulant de mauvaise grâce.

— Hélène est absorbée par ses anciennes amies. Si quelqu'un s'étonne, Dale pourra répondre que je suis lasse et me repose dans ma chambre. Mais franchement, je doute qu'on remarque ma disparition !

Nous partîmes vers le soir pour traverser la place en direction de l'auberge. Un tapage surprenant montait des quartiers de l'abbaye qui accueillait des hôtes, et j'attendis qu'il se fût estompé derrière nous pour dire à mon compagnon, qui m'opposait une expression pincée :

— Il ne s'agit pas de complots, Brockley, mais d'un rendez-vous avec mon mari.

— Cela m'inquiète néanmoins. Madame, puis-je parler en toute sincérité ?

— Comme toujours.

— Vous jouez avec le feu. Vous avez quitté par deux fois messire de la Roche, pourtant vous ne pouvez vous résoudre à rompre définitivement. À peine arrivée en France, vous demandez après lui ; il siffle et vous accourez. Ces revirements ne sont bons ni pour vous ni pour lui. Tôt ou tard, vous devrez faire un choix et vous y tenir. Il souffre, lui aussi. Croyez-vous qu'un homme ne ressente rien ?

— Bonté divine ! Bien sûr que non ! répondis-je en m'arrêtant au milieu de la cour baignée par le crépuscule. Mais...

— Mais quoi, madame ? Allez-vous le rejoindre sans intention précise ?

— Je ne sais quelle est mon intention, avouai-je, désespérée.

L'appréhension que j'avais voulu ignorer me tenaillait, mais une idée se cristallisa dans mon esprit.

— Je sais que je dois y aller, au moins pour lui dire adieu comme il faut. La dernière fois, si vous vous rappelez bien, ce fut une décision impulsive, au milieu d'un affrontement armé, et Matthew se trouvait dans une situation désespérée. Je crois que c'est cela, Brockley : je veux pouvoir lui dire adieu en paix.

— Bon, mais prenez garde, je vous en prie. Si ce n'est un piège tendu par un tiers, ce pourrait être un plan de messire de la Roche lui-même. Vous vous trouvez dans son pays et vous êtes sa femme aux yeux de la loi. S'il tentait de vous enlever, serais-je censé me battre contre lui ? interrogea-t-il, posant la main sur la garde de son épée.

— Non. En fait, admis-je avec un certain soulagement, je me suis posé la même question. Je suis partagée entre la peur et l'espoir. Mais je dois courir le risque. J'ai laissé à Dale le message à porter à Paris, ainsi que la lettre d'introduction. Si quelque chose m'en empêchait, veillerez-vous à ce qu'ils parviennent à la reine Catherine ? Remettez-les à l'ambassadeur anglais, Sir Nicholas Throckmorton.

— Pardonnez-moi, madame, mais je crois que vous agissez en dépit du bon sens.

Je m'abstins de lui dire que j'aurais pu le renvoyer pour moins que cela. Je ne l'aurais pas fait et il le savait. Car, d'une part, j'avais besoin de quelqu'un comme lui à mon service et, de l'autre, si agaçant fût-il, je puisais du réconfort dans sa compagnie. Mon appréhension empirait. Je regardai même par-dessus mon épaule, comme si l'on me suivait à nouveau. Je vis quelques passants, dont aucun ne semblait suspect.

— Qu'y a-t-il ? demanda Brockley, jetant lui aussi un coup d'œil en arrière.

— Mon imagination me joue des tours.

*Le Cheval d'or* avait un air tout à fait accueillant. On avait accroché



des lanternes aux murs et la porte était ouverte. Les clients allaient et venaient. Nous dûmes laisser passer un jeune homme qui rejoignait un compagnon d'âge mûr, son père peut-être, à l'entrée.

Ils bloquèrent le passage quelques instants alors que le plus âgé exigeait avec impatience de connaître l'issue d'une affaire. Ils n'étaient pas de la région ; à en juger par leur teint hâlé et la coupe de leurs habits, ils étaient originaires du Sud.

Je les observai, pensive. Le sud de la France, par-delà la Loire et le territoire huguenot, était profondément catholique. Par les temps qui couraient, il y avait beaucoup de mouvements, comme Charpentier l'avait souligné. Ces deux-là pouvaient être en chemin pour rejoindre les forces du gouvernement à Paris. Dans ce cas Saint-Marc, enclave catholique, constituait pour eux une halte naturelle.

Ils s'écartèrent en remarquant que nous voulions passer, et enfin nous arrivâmes à l'intérieur. Une porte sur la gauche donnait sur une salle publique chauffée au feu de bois, qui contenait de nombreuses tables à tréteaux et des bancs. Elle était presque pleine, de gens du coin, me sembla-t-il. Le soi-disant marchand hollandais, Van Weede, était accoudé à une table, un pichet devant lui, et conversait d'un air sérieux avec deux hommes, un grand maigre et un autre plus petit et massif.

Brockley effleura mon bras et une voix dit tout bas :

— Dame de la Roche...

Je me tournai et découvris Charpentier à côté de moi.

— Je vous dois des excuses, madame, pour ma méprise de l'autre jour. Mais vous étiez trop discrète pour me révéler qui vous étiez, et comment l'aurais-je deviné ? Il vous attend. Si vous voulez bien me suivre... Votre valet...

— Brockley m'accompagne, dis-je d'un ton ferme.

Sans répliquer, Charpentier nous conduisit à une petite pièce lambrissée. Là aussi, un feu brûlait dans la cheminée, mais au lieu de tréteaux et de bancs, il y avait une table sur laquelle on avait posé des chandelles, du vin et une assiette de pâtisseries. Des chaises entouraient cette table, et une banquette confortable était placée près de la fenêtre. Un homme y était assis. À notre entrée, il se leva. Grand, brun et large d'épaules, avec des yeux sombres en amande et des sourcils noirs, il avait le menton trop long, un corps dégingandé selon les canons de la beauté, mais pour moi il était beau. Je ne l'avais pas vu depuis des mois, hormis dans mes rêves et par l'imagination.

Matthew parla le premier, d'un ton efficace et pratique :

— Brockley, je suis heureux que vous soyez toujours au service de ma femme. Je vous demanderai de monter la garde, devant la porte si vous voulez. Charpentier, apportez-lui un rafraîchissement, ce qu'il désire. Maintenant, qu'on nous laisse, dame de la Roche et moi.

— Madame ? interrogea Brockley, comptant bien montrer qui lui donnait ses ordres.

— Faites ce que Matthew vous demande.

— Puisque vous en êtes sûre, madame...

— Je ne suis pas venu l'enlever, remarqua Matthew. Elle m'échapperait encore à la première occasion. Vous pouvez me la confier en toute quiétude.

C'était un de ses plus grands charmes, cet esprit qui jaillissait à des moments inattendus. Il détendit l'atmosphère. Je souris et Brockley aussi, brièvement. Il sortit. Charpentier l'avait déjà précédé. La porte se ferma derrière lui et je me retrouvai seule avec Matthew.

Le frémissement de rire mourut sur nos lèvres. Nous restions là, face à face, séparés par la largeur de cette petite pièce et par la longueur d'une année. Nos dernières retrouvailles avaient aussi suivi une période de séparation, et elles avaient été orageuses.

Cette fois-ci était différente.

Nous étions jeunes encore. Je n'avais pas vingt-huit ans et lui tout juste cinq années de plus que moi. Pourtant, il en paraissait davantage. Le long menton semblait plus prononcé, encadré de rides ; un ou deux fils d'argent marquaient ses tempes. Pour ma part, j'avais l'impression d'avoir vieilli de dix ans durant ces longs mois où je ne l'avais vu. Nous gardions le silence, nous sondant du regard sans nous maudire ni nous enlacer. Enfin, il dit en français :

— Ainsi, tu es venue.

— Je... Oui.

— Pourquoi ?

Je ne pouvais guère répondre : « Afin de te dire adieu. » J'hésitai, puis bredouillai :

— Dans ta lettre, tu disais que tu serais là, au cas où je voudrais te revoir.

— Et tu le voulais, semble-t-il.

— Oui.

Ce mélange désabusé d'étonnement et d'accusation me troublait. Car l'accusation était perceptible, dans la voix sinon dans les mots. Je fis un geste en direction de la banquette.

— Pouvons-nous nous asseoir ?

— Certainement.

Mais quand j'eus pris place sur la banquette, je m'aperçus qu'il s'était installé sur une chaise, près de la table. À nouveau, nous nous faisons face, nous observant de loin.

— Palsambleu ! éclata-t-il. Qu'est-ce qui t'a poussée à venir en France juste à présent ? Quelle folie ! Cette région est un îlot paisible qui peut être englouti à tout instant. Les gens de Saint-Marc et des alentours sont catholiques, mais nous sommes en territoire huguenot.

La guerre menace. Les troupes du prince de Condé sont peut-être en train de fondre vers nous au moment où je te parle.

— Nous ignorions que la situation était grave à ce point. Je voyage avec le père de mon premier mari, Luke Blanchard. Il a une pupille à Douceaix...

— Qu'est-ce au juste, cet endroit ?

— Un petit château, dans la région du Mans. Je t'ai dit un jour que Gerald avait des ancêtres français. Ses cousins éloignés vivent là-bas.

Je lui parlai d'Hélène, avant de préciser :

— Je dois aussi porter les salutations de la reine à Paris, en qualité d'émissaire royale. Notre groupe inclut trois hommes de Sir William Cecil et la propre escorte de Blanchard.

— Et vous avez résolu d'aller chercher cette Hélène, puis de pousser jusqu'à Paris quoi qu'il advienne. Tu es venue en France à seule fin de satisfaire la reine et messire Blanchard ?

— J'étais heureuse de m'éloigner de la cour. Je suis lasse des intrigues. Je... Je travaille pour Cecil. Il me paye afin que je découvre des secrets pour lui. Tu en sais quelque chose.

— Oui. J'ai fini par le comprendre l'an dernier, quoique cela me dépasse qu'on puisse charger une jeune femme d'une telle besogne.

— J'ai besoin de cet argent pour Meg. Toutefois, ma dernière entreprise ne s'est pas bien passée. J'ai perdu confiance.

Dale et Brockley savaient dans quelles circonstances j'avais préparé du poison, mais je ne voulais en parler à personne d'autre, pas même à Matthew.

Je tenais encore moins à évoquer ma peur de contaminer ma fille. Je n'y croyais même plus. Je commençais à penser que ce qu'elle ignorait ne pouvait lui nuire, et elle me manquait terriblement. Même si je ne pouvais la garder près de moi à la cour d'Élisabeth, je la savais proche, à Thamesbank, au bord du fleuve comme la plupart des résidences royales et facile à rejoindre en bateau. La mer qui s'étendait entre nous ressemblait à une barrière infranchissable, dans mon esprit.

Je repoussai ces pensées, comme si Matthew avait pu les lire en moi.

— J'avais besoin d'un répit, continuai-je. Aussi, j'ai accepté de voyager avec mon beau... Mon ancien beau-père.

— Je vois. Cependant, tu as demandé de mes nouvelles.

— J'étais dans ton pays. Comment aurais-je pu m'en empêcher ? Je crois que c'était mon idée dès le départ. Je voulais juste passer près de toi.

Matthew versa le vin et, se levant, me tendit une coupe et m'offrit une pâtisserie. Je me rappelai sa façon d'évoluer, avec une souplesse féline.

— Tu mets ta vie en danger du seul fait que tu m'es liée, dit-il, se

rasseyant, sa coupe à la main. Les huguenots ne me portent pas dans leur cœur, et pas uniquement en raison de mon appartenance à la vraie foi. C'est pourquoi je suis ici sous le nom de Mark Lenoir.

— Tu les espionnes ?

— On peut le dire ainsi. Par conséquent, beaucoup aimeraient mettre la main sur moi, et pas pour me donner une claque amicale sur le dos, sois-en sûre. J'ai aussi dû esquiver des agents anglais qui me soupçonnent de détenir des informations utiles sur les adeptes du catholicisme dans leur pays.

— Et c'est vrai ?

— Peut-être. J'œuvre toujours pour la cause de Marie Stuart, du mieux que je le peux ici. J'entretiens des rapports avec ses partisans en Angleterre. Je n'en fais pas mystère devant toi, Ursula. Tu es dans la confiance de Cecil. Tu en sais sans doute presque autant que lui, de toute manière.

Sa voix était amère. La mienne aussi, lorsque je répliquai :

— J'en ai assez de Marie Stuart et de sa cause ! Que ne se contente-t-elle de gouverner l'Écosse, au lieu de convoiter le trône de sa cousine ! Et à quoi bon revenir sur tout cela ? Nous en avons déjà débattu en long et en large ! J'ai la conviction qu'Élisabeth est légitime : les catholiques soutiennent le contraire. Nous ne serons jamais d'accord. D'ailleurs, à voir l'état de la France en ce moment, ajoutai-je d'un ton acerbe, il me semble que tu as bien assez à faire pour y défendre la vraie foi, comme tu l'appelles, sans t'attaquer à l'Angleterre !

— Et tu me demandes pourquoi nous devons parler de tout cela ? Je ne le sais. À chacune de nos rencontres, nous discutons de choses étrangères à notre vie privée. Ursula, tu désirais avoir de mes nouvelles et tu es venue en réponse à ma lettre. Que veux-tu de moi ?

— Tu m'as écrit. Toi, que veux-tu ?

— Je crois que tu connais la réponse.

Le silence retomba entre nous. Enfin, Matthew reprit :

— Que s'est-il passé, après que je me suis enfui, l'an dernier ? Tu m'as aidé à m'échapper et je t'en remercie. Dis-moi, qu'as-tu fait depuis ?

— J'ai tenté de découvrir des informations pour Cecil et j'ai échoué. J'ai mené la vie d'une dame d'honneur et j'ai rendu visite à Meg quand je le pouvais.

Je m'interrompis, mais il sentit que je lui cachais quelque chose et m'encouragea :

— Continue.

— J'ai perdu un enfant. Le tien.

— Quoi ? Ursula ! Est-ce que je... Nous ?...

— Oui. Mais j'ai fait une fausse couche, alors que j'étais dans le

deuxième mois.

— Voulais-tu avorter ? m'interrogea-t-il d'un ton tranchant.

— Non. Et je n'ai pas cherché à le provoquer. Personne n'a rien su, hormis Dale et Mattie Henderson. Je séjournais à Thamesbank, à l'époque.

Elles s'étaient occupées de moi avec efficacité et discrétion. Mattie avait ordonné qu'on allume un grand feu pour brûler quelques vieilleries, puis avait caché les deux draps ensanglantés dans un sac, le jetant ensuite dans les flammes. Elles avaient fait croire au reste de la maison que j'étais terrassée par une fièvre et une migraine persistantes. J'avais souffert et pleuré, puis recouvré mes forces, et j'étais retournée à la cour. Mais je n'avais pas oublié.

— La dernière fois a été si brève ! soupira-t-il. Nous n'avons eu que cette seule nuit... En as-tu été très peinée ? Oui, je le vois. Je regrette. Ursula, si tu avais eu l'enfant, cela aurait-il changé quoi que ce soit ? Serais-tu revenue vers moi ?

— Je... Je ne crois pas.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Ma demeure est la tienne. Combien de fois te l'ai-je répété ? L'enfant aurait été en droit de connaître son père !

— À cause de tes projets pour l'Angleterre. De plus, quand tu t'es enfui, tu étais avec Ignatius Wilkins. Je ne veux pas que mon enfant l'approche, de près ou de loin.

— Tu le hais, ce n'est pas nouveau. Mais pourquoi avec tant de violence ?

— Quand il était prêtre en Angleterre, du temps de la reine Marie Tudor, il a fait brûler deux de ses paroissiens pour hérésie. Un tisserand et sa fille. Elle avait dix-neuf ans. Rob Henderson a été témoin de leur calvaire, bien contre son gré.

— Tu sais fort bien que je ne suis pas, que je n'ai jamais été en faveur de la persécution. Je me réjouis que le gouvernement français y ait renoncé. Il faut ramener les gens par la persuasion, non par la force. Quant à Wilkins, il avait pris des risques en œuvrant pour Marie ; je n'allais pas l'abandonner. Mais il n'est pas de mes amis. Te rappelles-tu qu'il a gaspillé les fonds que j'avais réunis pour elle ? Il n'est pas avec moi à Blanchepierre, mais a trouvé un emploi – ici même, à Saint-Marc.

— Ici ? Où donc ?

— À l'abbaye ! Il est le confesseur attitré des religieuses.

— Voilà qui explique l'attitude d'Hélène !

— La pupille de Blanchard ?

— Jusqu'à une époque récente, elle était pensionnaire chez les sœurs. Elle montre un zèle aveugle, exaspérant, mais que j'ai pu tourner à mon profit. Son immense désir de dire adieu à ses amies m'a

fourni un prétexte pour revenir de Douceaix. Je suis censée lui servir de chaperon. Eh bien, si elle a subi l'influence de Wilkins, je comprends mieux !

— Pourrions-nous laisser Wilkins de côté, avec Marie Stuart ? Parlons plutôt de toi. Tu es venue en France. Tu as cédé à la tentation de demander après moi. Charpentier m'en a avisé. C'est un de mes informateurs catholiques dans la région. J'ai besoin de savoir tout ce qui se passe, pour ma propre sécurité autant que dans l'intérêt de mon camp. En apprenant ta présence, je n'ai pu m'empêcher de t'écrire. Et maintenant ? Nous sommes réunis, mais pour combien de temps ? Quand tu auras vidé ta coupe, vas-tu sourire, me dire adieu et sortir de ma vie à jamais ? Pensais-tu passer une nuit avec moi, comme la dernière fois, et, après, me quitter pour de bon ? Ou, au contraire, viendras-tu avec moi à Blanchepierre ?

Ne sachant que répondre, je cherchai à gagner du temps.

— Blanchepierre... Est-ce ta demeure familiale ? Tu ne m'en as jamais parlé, au début de notre mariage.

— Non. Je l'ai achetée à mon retour en France. J'avais laissé ici des fonds suffisants. Je n'ai jamais été certain de pouvoir vivre en Angleterre, tu sais. Je n'y suis allé que pour faire plaisir à ma mère, en conservant, au fond, l'idée de revenir un jour en France. Le domaine de Blanchepierre est un peu éloigné du reste de ma famille, mais quelle splendeur ! Tu l'aimerais.

— Et tu me demandes de venir ? Après... tout ce qui s'est passé entre nous ?

— N'as-tu pas encore compris ? Tu es ma femme, Ursula, et j'ai toujours voulu que tu vives avec moi. Blanchepierre est assez sûr, même ces temps-ci. Le château n'est pas très grand, mais doté de bonnes défenses – l'équivalent d'un manoir fortifié en Angleterre. Oui, je te demande de venir. Meg nous rejoindra. Bientôt, j'espère ! Je ne séparerai pas la mère et la fille. Ainsi, tu verras peut-être en moi un progrès par rapport à Élisabeth.

— J'ai promis de tenir compagnie à Hélène sur le chemin du retour...

— Ne peut-elle se passer de toi ? Je n'ai pas l'impression que vous vous entendiez très bien !

La voix de Brockley, accompagnée des coups pressants à la porte, nous interrompit. Matthew se rembrunit et alla ouvrir.

— Qu'y a-t-il ?

Brockley se glissa à l'intérieur.

— Au lieu de monter la garde comme une statue, j'ai ouvert les yeux et les oreilles. Une fenêtre donne sur la cour de l'écurie et j'y ai jeté un coup d'œil quand j'ai entendu une voix familière. J'ai le regret de vous dire, madame, que les frères Dodd traînent par ici, ainsi que

Searle. En fait, j'ai vu ce lascar regarder par les carreaux. Je reconnaîtrais sa tête rousse n'importe où. Nous avons été suivis.

Je me rappelai mon impression en traversant la place. L'instinct avait été plus vif que la vue et l'ouïe.

— De qui parlez-vous ? interrogea Matthew.

— Les frères Dodd sont deux des hommes que Cecil a envoyés pour renforcer l'escorte de messire Blanchard, expliquai-je, tendue. Ils sont revenus avec moi à Saint-Marc. Mais Searle appartient au groupe de mon beau-père, qui était supposé rester à Douceaix.

— Searle et les Dodd ont uni leurs forces, conclut Brockley, le front creusé par la réflexion. Madame, quand vous avez été suivie dans la rue, l'autre jour, je me suis demandé si vous n'étiez pas épiée par un membre de notre propre escorte. À présent, j'en suis sûr.

— Mais... Pour quelle raison ? Où pensent-ils que je puisse aller ? Qui croient-ils que je veuille rencontrer ?

— Moi, j'imagine, dit Matthew.

## CHAPITRE VIII

### *Un clair de lune troublé*

Je perdis mon calme.

J'avais (et j'ai toujours) un caractère assez fougueux, bien que j'eusse appris très vite à le brider, sans quoi tante Tabitha se fût chargée de mes accès de rage. Une femme, affirmait-elle, se devait de rester calme et douce en toute circonstance.

— Moi-même, je n'élève jamais la voix, se plaisait-elle à dire.

En effet. À la place, elle élevait sa main, parfois munie d'une verge. Mon impitoyable et vertueuse tante par alliance terrorisait sa maisonnée sans hausser le ton. La douceur était le dernier mot au monde que je lui eusse appliqué, mais elle ne semblait jamais remarquer le gouffre qui existait entre ses actes et ses paroles.

D'elle, j'appris que, sans pouvoir et sans nom, la fureur n'est rien. Élisabeth, qui avait hérité le tempérament irascible du vieux roi Henri, pouvait s'abandonner à la colère à sa guise et ne s'en privait pas, mais elle était la reine. On prend au sérieux le courroux de celui qui est à même de vous faire enfermer à la Tour.

Mais en fin de compte, après avoir échappé à la tutelle de mon oncle et de ma tante, je découvris que la colère pouvait être dirigée – maniée, en fait, telle une épée – et je compris, peu à peu, comment m'en servir.

J'avais discerné le traquenard sur-le-champ. Matthew avait raison. J'avais été suivie dans l'espoir que je mènerais les hommes de Cecil à lui. La feinte maladie de mon beau-père, voire l'occasion que l'on m'offrait de sortir chercher un médecin, avaient pour dessein de me laisser contacter Matthew si je le souhaitais. Blanchard en savait sans doute plus que je n'avais cru. Mon époux était recherché en Angleterre, à la fois pour trahison et pour les informations que le secrétaire d'État eût aimé lui extorquer. Donc, profitant de mon voyage, Cecil s'était arrangé pour que je fusse surveillée et avait peut-être soudoyé mon beau-père, au cas où Matthew et moi renouerions.

Ce que nous avons fait.

Je travaillais pour Cecil depuis un an et demi. Son épouse et lui avaient trouvé un bon foyer à Meg. Je l'avais servi, lui avais accordé



ma confiance. Et voilà que, saisissant cette opportunité providentielle avec son sens pratique coutumier, il me trahissait ! Je frémissais de rage, déterminée à tailler en pièces ce complot mesquin.

— Ils vont être déçus ! grondai-je entre mes dents. Laissez-moi faire. Je vais m'occuper du petit groupe réuni dans la cour. Non, ne venez pas avec moi, Brockley. Et Matthew, pour l'amour du Ciel, cache-toi ! Y a-t-il le moindre risque qu'on t'ait vu ?

— Non. Je suis resté en haut jusqu'à ton arrivée et personne n'a regardé par cette fenêtre depuis que je suis descendu. Je l'aurais remarqué ; c'est le genre de chose auquel je prends garde. D'ailleurs, me reconnaîtraient-ils ?

— Peut-être. Ils ont pu te voir à la cour. Attendez ici tous les deux.

Je donnai des ordres, aussi impérieuse qu'Élisabeth elle-même. Matthew, les sourcils froncés, voulut protester et me barrer le chemin.

— J'ai dit : laisse-moi faire !

— Quelle est votre intention, madame ? me demanda Brockley.

— Entrebâillez cette fenêtre et écoutez sans vous montrer, alors vous le saurez. N'ayez crainte.

— Dame Blanchard est généralement digne de confiance, messire de la Roche, souligna Brockley avec délicatesse.

— Écarte-toi ! lançai-je à Matthew.

Après une seconde d'hésitation, il s'exécuta.

Le cœur battant, je me dirigeai vers l'arrière de l'auberge, où une porte donnait sur les dépendances. Je l'ouvris à la volée. La nuit était tombée depuis longtemps, mais elle était claire, avec une lune presque pleine ; en outre, des lanternes éclairaient la cour. Ils étaient là tous les trois, parcourant des yeux les fenêtres de l'hostellerie. J'allai droit vers eux.

— Que diable faites-vous ici ? Vous devriez être à l'abbaye. Searle, je vous croyais à Douceaix.

— Messire Blanchard estimait qu'au moins un de ses hommes devait vous escorter, madame. Il m'a envoyé vous rejoindre. Mais en arrivant à l'abbaye, j'ai appris que vous étiez partie avec votre valet et que les Dodd vous avaient suivis.

— Il nous a rattrapés alors que nous approchions, expliqua Dick Dodd. Mais vous, madame, que faites-vous là ? Vous dites que nous devrions être à l'abbaye – mais vous aussi ! Ce n'est pas un endroit sûr pour vous.

— Au contraire. J'ai dissipé tout malentendu entre Charpentier et moi, prétendis-je d'une voix sonore, qui porterait jusqu'à la fenêtre derrière laquelle Brockley et Matthew écoutaient. J'ai pris une chambre ici, pour l'excellente raison que je ne peux dormir à l'abbaye. Un certain Ignatius Wilkins y exerce en tant que prêtre. J'ai fait sa connaissance en Angleterre et, sans entrer dans les détails, je l'exècre

au point que je ne passerai pas une seule nuit sous le même toit que lui.

Ma voix indignée retentit dans toute la cour. Il m'était facile d'exprimer une révolte que je ressentais. L'idée de partager le toit de l'innommable Wilkins m'était odieuse.

— Brockley me protégera, informai-je les trois hommes avec hauteur. Je n'ai pas besoin de vous. Retournez donc à l'abbaye. Je rentrerai au matin.

Ils semblaient ne savoir que faire. Je les regardai fixement et au bout d'un moment, Nick Dodd, qui paraissait commander, haussa les épaules.

— Si vous en êtes sûre, madame...

— Tout à fait. L'auberge est pleine et vous seriez mal logés. À l'abbaye, on vous hébergera beaucoup mieux.

— Nous viendrons vous chercher demain matin. Disons, à neuf heures ?

— Très bien. À neuf heures, donc.

Réticents, murmurant entre eux et regardant par-dessus leur épaule, ils s'en furent. J'attendis qu'ils franchissent le passage voûté vers la route avant de retourner à l'intérieur. Je trouvai Matthew et Brockley ébahis et bien près d'éclater de rire.

— Nous avons tout entendu jusqu'au dernier mot, me dit Matthew dès que j'eus fermé la porte. Belle présence d'esprit ! Tu détestes vraiment Wilkins.

— Oui. Brockley...

Celui-ci comprit à demi-mot et quitta la pièce, non sans me jeter un regard dubitatif. Je me tournai vers Matthew et déclarai de but en blanc :

— Je suis forcée de passer la nuit ici, maintenant. As-tu réservé une chambre ?

— Oui. Au premier.

— Pourrais-je la partager ?

Il me considéra, pensif. Son amusement avait cédé la place à une sorte de lassitude.

— Oui, mais selon quels termes ? Partageras-tu aussi mon lit ? Il y en a un second où je dormirai, si tu préfères. Je te le demande à nouveau, Ursula : pourquoi es-tu venue me retrouver ?

Hélène ne m'aimait pas et ne me regretterait nullement si je désertais, néanmoins j'avais envers elle une responsabilité. Puis, il y avait cette lettre que je devais remettre au nom de la reine Élisabeth.

Mais Cecil m'avait trahie. Je me sentais moins blessée par la duplicité de Blanchard que, de toute façon, je n'avais jamais aimé.

— Quand je me suis mise en route pour venir ici, commençai-je, j'avais en tête de te dire adieu pour de bon, dans les formes, puis, une

fois rentrée, d'essayer à nouveau d'obtenir l'annulation qui nous aurait rendu à chacun la liberté.

Cette possibilité m'avait été suggérée, en arguant du fait qu'il s'agissait d'un mariage forcé. On m'avait avertie que ce serait difficile à prouver.

Mais Élisabeth avait annulé le mariage de Catherine Grey du seul fait que celle-ci ne pouvait prouver qu'il avait eu lieu. Mon propre mariage avait été célébré en secret, par l'oncle de Matthew qui était un prêtre catholique. Il se trouvait certainement en France, désormais, et ne pourrait être interrogé par les autorités anglaises. D'ailleurs, je doutais qu'il eût le droit de célébrer des unions en Angleterre. Peut-être Élisabeth m'accorderait-elle, comme une faveur, ce qu'elle avait imposé sans pitié à Catherine. À condition que je le veuille.

— Est-ce là ce que tu souhaites ? s'enquit Matthew. Je vois que tu ne portes pas mon alliance.

— En Angleterre, peu de gens sont informés de notre union. Dieu du Ciel ! Je ne sais pas ce que je veux !

Alors, je lui exposai mes soupçons concernant Cecil. Il m'écouta jusqu'au bout sans émettre de commentaire.

— Puisque je dois passer la nuit ici, ce serait plus simple que je partage ta chambre. Et aussi ton lit, si tu préfères. À toi de me le dire.

— Et ensuite ? Au matin ?

Son expression, comme sa voix, était lasse. Je me rappelai les paroles de Brockley, me demandant si je pensais qu'un homme ne ressentait rien.

— Je ne peux encore te répondre. Je te prie de patienter rien qu'une nuit de plus.

— Tu as dit une fois que tu viendrais en France, et tu as reculé au dernier moment...

— J'avais une bonne raison ! répliquai-je, frissonnant à ce souvenir.

— Une raison ! persista Matthew, sans lâcher prise. Mais as-tu la moindre idée du mal que tu m'as fait ? De ce que j'éprouvais en chevauchant ventre à terre vers la côte, sans toi ? Tu avais promis, et tu as manqué à ta parole !

Non, je n'avais pas le droit de lui infliger une nouvelle désillusion. Il demandait si je savais le mal que je lui avais fait. Je le voyais, à ses traits tirés.

— Si je te donne ma parole demain, je la tiendrai. Mais il me faut une nuit pour réfléchir. Matthew, j'ai tant à perdre ! Ma vie, mes amis, des gens qui se fient à moi... Je ne pourrais jamais revenir en arrière. Ne nourris pas trop d'espoir. Je t'aime, mais... Tout est si compliqué !

— Si tu m'aimais, rien ne serait compliqué. Tu viendrais à moi en épouse. Ma terre, mes convictions deviendraient les tiennes. Qu'y a-t-il

de difficile là-dedans ?

Je n'essayai même pas de discuter. Une fois de plus, c'eût été vain.

— Je dormirai sur le lit de repos, si tu veux.

— Non, je ne le veux pas. Je te laissais juste décider. Pour ma part, je préférerais très sincèrement que nous dormions ensemble !

— Moi aussi.

— Fort bien, donc. Va prévenir Brockley. Charpentier et lui doivent s'assurer que nous pouvons remonter sans qu'on nous voie. Nous souperons là-haut, dans la petite pièce contiguë à la chambre à coucher. Brockley pourra y dormir et en même temps monter la garde.

La chambre était confortable, avec un lit à baldaquin, une table de toilette et un candélabre pourvu de chandelles neuves. Charpentier les alluma pour nous. Les volets des trois fenêtres étaient ouverts et la lune versait à l'intérieur sa lumière argentée.

— J'aime la lune, dit Matthew. Cela te gênerait-il, si je ne fermais ni les volets ni les rideaux du lit, cette nuit ?

— Non. Moi aussi, j'aime le clair de lune.

— Nous sommes mariés depuis un an et demi, et nous nous découvrons seulement maintenant ce goût commun.

— Je sais. Je suis désolée.

Il n'y avait rien de plus à dire.

On nous apporta le souper. À la fin, Brockley ôta le plateau. Puis nous nous couchâmes.

Cela ne ressembla à aucune autre des nuits que nous avions passées ensemble. Autrefois, nous avions fait l'amour avec passion et tendresse ou, en une seule occasion, avec fureur. Jamais auparavant, il ne nous avait semblé possible de ne pas en avoir la force. Mais il en fut ainsi.

Au début, nous nous tournâmes l'un vers l'autre pour nous caresser et nous embrasser, et je sentis que Matthew voulait qu'au matin je fusse incapable de le quitter. La possibilité que de ces retrouvailles résulte un enfant devait être présente dans son esprit, comme dans le mien. Peut-être l'espérait-il. Mais le désir lui fit défaut à l'instant crucial. Il s'écarta de moi et me tourna le dos. À son tour, cette fois, de murmurer :

— Je suis désolé.

— Laisse-moi t'aider.

— Jamais, de ma vie, je n'ai eu besoin d'aide.

— Cette fois est différente de tout ce que nous avons pu connaître, toi et moi. S'il te plaît, Matthew.

Il finit par me laisser faire à ma guise, et le plaisir nous submergea en même temps, tandis que je le chevauchais dans les rais obliques de la lune, penchée sur lui. Je me rappelle ses yeux sombres où jouaient

tour à tour des reflets argentés et l'ombre de mes cheveux, dansant tel un rideau.

Nous ne nous étions jamais aimés ainsi. On eût dit qu'avant cela venait du cœur et que, cette nuit, seuls nos corps étaient unis. Mais cela nous apaisa. Je ne m'étais pas rendu compte, jusqu'à cet instant, que j'en avais tant besoin, et je crois que les sentiments de Matthew étaient à l'image des miens.

Enfin, nous nous laissâmes aller côte à côte, nos bras passés l'un autour de l'autre. Je fis un commentaire espiègle sur le souper, qui avait comporté une tourte.

— Ils ne sont pas si gâtés, à l'abbaye. Les chambres d'hôtes sont assez confortables, mais le menu respecte les règles du carême. Ils doivent manger maigre. Je crois que Charpentier n'est pas très scrupuleux à ce sujet, conclus-je d'une voix ensommeillée.

— Cuiller à sel ! Toujours cette petite langue piquante. Charpentier respecte le carême comme il se doit. Cette tourte était au castor.

— Au castor ? Eh bien, c'est de la viande !

— Pas du tout. Les castors ont une grande queue évasée, comme les poissons, et vivent dans l'eau. Ils sont donc permis. Tu ne le savais pas ?

— Non.

Le goût m'avait semblé familier ; j'en avais probablement mangé à la cour. Mais peu m'importait. Seul comptait le fait que Matthew m'eût, une fois encore, appelée « Cuiller à sel » sur ce ton tendre et amoureux. Je me blottis contre lui.

— Dors, maintenant, me dit-il. Tu as besoin de repos, après ce long voyage. La dernière fois que nous avons passé la nuit ensemble, si ma mémoire est bonne, nous avons été interrompus par tout un remue-ménage. Espérons que nous aurons droit à un sommeil calme et paisible.

Ce vœu n'était pas destiné à être exaucé. Avec le recul, il me semble qu'un démon facétieux s'ingéniait à intervenir dans les amours tumultueuses de Matthew de la Roche et d'Ursula Blanchard. Je m'endormis, mais au cœur de la nuit je m'éveillai brusquement. La lune brillait toujours, toutefois elle s'était déplacée de la fenêtre de gauche à celle de droite, et elle était traversée par un nuage noir. Un nuage bas, épais et tourbillonnant...

Alors, mes narines frémirent, emplies d'une odeur terrifiante, et je vis trembloter une lumière non pas froide et argentée, mais rouge et menaçante. Le nuage barrant la lune était de la fumée. Au même moment éclata un véritable brouhaha où se mêlaient des cris, des pas précipités, des claquements de portes. Un cheval hennit de terreur et des sabots frénétiques sonnèrent sur les pavés de la cour. Matthew et moi nous redressâmes.

— Par le Christ, Ursula ! C'est une conspiration ! On s'acharne à gâcher nos moments de passion. La dernière fois, Dale a mis toute la maison sens dessus dessous à minuit, et maintenant, cette maudite auberge est en feu !

Nous sortîmes du lit, saisissant des vêtements tout en courant à la fenêtre, et nous eûmes le souffle coupé. Des flammes jaillissaient de l'extrémité du bâtiment, mais aussi d'une fenêtre voisine.

— Réveille Brockley ! cria Matthew, passant une jambe dans ses hauts-de-chausses.

Celui-ci était déjà debout. Alors que j'enfilais ma cotte et mon corsage, il tambourina à la porte.

— On arrive ! lui criai-je. Allez-y, sortez de l'auberge !

Le tumulte croissait. En bas, une femme hystérique hurlait que c'étaient les huguenots.

— Ils ont mis le feu à l'auberge ; ils veulent tous nous brûler. Sainte Mère de Dieu, protégez-nous !

Charpentier criait d'apporter de l'eau. Matthew, la chemise ouverte, empoigna le ceinturon de son épée, jeta mon manteau sur mes épaules et me dit :

— Pas le temps de passer une robe. Viens !

Nous traversâmes en courant l'antichambre, où Brockley, en chemise et hauts-de-chausses, nous avait attendus malgré mes ordres, son ceinturon à la main. Ensemble, nous fonçâmes vers l'escalier. Des gens plus ou moins vêtus passaient en se bousculant, certains tenant des chandelles afin d'éclairer les ténèbres suffocantes, car la fumée montait vers nous. Ils toussaient, bredouillaient des questions auxquelles nul ne savait répondre ; un jeune homme soutenait une adolescente en larmes. Une voix, en bas, cria que cela allait encore pour l'instant, que nous devions nous dépêcher de venir, pendant que quelqu'un faisait retentir une cloche pour s'assurer que personne ne continuait à dormir. Avec le reste de la foule, nous descendîmes en trébuchant, bravant la fumée et tâchant de ne pas respirer.

La grande salle semblait dévorée par l'incendie ; la fumée et un souffle de chaleur nous empêchaient de rejoindre l'entrée principale. Nous passâmes donc par la porte de derrière, débouchant sur la cour de l'écurie et un nouveau chaos. Les cuisines aussi étaient en feu. Les flammes que nous avions vues de notre chambre s'élevaient de là. Elles léchaient les fenêtres telles les langues de chats gourmands, cherchant sur leurs moustaches un reste de crème et trouvant, à la place, la vigne vierge qui poussait à l'arrière de l'auberge. Le feu s'étendit vers les fenêtres du haut.

Charpentier avait organisé une double chaîne à partir du puits ; une vingtaine d'hommes s'activaient, jetant de l'eau vers les cuisines ou se passant les seaux jusqu'à la façade afin d'attaquer de front

l'incendie de la salle principale, ce qui était moins dangereux qu'en passant par la maison. L'écurie n'était pas touchée, mais, par précaution, les palefreniers entraînaient les chevaux vers un enclos à l'arrière. Les animaux effrayés regimbaient et ruaient, menaçant de leurs sabots ceux qui combattaient le feu.

Il n'y avait pas que des gens de l'auberge ; la moitié de Saint-Marc semblait avoir accouru. Par le passage donnant sur la rue, je vis une foule aux visages baignés d'une lueur rougeoyante. La femme hystérique qui avait accusé les huguenots se trouvait là. Elle continuait à vociférer un mélange d'accusations et de prières, et les autres l'écoutaient.

Alors, au-delà du craquement des flammes, des cris et des quintes de toux qui m'entouraient, un grondement menaçant monta du milieu de la foule, qui se tourna et reflua vers la place, scandant le mot « huguenots » telle une incantation.

— Quelques familles calvinistes habitent sur la place.

Je découvris près de moi Van Weede et ses deux compagnons. Même dans l'étrange clarté formée par le clair de lune et l'incendie, je distinguai leur expression, grave et inquiète.

— Je les connais un peu, reprit le marchand. J'ai dîné chez l'une d'entre elles hier. L'homme est un maître potier, auquel j'ai passé une commande. Je doute de la voir un jour. Dieu ait pitié de lui et des siens, car nous ne pouvons rien pour eux. Il y a bien cinquante personnes dans cette meute en furie.

— Quelqu'un a-t-il mis le feu à l'auberge ? Sont-ce les troupes protestantes ?

Je n'en voyais nulle part. Si les huguenots étaient venus nous massacrer, où étaient-ils passés ? Aucun soldat sanguinaire ne surgissait de l'ombre, brandissant son épée. Brockley et Matthew, qui avaient bouclé leur ceinturon et avaient donc les mains libres, s'étaient joints à la chaîne dont personne n'entravait l'action.

— Je pense que non, répondit sombrement Van Weede. Mais la foule n'est pas du même avis. Les gens ont perdu la tête. Cette folle les a entraînés, cette mégère brune qui travaille aux cuisines. Leurs voisins protestants sont des gens inoffensifs, mais...

À faible distance, un tumulte effrayant s'éleva : un rugissement bestial puis de longs cris de terreur. « Oh, mon Dieu ! » m'écriai-je en vain, puis je le répétei, plus fort, car des hommes casqués surgissaient des ténèbres, l'épée au clair.

Une seconde plus tard, je vis que, bien que protestants, ils n'étaient pas huguenots, car ils n'étaient autres que les frères Dodd et Searle. Alors j'entendis Dick Dodd crier : « C'est lui ! Sus à de la Roche ! » et tous trois se ruèrent vers Matthew, qui, dans la chaîne, leur tournait le dos. Terrifiée et furieuse, je perdis mon calme pour la seconde fois

cette nuit-là. Je courus vers lui en hurlant et, sans souci de prudence ou de pudeur, je jetai mon manteau sur la tête rousse de Searle au moment où il allait s'emparer de mon mari.

— Laissez-le ! Comment osez-vous ?

— Les ordres, madame. Écartez-vous de mon chemin !

C'était Dick Dodd. Les protestations de Searle étaient étouffées par le manteau.

— Des ordres ? Je vous en donnerai, moi, des ordres ! criai-je et, prenant un seau d'eau des mains d'un homme stupéfait, je le jetai sur Dick.

— Que diable faites-vous ? Malédiction ! Laissez-nous éteindre cet incendie ! hurla quelqu'un à mon oreille, en français, avant de m'arracher le seau des mains.

Matthew avait fait volte-face et tiré son épée, imité par Brockley, près de lui. Searle, empêtré dans le manteau, lança :

— Rappelez-vous, il nous le faut vivant !

Pendant que Brockley s'attaquait à lui, les Dodd – Dick ruisselant et jurant – tentaient de désarmer Matthew. Van Weede accourut, reprit le manteau pour m'en couvrir les épaules et, remarquant d'un ton badin que rien ne valait une bonne bagarre, il dégaina son épée et vint obligeamment soutenir Brockley.

Ses hommes s'élancèrent à la rescousse et le plus petit m'exhorta à reculer : ils se chargeaient du reste.

— Ne tuez personne ! Protégez seulement Matthew ! criai-je d'une voix perçante.

Je fus repoussée par deux autres individus qui se jetèrent dans la mêlée en brandissant leur lame. L'un s'adressa à l'autre dans une langue étrangère, et je reconnus les deux hommes au teint hâlé que j'avais vus à l'entrée la veille, et que j'avais pris pour père et fils. Le plus âgé élevait non une rapière, mais un cimeterre.

Cherchant de l'autre côté du puits une relative sécurité, je vis, non sans stupeur, que les nouveaux venus attaquaient Van Weede. Il réagit avec fougue, ainsi que ses compagnons. Tous avaient tiré leur épée et savaient s'en servir.

Une extrême confusion régnait dans la cour. Les affrontements se déplaçaient d'un côté, puis de l'autre, les adversaires bousculaient palefreniers et chevaux, interrompaient la chaîne en provoquant force jurons et protestations ulcérées. Charpentier, furieux, ordonna à tue-tête qu'on se saisisse de ces trublions.

Le feu mourait. Les gens de la rue n'étaient pas tous partis assassiner les protestants et quelqu'un annonça qu'une nouvelle chaîne se formait à l'avant, partant d'un puits voisin. Soudain, Brockley et Van Weede apparurent près de moi, souriant et essuyant leur front en sueur.



— Tout va bien, madame, c'est fini. Charpentier a fait mettre les Dodd et Searle sous les verrous, m'informa Brockley. Il a constaté qu'ils nous avaient provoqués, sans quoi je gage qu'il nous aurait enfermés aussi. Enfin, nous voici, sains et saufs.

— Juste un peu hors d'haleine, ajouta Van Weede. Mais pas plus mal pour autant. Quelle nuit !

— Mais Matthew ! Où est Matthew ? m'affolai-je, scrutant la cour ténébreuse où deux formes immobiles gisaient sur le carreau.

— Ici, dit sa voix derrière moi.

Me retournant, je le trouvai, vivant et fort, l'épée encore au poing. Il la remit au fourreau et posa les mains sur mes épaules.

— Je vais bien. Ces deux cadavres, là-bas, sont ceux d'étrangers qui sont intervenus je ne sais pourquoi. Ils en avaient après cet homme, précisa-t-il en désignant Van Weede, et vu qu'il se battait avec nous, je l'ai aidé à leur régler leur compte. J'en ai étendu un, et lui l'autre. L'un des membres de ton escorte est blessé, je crois, mais il survivra.

— Je ne les ai pas menés ici volontairement ! assurai-je, soudain terrifiée à l'idée qu'il pût le soupçonner. Je le jure ! Matthew, me crois-tu ?

— Oui.

Il m'attira à l'écart, dans l'ombre profonde du mur de l'écurie, et dit avec douceur :

— Tout va bien, Ursula, tout va bien.

— Je te porte malheur. J'appartiens à l'autre camp et je ne peux y échapper. Oh, Matthew, comme je regrette !

— Dame Blanchard ! Où est dame Blanchard ? Est-elle saine et sauve ? Dame Blanchard !

— C'est la voix de Ryder, dis-je. Il est venu de l'abbaye.

Il marchait à grands pas, attrapant par le bras ceux qu'il croisait pour les interroger. Il était accompagné par deux inconnus qui accostaient aussi les gens, si rudement qu'ils furent plusieurs fois repoussés sans aménité.

— Qui est Ryder ?

— L'un des hommes de Cecil. L'abbaye se trouve de l'autre côté de la place ; tout le monde doit être réveillé, là-bas, avec ce vacarme.

— Cela m'étonnerait qu'il reste un seul dormeur dans toute la région !

— Matthew, écoute. Les Dodd t'ont reconnu, donc Ryder le peut aussi. Il faut vite te sauver !

Je ne pouvais partir avec lui. Nous le savions l'un comme l'autre. C'était trop rapide, trop précipité ; la décision de changer de vie ne se prend pas au milieu de la confusion.

— Tu as raison. La meute se rapproche. Penses-tu que les hommes

de Cecil aient mis le feu à l'auberge ?

— Avec moi à l'intérieur ? J'espère que non !

— Sans doute pas, en effet. Bien des huguenots aimeraient mettre la main sur moi et s'ils ne se sont pas montrés cette nuit, c'est peut-être qu'ils étaient inférieurs en nombre. Mais ils ont pu provoquer l'incendie. Ursula, tu avais promis de prendre ta décision au matin, mais je ne puis l'exiger de toi. Moi aussi, je te mets en danger. Je n'ose t'emmener maintenant.

— Dame Blanchard !

— N'ayez crainte, messire, elle était là voici un instant. Je vais vous la trouver. Il ne lui est rien arrivé de mal.

Brockley avait parlé fort afin que je l'entende. L'aube approchait. Dans ses premières lueurs, je vis qu'il s'adressait à Ryder et à ses compagnons, les entraînant peu à peu vers l'autre bout de la cour.

Avec Matthew, je reculai vers le portail de l'enclos. Quand nous fûmes à l'abri derrière le bâtiment des écuries, il prit mon visage entre ses mains. Nous nous regardions, éperdus, quand Charpentier, furieux et maculé de suie, apparut près de nous.

— On vous cherche, madame !

— Un instant. Veillez, s'il vous plaît, que personne n'approche, répondit Matthew.

— C'est un autre de ceux qui vous escortaient avant, madame. Il a avec lui deux vauriens de l'abbaye, précisa Charpentier d'un ton de dégoût. Même un couvent ne peut se passer de serviteurs, mais les meilleurs de Saint-Marc ont répondu à l'appel aux armes, et l'abbesse a dû les remplacer par ce qu'elle trouvait. Des vauriens, comme je disais. Ils houspillent les boutiquiers de la ville pour obtenir des faveurs. Tout le monde les déteste. Eux aussi, madame, ajouta-t-il, ils réclament les trois que j'ai enfermés dans ma cave pour avoir attaqué le seigneur de la Roche.

— Mon épouse ne les a pas conduits ici, répliqua Matthew, en réponse à son ton accusateur. Elle est innocente de toute tentative à mon encontre. Je vais partir maintenant, Charpentier, avant d'être reconnu, et je dois la laisser ici. Vous la traiterez avec le plus grand respect. Assurez-vous que ces hommes n'approchent pas. Prétendez que Madame soigne un blessé et arrivera sous peu. Et dites à un palefrenier d'apporter ma selle et mon cheval.

Charpentier s'en fut en maugréant. Matthew me serra contre lui.

— Ursula, dit-il avec douceur, puisque tu ne peux me suivre à présent, termine ce pour quoi tu es venue. Prie afin qu'il y ait la paix et que la France redevienne un endroit où il fait bon vivre. Et alors... Choisis. Ainsi, tu auras le temps de réfléchir. Seulement, ajouta-t-il, la voix brisée par l'émotion, que ce soit la bonne décision, et la dernière. Quand tu seras sûre de toi, fais-le-moi savoir.

— Mais où seras-tu ? Comment mon message te parviendra-t-il ? demandai-je sans me résoudre à le laisser partir.

— Chez moi, à Blanchepierre – ou alors à Paris. Si la guerre est déclarée, je rejoindrai les troupes royales sur le terrain. Les lettres adressées à la cour me suivront. Ursula... Ne me laisse pas trop attendre, déchiré entre l'espoir et le doute.

— Je te le promets.

Nous nous embrassâmes, mais le temps pressait. Le jour se levait. Un palefrenier arriva, chargé d'une selle et d'un picotin d'avoine.

— Le hongre bai, là-bas, dans le coin, lui dit Matthew avec brusquerie.

Pendant que le garçon s'approchait du cheval, nous échangeâmes un baiser d'adieu, puis nous nous écartâmes l'un de l'autre. Debout près du portail, sentant encore la chaleur de ses lèvres sur les miennes, de ses mains sur mon corps, je le regardai traverser l'enclos. Le palefrenier avait passé la bride et sellait sa monture.

Une fois de plus, nous étions forcés de nous séparer, et je ne pouvais m'attarder de crainte que Ryder, échappant à Brockley et à Charpentier, ne vînt me chercher par ici et trouvât Matthew. Je pleurais en me détournant. Par chance, peu importait. Après avoir échappé à un incendie, puis assisté à un affrontement armé tandis que résonnait l'écho d'un meurtre perpétré par une foule hystérique, quelle femme n'eût versé des larmes ? Je rejoignis John Ryder dans la cour ; il m'accueillit avec une sollicitude paternelle sans s'étonner des stries blanches sur mes joues noires, et me crut volontiers quand je prétendis que Matthew s'était enfui deux heures plus tôt.

## CHAPITRE IX

### *Les Lions levantins*

L'aube révéla qu'une moitié de l'auberge était à peu près épargnée, mais que l'autre était presque réduite à des ruines fumantes. Les deux étrangers qui avaient attaqué Van Weede gisaient dans la cour, là où ils étaient tombés. Pour être morts, ils l'étaient sans conteste : le plus vieux était presque coupé en deux, le plus jeune à moitié décapité. Autour d'eux, une mare de sang se figeait sur les pavés.

La cuisine se trouvait dans la partie dévastée, mais le cellier, en pierres solides et doté d'une porte massive, avait résisté aux flammes. Van Weede, décidément plein de ressource, avait organisé un repas impromptu pour les sauveteurs, dans la salle des harnais. Charpentier lui avait donné son accord. Cela le laissait libre de s'occuper d'autres problèmes – nous, par exemple.

Son appartement se trouvait dans l'extrémité intacte du bâtiment. Ce fut là que l'aubergiste, blême de fatigue sous la suie et sa barbe naissante, nous affronta, Brockley, Ryder et moi. Il envoya les gaillards de l'abbaye à la mine inquiétante se restaurer avec les autres, mais il mena notre petit groupe dans son sanctuaire.

— Nous discuterons en privé, annonça-t-il d'un air qui ne présageait rien de bon, puis il ajouta, à ma profonde horreur : Ainsi, nous saurons ce que vous, les Anglais, avez fait à mon auberge, et pourquoi !

La femme brune qui avait poussé la foule à la folie pendant la nuit avait réapparu, son gros visage plein de suffisance. Elle nous apporta du pain et du fromage et nous informa qu'il n'y avait plus un seul huguenot vivant dans la ville.

— À part vous, les Anglais, lança-t-elle en me jetant un regard haineux.

— Nous n'avons pas mis le feu, répliquai-je d'un ton sec. Et je ne crois pas que vos malheureux voisins l'aient fait non plus !

— Là-dessus, madame, je vous rejoins, déclara Charpentier, poussant le pain et le fromage vers nous. Mangez. Je tiens une auberge, après tout. Écoutez, je déteste mes voisins huguenots et les calvinistes, tous autant qu'ils sont. Mais, moi non plus, je ne crois pas

qu'ils aient provoqué l'incendie. Ils étaient humbles et calmes, je le leur accorde. Cela nous laisse donc vos hommes, qui comptaient s'emparer du seigneur de la Roche. D'après votre époux, vous ne les avez pas amenés, n'empêche qu'ils sont là. Ils ont pu mettre le feu à l'auberge afin qu'il sorte et leur tombe tout rôti dans le bec. Sinon, qui d'autre ?

Il fixa Ryder d'un air accusateur.

Mes compagnons n'ayant pas compris ses paroles, je les traduisis pour eux. Brockley s'exclama avec indignation et Ryder se répandit en dénégations furieuses.

— Bien sûr que non ! Nous ne vous aurions jamais fait courir un tel danger, dame Blanchard. Nous avons ordre de nous saisir de messire de la Roche s'il se montrait, voilà tout. Expliquez-le à cet aubergiste, s'il vous plaît.

J'obtempérai. La femme, revenant avec un flacon de vin qu'elle plaça devant nous en un geste lourd de rancœur, s'arrêta pour m'écouter puis ressortit avec un reniflement de mépris. Charpentier ne paraissait pas plus convaincu.

— Je suis forcé d'accepter la parole du seigneur de la Roche en ce qui vous concerne, concéda-t-il (à l'évidence, cela lui était des plus pénible). Mais je reste persuadé qu'ils ont mis le feu, en un acte délibéré.

— Où sont-ils ? l'interrompis-je.

— Dans mes caves. De ce côté-ci de l'auberge, en sécurité. Permettez-moi de finir. Au milieu de la salle, j'ai trouvé des bûches qu'on avait tirées du foyer, sans doute encore flambantes. De même dans la cuisine, où les cendres jonchent le sol. Mes serviteurs dorment dans leurs propres dépendances, jamais dans la cuisine. Quelqu'un est entré. L'encadrement d'une des fenêtres de la façade est fendu comme si on l'avait forcé. Il est noirci, mais cela se voit.

— Voilà qui est très troublant, madame, me dit Brockley lorsque j'eus traduit. Mais je ne peux croire cela de la part des Dodd ni même de Searle.

— Faites monter mes hommes ! aboya Ryder. Écoutons leur version des faits !

À nouveau, je me fis interprète, cette fois au profit de Charpentier.

— Leur version, je la devine déjà. Un tissu de mensonges !

Il prit un gobelet de sa main noire de suie, se servit une généreuse rasade de vin et l'engloutit d'un trait.

— Ces gaillards resteront sous les verrous jusqu'à ce qu'ils soient conduits devant le maire. N'attendez pas un traitement de faveur sous prétexte que vous êtes étrangers. Le seigneur votre époux peut se porter garant de vous, madame ; cela, je l'accepte. Mais pourquoi devrais-je croire les protestations de ce Ryder ? Ou de Brockley. À

mon avis, ces mécréants dans ma cave...

On frappa à la porte et, sans attendre d'invitation, Van Weede entra. Pour un homme resté debout presque toute la nuit, à ferrailer et à lutter contre le feu, il paraissait étonnamment fringant. Sa chemise et ses chausses étaient sales, sans doute, cependant il avait peigné ses cheveux et sa barbe, et lavé son visage jovial. Ses yeux noirs étaient vifs, sa démarche aussi alerte que s'il venait de dormir huit heures sur un matelas confortable.

— Excusez-moi de vous interrompre, commença-t-il en français, mais j'ai entendu la femme qui vous a servis répéter une partie de ce qui se disait ici. Je connais les incendiaires et leur motif ; je vous assure que cela n'a rien à voir avec les hommes de dame Blanchard. Mes ennemis ont cherché à m'enfumer afin de me faire sortir et de me tuer. Ils n'en étaient pas à leur première tentative, eux et leurs complices. Il est trop tard pour exercer des représailles, car ce sont les deux coquins qui gisent dans la cour de l'écurie.

Nous le fixions tous, stupéfaits. Je marmonnai une traduction hâtive pour Brockley et Ryder.

— Je vous demande pardon, Charpentier, continua Van Weede d'un air grave. Je pensais avoir semé mes poursuivants. Mais j'ai examiné ces corps de près et j'ai bien reconnu l'un d'eux. Ils m'ont attaqué la nuit dernière. Sans l'ombre d'un doute, ils sont responsables de ce désastre. Vraiment, je suis navré et je compte bien vous dédommager.

L'aubergiste se leva, indigné.

— Qu'est-ce que cette histoire ? Vous entrez ici sans y être invité pour débiter des sornettes ! Je vous dis que mon établissement a été incendié par les compagnons de cette dame, dans l'intention de capturer son époux, ardent partisan de notre bonne cause catholique.

Van Weede secoua la tête sans se laisser impressionner.

— Non. Les coupables agissaient pour des marchands qui refusent que l'Angleterre traite avec la Perse, sans leur intermédiaire. Je voyage sous un faux nom. Je ne m'appelle pas Van Weede et je ne suis pas hollandais, mais un autre de ces Anglais si impopulaires par chez vous. Croyez-moi, je n'ai aucun intérêt dans les guerres intestines qui déchirent la France. Je suis marchand, agissant pour le compte de la Muscovy Company, et je me nomme Anthony Jenkinson.

— Les ennuis commencèrent peu après mon départ de Perse, nous raconta Jenkinson en sirotant du vin.

Il avait décliné le pain et le fromage, ayant déjà mangé et préférant parler. Il prononçait chaque phrase d'abord en français, puis en anglais, surmontant la barrière du langage avec l'aisance née d'une longue pratique.

— Je pensais emprunter la même route qu'à l'aller et voyager vers le nord jusqu'à la mer Caspienne, puis, par le fleuve, jusqu'à Moscou. Ensuite, je serais remonté jusqu'à Archangel<sup>6</sup> pour contourner la côte norvégienne avant l'hiver, où les mers sont gelées. Je ne sais si ces noms vous sont familiers...

— Oui, pour la plupart, répondit Charpentier. Les marchands s'arrêtent souvent dans mon auberge.

Il semblait prêt à écouter, malgré d'évidentes réserves.

— Du vivant de mon premier époux, dis-je de mon côté, nous habitions à Anvers, où il était employé par Sir Thomas Gresham. Nous évoquions souvent les voyages des marchands et des explorateurs. Élisabeth s'intéresse aussi à de tels sujets. Je comprends donc très bien.

Ryder acquiesça de même que Brockley, toujours bien informé. Jenkinson en parut heureux.

— Bon ! Cela facilitera mes explications. J'avais réussi à obtenir audience auprès du Schah et je l'avais trouvé disposé à conclure un traité commercial avec l'Angleterre, malgré les protestations des émissaires turcs et vénitiens. Ceux-ci parurent céder avec grâce une fois l'accord signé, mais quittèrent la Perse de façon assez subite, ce qui ne fut pas sans me troubler. Je songeai qu'ils étaient partis consulter leurs supérieurs à Venise, ou à Istanbul – c'eût été plus près. J'aurais dû me fier à mon instinct et partir sur-le-champ, mais je voulais acquérir un premier chargement de marchandises, et je tenais à inspecter les ateliers d'étoffes et de bijoux. Imprudemment, je m'attardai, prévoyant de repartir vers le nord avant Noël et d'atteindre la Russie au printemps – vu le rythme d'une caravane. J'aurais alors contourné la Norvège en été.

« Toutefois, je partis trop tard. Nous affrétâmes deux vaisseaux pour traverser la Caspienne, mais, à mi-chemin, nous fûmes attaqués par des pirates – du moins, nous le crûmes tout d'abord. Nous eûmes le dessus et fîmes un prisonnier, qui nous livra des informations intéressantes. Ce n'était pas un pirate au sens habituel du terme. En fait, les marchands vénitiens et turcs, plus particulièrement un groupe qui se fait appeler les Lions levantins, avaient décidé de ne pas me laisser regagner l'Angleterre avec mon traité. J'avais déjà entendu parler d'eux : ils ont la réputation d'être impitoyables. D'après notre captif, j'en avais toute une troupe à mes trousses. Ses comparses et lui étaient à leur solde.

Nul ne s'enquit du sort ultime du prisonnier. Malgré son charme naturel, Jenkinson montrait une main de fer dans un gant de velours.

Il avait aussi une voix sonore et harmonieuse, une présence qui lui valait de captiver l'auditoire le plus réticent.

— Et ensuite ? interrogea Charpentier, tout las et furieux qu'il

était.

— Je consultai mes hommes, et nous décidâmes de brouiller les pistes en nous séparant. Je détenais deux copies signées du traité. Changeant de cap, nous parvînmes dans un petit port où nous embauchâmes des hommes supplémentaires pour protéger le groupe principal et la caravane de marchandises, que j'envoyai sur la route prévue, sous la direction d'un homme de confiance, muni d'un des exemplaires du traité. Je conservai le second sur moi. Avec trois compagnons, je repris donc le chemin du retour par un itinéraire très différent.

Il marqua une pause et sourit d'un air à la fois rusé et malicieux. Avec une stupeur mêlée d'admiration, je pressentis ce qui allait venir.

— Je résolus, dit-il, que le parti le plus sûr était aussi le plus inattendu. Les Lions levantins représentant les intérêts des Ottomans et de Venise, ils ne m'attendraient pas là-bas. Je réservai donc un passage pour Istanbul.

Nous contemplions, fascinés, cet aventurier insouciant dont l'idée, pour éviter des ennemis dangereux et bien organisés, était de passer au cœur de leur territoire.

— Au lieu d'Anthony, ne devriez-vous pas plutôt vous prénommer Daniel ? remarquai-je.

Jenkinson sourit à nouveau.

— Peut-être, car je crois qu'en effet quelqu'un me reconnut. Les marchands vont partout. Les grandes foires les attirent de leurs contrées lointaines. Je puis dire que dans chaque cité d'Europe ou du Levant, il se trouve quelqu'un qui me connaît de vue. Dieu sait pourtant que j'ai été prudent ! L'idée m'est bien venue de révéler mon identité et de me plaindre aux autorités, car je doute que les Lions levantins jouissent d'un statut officiel. Nous entretenons des relations cordiales avec ces deux pays et je vois mal les dirigeants turcs et vénitiens risquer de les détruire en assassinant des marchands anglais. Néanmoins, je préférerai ne pas en prendre le risque. Ce ne serait pas la première fois que la main droite d'un État ignore ce que fait la gauche.

« Sous le nom de Van Weede, je me fis passer pour un Hollandais, négociant en produits de luxe. La plupart des navires étaient en cale sèche pour l'hiver, mais le trafic côtier ne s'interrompt jamais. Nous réussîmes à arriver à Rome, changeant de bateau à Athènes, et je crus leur avoir échappé. Je perdus un homme durant le voyage, des suites d'un mal contracté à Istanbul. Il me restait donc les deux que vous avez vus cette nuit et qui sont en train de déjeuner.

— De fines lames, observa Brockley.

— N'est-ce pas ? Stephen Longman et Richard Deacon. Deacon se bat comme un lion, et bien que Longman ne soit pas très grand, il a la carrure d'un ours et peut étouffer un homme d'une seule étreinte. Je



les ai entraînés dès leur plus jeune âge, expliqua Jenkinson non sans fierté. Bien que je le dise moi-même, ils me font honneur. À Rome, nous fûmes assaillis dans la rue, à la nuit tombée, et, croyez-moi, je me réjouis alors de les avoir à mes côtés. Cette fois, nous ne fîmes pas de prisonniers, mais je pense que c'étaient des Lions. Ils étaient six et donnaient l'impression d'être vénitiens ou turcs. Hélas, nous n'en avons tué que trois. Les autres se sont enfuis.

— Et après ? demanda Ryder.

— Nous trouvâmes très vite un autre bateau, en partance pour Marseille. Ma foi, la France se situait sur le chemin de l'Angleterre, pour ainsi dire. Je décidai que nous traverserions le pays par voie terrestre, puis rembarquerions, peut-être à Calais. Cela évitait de contourner l'Espagne. Au cas où vous l'ignoreriez, les marées de l'Atlantique se jettent dans la Méditerranée, et il faut pour avancer un vent non seulement favorable, mais puissant. Parfois, les navires attendent des semaines que les conditions propices soient réunies. Quelle perte de temps ! Marseille, donc, conviendrait très bien, me disais-je.

« Je n'avais pas idée que la France était au bord de la guerre civile. Je n'étais au courant de rien, pendant mes pérégrinations. À Marseille, à peine avions-nous débarqué que Deacon me signala qu'il avait reconnu, sur le quai, l'un de nos assaillants de Rome. On n'oublie pas un homme, quand, la dernière fois qu'on l'a vu, il tentait de vous passer son épée au travers du corps.

Ce fut probablement le ton désinvolte, presque amusé de messire Jenkinson, qui expliqua la voix étranglée de Brockley lorsqu'il acquiesça.

— Plusieurs vaisseaux rapides mouillaient au port. On pouvait nous avoir devancés, sachant sur lequel nous nous trouvions et quelle était sa destination. J'imagine qu'on nous suivait depuis Istanbul. Nous avons mis trois jours à changer de bateau à Athènes. Nos poursuivants avaient pu nous rattraper assez facilement.

« Enfin, nous nous éloignâmes de ce quai au plus vite pour nous installer dans une auberge. Nous partagions la même chambre et dormions avec nos épées à portée de main, fort heureusement car, cette nuit-là, deux hommes armés de dagues s'introduisirent chez nous.

« Par bonheur, j'ai le sommeil léger ; je m'éveillai juste à temps, et mes compagnons aussi. Nous réglâmes l'affaire avec célérité, sans trop faire de bruit. Tout cela était très embarrassant, néanmoins, car nous avions deux cadavres sur les bras.

— Très embarrassant en effet, convint Ryder, impassible.

Même Charpentier contemplait maintenant Jenkinson de l'air ébahi d'un enfant dans une ménagerie d'animaux rares.

— Mais cette fois, reprit Jenkinson, je soutirai certaines informations à l'un d'eux avant de l'envoyer ad patres. Ou plutôt, ce fut lui qui me les cracha au visage. Il m'avertit de ne pas me faire d'illusions : son compagnon et lui n'étaient pas seuls. D'autres, beaucoup d'autres suivraient.

« Je savais déjà qu'il en restait au moins un, puisqu'ils avaient été trois à s'échapper, à Rome. Mais nous avions apparemment toute une meute après nous. Je craignais que notre trace fût trop facile à retrouver si nous étions retenus à Marseille lors d'une enquête. Nous devons agir vite.

— En quoi faisant ? s'enquit Charpentier.

— En prenant la poudre d'escampette, bien sûr ! répondit Jenkinson.

Il ressemblait au maître déplorant l'incapacité d'un élève à effectuer une simple addition. Deux et deux font quatre, mon garçon. Et si d'aventure, couchant dans une auberge, vous estoquez deux intrus à minuit et préférez éviter toute question, vous filez au clair de lune, sans bruit. Quoi d'autre ?

— Une fois vêtus, poursuivit le marchand, nous déposâmes les corps dans le grand lit que nous avions partagé, et sur une table, assez d'argent pour payer notre nuit. Puis, passant par la fenêtre, nous descendîmes grâce à la vigne vierge qui poussait fort opportunément sur le mur. Nous attendîmes, cachés, le point du jour, avant de louer des chevaux et de quitter Marseille. Le pays étant en proie à des troubles, nul ne nous poursuivit ou, du moins, ne nous rattrapa.

— Et depuis ? demanda Ryder.

— Depuis ? Nous traversons la France, par des chemins détournés. Mais nous n'avons pas été assez prudents, puisque deux Lions nous ont rattrapés la nuit dernière. Le plus âgé se nommait Silvius Portinari. C'était un marchand vénitien de renom, spécialisé dans les tapis persans, et je suis surpris qu'il m'ait poursuivi en personne. Je pense que l'autre était le troisième assaillant qui nous a échappé à Rome – il avait l'air turc.

— En tout cas, ils ne nuiront plus, observa Brockley.

— Mais d'autres suivront, répliqua Jenkinson. Mon prisonnier de la mer Caspienne m'a révélé, à son corps défendant, comment les Lions opèrent. Tous ces riches marchands disposent de quelques brutes qu'ils envoient occire les trublions de mon espèce. Je suppose que Portinari devait me désigner pour cible, puisque lui et moi nous connaissions de vue. Il n'avait pas l'intention de prêter la main à mon assassinat, toutefois il ne lui restait plus qu'un tueur et il ne voulait pas attendre les renforts, au cas où je lui échapperais. Pourtant je crois que ces renforts sont en chemin.

« J'ai la réputation d'être un formidable adversaire, déclara

Jenkinson sans vanité, comme il eût remarqué que l'on connaissait son goût pour les coings ou son talent à l'épinette – une simple évidence. Une seconde vague d'assassins arrive, pour disposer de moi dans l'éventualité où j'aurais réchappé à la première, ce qui est le cas. Il leur fallait le temps de rassembler les forces nécessaires. Avec de la chance, ajouta-t-il, un sourire aux lèvres, j'aurai détourné l'attention du convoi de marchandises que j'ai envoyé à travers la Russie. Mes ennemis n'ont pas idée qu'il existe un second exemplaire du traité. Ils veulent mon sang, à moi, l'instigateur de cet accord insultant. Mais je suis déterminé à survivre et à remettre mon traité à Sa Majesté en personne.

Je le crus sur parole.

Charpentier se gratta la tête, à demi convaincu. Mais quand il fit venir les Dodd et Searle, leur indignation face à ses accusations acheva de le persuader qu'ils disaient vrai et que l'explication de Jenkinson était la bonne. Dick Dodd avait une coupure au bras gauche, qu'il avait pansé à l'aide d'un bout de chemise déchirée. Jenkinson sortit des baumes et des bandages de ses bagages et je soignai la blessure. Pendant ce temps, Dick, encore ulcéré, pesta en des termes si vigoureux, pour une fois, que je ne pus les traduire à Charpentier.

Jenkinson était en possession d'une importante somme d'argent et se montra disposé à dédommager l'aubergiste sur-le-champ, et à régler l'enterrement des deux cadavres qui gisaient encore dans la cour.

L'argent, dit-on, a une voix éloquente. Elle le fut certainement pour Charpentier, qui regarda les pièces d'or et céda après une infime tentative de marchandage. Avec bonne humeur, Jenkinson augmenta un peu son offre. Charpentier convint que l'incendie n'avait été allumé ni par mes gens ni par des huguenots, et accepta de nous laisser partir. Je crois néanmoins que la majorité des habitants de Saint-Marc avaient la certitude que les protestants étaient les coupables, et en restent persuadés à ce jour.

Je vis par la suite ce qui était arrivé à ces malheureux. Ce fut en retournant à l'abbaye avec mon groupe, les serviteurs dépenaillés, ainsi que Jenkinson et ses compagnons. Charpentier fermait son auberge provisoirement et les autres clients avaient vidé les lieux.

Alors que nous traversons la place, nous passâmes devant les demeures où avaient vécu les huguenots. Elles étaient mitoyennes. Les portes à moitié sorties de leurs gonds, les vitres fracassées, elles étaient la proie des pillards. Deux jeunes gens hilares sortaient de l'une une armoire sculptée. Des femmes à l'allure respectable emportaient tapis et marmites.

À ma grande contrariété, les deux vauriens se précipitèrent dans une des maisons. Nous continuâmes notre route, mais peu après ils

nous rattrapèrent, souriant jusqu'aux oreilles ; en haut, ils avaient découvert un panneau secret qui avait échappé aux autres, et voyez un peu ce qu'ils avaient trouvé : un rang de perles dans une pochette en velours, et un pendentif en perle et en grenat dans un joli coffret en bois de santal. Ils semblaient autrement plus experts dans l'art de la rapine que les gens de la ville.

Je leur ordonnai de tout rapporter mais ils m'ignorèrent, et quand Ryder et Jenkinson ajoutèrent leur voix à la mienne, l'un d'eux, un individu particulièrement déplaisant au menton bleui par une barbe de trois jours, se contenta de rétorquer :

— Pourquoi ? Ils n'en ont plus besoin, ceux qui les possédaient.

C'était vrai. Leurs légitimes propriétaires n'en auraient plus jamais besoin. Leurs corps pendaient aux fenêtres de leurs propres maisons, les cordes nouées autour des meneaux. J'étais passée très vite, m'efforçant de ne pas regarder, mais j'en avais déjà trop vu à mon gré.

Parmi eux se trouvaient des enfants.

Je remerciai le Ciel que Meg fût en sécurité en Angleterre.

## CHAPITRE X

### *Verre teinté*

À l'abbaye, nous trouvâmes Dale en proie à l'inquiétude, bien que Walter Dodd eût chevauché en avant pour annoncer notre arrivée. Elle attendait sur le perron et se précipita sur Brockley et moi, allant de l'un à l'autre comme si elle ne savait pour lequel elle avait le plus tremblé.

— Oh, madame, Dieu merci, vous êtes sauve ! Roger, que s'est-il passé ? Oh, mon Dieu, vous êtes tout noirs de suie ! Nous avons vu les flammes monter, de nos fenêtres, alors messire Ryder est sorti et nous a crié qu'il allait s'enquérir de ce qui se passait... Et puis, lui non plus n'est pas revenu...

— Dame Blanchard ! Nous sommes soulagées et nous louerons le Ciel de vous avoir secourue.

L'abbesse était apparue, silhouette noire et posée. Elle était grande, âgée d'une quarantaine d'années, et avait un de ces visages bruns comme on en voit dans le sud de l'Europe et qui semblent ciselés dans du bois sombre. Elle offrait un beau sourire – lorsqu'elle souriait, ce qui était rare.

Hélène la vénérât, mais je la trouvais exaspérante. Ce fut Ryder qui lui dit avec franchise :

— Une famille de huguenots a été massacrée et vos deux domestiques ont pillé leur maison. Je doute qu'ils soient du genre qui convienne à votre abbaye.

Les individus en question s'étaient déjà retirés dans leurs quartiers. Néanmoins l'abbesse ne feignit pas d'ignorer de qui il parlait. Elle inclina la tête avec politesse.

— Je connais leurs travers. Je n'approuve pas la foi calviniste, mais je n'excuse ni le meurtre ni le pillage. Par ces temps difficiles, j'emploie ceux que je parviens à trouver, cependant, j'en conviens, ces deux-là sont des branches mortes que j'entends bientôt élaguer. J'en ai trois autres, que j'ai gardés la nuit dernière pour protéger l'abbaye et mes nonnes si l'incendie annonçait une attaque huguenote.

Elle tourna la tête en entendant des pas.

— Voici Hélène.

La jeune fille s'avança avec empressement à ma rencontre, suivie par Jeanne.

— Je me réjouis qu'il ne vous soit rien arrivé de fâcheux, madame, déclara-t-elle en m'adressant une petite révérence.

— Nous enverrons un messenger à Douceaix, décida l'abbesse. Les rumeurs vont vite, ces jours-ci, et nous devons sur-le-champ rassurer votre famille.

— Merci, répondis-je. Hélène, je vous relaterai bientôt tout ce qui s'est passé. Pour le moment, si vous voulez m'excuser, je souhaiterais me retirer afin de remettre de l'ordre dans ma toilette.

— Bien sûr. Venez, mon enfant, dit la mère supérieure à Hélène, qui s'éloigna avec elle, Jeanne sur ses talons.

Je me hâtai de me rendre à ma chambre avec Dale, recommandant à Brockley de se laver et de se changer rapidement puis de nous rejoindre.

Tandis que nous l'attendions, je me lavai et Dale m'aida à enfiler la seule tenue de rechange que j'avais emportée à Saint-Marc.

— Avez-vous vu votre époux, madame ? demanda-t-elle en la décrochant de la garde-robe.

— Oui, et j'ai passé la nuit avec lui, jusqu'à ce que l'incendie éclate ! Mais il est reparti.

Je lui narrai toute l'histoire, brièvement, pendant qu'elle boutonnait mes manches et me coiffait, ponctuant ses gestes d'exclamations horrifiées. Enfin, Brockley arriva, pâle après les fatigues de la nuit, mais de nouveau propre et net. Nous nous assîmes tous ensemble. Les chambres de l'abbaye destinées aux invités étaient simples, sans tapis ni tentures, néanmoins elles étaient bien meublées. La mienne avait un lit à baldaquin, un lit d'appoint pour Dale, un coffre-banquette et un siège attenant à la fenêtre. J'étais assise sur mon lit, Dale sur le coffre et Brockley s'était perché en biais devant la croisée.

Devant eux, je laissai exploser ma colère :

— On s'est servi de moi de façon éhontée ! Et maintenant, je ne sais plus que faire !

— Madame, de quoi parlez-vous ? me demanda Brockley.

— Les trois hommes que Cecil m'a imposés avaient ordre de voir si Matthew me contactait, et de l'arrêter le cas échéant, dans son propre pays. Ceux de messire Blanchard semblent aussi complices. Searle était avec les Dodd quand ils m'ont suivie à l'auberge cette nuit. Je gage que mon beau-père a connaissance de ce plan.

Leurs cris de révolte et de consternation furent doux à mes oreilles.

— Je le soupçonne même d'avoir simulé cette maladie afin que je reste près de la Loire plus longtemps ! Alors, vais-je continuer à l'aider et ramener Hélène en Angleterre, ou refuser de faire un pas de plus en

sa compagnie ?

— Mais, madame, et la lettre que vous devez remettre à Paris ? s'inquiéta Dale.

— Je peux m'y rendre sans messire Blanchard ni Hélène, arguai-je. Brockley l'a déjà suggéré.

— La demoiselle est innocente dans tout cela, souligna celui-ci qui, passé l'indignation première, réfléchissait en plissant son front constellé de taches de rousseur. Même messire Blanchard, sans vouloir le défendre, n'a sans doute guère eu le choix.

— C'est vrai, soupirai-je. Je sais par expérience combien il est difficile de dire non à Cecil. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il fait ? Le père de Gerald ne m'a jamais aimée. Au moins, leur machination a échoué ! Matthew s'est échappé une fois de plus. Le mieux serait donc que je mène ma mission à son terme.

— Madame, sans indiscretion, avez-vous convenu, messire de la Roche et vous, d'un nouveau rendez-vous ? s'enquit Brockley.

— Pas exactement.

J'avais déjà expliqué à Dale en quels termes nous nous étions séparés. Je le répétais à Brockley, qui hochait la tête.

— Des paroles pleines de bon sens. La France est dans la tourmente ; ce n'est pas le moment de le rejoindre, si fort que vous le désiriez. À mon avis, vous avez intérêt à remettre cette lettre à la reine mère. Il s'agit, n'est-ce pas, d'une offre de médiation d'Élisabeth, entre le gouvernement catholique et les huguenots ? Comment s'appelle leur chef ? Le prince de Condé ? Eh bien, la paix vous permettrait de prendre votre décision en toute quiétude. D'ici là, je suppose, vous devrez continuer à vivre à la cour d'Angleterre. Mieux vaut conserver la faveur de la reine, ne croyez-vous pas ?

Je souris malgré moi.

— Il y a une belle intelligence sous ce grand front, Brockley. Vous avez raison, bien entendu. Tant que la paix ne reviendra pas dans ce pays, cette question-là devra rester en suspens, et, en effet, je suppose qu'il me faudra retourner en Angleterre.

— Il serait cruel d'abandonner messire Blanchard, remarqua Dale, dont les réflexions avaient suivi leur propre cours. Nous voyageons de conserve dans ces lieux périlleux et nous avons le devoir de nous entraider. Si vous voulez mon avis, il a encore plus peur que nous de la France !

— À coup sûr. J'en veux surtout à Cecil. Il a entrevu une occasion et l'a saisie. Il sert avant tout la reine, or la capture de mon mari profiterait, à leurs yeux, à l'Angleterre. Mais de là à m'utiliser comme appât !

Les mots s'étranglèrent dans ma gorge. Je songeai à Matthew tel que je l'avais vu la dernière fois, prenant la bride du bai des mains du

palefrenier. Où était-il, à présent ?

— Bien ! dis-je enfin. Nous continuerons donc comme prévu. Et le plus tôt sera le mieux. Mais j'ai besoin de me reposer un peu ; nous repartirons pour Douceaix après le dîner. Brockley, informez-en Ryder, je vous prie.

— Et aussi messire Jenkinson, madame. En venant ici, il parlait de nous accompagner jusqu'à Douceaix, voire Paris, à condition que messire Blanchard et vous l'acceptiez. Ce serait un bon déguisement pour lui de se fondre parmi une suite de serviteurs.

— Je l'imagine mal se fondre même dans une foule. Et qu'arriverait-il si ses rivaux levantins sont toujours sur ses traces ? N'ai-je pas déjà assez d'ennuis ? Je suis lasse des mystères et des alarmes. Néanmoins, admis-je, s'il veut venir avec nous à Douceaix, je peux difficilement refuser. Il nous a prêté main-forte et j'ai une dette envers lui. Je dois parler à Hélène. Elle se demande sans doute ce qui s'est passé cette nuit et je dois lui dire de se préparer à partir. Elle aura eu largement le temps de faire ses adieux à toutes les nonnes et à tous les confesseurs de la province ! Allez voir Ryder, puis dormez un peu, Brockley. Dale, restez avec moi.

Il se retira. Dale et moi nous mêmes en quête d'Hélène.

Elle n'était pas dans sa chambre, mais une sœur laïque qui balayait l'escalier près de sa porte pensait qu'Hélène se trouvait à l'église.

— Peut-être pour rendre grâce que vous soyez saine et sauve, madame.

J'en doutais mais, accompagnée de Dale, je sortis de cette partie de l'abbaye et traversai la cour en direction de l'église. C'était un édifice immense, orné à l'extérieur de gargouilles et de sculptures ouvragées sur ses murs de pierre. À l'intérieur, il faisait frais et sombre. L'air avait un parfum d'encens, et les ombres étaient percées çà et là par la douce lueur des cierges et les rais de lumière filtrés par les vitraux.

Le soleil était apparu et, du côté est de l'église, il faisait flamboyer de rubis, d'azur et d'ambre les vitraux d'une fenêtre dépeignant la Cène, qui jetaient des taches aux couleurs de bijoux sur les piliers et les dalles de pierre, et sur les chandeliers d'or de l'autel. Un rayon éclairait une niche où se tenait une statue dorée, une Vierge à l'Enfant. Mais plus que tout, le silence régnait. Je ne vis pas signe d'Hélène. L'atmosphère de prière et de recueillement agissait sur moi, telle une main apaisante. Même Dale, malgré ses préventions, y était sensible. Des rangées de sièges étaient disposées de part et d'autre d'une nef centrale, et je m'assis. Sans bruit, Dale s'installa près de moi.

Je laissai Hélène s'échapper de mon esprit et repensai à Matthew. J'avais cru, en quittant l'Angleterre, qu'aucun chemin ne me mènerait plus à lui ; que j'avais brûlé tous les ponts un an plus tôt, en refusant de m'enfuir en France avec lui. Mais voilà qu'une fois encore se



dessinait une possibilité... une chance...

Je me laissai tomber à genoux et priai en silence, quelle que fût la version de Dieu qui m'écoutât, qu'un jour les sectes en conflit soient réconciliées, que je puisse enfin vivre en paix avec Matthew, et que Meg soit auprès de nous, afin que nous formions une famille.

Je priai aussi pour l'âme des huguenots assassinés la nuit précédente. Les anglicans n'étaient pas censés prier pour les défunts, mais personne ne le saurait, excepté Dieu, et j'espérais qu'il comprendrait.

Alors Dale, qui était restée assise sur le banc, murmura « Madame ! » et au même instant, j'entendis des pas approcher. Ouvrant les yeux, je me rassis et me tournai pour découvrir un prêtre aux épaules massives et à la tonsure d'un gris argent. Mon regard rencontra des yeux marron vigilants et un visage charnu, marqué par les rides d'une implacable autorité.

— Je vous ai vue entrer dans l'église. J'ai à vous entretenir, dame de la Roche, dit la voix grasseyante du confesseur d'Hélène.

J'avais prétexté sa présence pour coucher au *Cheval d'or*, mais, après cette nuit mouvementée, je l'avais complètement oublié. Je me levai brusquement.

— Dr Wilkins !

— Ainsi, vous vous souvenez de moi. Que faites-vous ici ?

Il s'exprimait en anglais, sa langue natale. Il avait jadis été chargé d'une paroisse dans le Sussex, non loin de mon ancien foyer. C'étaient des gens du Sussex, ce père et cette jeune fille qu'il avait envoyés au bûcher.

Ils étaient morts ensemble. Quelle horreur de savoir, pour un père, dans son agonie, qu'un enfant aimé partage le même tourment ! Si je devais mourir de la sorte, cela doublerait ma douleur de savoir que Meg subissait aussi cette torture, et la sienne serait accrue par la mienne. Wilkins voulait me parler, mais, moi, je n'en avais pas la moindre envie. J'étais forcée de répondre, toutefois je me montrai succincte.

— J'accompagne Hélène Blanchard, que son tuteur emmène en Angleterre.

— Oui, la pauvre enfant ! Elle est venue me demander ma bénédiction, ainsi que tous les conseils et le réconfort que je pourrais lui prodiguer, avant qu'elle ne s'exile dans un pays hérétique.

Son ton était presque ému, mais ses paroles franchissaient une bouche inflexible, aux commissures incurvées vers le bas. Il provoquait en moi une peur instinctive que je dissimulais.

— Votre pays, Dr Wilkins, rappelaï-je.

— Plus maintenant. Pas avant qu'il ne revienne à la vraie foi. J'ai eu vent des événements de la nuit dernière, à l'auberge. Vos hommes

ne cachent pas leur regret que leur gibier, votre époux, leur ait filé entre les doigts. Ils semblent oublier qu'ils se trouvent dans une abbaye ! Quant à moi, je me réjouis que le seigneur de la Roche ait une fois de plus échappé à vos rets. Vous prétendez être ici pour servir de compagne à Hélène Blanchard. Est-ce bien vrai ? Je ne le pense pas. Elle n'est pas belle, madame, l'épouse qui trahit son mari et qui guide les émissaires d'un pays étranger afin de le capturer.

Cette attaque me prit au dépourvu. J'étais trop surprise pour riposter. Peu importait, au fond, car la voix épaisse de Wilkins continuait à résonner.

— Une femme devrait être soumise à son mari, le suivre où qu'il aille, se ranger à ses avis et s'abstenir de frayer avec ses ennemis. Mais vous ! Vous, madame ! Vous l'avez trahi trois fois.

— L'an passé, objectai-je, recouvrant mon sang-froid, je lui ai sauvé la vie, et à vous du même coup. J'ai gardé la porte barrée pendant que vous fuyiez par la fenêtre !

Ma voix retentit dans l'immensité de l'église. Wilkins me réprimanda :

— N'élevez pas votre voix suraiguë dans la maison du Seigneur. Les femmes doivent se taire, à l'église.

— Je ne me tairai pas alors qu'on profère des accusations injustes contre moi, dans une église ou ailleurs !

— Injustes ? Oh, non, je ne le crois pas ! Vous avez refusé de venir avec nous. Vous avez choisi entre votre époux et votre fausse religion, et préféré la seconde. Je l'ai exhorté à se méfier de vous. Regardez, maintenant, comme j'avais raison !

— Vous aviez tort ! s'insurgea Dale, prenant ma défense bec et ongles, tel un coq de combat. Ma maîtresse ignorait qu'on la suivrait jusqu'à l'auberge ! Elle est venue pour servir de chaperon à la demoiselle Hélène, c'est alors que son époux lui a écrit. Elle est donc allée le voir. Comment osez-vous l'accuser de l'avoir trahi ?

— Tout va bien, Dale.

Je ne voulais pas qu'elle s'attire les foudres de Wilkins. Je lui tapotai le bras en guise de remerciement avant de répliquer :

— M'avez-vous suivie ici à seule fin de proférer ces accusations contre moi ? Que voulez-vous ?

— Vous avertir de ne plus approcher Matthew de la Roche à l'avenir. Toute femme est un piège pour l'homme.

Il posa un instant son regard sur Dale, notant son existence. Puis ses yeux hostiles se tournèrent à nouveau vers moi.

— Mais vous, vous représentez un piège particulier pour cet homme. C'est un noble défenseur de la Foi, l'un des fers de lance de la grande offensive divine que nous lancerons contre votre île et votre reine apostate. Matthew de la Roche ne doit pas être séduit par vos

doux appas ni menacé par vos plans surnois. Car je ne doute pas que vous soyez venue en tant qu'espionne, ne visant qu'à lui nuire. Si la chance s'en présente, dit-il de cette odieuse voix grasse, assourdie en une menace, je sauverai votre âme hérétique. Et d'une manière qui ne sera pas à votre goût.

Tout en parlant, il recula d'un pas, comme s'il mettait une distance entre nous avant de prononcer son jugement. Une flèche de lumière, filtrant à travers la tunique écarlate de Judas dans la Cène, prêta à son visage la couleur des flammes. Un instant, il parut si démoniaque qu'une terreur superstitieuse m'envahit. Les genoux tremblants, je ne pouvais parler. Ce fut Dale, trop furieuse pour le craindre, qui s'écria :

— Comment osez-vous menacer ma maîtresse !

— Non, Dale.

Nous étions en France, après tout, pas en Angleterre. Je l'apaisai en posant la main sur son épaule.

— Vous avez là une servante dévouée, dame de la Roche, remarqua Wilkins. Et vous semblez vouloir vous protéger mutuellement. Touchant spectacle ! Mais je vous conseillerais à toutes deux de surveiller votre langue et de prendre garde. J'ai foi en la justice divine. Et en mon excellente mémoire.

Il tourna les talons et s'éloigna, le pas lourd dans ses sandales de moine. Bouleversée, je me laissai tomber sur le banc. Je savais trop bien ce que signifiait sa menace.

— Cet homme est le mal incarné ! dit Dale avec véhémence.

— Oui. C'est pourquoi je veux m'éloigner de lui et de cet endroit, répondis-je en me forçant à me lever. Où est donc Hélène ? Retournons à notre chambre. Elle nous y attend peut-être.

Ces paroles se révélèrent plus ou moins prophétiques, car Hélène était bien dans notre chambre, cependant elle ne nous attendait pas. Elle était occupée à fouiller nos affaires.

Nous pouvions à peine en croire nos yeux. D'indignation, j'en oubliai presque le Dr Wilkins. Nous avions emporté peu de bagages à Saint-Marc : deux sacoches de selle et un modeste panier. Hélène avait tout posé sur mon lit et farfouillait dans la sacoch de Dale. Au moment de cette interruption, elle en sortait une petite fiole de verre renfermant un liquide foncé. Elle ne nous remarqua pas, tout d'abord, et tandis que nous la fixions, stupéfaites, elle ôta le bouchon pour renifler le contenu. Outrée, je m'apprêtais à lui demander des comptes, mais elle nous vit au même instant et parla la première. Comme si elle était parfaitement en droit d'agir ainsi, elle nous interrogea :

— Qu'est-ce donc ?

— Reposez ça tout de suite ! ordonna Dale, pantelante. Dame

Blanchard, elle fouille dans mon sac !

— Mais qu'est-ce que c'est ? insista Hélène.

Elle tourna vers la lumière le flacon bleuté, puis versa quelques gouttes brun-vert dans sa paume et fit mine de les goûter du bout de la langue.

— Arrêtez ! hurla Dale. C'est une décoction d'if ! Du poison !

Après un silence stupéfait, je demandai :

— Du poison ? Vous transportez du poison d'if, Dale ?

Elle était avec moi cette fameuse nuit où j'avais fait infuser la potion mortelle dans la cheminée de ma chambre. En fait, je lui avais demandé conseil, car elle était assez expérimentée dans l'extraction des essences de plantes. Elle savait préparer ce poison, soit. Ce que je ne pouvais comprendre, c'est pourquoi elle l'avait voulu.

Elle semblait incapable de répondre.

— Asseyez-vous, dis-je. Toutes les deux. Je veux savoir ce que fait ce flacon dans vos effets, Dale. Et vous, Hélène, vous allez me dire pourquoi, par tous les saints, vous vous permettez de fouiller nos affaires. Vous d'abord !

J'avais beau m'exprimer avec autorité, en réalité je me sentais épuisée et malheureuse. J'en avais assez de cette tension perpétuelle. En cet instant, j'oubliai même Matthew dans mon désir de rentrer chez moi, de retrouver la sécurité. J'aurais voulu me promener avec Élisabeth dans le parc de Windsor, m'asseoir dans un berceau de verdure avec mes compagnes et me broder une nouvelle paire de manches. Ou, par-dessus tout, jouer avec Meg à Thamesbank. Il me suffisait de fermer les yeux pour voir ma petite fille aux cheveux bruns, qui ressemblait tant à son père, courir vers moi sur la pente herbue menant au débarcadère.

La corrompre ? Non, j'avais eu tort de le redouter. Au contraire, elle serait pour moi la guérison et le salut. Je n'avais certes pas envie de rester là où les auberges flambent et les assassins sortent de l'ombre, où d'innocentes familles sont assassinées et où la guerre sépare les époux, où les beaux-pères feignent d'être malades et où l'on fouille vos effets sitôt que vous avez le dos tourné.

J'attendais toujours qu'Hélène montre un signe d'embarras, mais, loin de balbutier des excuses, elle affichait un petit sourire satisfait.

— Je pensais bien que c'était du poison. J'ai fait semblant de vouloir y goûter pour vous arracher la vérité.

— Petite impertinente ! s'indigna Dale. Pour qui vous prenez-vous ? Le Grand Inquisiteur ?

— Je sais tout ce qui s'est passé cette nuit, dit la jeune fille, s'adressant à moi. Il est bien inutile de me mettre au courant, car l'abbaye entière ne parle que de cela. Madame, vous avez mené vos hommes jusqu'à votre époux afin qu'ils l'arrêtent. C'est bien votre

époux, n'est-ce pas ? Le célèbre seigneur de la Roche, ardent défenseur de notre cause ici et en Angleterre.

— En quoi cela vous regarde-t-il, Hélène ?

— Cela regarde tout partisan fidèle de la vraie foi.

— J'avais bien dit dès le début qu'elle nous attirerait des ennuis. Misérable papiste ! Elle et ses semblables, je ne peux les souffrir ! s'emporta Dale, ce dont je ne la blâmai pas.

La voix suraiguë et vertueuse d'Hélène était la plus agaçante que j'eusse jamais entendue. Réprimant un désir intense de la souffleter, je déclarai d'un ton sévère :

— Vous vous trompez : je n'ai conduit personne à l'auberge, mais j'ai été suivie. Et maintenant, je veux savoir de quel droit vous fouilliez nos bagages.

Prenant enfin conscience de ma colère, Hélène me considéra pour la première fois avec incertitude.

— Je cherchais du fil blanc. L'ourlet de ma chemise est défait et Jeanne n'a pas eu la prévoyance d'emmener son nécessaire à couture. C'est ainsi que je me suis prise d'intérêt pour le genre de personne que vous êtes, madame. J'ai regardé ce livre de poésie, dans votre sacoche...

Là-dessus, elle reprit confiance, inspirée par le dédain.

— Il concerne surtout les plaisirs de la chair.

— Ce sont des poèmes d'amour, répondis-je avec froideur. Des œuvres de Sir Thomas Wyatt et d'Henry Howard, comte de Surrey. En effet, ils traitent de la passion amoureuse. Plutôt que de les mépriser, je vous conseille de les étudier avant d'embrasser l'état conjugal. Vous pourriez y apprendre des choses utiles.

Son accès de confiance s'évanouit. Elle releva le menton, rassemblant son courage, et me rappela mes propres efforts pour ne pas montrer ma peur à Wilkins.

— Avez-vous apporté ce poison dans l'espoir de l'administrer à votre mari ?

— Quoi ?

L'horreur même de cette insinuation m'incita à argumenter, bien qu'Hélène n'eût pas le moindre droit de m'interroger.

— Je l'aurais pris sur moi la nuit dernière si ç'avait été le cas ! Ne soyez pas stupide !

— Alors, quel dessein servait-il ?

Je me tournai vers ma femme de chambre.

— C'est votre tour, à présent. Eh bien, Dale ? Quel dessein servait-il ?

— Notre préservation, répondit Dale. Car nous sommes dans un pays où d'honnêtes protestants sont qualifiés d'hérétiques. Et si les persécutions recommencent ? Si l'on nous emprisonne ? Le poison

nous servira à échapper aux flammes, à vous autant qu'à nous, madame, que Dieu nous en préserve. Brockley et moi, nous l'avons préparé la veille de notre départ de Greenwich. Quand vous nous avez permis de passer la nuit ensemble.

— Brockley est donc au courant ?

— C'est lui qui en a eu l'idée, madame. Nous avons volé des aiguilles d'if dans le jardin de la reine, le soir venu. J'avais peur, avoua-t-elle avec candeur. Tous ces buissons ténébreux, taillés en forme de chevaux et d'oiseaux gigantesques ! Dans le noir, on croirait presque qu'ils vont s'animer. Mais nous nous sommes procuré ce qu'il nous fallait et sommes retournés chez Roger. Nous avons préparé ce breuvage sur son brasero.

Je tendis une main impérieuse et Hélène me laissa prendre la fiole. Elle contenait de quoi tuer trois personnes. Je remis le bouchon en place.

— Vous voilà donc fixée, dis-je à la jeune fille. Cette potion nous permettra de connaître une issue rapide si l'on veut nous supplicier. C'est pour nous et nul autre. À l'avenir, abstenez-vous donc de toucher aux affaires d'autrui et de lancer des accusations ridicules. Compris ?

Hélène nous fixait, éberluée. On eût dit que nous venions d'ouvrir une fenêtre qui lui montrait une vue complètement inattendue de son propre monde. Elle ne parvenait pas à lui donner un sens. On lui avait trop bien fait la leçon. Elle ne pouvait que répéter les platitudes religieuses dont elle avait été nourrie.

— Comment vous croirais-je ? La vraie foi est à la portée de tous, il est vil de le nier ! Il vous suffit de l'accepter ; point n'est besoin de poison. Le bûcher ne sert qu'à sauver l'âme de ceux qui abandonnent Dieu et à remettre les égarés sur le droit chemin.

— Hélène, dis-je en rendant la fiole à Dale, j'ai le devoir de veiller sur vous. Toutefois, je crains fort de perdre patience si je vous entends encore employer ce ton sentencieux et supérieur. Je suis à deux doigts de m'emporter. Sortez d'ici. Allez dans votre chambre et dites à Jeanne de préparer vos bagages. Nous partirons pour Douceaux juste après le dîner. Et ne touchez plus à rien sans notre permission, sans quoi vous le regretterez.

Elle vit à mon expression que je le pensais et se sauva bien vite. Je m'assis au bord de mon lit, tremblante.

— Encore un peu, Dale, et je crois que je perdrai l'esprit.

Tout en rangeant le flacon dans sa sacoche de selle, elle observa :

— Ce ne peut être elle qui a fouillé nos affaires la première fois, madame. Elle n'était pas encore là. À moins ?...

— À moins que les deux actes soient liés ? La même personne en aurait donné l'ordre ?

— Je le pense, mais je n'en suis pas sûre... Tout est très confus.

— Là-dessus, vous avez raison. Eh bien, vous pourriez déjà apprendre par Jeanne si oui ou non elle a du fil blanc. Mais même dans ce cas... Oh, je m'y perds, moi aussi ! Partons d'ici, allons à Paris, puis rentrons vite chez nous !

Nous nous mîmes en route après le dîner, quoique avec moins de célérité que je l'eusse souhaité, car Hélène prolongea ses adieux à ses amies et nous fit attendre une demi-heure dans la cour. Ces effusions se conclurent par une dernière embrassade avec l'abbesse, sur le perron. Wilkins ne parut pas, à mon vif soulagement.

Dick Dodd avait été soigné à l'infirmerie et, malgré son bras en attelle, affirma qu'il pouvait chevaucher en tenant les rênes d'une main. Walter se posta à côté de son frère pour le protéger. Ils conservaient envers moi leur courtoisie habituelle, mais Searle me lançait des regards maussades comme s'il m'imputait leur défaite nocturne et leur réclusion dans la cave de Charpentier.

Notre petit groupe se trouvait augmenté de trois personnes, car j'avais accepté qu'Anthony Jenkinson nous accompagne à Douceaix avec Stephen Longman et Richard Deacon.

Il était habillé avec simplicité, d'une veste en peau de buffle usée, au col fripé. Elle ne lui allait guère mieux que ses hauts-de-chausses, empruntés, je crois, à Longman. En dépit de sa carrure imposante, il flottait dans ses vêtements. Cet effet négligé était voulu et lui donnait l'air étonnamment ordinaire. Il pourrait passer pour simple domestique, après tout.

À mi-chemin, nous rencontrâmes Luke et Henri Blanchard, accompagnés par un groupe incluant William Harvey et Mark Sweetapple, qui venaient nous chercher.

Je saluai mon beau-père avec froideur. Après avoir discuté davantage avec Brockley, me fiant à son bon sens, j'avais résolu de ne pas aborder le sujet de sa prétendue maladie et du rôle qu'il avait joué dans les plans de Cecil. Matthew était sauf et le mystérieux comportement de Blanchard était élucidé.

Selon Brockley, les deux fouilles de nos affaires n'avaient pas forcément de lien. La première avait pu être le fait des hommes de Cecil, cherchant un signe que j'étais en relation avec Matthew. Peu importait. Il me suffisait d'accomplir ma mission et de rentrer en Angleterre, après quoi je n'aurais plus rien à faire avec Blanchard ni Hélène. Ils sortiraient de ma vie, et c'en serait fini. Sans doute mon beau-père avait-il subi des pressions de la part de Cecil. Je me mettais à sa place ! Sans aller jusqu'à feindre une chaleureuse cordialité, je me montrerais polie et j'en resterais là.

Par bonheur, nous avions d'autres sujets de discussion. Blanchard avait reçu le message de l'abbesse, mais celui-ci manquait de détails et

Jenkinson et moi dûmes fournir quantité d'explications. Après nous avoir écoutés avec patience, Blanchard admit, le visage solennel et la voix sépulcrale, qu'en effet il avait été informé par Cecil de mon union avec Matthew de la Roche. Il comprenait mon désir de le revoir, cependant Matthew était, après tout, recherché par la justice et il espérait que je ne recommencerais pas.

Je ne risquai qu'une seule allusion au fait que je savais, déclarant d'un ton uni :

— J'ai deviné, la nuit dernière, que vous aviez eu vent de mon mariage avec Matthew. Je comprends bien des choses, à présent. Il est sain et sauf, cela me plaît à dire.

Mon beau-père parut chagrin mais, loin de poursuivre sur ce terrain, il demanda à Jenkinson des détails supplémentaires sur son rôle dans les événements de la nuit. Il avait entendu parler de ses exploits et l'admirait beaucoup.

Il exprima son horreur des Lions levantins et claqua légèrement la langue en comprenant que Jenkinson s'était rangé du côté de Matthew, pendant la bataille. Cependant, il déclara, magnanime, que messire Jenkinson ne pouvait se douter que ce faisant, il défendait un traître.

— Navré de vous offenser, Ursula, ajouta-t-il, mais c'est la vérité. D'ailleurs, vous le savez.

Je gardai le silence. Quel manque de délicatesse !

— Je suis sûr, observa-t-il, que messire Jenkinson s'est battu avec vaillance pour ce qu'il croyait être une noble cause. Il a montré un courage extraordinaire. J'espère, messire, que vous êtes enfin débarrassé de ces mécréants qui vous ont donné la chasse, et qu'ils ne vous importuneront plus.

« Ni nous non plus » était la conclusion implicite de cette dernière tirade.

Jenkinson, saisissant à demi-mot, affirma d'un air grave que ses poursuivants, s'il y en avait, devaient se trouver bien loin.

— Je pense que le danger est désormais minime. Puis-je, toutefois, vous demander de nous permettre à mes hommes et moi de voyager avec vous jusqu'à Douceaix ? Dame Ursula y a déjà consenti, mais nous ignorions que nous vous rencontrerions en chemin. Par précaution, nous souhaitons passer inaperçus, et quel meilleur moyen que de voyager en groupe ?

Blanchard hésita, mais il était très impressionné par la réputation de Jenkinson, et son indéniable force de caractère.

— Soyez les bienvenus, répondit-il avec civilité, tournant sa monture en direction de Douceaix.

Mon beau-père se plaça à ma hauteur tandis que nous avançons, et entreprit de me parler de la nuit passée. Il eut le front de me



demander si je savais pour quelle destination Matthew était parti.

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je, glaciale, sans prendre la peine d'ajouter : « Et dans le cas contraire, je ne vous le dirais pas. »

Je ne voulais plus discuter avec lui, juste en finir avec cette mission et regagner mon foyer.

Excepté que...

Le fait d'évoquer Matthew m'avait rappelé la nuit écoulée, et nos corps unis dans la tiède obscurité du lit à baldaquin.

Je n'étais plus certaine de savoir où se trouvait mon foyer.

## CHAPITRE XI

### *La reine serpent*

Nous atteignîmes Douceaux le soir même. Henri et Marguerite furent consternés par notre histoire, impressionnés et (un peu) alarmés par Jenkinson, qui leur apprit son identité. Ils réagirent avec étonnement à la révélation de mon mariage avec Matthew.

— Vous avez à faire un choix difficile, me dit Marguerite. Je prierai afin que la sagesse vous guide.

Henri parla peu, mais me contempla avec une compassion empreinte de gravité. C'étaient des personnes de cœur et je les appréciais, à l'inverse d'Hélène.

Nous patientâmes une journée, dans l'espoir que Dick, qui souffrait de son bras, se remettrait rapidement mais, bien qu'il n'y eût pas d'infection, Marguerite exigea qu'il se repose, par prudence. Nous décidâmes donc que, le lendemain, nous repartirions sans lui. Cela signifiait que les deux Dodd resteraient, puisque son frère ne voulait pas le quitter.

Des hommes de Cecil, seul resterait John Ryder. Ils ne jugeaient sans doute plus nécessaire de me serrer de près, ayant laissé filer Matthew, qui ne risquait guère de m'approcher à nouveau. Nous comptions encore assez de fines lames dans le groupe pour nous protéger contre les dangers habituels du chemin, car Jenkinson et ses hommes viendraient à Paris avec nous, puis, de là, descendraient la Seine en bateau.

— Je ne crois pas que les Lions me retrouvent, à supposer qu'ils me suivent à travers la France. J'ai bien dissimulé mes traces, assura le marchand à mon beau-père, qui accepta une fois encore, quoique toujours sceptique.

Cette scène se passa devant John Ryder, qui écouta avec un amusement visible. Une fois en route, il me confia que messire Blanchard ne voulait pas passer pour un couard aux yeux de l'intrépide Jenkinson.

— Mais, à mon avis, il tremble dans ses bottes.

— N'y a-t-il pas de quoi ? demandai-je. Je suis reconnaissante envers messire Jenkinson et heureuse de l'aider, néanmoins lui savoir

de tels ennemis me rend nerveuse.

— Et moi, c'est ce pays qui m'effraie, répliqua Ryder avec franchise. Les Lions sont le cadet de nos soucis ! Après Paris, nous aurons trois hommes de moins. J'ai recommandé à messire Blanchard de retourner en Angleterre par le chemin le plus court, sans reprendre *Le Pinson*. Si vous voulez savoir, madame, j'ai déjà dit aux Dodd d'aller à Nantes dès que Dick en aura la force, et de ne pas se soucier de nous.

Brockley, qui avançait juste derrière, l'approuva avec vigueur. Mieux valait faire diligence.

J'étais bien d'accord avec eux, sentiment qui se renforça d'heure en heure. La chevauchée vers Paris, longue de plusieurs jours, reste un des voyages les plus pénibles que j'aie jamais entrepris.

Pâques vint alors que nous étions sur les routes et nous n'y songeâmes même pas. Pour commencer, des tensions se faisaient sentir au sein du groupe. Il devint vite clair que, Jenkinson et ses deux compagnons ayant pris le parti de Matthew à l'auberge, les autres les considéraient tels des intrus. Searle, en particulier, refusait de leur parler et m'adressait à peine la parole. De mon côté, en dehors de John Ryder, si paternel et avisé qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer, et du joyeux Mark Sweetapple, je me défiais de mon escorte. Pour ce qui était de mon beau-père, je supportais avec difficulté sa compagnie tout en admettant la nécessité d'une trêve.

Quant à Hélène, elle me détestait et je le lui rendais bien, quoique j'eusse conscience de sa jeunesse et de son affliction. J'étais soulagée que Jeanne eût accepté de venir jusqu'à Paris. C'était une femme sensée, sincèrement attachée à sa maîtresse.

Avant de quitter l'abbaye, Dale avait demandé à Jeanne un peu de fil blanc, pour voir ce qui en résulterait. Cette dernière lui en avait aussitôt fourni, lui proposant une aiguille. Le fait était déjà assez intéressant ; sur la route, Jeanne s'arrangea pour se trouver à côté de moi et me présenta ses excuses pour le comportement de sa jeune maîtresse.

— Elle m'a raconté qu'elle avait fouillé dans vos affaires, sous prétexte de chercher du fil. Elle me dit presque tout, ma petite Hélène. Je m'en occupe depuis de nombreuses années. Je l'ai même suivie à l'abbaye. Je lui ai servi de mère. Ce qu'elle a fait n'est pas bien et je le lui ai dit. Elle a été poussée par une curiosité juvénile, un désir d'en savoir plus sur vous, madame, et je crains qu'elle n'ait inventé de sottes explications pour ce qu'elle a trouvé. Cette petite est d'une foi passionnée. Elle souhaiterait être nonne ou, à défaut, martyre, ajouta-t-elle avec un léger amusement. Je lui dis que je préférerais la voir mariée à un gentilhomme.

Elle faisait de son mieux pour arrondir les angles, mais notre

hostilité était trop profonde. Je m'acquitterais de mon devoir envers Hélène, puis je me réjouirais de ne plus la revoir.

Anthony Jenkinson me parla beaucoup, au cours de ce voyage, et fut un compagnon plus plaisant que les autres, en dépit de sa curiosité. Il avait appris quelques détails sur mon remariage et compris qu'on avait tendu un piège à Matthew, mais certains points l'intriguaient.

— Messire Blanchard dit que de la Roche est recherché en Angleterre pour trahison. Pourtant, vous étiez auprès de lui l'autre nuit, n'est-ce pas ? Et maintenant, vous repartez seule, sous le nom de Blanchard.

Comme toujours, je restai discrète sur mon travail pour Cecil. J'expliquai toutefois que, veuve depuis peu, j'avais épousé Matthew en Angleterre, puis m'en étais séparée en apprenant qu'il était impliqué dans un complot visant à remplacer notre reine par Marie Stuart. J'avouai que j'éprouvais toujours des sentiments pour lui.

J'éclaircis en outre mes relations avec messire Blanchard, et les raisons de ma venue en France – chaperonner Hélène et présenter les compliments d'Élisabeth à la reine Catherine.

— Quand j'ai reçu la lettre de Matthew, à Douceaix, je n'ai pu résister. Je le regrette, à présent.

La réaction du marchand ressembla beaucoup à celle d'Henri et Marguerite.

— Vous menez une vie difficile, dame Blanchard. Je prie que l'avenir vous réserve plus de joies. Je me garderai de vous conseiller. Vous êtes seule juge.

Je fus heureuse de sa sympathie et de sa discrétion. De prime abord, il m'avait fait l'effet d'un aventurier un peu fou, mais je découvrais de la solidité sous ce goût insouciant du danger.

Nous fûmes débarrassés de Searle avant d'arriver à Paris, en de terribles circonstances. Nos différends privés eussent suffi à nos yeux, or il nous fallait aussi compter avec ceux de la France. Ryder avait eu raison de s'en inquiéter.

Nous vîmes bientôt les signes de la tourmente : les réfugiés d'un village où les catholiques avaient été attaqués, puis le village lui-même, réduit en cendres, les rues jonchées de cadavres, et par trois fois nous trouvâmes la route barrée.

Les deux premières barrières étaient contrôlées par des officiers de l'armée catholique, soumise au gouvernement. Ils furent impressionnés par ma lettre d'introduction signée de la main d'Élisabeth et nous laissèrent passer. Mais la troisième fois, ce fut une autre histoire. Ce barrage-là, fait de troncs d'arbres jetés en travers d'une piste forestière, était tenu par six mercenaires huguenots au menton bleui par une barbe de plusieurs jours, et extrêmement agressifs.

Bien que nous fussions anglais, ce qui aurait dû nous valoir d'être traités en amis, nous fûmes très près d'être pendus haut et court en tant qu'espions, même si ce dont on nous accusait n'était pas clair du tout. Néanmoins, nous étions supérieurs en nombre, avec un rapport de presque deux contre un, et quand la situation s'envenima, les membres de notre escorte tirèrent leur épée et attaquèrent.

Par chance, les femmes avaient leur propre monture et ne les gênaient donc pas. Nous nous tîmes à l'écart pendant que le combat faisait rage jusqu'à ce que Ryder surgisse soudain de la mêlée et, rencontrant mon regard, s'écrie : « Allez ! » Je compris et entraînai vite Hélène, Dale et Jeanne dans les bois au-delà, puis de l'autre côté de la piste.

Hors d'haleine et tachés de sang, les hommes nous rejoignirent. Trois des ennemis avaient péri, les autres s'étaient enfuis. Mais nous souffrions de deux pertes, de notre côté. L'une était Deacon, le compagnon de Jenkinson, celui qui se battait comme un fauve. Sa souplesse féline ne l'avait pas sauvé cette fois-ci. L'autre était Searle. Deacon était mort sur le coup. Searle vivait encore et nous tentâmes de le soigner, mais il avait été transpercé et expira pendant que Jenkinson et Ryder tâchaient d'examiner l'étendue de sa blessure.

Nous ne voulions pas nous attarder, cependant nous prîmes le temps d'étendre les corps de nos ennemis avec un semblant de décence. Sans doute, ils auraient été relevés de leur poste sous peu ; leurs camarades veilleraient à les ensevelir. Nous prêtâmes tous main-forte. Hélène conserva un calme marmoréen. Jeanne lui dit que cette besogne ne convenait pas à une jeune fille, mais elle répondit que ce n'était que des calvinistes, après tout. Je me détournai de peur de prononcer des paroles inconvenantes devant des morts. Nous plaçâmes nos deux compagnons en travers de leur cheval, dans l'espoir de trouver un endroit tranquille où les inhumer.

Une lieue plus loin, nous tombâmes sur un autre hameau incendié, dont les quelques survivants s'étaient cachés dans les bois pendant l'attaque. L'un était le prêtre du village. Son église avait été brûlée en même temps que les maisons, « mais un sol consacré le reste quoi qu'il arrive », nous dit-il quand nous demandâmes si nous pouvions enterrer nos morts dans son cimetière.

Il n'était plus jeune mais, en dépit de ses cheveux gris et de la cataracte blanche qui voilait l'un de ses yeux, il était coriace. Nous l'avions trouvé en train d'organiser la pose de toits sur deux ou trois maisons afin d'avoir un abri. Nous expliquâmes que nous avions été victimes de huguenots. Hélène portait une croix d'argent, visible sous son manteau entrouvert. Il présuma sans doute que nous étions tous catholiques. Du moins, il ne posa pas la question et nous nous abstinmes de le détromper. Les hommes de notre groupe creusèrent

une large fosse, où Deacon et Searle furent étendus côte à côte.

Le prêtre récita le service funèbre, que je trouvai émouvant. J'avais à peine connu Deacon et n'avais pas éprouvé de sympathie pour Searle, néanmoins je pleurai sur eux, sur ces vies gâchées, avec leurs espoirs et leurs amours. En voyant mon beau-père pleurer aussi, je me sentie plus indulgente envers lui. Il n'était pas dénué d'humanité, semblait-il. Même Longman, si fort qu'il fût, avait les larmes aux yeux. Stephen Longman, capable de tuer un homme en le serrant dans ses bras, était en réalité une âme aimable et son visage large ne manquait pas d'attrait, dans son genre. Une solide amitié l'avait lié à Deacon.

Vraiment, un voyage détestable à tout égard, quoique Blanchard et moi fussions en meilleurs termes. Mais les aubergistes se méfiaient des étrangers et nous étions souvent mal nourris et courbatus après avoir couché sur de minces paillasses. Le seul bon côté fut que nous ne vîmes aucun signe des poursuivants de Jenkinson. Je ressentis un soulagement indescriptible quand, enfin, nous arrivâmes à Paris.

Si l'on m'avait posé la question, j'aurais défini la cour d'Angleterre comme le faite de la solennité et du protocole, et Élisabeth comme la plus auguste des souveraines.

Comparée à Catherine de Médicis, régente de France jusqu'à ce que le jeune roi Charles, alors dans sa douzième année, atteigne l'âge de raison, Élisabeth était d'un abord aussi facile qu'une marchande à son étal un jour de foire.

Nous allâmes tout droit chez l'ambassadeur anglais, Nicholas Throckmorton. Il avait le visage mince, des yeux bleus pénétrants et une barbiche blonde, en pointe, qui me rappelèrent un peu Cecil. De même que son air de lassitude. Il connaissait les procédures appropriées et se montra disposé à les entamer pour nous, mais il craignait qu'il ne nous faille attendre un peu.

— En raison de mes sympathies pour les huguenots, je ne suis pas bien en cour, nous apprit-il avec franchise.

Je lui avais révélé la réelle teneur de mon message. Cela aussi le rendit dubitatif.

— Je ne sais dans quelle mesure une offre de médiation d'Élisabeth sera bien accueillie. Néanmoins, vous avez vos ordres. Vous êtes dame d'honneur de la salle d'audience ? Un choix inhabituel, pour un émissaire royal.

Une dame de la salle d'audience ne représente pas grand-chose dans la hiérarchie de la cour. J'expliquai donc qu'Élisabeth souhaitait une messagère discrète, ce qu'il admit avec un hochement compréhensif du menton.

— Notre reine sait l'importance de resserrer les liens avec les autres souverains. Elle ne manque jamais une occasion, dit-il d'un ton

mi-respectueux, mi-indulgent. Votre venue en France lui en fournissait une, sans l'ombre d'un doute.

Il trouva à nous loger dans une résidence de la cour, fit savoir par la voie officielle qu'il désirait nous présenter à Sa Majesté la reine et nous apprit le lendemain que nous avions de la chance. La reine se trouvait en son palais de Saint-Germain, à l'ouest de Paris, et nous recevrait deux jours plus tard. Toutefois, nous devions être au fait de l'étiquette.

Il nous exposa alors les détails incroyables de la cérémonie de présentation. Nous dûmes répéter au préalable, comme si nous apprenions des pas de danse compliqués. Nous serions salués par tel et tel gentilshommes. Nous devrions parler à l'un, nous taire devant l'autre, faire la révérence ou nous incliner dans un cas, le faire un peu moins bas dans un autre, et pas du tout en cette autre circonstance. Faire ceci, éviter cela...

Je me rappelai ma présentation à Élisabeth. J'avais été dépassée par ce qui semblait maintenant de très simples instructions. Que se passait-il, à la cour de France, lorsque quelqu'un commettait une erreur ? Le coupable était-il aussitôt conduit à la ménagerie royale et jeté aux lions ?

Jenkinson se faisait toujours appeler Van Weede et restait dans l'ombre, de sorte que nous ne serions que trois à être présentés : Hélène, Luke Blanchard et moi. Accompagnés par Throckmorton et escortés par la suite de l'ambassadeur, nous partîmes le jour dit, en tenue d'apparat, dans un navire de louage sur la Seine. Ma jupe de dessus comportait l'habituelle poche secrète, mais je n'y cachais que ma bourse. J'avais laissé les crochets et ma dague dans ma tenue de voyage. J'allais me présenter devant une altesse royale. Je portais désormais les messages de la reine Élisabeth au grand jour, dans une pochette brodée.

La Seine est un fleuve sinueux. Dans son voyage vers l'ouest, entre Paris et la mer, elle trace tant de méandres que par moments elle coule en direction du nord. Saint-Germain se trouve sur sa rive gauche, sur un plateau, avec une petite ville en contrebas. Au nord, une forêt profonde occupe une grande boucle du fleuve.

La résidence était aussi splendide qu'intéressante : une forteresse mise au goût du jour. L'étage inférieur, avec ses murs épais, ses meurtrières et ses tours d'angle imposantes, était bâti pour soutenir un siège médiéval. Mais entre les tours s'élevait un palais aux larges fenêtres ornées de balcons, conçu pour des temps paisibles et une vie gracieuse. L'effet, combiné à la dimension du lieu, suggérait la puissance et le raffinement. Si habituée que je fusse aux palais d'Élisabeth, celui-ci me rendit nerveuse. À l'évidence, mon beau-père éprouvait la même sensation.

— Quel endroit ! s'exclama-t-il, mal à l'aise.

Cependant, malgré ses contraintes, la procédure se déroula sans encombre. On nous laissa entrer, on nous remit entre les mains d'un huissier, on nous guida au travers d'une cour et, à une autre porte, un nouvel officier nous reçut. Après quoi nous traversâmes des galeries et des antichambres merveilleusement décorées, changeant d'escorte à plusieurs reprises et souvent contraints d'attendre entre-temps. Throckmorton nous rappela ce que nous devons dire en fonction du protocole. Au bout d'une heure, nous arrivâmes devant la reine Catherine.

Elle siégeait au fond d'une longue salle ornée des plus remarquables tapisseries que j'eusse jamais vues. Leur thème était surtout biblique, mais elles vibraient de couleurs et certaines des silhouettes exprimaient une extrême volupté. La salle était éclairée, outre les fenêtres, par une multitude de lampes au pied doré, et des chandelles dans des torchères ciselées en spirale. Les courbes lisses invitaient la paume à les caresser, les cannelures à explorer leurs reliefs du bout des doigts, et chaque objet rutilait, comme s'il venait d'être poli.

Une foule se pressait, incluant une quarantaine de dames vêtues avec une élégance recherchée. Ici, le bon goût et la retenue en vigueur à Douceaux n'étaient pas de mise. J'avais prévu une robe pour l'occasion, en damas bleu brodé d'argent, avec un vertugadin raisonnable et une fraise bordée d'argent. Cette toilette m'avait paru assez belle pour faire tourner les têtes n'importe où. Au milieu des immenses paniers et des traînes froufrouantes, des manches bouffantes et des cols montant jusqu'aux oreilles, je me sentais telle une servante. Même Hélène faisait meilleure figure que moi, en raison de sa jeunesse. Pour elle, le blanc virginal rehaussé d'argent choisi par Marguerite semblait approprié.

Il était trop tard pour y remédier. Avec Throckmorton, nous remontâmes une allée couverte d'un tapis au milieu de la foule, pour saluer au pied de l'estrade, puis nous lever et baiser la main grasse qui se tendit vers chacun de nous tour à tour.

Cela me rappela étrangement ma présentation à Élisabeth. Catherine de Médicis était à l'opposé de la reine anglaise, non point tant parce qu'elle avait plus de quarante ans, était mariée et avait des enfants, mais de par sa nature même. Élisabeth évoquait une fée, or il n'y avait rien de magique chez Catherine de Médicis.

La première avait besoin de déployer des jupes immenses afin que le trône ne paraisse pas vide ; la seconde occupait presque chaque pouce du large siège. Élisabeth était pâle et avait les traits fins. Catherine avait une peau mate, luisante, aux pores dilatés ; son nez et ses lèvres étaient épais et ses yeux saillants.



Elle portait du violet surchargé de broderies d'or. Là encore, elle formait un curieux contraste avec notre reine. Pour les audiences officielles, Élisabeth disposait d'une garde-robe somptueuse qui, sur elle, ressemblait aux défenses d'une citadelle. Ceux qui la connaissaient savaient aussi combien elle avait conscience de sa jeunesse, de sa fragilité. Elle se sentait vulnérable.

La splendeur de Catherine, en revanche, était agressive. Elle disait : « C'est moi qui gouverne. Prenez garde ! »

Je pris donc garde. Catherine de Médicis avait la réputation d'être à la fois subtile et implacable. Dans certains milieux, on l'appelait « la reine serpent ». Moi, l'émissaire d'Élisabeth, plongeant mon regard dans ses yeux, je ne me sentais pas de taille.

J'étais aussi un peu souffrante, quoique la raison fût un soulagement. En m'éveillant ce matin-là, j'avais constaté que mes dernières retrouvailles avec Matthew n'auraient pas de conséquences. Pas d'enfant ni de fausse couche, cette fois. Mais je me sentais mal et j'éprouvais une douleur lancinante dans le ventre.

Nous avions été annoncés, toutefois Nicholas Throckmorton nous présenta plus en détail. Il se montrait obséquieux. En vérité, Catherine de Médicis ne marquait pas grande considération à notre ambassadeur protestant. Détournant ostensiblement les yeux, elle contempla le crucifix en argent d'Hélène, qui plongea dans une nouvelle révérence. La reine mère déclara alors que c'était un plaisir d'accueillir à la cour une charmante jeune fille, à l'évidence très pieuse. Les courtisans alignés de part et d'autre du trône murmurèrent leur assentiment. « S'ils savaient ! » pensai-je avec amertume. Je me demandai quel goût reflétaient les tapisseries voluptueuses et les appliques en or, sur les murs. J'aurais parié que ce n'était pas celui de Catherine, mais qu'ils trahissaient l'influence de la célèbre maîtresse de son époux, Diane de Poitiers.

Je portais à dessein la bague d'Élisabeth. Quand ce fut mon tour de prendre le bout des doigts royaux dans les miens pour les effleurer des lèvres, je fis en sorte que Catherine la vît.

— Voilà un bel anneau, madame, me dit-elle sans que je pusse savoir si elle connaissait sa signification.

Entre mon inconfort physique et mon extrême nervosité, je dus paraître mal à l'aise, car soudain la reine me sourit.

— Inutile d'avoir peur. Tous les hôtes sont en sécurité dans notre cour, et nous honorons les messagers de notre chère sœur d'Angleterre.

Ses yeux plongèrent dans les miens et me firent comprendre qu'elle avait reconnu la bague.

— Car vous nous apportez un message, n'est-ce pas ? affirma-t-elle.

Elle parlait français avec un fort accent italien. Sa voix était un

contralto mélodieux, et malgré sa vilaine dentition, son sourire possédait un charme irrésistible. Je le lui rendis et j'aurais ouvert ma pochette si un jeune courtisan n'était apparu près de moi, la main tendue.

— S'il s'agit d'une lettre, vous devez me la remettre en premier. Je la donnerai à Sa Majesté quand je serai sûr qu'elle est inoffensive. Telle est la règle.

Sa voix m'était familière. Je levai la tête et découvris les yeux vairons et les traits froids du seigneur Gaston de Clairpont, que j'avais vu pour la dernière fois au *Cheval d'or*.

Cependant, il ne fit pas allusion à notre précédente rencontre, mais ajouta d'un ton sec :

— Je suis responsable de la sécurité personnelle de Sa Majesté. Je dois examiner tout ce que vous souhaitez lui présenter.

Je tirai mes deux missives et choisis le message privé d'Élisabeth.

— Voici. Néanmoins, mes instructions étaient de le remettre en main propre, répondis-je.

Nicholas Throckmorton frémit d'indignation devant cette insulte implicite, et pourtant il se tut. Catherine déclara que Clairpont accomplissait sa tâche de façon admirable, mais que dame Blanchard ne craignait pas de toucher la lettre, même dégantée.

— Cela étant, nous sommes convaincue que nous pouvons en faire autant. Nous ne soupçonnons pas notre sœur d'Angleterre de nous souhaiter du mal ; en tout cas, point n'est besoin d'isoler la lettre afin de s'assurer qu'elle n'est pas empoisonnée.

Clairpont s'inclina avec grâce et Catherine m'adressa à nouveau ce sourire étonnant.

— Nous prendrons ce message. Il nous le remettra sur-le-champ, madame. Vous pouvez le lui donner.

Clairpont salua, puis positionna ses pieds avec le même soin qu'un danseur et me prit la lettre. Je fus heureuse d'être débarrassée de cette responsabilité.

Catherine rompit le sceau, remarquant qu'elle reconnaissait l'écriture élégante de sa sœur Élisabeth. Elle lut, les sourcils froncés.

— Étrange. La voie diplomatique habituelle aurait suffi, à mon avis. Mais peu importe. Nous parcourrons cela tout à loisir plus tard.

Cela semblait une réponse nonchalante, pour une offre qu'Élisabeth avait jugée cruciale. Mais peut-être Catherine ne voulait-elle pas en révéler l'importance en public. J'examinai ce visage laid et intelligent d'où émanait tant de vitalité, et je sentis que sa réputation d'astuce n'était pas usurpée. Elle avait usé de subtilité pour me signifier qu'elle connaissait le sens de ma bague ; elle pouvait fort bien y recourir à nouveau.

Puissance et subtilité : une alliance intimidante. Mais il devait

falloir beaucoup d'habileté pour régner sur ce pays et maintenir l'ordre à la cour.

Je précisai, non sans nervosité :

— Je vous présente aussi les compliments de la reine Élisabeth, ses espoirs que vous soyez en bonne santé et que la France connaisse bientôt à nouveau la paix.

Elle sourit.

— Nous remercions notre sœur royale pour ses bons souhaits. Ses espoirs reflètent les nôtres. Soyez la bienvenue à Paris, madame Blanchard. Vous aussi, seigneur Blanchard et demoiselle Hélène. Pendant votre séjour, nous devons vous montrer que, malgré cette époque troublée, la vie continue et qu'il reste des événements heureux à célébrer. Après-demain, l'une de nos dames sera mariée à la chapelle et un banquet suivra, en son honneur. Vous y assisterez. Vous ferez quérir vos effets et vos serviteurs, et l'on vous trouvera des appartements à Saint-Germain. Nous gageons que, de la sorte, vous emporterez dans votre pays des souvenirs joyeux et une bonne impression de la France.

C'était un ordre, non une invitation. Et l'audience était terminée.

On nous guida en sens inverse à travers des galeries et des antichambres, jusqu'à une pièce où l'on nous offrit une collation. Un certain nombre de dignitaires nous accompagnèrent, et nous nous trouvâmes engagés dans une conversation polie. Throckmorton s'employa à montrer les raffinements de la décoration à Hélène et à répondre à ses questions sur la cour, qui paraissait l'avoir impressionnée. De même que le seigneur de Clairpont.

— Qui était le jeune homme qui a passé la lettre à la reine mère ? Il était très beau.

« Bonté divine ! pensai-je. Cette fille est humaine, après tout ! » Je n'avais pas grande opinion de son goût, mais bien que la froideur du gentilhomme lui ôtât tout attrait à mes yeux, il était certes élégant. Je me demandai si le cousin Edward était devenu élégant, lui aussi, mais j'en doutai. Il avait la carrure épaisse de mon oncle. Hélène allait au-devant d'une déception.

Throckmorton était bien renseigné sur Clairpont et sur sa position à la cour. Il donna donc les explications désirées à Hélène. Mes maux de ventre s'étaient estompés, mais je me sentais encore lasse. J'allai m'asseoir dans l'embrasement d'une fenêtre et trouvai mon beau-père près de moi.

— Je viens d'entendre Hélène poser des questions sur Clairpont, dit-il. Elle ne devrait pas s'intéresser à un autre que son fiancé.

Pendant le voyage, j'avais repris l'habitude de soutenir une conversation normale avec lui.

— Elle l'oubliera vite, en Angleterre, quand elle préparera ses propres noces. Au moins, nous savons à présent qu'elle remarque les jeunes gens.

— Il est vrai. Je l'admets, je commençais à craindre que seule la religion n'occupe son esprit.

— Le mariage auquel nous allons assister l'incitera peut-être à penser au sien.

— Espérons-le ! Quoique j'eusse préféré partir pour l'Angleterre demain, avoua Blanchard avec inquiétude. Il me déplait de tarder pour assister aux noces de parfaits inconnus. Enfin, nous pouvons tout de même nous organiser. Si nous trouvons un navire pour descendre la Seine, d'après Ryder nous devrions le prendre et oublier *Le Pinson*.

— Ce serait bien avisé, approuvai-je.

— Le temps est favorable, déclara mon beau-père, avant de soupirer : Mon séjour en France ne s'est pas du tout passé tel que je l'espérais. Je ne m'attendais pas qu'il fût si mouvementé. Enfin, avec de la chance, nous serons chez nous dans une semaine.

## CHAPITRE XII

### *Les noces*

Throckmorton envoya un message à Paris pour faire venir le reste de notre groupe. Jenkinson et Longman nous rejoignirent aussi. Mon beau-père, voyant plusieurs navires ancrés à Saint-Germain, s'était vite renseigné et en avait trouvé un partant pour l'Angleterre, et qui pouvait nous emmener. Nous convînmes de proposer à Jenkinson de voyager avec nous.

Il arriva, l'air enchanté.

— Un nouveau déplacement m'aidera à brouiller les pistes. Je ne dois pas m'endormir sur mes lauriers en raison de mon succès à Saint-Marc. Pauvre Silvius Portinari !

La tête inclinée et les yeux noirs brillant, il ressemblait plus que jamais à un rouge-gorge qui vient d'avaler un ver bien juteux.

— À quel dilemme il a été confronté ! Soit il attendait des renforts sans être sûr de leur arrivée – ce qui me donnait une chance de m'esquiver –, soit il acceptait de se salir les mains. Combien la décision dut être pénible !

Il parlait d'un ton presque compatissant, comme si, mû par la commisération, il répugnait à voir son prochain dans l'embarras.

— Eh bien, il a choisi de s'en mêler, reprit le marchand, et il y a perdu la vie. Mais cela n'exclut pas l'arrivée de renforts. Le gaillard de Marseille était formel sur ce point. Mieux vaut pour moi rester vigilant. Portinari a dû faire son possible pour leur faciliter la tâche en semant des messages qui signalaient mon passage. Si lui m'a trouvé, d'autres en feront autant. Mes poursuivants pourraient aussi augmenter leur nombre en recrutant sur place. Ils ont des relations dans les grandes villes, où ils se procureront peut-être des hommes de main, cependant ce n'est pas toujours aussi simple. On ne loue pas les services d'un assassin comme on achète une selle de cheval.

John Ryder, qui était avec nous, laissa échapper un reniflement amusé et mon beau-père convint d'une voix étranglée qu'en effet, les deux étaient un peu différents.

Jenkinson secoua la tête avec gravité.

— Je réprouve la négligence, surtout la mienne, et j'ai commis

certaines erreurs. S'ils suivent mes traces jusqu'à Saint-Marc, mes poursuivants découvriront le sort échu à Portinari et à son compagnon. Des messages leur auront peut-être révélé que je me fais appeler Van Weede. S'ils apprennent qu'un homme nommé ainsi a été hébergé à l'abbaye après l'incendie, puis est parti pour Douceaix le lendemain, le danger me talonne. Henri Blanchard connaît la vérité et ne livrera aucune information, mais les serviteurs et les villageois peuvent être soudoyés. J'aurais dû changer de nom. Maudit soit mon manque de précaution !

— Je suis bien aise d'entendre que vous êtes faillible ! déclara Blanchard, sardonique.

— Mais je ne peux me le permettre ! Un tel luxe me coûterait la vie ! Je suis très heureux d'être venu à Saint-Germain et je vous en remercie. Vous avez donc trouvé un navire ! Quand part-il ?

— Deux jours après les noces, qui seront célébrées demain, répondis-je. L'attente ne sera plus très longue.

Throckmorton avait loué une maison, dans la ville au pied du château, et fut en mesure de nous recommander un bon logis. Jenkinson et la plupart des hommes s'installèrent donc en ville. Harvey et Blanchard partageaient une chambre dans la suite qu'on nous avait octroyée, dans une des tours. Ces appartements étaient vides, car le gentilhomme qui les avait occupés était allé rejoindre le maréchal de France et l'armée catholique, envoyant sa famille à l'étranger le temps que la paix revienne.

Ce privilège s'accompagnait du droit de manger dans une salle réservée aux invités, ou d'envoyer nos serviteurs chercher de la nourriture aux cuisines. Nous disposions de trois pièces de belle taille : deux chambres à coucher, une pour mon beau-père et Harvey, une autre pour les femmes et, entre les deux, un bureau pourvu de sièges. Les fenêtres surplombaient la Seine, mais la chambre des femmes donnait aussi sur la forêt, au nord.

Je voulais que Brockley reste à proximité ; il trouva un lit, en haut d'une grange, parmi d'autres palefreniers. En apprenant que les serviteurs du palais étaient en effervescence à cause du banquet, il offrit son aide et revint nous faire un compte rendu très divertissant de ces préparatifs.

— Tout à fait étonnant, madame. La mariée n'est qu'une dame d'honneur : je me demande ce qu'on ferait pour une princesse ! On voit partout des rubans de satin et des bannières en soie, et les cuisiniers s'affolent, car il doit y avoir un gâteau géant d'où s'échapperont des oiseaux chanteurs lorsqu'on soulèvera la garniture ; or à la première tentative pour confectionner une croûte assez grande, celle-ci est tombée en miettes. Il y aura aussi des guirlandes de fleurs printanières ; les servantes sortiront à l'aube pour en cueillir.

— Tout cela paraît charmant, dit Dale, les yeux embués de larmes. Jeanne et moi devrions aller jeter un coup d'œil, si nous le pouvons.

— En ce cas, il me faut vous avertir, déclara Brockley d'un air pincé. Sur la table d'honneur, celle des mariés, se trouvera un jouet mécanique.

Au ton de sa voix, il aurait pu évoquer une limace géante ou un monceau de fumier. Je haussai des sourcils interrogateurs.

— En soi, c'est ingénieux, continua-t-il. Il représente deux chevaux en bronze, hauts de deux pieds. Quand on remonte le mécanisme, j'ai le regret de dire qu'ils font ce que font les chevaux pour perpétuer leur espèce. Comme ornement de table – ou de tout autre endroit –, je ne trouve pas cela respectable.

— Je vous remercie de nous avoir prévenues, Brockley, répondis-je, réprimant un rire. J'essaierai de ne pas trop m'offusquer.

— Il y aurait de quoi, madame. On ne verrait jamais pareille chose à la cour de la reine Élisabeth. Je serai heureux de partir d'ici.

— Nous embarquons dans deux jours, assurai-je. Même avec des vents contraires, nous serons bientôt rentrés.

Jenkinson ne venait pas au banquet, mais il nous fournit un présent pour la mariée : une broche dorée en forme d'oiseau, à l'œil de rubis et à la queue sertie de turquoises.

— Je l'ai achetée à un bijoutier persan, raconta-t-il. Je ne refuse jamais pareille aubaine lorsqu'elle se présente. Au cours des longs voyages sur des terres étrangères, ces quelques babioles sont plus utiles que l'argent. Si ma voix n'est pas assez douce pour convaincre les gardes de me laisser franchir une frontière ou pénétrer dans une maison, un petit oiseau à l'œil de rubis plaide ma cause.

Brockley était impressionné à juste titre par la splendeur de l'événement. La cérémonie à la chapelle, le lendemain matin, fut lente et digne ; les invités qui s'y pressaient déployaient une telle magnificence de soie, de velours et de bijoux, de collerettes et de vertugadins, de manches flottantes et d'amples manteaux, que la congrégation semblait composée davantage de vêtements que d'humains. Les futurs mariés étaient habillés avec plus de simplicité, lui en velours rouge, elle en brocart bleu et crème.

Le service fut suivi d'une longue parade vers la salle du banquet, et d'une interminable réception jusqu'à ce qu'enfin les trompettes annoncent l'arrivée de la reine Catherine, qui vint, en compagnie du jeune roi Charles, prendre place à une table séparée. En voyant les mets servis, je ne fus pas surprise que les cuisiniers aient cru devenir fous. On avait exigé d'eux des miracles, et ils avaient réussi. Nous admirâmes des merveilles en sucre filé, une reproduction complète de

Saint-Germain en massepain, et le gâteau promis, rempli d'oiseaux qui s'envolèrent, pépian et gazouillant, pour se percher sur les lampes, les bannières et les piliers aux moulures et aux dorures exquises.

Il y eut certes quelques fausses notes. Les chevaux mécaniques qui avaient scandalisé Brockley s'enrayèrent en pleine action, provoquant les exclamations et les sifflements d'une assemblée déjà égayée par l'excellent vin, puis les oiseaux s'oublèrent, probablement de frayeur.

Et bien qu'on eût dit que la cour entière se pressait dans la salle du banquet, ce n'était pas le cas. De temps à autre, des messages étaient apportés à des hôtes, y compris à Nicholas Throckmorton, qui était assis près de l'estrade. À un certain moment, un groupe de jeunes gentilshommes éméchés tenta de forcer le passage ; le seigneur de Clairpont se leva alors et alla aider les gardes à s'en débarrasser. Il revint rapidement, mais fut appelé à nouveau cinq minutes plus tard. L'homme chargé de la sécurité royale ne connaissait jamais de repos.

Une deuxième sorte de vin circula et, en bout de table, quelqu'un entama un discours. Nous n'étions pas assis avec Throckmorton mais plus au fond, si bien que je ne pus comprendre ni voir qui parlait, mais je pensais que c'était le père de la mariée. Je savourai mon vin, songeant que c'était mon premier moment agréable depuis que j'avais posé le pied sur le sol de France.

Encline à la mansuétude, je me tournai vers Hélène et lui demandai si elle s'amusait.

— Naturellement, madame, répondit-elle d'un air guindé, sans un sourire.

Oh ! Enfin, très bientôt, nous serions tous en Angleterre et je serais libre de lui fausser compagnie.

— Nous ne pourrions organiser une fête aussi grandiose pour vous, mais nous ferons de notre mieux, lui promit Luke Blanchard, assis de l'autre côté et d'humeur joviale. On sera en été et, s'il fait beau, nous mettrons des lanternes au-dehors. Peut-être un soir de pleine lune, en espérant que le ciel soit dégagé. Qu'en dites-vous ?

Ce qu'en dit Hélène, je ne l'entendis pas, car au même moment un grand tapage résonna à la porte et, soudain, je vis Brockley qui discutait avec les gardes. Je me levai et il m'aperçut. Je fis signe qu'on le laisse passer. Il vint à grands pas, puis se mit à courir entre les tables. J'allai à sa rencontre.

— Brockley ?

Il était livide et ses yeux hagards m'horrifièrent, car je ne l'avais jamais vu ainsi.

— Dame Blanchard, venez vite !

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ?

Incapable de parler, il me prit par le coude et me tira presque vers la porte. Les têtes se tournèrent, les gens nous fixèrent. Il y eut



quelques rires et des commentaires étouffés. J'eus conscience que, derrière moi, Hélène et mon beau-père nous suivaient. Je ne cessais de répéter : « Brockley, qu'y a-t-il ? », mais il ne répondit pas avant de m'avoir entraînée loin des gardes à la porte, dans l'antichambre. Alors il dit avec frénésie :

— Madame, c'est Fran ! Oh, Dieu, c'est terrible !

— De quoi parlez-vous ? interrogea Blanchard, qui nous avait rattrapés, Hélène sur ses talons.

— Des hommes sont venus fouiller vos appartements, expliqua Brockley, nous pressant d'avancer dans les couloirs et les escaliers qui conduisaient à notre suite. Fran était là-bas, et Jeanne aussi. Fran a dit qu'on devait aller vous chercher, que vous deviez être présente, en vain. Ils n'ont pas voulu la laisser sortir. Mais Jeanne a pu partir et m'a prévenu. Le temps que j'arrive... Non, je ne peux pas le croire !

Il pleurait presque.

— Brockley ? fis-je pour l'encourager.

— Ils avaient fouillé toutes vos affaires et découvert la fiole de poison dans la sacoche de Fran. Je les ai trouvés en train de l'arrêter. Elle est soupçonnée de tentative de meurtre contre la reine mère, le jeune roi, peut-être les deux. Dire que c'est moi qui ai eu l'idée d'apporter le poison ! Oh, mon Dieu, madame, ils ont emmené Fran !

— Du poison ? Que veut dire cette histoire ? interrogea Blanchard.

Tandis que nous montions en hâte le dernier escalier, je lui donnai une rapide explication, précisant qu'Hélène aussi avait vu cette fiole.

Nous arrivâmes chez nous. Nous étions revenus là d'instinct, je pense, désirant parler en privé et décider d'une stratégie. Mais la porte était grande ouverte et il n'était pas question d'intimité. La pièce était bondée. Jeanne était assise, tremblante. Deux gardes casqués se tenaient côte à côte derrière le bureau, où, les yeux fixés sur nous, était installé le seigneur de Clairpont.

Nous nous mîmes tous à parler en même temps, mais Clairpont leva la main pour réclamer le silence et nous nous tûmes, intimidés par son attitude glaciale et la présence de ses gardes. Seul Brockley balbutia :

— Ma femme... Ma femme !

Puis sa voix mourut.

— Je parlerai en anglais, annonça Clairpont, de sorte que vous compreniez tous. Je crois savoir que même la servante Jeanne pourra suivre.

Jamais je n'aurais pensé qu'il connaissait l'anglais, tant il était Français jusqu'au bout des ongles, mais il s'avéra qu'il le parlait couramment.

— J'ai attendu parce que la suspecte est à votre service, dame Blanchard, et que vous pourrez peut-être éclaircir certains points.

Veillez tous vous asseoir.

— Cette accusation n'a aucun sens ! répliquai-je, retrouvant ma voix. J'ai entendu de quoi il s'agit : une tentative de régicide ! Comment peut-on imaginer une chose pareille ?

— Comment imaginer, riposta Clairpont, qu'on entre dans une résidence royale avec du poison dans ses bagages ? Un geste bien téméraire, à mon avis, en ces temps où tout puissant pourrait être une cible. Mais je vous en prie, asseyez-vous donc. J'ai fait quérir du vin.

— Du vin ?

Mon beau-père, le visage de cendre, devait craindre que l'arrestation d'une personne de notre groupe laissât présager notre emprisonnement à tous. La même idée m'avait traversée. Mais il s'efforçait d'affronter la situation avec un courage digne d'admiration.

— Est-ce une visite de courtoisie, messire ? demanda-t-il.

— Non. Mais il faut rester civilisé, n'est-ce pas ? Ah, voici !

En effet, un page était arrivé avec un plateau chargé de coupes et d'un flacon. Dans un silence hébété, prenant place sur les sièges divers, nous le laissâmes servir. Quand il fut parti, je pris la parole.

— Ma femme de chambre conservait du poison au cas où nous courrions un danger, elle, son époux ou moi-même. Elle redoutait de venir en France. C'est une protestante très pieuse et, il n'y a pas si longtemps, on persécutait les gens comme elle, ici.

— C'était mon idée, et non la sienne ! éclata Brockley. J'avais peur pour elle, pour nous tous, si vous tenez à le savoir.

— Vraiment ? répondit Clairpont, froid et incrédule. Mais les persécutions, pour reprendre votre terme, ont pris fin par décret royal.

— Tout peut arriver dans un pays en guerre ! Je vous dis que c'était mon idée ! protesta Brockley, furieux. Arrêtez-moi et libérez Fran !

— Votre esprit chevaleresque vous honore, messire, néanmoins aucun soupçon ne pèse sur vous. On sait certaines choses à votre sujet. Vous jouissez d'une bonne réputation, apprenez-le.

— Ce que je ne puis comprendre, dis-je très vite, c'est pourquoi nous ne sommes pas tous arrêtés.

Cette sombre perspective m'effrayait autant que Blanchard. Mieux valait ne pas garder ce poids sur le cœur.

— Vous, madame, êtes l'émissaire de Sa Majesté la reine Élisabeth. Les souveraines comme les nôtres ne cherchent pas à s'empoisonner. En outre, elles choisissent avec prudence leurs messagers. Le seigneur Blanchard et vous-même ne faites donc l'objet d'aucun soupçon.

Ce monde est méchant, plein de duplicité, et il arrive même aux reines de s'abuser sur la nature de ceux qui les servent. Notre immunité me semblait reposer sur de bien maigres preuves, et celle de Brockley sur rien du tout. Clairpont le savait. Une fois de plus, j'eus

l'impression d'être entourée de mystère, de me tenir sur un terrain qui risquait de céder à tout moment, m'entraînant dans un précipice. Ou une oubliette. Je compris soudain qu'il valait mieux ne pas insister, car Clairpont pouvait encore se raviser. Je gardai donc le silence et mon beau-père eut la sagesse d'en faire autant.

Clairpont sourit.

— Nous n'avons, en revanche, aucune information sur Fran Brockley, ou Dale, comme elle est parfois appelée, hormis son ardeur pour sa foi. Elle aurait pu être persuadée de coopérer. Voire soudoyée, ou menacée par un ennemi de notre maison royale, soit en Angleterre, soit après son arrivée en France.

— C'est une femme simple et honnête ! s'écria Brockley. Puisque je vous dis que c'est moi qui...

— Je le répète, ces sentiments sont tout à votre honneur.

Brockley poussa un juron.

— Tout cela est absurde, intervint Blanchard, passant des doigts nerveux dans ses cheveux gris. Comment une humble femme de chambre pourrait-elle verser du poison dans la nourriture ou la boisson d'un membre de la famille royale ?

— Croyez-moi, les serviteurs sont souvent les mieux placés. Ils entrent dans les cuisines, envoyés par leur maître, et peuvent même donner un coup de main en cas d'urgence – Brockley a bien aidé à préparer la salle du banquet, aujourd'hui ! Il est alors possible d'observer quels plats vont être servis à la table royale. D'en profiter pour administrer quelque substance. La famille royale dispose de goûteurs, certes, néanmoins ceux-ci ne constituent pas une protection absolue. Les effets d'un poison ne sont pas toujours immédiats.

— C'est de la folie ! dis-je, désespérée.

— Une totale ineptie, soutint avec vaillance mon beau-père, volant à ma rescousse.

— Peut-être, dame Blanchard, poursuivit Clairpont sans se laisser troubler, voudrez-vous bien répondre à quelques questions.

Il m'interrogea pendant une demi-heure, ne s'adressant qu'à moi. Les autres reçurent ordre de garder le silence. Hélène et Jeanne, assises l'une près de l'autre, écoutaient, les yeux ronds. Blanchard bouillait de rage contenue. Au milieu de tout cela, William Harvey vint reprendre son service auprès de son maître. Il contempla la scène avec stupéfaction, reçut de brèves explications et s'assit à son tour, effaré. Brockley, qui s'était rencogné au fond du siège de la fenêtre, accablé de chagrin, tenta plusieurs fois d'intervenir, en vain.

— Le témoignage de l'époux ne peut être pris en compte. De plus, vous en savez peut-être moins que vous ne le pensez. Nous n'ignorons pas que la femme Dale et vous êtes mariés depuis peu. Dame Blanchard, reprenons.

Encore d'interminables questions. Que savais-je au juste sur Dale ? Depuis combien de temps l'employais-je ? Qui étaient ses amis ? En Angleterre, quel culte suivions-nous ?

Je fis de mon mieux, mais c'était difficile. Clairpont avait l'habitude déplaisante d'inférer que tout ce que j'ignorais au sujet de ma femme de chambre était, nécessairement, en sa défaveur.

Donc, j'en savais fort peu concernant sa famille ? Et je ne connaissais pas ses amis ? Je n'eus pas à donner mon opinion sur son antipapisme virulent, car elle l'avait exprimé ouvertement au *Cheval d'or*. En mon for intérieur, je maudissais son impulsivité. J'avais pourtant tenté de l'avertir ! Clairpont persévérerait. Aurait-elle pu, en Angleterre ou en France, avoir des accointances avec un représentant secret des huguenots ? Pouvais-je jurer sur la croix qu'il n'en était rien ? Oh, cela me paraissait improbable au plus haut point ? Mais je ne pouvais jurer ?... Il pensait que non, en effet. Pouvais-je au moins lui dire ?...

Je me battais pour Dale, et je savais que je perdais. À la fin, je déclarai :

— Je veux la voir. Où est-elle ?

— Je ne puis le permettre, madame.

— Et son mari ? Peut-il lui rendre visite ?

— Pas avant qu'elle ait été interrogée.

Je frissonnai. Dale était en état d'arrestation. Elle ne subirait pas le genre d'interrogatoire auquel je venais d'être soumise.

— Monseigneur, dit soudain Blanchard, vous considérez-vous comme un homme d'honneur ?

— Naturellement, répondit Clairpont, un peu surpris.

— Et, en tant que tel, vous sentez-vous des obligations envers ceux que vous employez ?

Clairpont plissa les yeux.

— Certes.

— En ce cas, vous comprendrez que dame Blanchard souhaite voir sa servante et lui offrir un peu de réconfort. Je ne saisis pas en quoi cela nuirait à la procédure, et dame Blanchard se conduirait honorablement envers sa femme de chambre.

— Et Brockley envers son épouse, soulignai-je. Monseigneur, de grâce !

— En ce moment, répondit Clairpont, la cause catholique cherche à armer et à nourrir ses soldats. Je pourrais peut-être considérer d'un œil favorable une requête raisonnable, appuyée par une contribution suffisante...

Glacée par tant de cynisme, j'allai dans ma chambre et pris tout l'argent dont je pensais pouvoir me passer. Blanchard tergiversa, puis envoya Harvey chercher sa propre cassette, fermée à clef. Deux

poignées de pièces d'or changèrent de main. Quinze minutes plus tard, nous avançons dans les entrailles du château, vers les cachots. Où Dale était prisonnière.

J'avais déjà vu des cachots, mais celui-ci était pire. La cellule, jusqu'à laquelle nous fûmes escortés par Clairpont, les deux gardes et un porte-clefs, se trouvait dans un couloir fétide éclairé par une lucarne grillagée et, provisoirement, par la torche du geôlier. On ne nous permit pas d'entrer, et nous pûmes seulement voir Dale à travers une petite ouverture à barreaux dans la porte. Elle tendait les mains vers nous, et Brockley et elle pleuraient parce que les gardes refusaient qu'ils se touchent. Elle nous dit, en sanglotant, que le cachot était minuscule, qu'elle n'avait pas de lit, rien que de la paille et une couverture crasseuse, et que les murs suintaient d'humidité.

— Je mourrai si on me laisse ici ! Oh, Roger ! Madame ! J'ai tellement peur !

— Nous vous sortirons de là, promis-je. Tout ira bien, Dale.

— Ils disent que j'ai voulu empoisonner la reine et que, même s'ils ne peuvent le prouver, ils me jugeront pour... pour...

— Pour hérésie, termina Clairpont.

Dale hurla et secoua les barreaux de désespoir.

— Nous prions pour vous, assura mon beau-père. Nous sommes tous de votre côté. J'ai l'impression de me retrouver dans un monde de fous, ajouta-t-il à mon adresse. Cela ne peut être réel.

Hélène dit avec empressement, en anglais :

— Mais, Dale, si vous embrassiez la vraie foi, je suis sûre...

— Oui, dis tout ce qu'ils voudront, Dale, tout ce qui pourra te sauver, la supplia Brockley.

— J'y suis prête, mais ils me tueront quand même, je le sais ! gémit-elle.

Et comment la tueraient-ils ? Je n'osai l'imaginer. Je me tournai vers Clairpont.

— Pourquoi agissez-vous ainsi ? Vous ne pouvez croire qu'il y ait une once de vérité dans cette accusation ridicule !

— Nous saurons la faire apparaître au grand jour.

— Cela signifie-t-il ce que je crains ? Vous forcerez cette malheureuse à avouer coûte que coûte, mais ce ne sera pas la vérité !

Il haussa les épaules. Je sus que si je posai la main sur sa peau nue, elle serait froide comme de la glace.

— Je suis un loyal serviteur de Sa Majesté la reine Catherine et de la cause catholique. J'extirperai leurs ennemis où que je les trouve. Il se peut que des innocents souffrent parfois avec les coupables. Des catholiques innocents ont déjà été assassinés par les huguenots, n'est-ce pas ? Cela arrive, en temps de guerre.

Il avait parlé en français, cette fois, et Dale, le visage pressé contre les barreaux, l'entendait mais ne pouvait le comprendre. Ses yeux terrorisés me demandaient ce qu'il disait, m'implorait de lui répondre qu'il admettait son erreur.

Mais je ne le pouvais pas. Nous dûmes nous en aller et la laisser là. J'eus la même impression qu'à des obsèques, quand vient le moment de tourner le dos et d'abandonner l'être aimé à sa solitude, dans la terre froide. Peu à peu, l'écho de ses pleurs décrut derrière nous.

Mais j'avais encore une arme entre les mains, ou plutôt à mon doigt. Clairpont nous quitta devant la porte de notre suite, nous priant de nous tenir à la disposition des enquêteurs. J'expliquai aux autres :

— Je dois voir Sir Nicholas sans tarder. Je retourne au banquet.

Blanchard et Brockley m'accompagnèrent. Nous arrivâmes au bon moment. Le festin venait de s'achever et les gens partaient. J'aperçus Throckmorton traverser l'antichambre avec un groupe de gentilshommes, et me dirigeai bien vite vers lui.

— Sir Nicholas !

Il s'arrêta avec courtoisie.

— Dame Blanchard ! Je vous ai vue quitter la salle. Que se passe-t-il ?

— Pouvons-nous vous entretenir en privé ?

— Certes.

Il s'excusa auprès de ses compagnons et m'entraîna à l'écart du flot de convives. Nous le mîmes au courant, puis je tendis ma main parée de l'anneau.

— Le reconnaissez-vous ?

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'étonna Blanchard.

— Rien d'inquiétant, messire. Juste un petit signe que la reine Élisabeth fournit parfois à ceux qui la servent, pour les aider, répondit Throckmorton, dont le regard sérieux se posa alors sur moi. Vous souhaitez l'utiliser afin de parler à la reine Catherine ?

— Oui, de toute urgence. Je pense qu'elle a reconnu cette bague lors de l'audience de présentation.

— Retournez à vos appartements et prenez patience. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

## CHAPITRE XIII

### *Paroles d'or*

L'attente fut terrifiante. Brockley était désespéré. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Depuis que je le connaissais, il s'était montré solide comme un roc, mais cette fois, c'est lui qui dépendait des autres pour ne pas s'effondrer. Tantôt il faisait les cent pas en maugréant, frappant les meubles du poing, tantôt il restait assis les yeux dans le vague, comme s'il contemplait un cauchemar visible pour lui seul. William Harvey avait eu le bon sens de réclamer à boire et à manger, mais Brockley ne voulait toucher à rien.

Pour ma part, je mis à profit une partie de cette attente fastidieuse en questionnant Hélène. N'avait-elle pas fouillé nos bagages à Saint-Marc ?

— Vous avez trouvé la fiole dans la sacoche de selle de Dale. Depuis que nous sommes ici, vous montrez de l'intérêt pour Clairpont. L'avez-vous rencontré à notre insu ?

— J'espère bien que non ! s'indigna mon beau-père, alors qu'il tentait de persuader Brockley de manger. Des rendez-vous clandestins avec un homme, Hélène ? Si vous avez osé...

Les vieilles rancœurs ont du mal à s'effacer. Ce disant, il ne put s'empêcher de me lancer un regard dur. J'avais, jadis, retrouvé son fils en cachette, ce qui me valait l'honneur de l'appeler désormais « beau-père ».

— C'est faux ! protesta Hélène d'un ton blessé.

— Je vous en prie, dis-je. Je veux juste savoir ce qui a induit Clairpont à ordonner cette fouille. Il ne s'agissait peut-être pas d'un rendez-vous, messire Blanchard, mais d'une rencontre fortuite. Toutefois, Hélène, nous avons besoin de savoir. Avez-vous, même par hasard, parlé à Clairpont et fait mention de la fiole ?

— Non ! Je le jure sur la croix, répliqua-t-elle, levant le crucifix d'argent qu'elle portait toujours au cou. Je n'ai jamais parlé en privé avec le seigneur de Clairpont ni l'un de ses hommes, et je ne lui ai pas appris l'existence de la fiole de poison.

Je la crus, parce que je ne pensais pas qu'elle se parjurerait et que, depuis notre arrivée à Saint-Germain, je l'avais rarement perdue de

vue. D'autres qu'elle avaient pu découvrir le poison en inspectant nos bagages au *Cheval d'or*. Après moult supputations, j'avais conclu que c'étaient les hommes de Cecil, qui espéraient découvrir une lettre de Matthew. Pourtant, si je me trompais ? Si cette fouille faisait partie d'un complot que je ne discernais pas, sans rapport avec Cecil ? À coup sûr, quelque chose se tramait. Je me sentais prise, mais je ne pouvais voir la toile qui m'engluait.

Je regardai par la fenêtre le crépuscule tomber. Le banquet ne marquait pas le terme des festivités. Les convives s'étaient rendus à un bal et, à cette heure-ci, l'ambiance devenait sans doute plus tapageuse. La reine ne tarderait pas à se retirer. Throckmorton avait peut-être déjà pu lui faire parvenir un message.

Harvey remarqua :

— Il y a quelqu'un à la porte. C'est peut-être pour vous.

Il ne se trompait pas.

Throckmorton était venu m'escorter. Il s'avéra que l'anneau d'Élisabeth possédait des pouvoirs quasi magiques. En temps normal, une personne de ma position n'aurait pu approcher la reine Catherine qu'en audience publique, et encore, après un certain délai. La bague me fit pénétrer dans ses appartements privés le jour même.

Néanmoins, pas pour un tête-à-tête. Dans une belle pièce au plafond voûté et ornée de tapisseries à thème biblique, Catherine de Médicis était assise parmi une foule de dames et de gentilshommes, dégustant des friandises comme si elle ignorait ce qu'était un banquet et craignait d'être privée de souper.

Elle regardait une pièce interprétée par des nains. Elle me fit signe d'attendre, debout, la fin de la scène. L'intrigue n'était pas facile à suivre car les dialogues étaient très rapides, émaillés de cris et d'exclamations suraiguës censées faire rire. Un nain bossu, au torse très large, se pavanait d'un air arrogant et assomma plusieurs personnages. Un autre, un peu plus grand que ses compagnons et au maintien digne, fut escorté devant le premier et, apparemment, jugé pour le crime d'être papiste. Cela semblait un spectacle bien singulier, pour le chef de la faction catholique, cependant Catherine paraissait l'apprécier. Le nain bossu assomma aussi le prisonnier et ordonna qu'on le pende pour patriotisme et loyauté envers ses souverains légitimes. On emmena le prisonnier ; le nain, s'exclamant d'une voix de fausset qu'il était le sauveur de son peuple, inspiré par Dieu, fut alors terrassé par sa propre splendeur. Il roula des yeux et s'effondra en arrière, dans les bras de ses minuscules partisans.

Ils l'allongèrent tendrement sur un banc en l'appelant « puissant Prince ». Les courtisans applaudirent et lancèrent des acclamations. Je compris soudain que les nains de Catherine se moquaient du prince de



Condé, chef de la faction protestante, connu pour son dos bossu et son caractère hargneux. L'offre de médiation était probablement vaine.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Catherine m'invita à approcher et, profitant de ce que ses paroles étaient couvertes par les applaudissements, elle précisa :

— Dans un pays divisé, on peut chercher des compromis pour rétablir la paix. Nous l'avons déjà fait. Cela n'empêche pas de conserver sa propre opinion sur ceux qui souhaiteraient vous anéantir et de l'exprimer en privé. Tel est notre privilège. Vous aussi, dame Blanchard, vous usez d'un privilège en demandant à nous parler de toute urgence. Eh bien, nous vous écoutons.

Throckmorton m'avait conduite auprès d'elle, puis avait reculé, mais il m'avait expliqué comment me comporter. M'agenouillant à ses pieds, je lui exposai mon cas en quelques mots :

— Ma femme de chambre, Frances Brockley, aussi appelée par son nom de jeune fille, Dale, a été arrêtée sur une fausse accusation. Pour une raison que j'ignore, on a fouillé nos effets pendant que j'étais au banquet. On a découvert du poison dans les affaires de Dale. Elle en conservait car elle craignait, en venant en France, d'être accusée d'hérésie. De telles choses se sont produites, il y a peu.

— Jusqu'à ce que nous adoucissions nos principes dans l'espoir d'apaiser l'ennemi, et mettions fin à la chasse aux hérétiques, remarqua la reine. Votre histoire est bien étrange. Continuez, cependant.

— Dale est accusée d'avoir voulu attenter à vos jours, ou à ceux du jeune roi. Ce n'est pas vrai. Votre Majesté, je vous supplie de la faire relâcher. Ce n'est qu'une femme de chambre, incapable de causer du mal à quiconque. Je représente la reine Élisabeth, et je n'aurais jamais emmené avec moi une personne qui ne soit digne de toute confiance.

Succinct, mais pas assez. L'attention de Catherine se relâchait. Elle fit signe au nain bossu d'approcher et lui tendit les friandises, sur leur assiette dorée à la feuille.

— Vous nous avez amusée. Excellente représentation.

Elle claqua ses doigts boudinés vers un valet, et une bourse fut placée dans sa main. Elle la remit au comédien.

— Pour vous et votre troupe.

L'acteur se retira à reculons tout en saluant. Je dis comme si je n'avais pas remarqué d'interruption :

— Votre Majesté, pouvez-vous, voulez-vous nous aider, Dale et moi ?

— Musique ! ordonna Catherine d'une voix forte. Nous voulons de la musique !

Aussitôt, comme par magie, trois musiciens émergèrent de la foule avec leurs instruments. Ils prirent place devant la souveraine,

s'inclinèrent et se mirent à jouer, du rebec, de la harpe et du tambour. La foule s'étant écartée de leur chemin, un homme d'Église à la carrure massive, qui jusqu'alors était resté dissimulé au fond, apparut à ma vue. À travers la pièce, nos regards se rencontrèrent. Il ne marqua aucune surprise de ma présence et se contenta d'incliner la tête avec politesse. Mais sur son visage charnu, il y avait un sourire.

Un sourire triomphal.

Alors je compris. Voilà pourquoi seule Dale avait été arrêtée – ni moi, ni Blanchard, ni Brockley.

L'argument qu'elle aurait eu peu de chance d'empoisonner la reine était solide. Aucune personne sensée n'aurait choisi une femme de chambre étrangère pour cette mission. Je me demandai comment Clairpont, qui était assez intelligent pour le comprendre, s'était laissé convaincre d'affirmer le contraire. Je savais en revanche qui l'en avait persuadé. Il se tenait là, souriant de me voir à genoux.

« Comment osez-vous menacer ma maîtresse ? » lui avait dit Dale. Et qu'avait-il répondu ? « Vous avez là une servante dévouée, dame de la Roche. Et vous semblez vouloir vous protéger mutuellement. Touchant spectacle ! Mais je vous conseillerais de prendre garde. J'ai foi en la justice divine... »

La première fouille de mes bagages avait sans doute eu lieu à son instigation. Charpentier avait appris à Matthew que j'étais en France. En avait-il parlé à un autre ? Par exemple, à un ardent adversaire des huguenots, se trouvant non loin de là ? Plus tard, par ressentiment envers ma supposée trahison, celui-ci avait conçu cette machination pour se venger.

Une vengeance cruelle. Mais qu'attendre d'autre de ce soi-disant homme de Dieu, fourbe et sans pitié : le Dr Ignatius Wilkins ?

Il avait choisi de ne pas m'attaquer de front. Il avait menacé de sauver mon âme hérétique, toutefois il avait préféré porter ce coup détourné contre ma pauvre Dale, innocente et terrifiée, sachant que j'en aurais le cœur brisé.

Je le regardai fixement à travers la pièce et, de nouveau, il sourit. Dans les plis de ma jupe, je serrai les poings.

Cependant Catherine s'adressait à moi. Je reportai avec empressement mon attention sur elle.

— Nous comprenons votre inquiétude pour votre servante. Mais savez-vous combien de fois les amis, les familles des condamnés présentent des suppliques implorant notre clémence ? Nous ne pouvons endosser le contrôle de tout notre système judiciaire. Nos fonctionnaires s'en chargent et l'on doit les laisser travailler sans entrave. Votre femme de chambre aura la possibilité de présenter sa défense. Soyez-en satisfaite.

— Madame, elle est innocente !

— Nous sommes sûre que vous le croyez, dame Blanchard.

Elle marqua une pause, durant laquelle le rebec émit un air plaintif.

— Nous avons pour règle de n'intervenir qu'en d'extrêmes circonstances. L'une d'elles est la probabilité de l'innocence. Mais les souverains, ni même les régents qui gouvernent en leur nom, ne peuvent céder à la sensiblerie. Si nous contredisons le verdict de nos propres magistrats, encourageant leur indignation, voire leur révolte, il faut que nous y trouvions un avantage pour le royaume. Un avantage plus palpable, ma chère dame Blanchard, que de se savoir la conscience claire. Cela, nous n'en avons pas les moyens. C'est bon pour les cuisinières, pas pour les reines.

Les mots me vinrent lentement, mais avec justesse, inspirés par ceux que Clairpont avait prononcés plus tôt ce même jour.

— La cause catholique est en ce moment affaiblie par la nécessité d'armer et de nourrir ses soldats. Madame, considéreriez-vous ma requête d'un œil favorable si j'offrais une... une contribution substantielle à votre cause ?

Pour la première fois, Catherine m'observa avec intérêt.

— Vous parlez, en fait, d'une rançon ?

— Oui, madame.

— L'or a une voix mélodieuse, bien entendu. Vous avez raison ; nos coffres sont toujours trop vides, surtout à présent. Si la contribution proposée était assez conséquente, nous reporterions le procès jusqu'à ce qu'elle soit fournie, et nous ferions relâcher la femme à l'instant où l'argent serait entre nos mains. Mais quel genre de rançon pouvez-vous offrir, dame Blanchard ?

Les sourcils froncés, je fouillai ma mémoire afin de me rappeler les termes précis. Puis je les récitai, comme dans la salle du Trésor, le jour où Élisabeth m'avait donné la lettre qui nous avait mises Dale et moi dans cette situation.

— « Premièrement : une vaisselle complète en or, valeur approximative : dix mille livres, incluant vingt-quatre gobelets, marquée de l'écusson d'une noble famille d'Espagne, incrustés de rubis et d'émeraudes.

« Deuxièmement : une salière en or, haute de deux pieds, en forme de tour carrée, avec une réserve à sel sous chaque tourelle et des tiroirs à épices au-dessous. Ornée du même écusson, et incrustée de rubis. Valeur approximative : douze mille livres.

« Troisièmement : une salière en argent, toute cannelée et ciselée sur le pourtour d'un motif de feuilles et d'oiseaux. Couvercle à charnières en forme de coquille Saint-Jacques, sous lequel se trouvent quatre réserves à sel que l'on peut ôter. Valeur approximative : trois mille livres. »

J'étais sur le point d'ajouter le dernier article, concernant les divers ornements précieux d'une valeur totale d'environ sept cents livres, quand je me repris. Aller chercher ces biens entraînerait une dépense considérable. Ces ornements pourraient m'être utiles, et ce qui en resterait pourrait être offert, le moment venu, comme une douceur supplémentaire, telle la cerise sur le gâteau.

J'avais une connaissance approximative des équivalences entre les livres et les couronnes. Je précisai donc :

— Soit une valeur totale de plus de quatre-vingt-sept mille couronnes.

Les personnages royaux excellent à conserver une expression impassible, quelles que soient leurs pensées, néanmoins Catherine écarquilla les yeux dès que je m'embarquai dans la description de la salière.

— Vos paroles sont d'or, dit-elle d'un ton impressionné. Ces objets sont à l'évidence d'une exquise beauté. Certes, nous aimerions les voir, et si nous devions les vendre, nous espérerions que leurs nouveaux propriétaires les gardent sans jamais les fondre. Mais, dame Ursula Blanchard, pouvez-vous véritablement vous procurer ce trésor ?

— Je le pense, madame, bien qu'il me faille pour cela accomplir un voyage.

— Où se trouve-t-il ?

En silence, je bénis Sir Robin Dudley, dont la perfidie avait poussé Élisabeth à exhiber son trésor devant l'ambassadeur d'Espagne. Sans cela, je ne me serais jamais rappelé les objets que Gerald avait cachés, ne révélant qu'à moi seule leur emplacement.

— Sous le plancher d'un entrepôt d'Anvers.

— Vous êtes folle, dit mon beau-père, pris de panique. Vous ne pouvez aller à Anvers et déterrer un trésor ainsi ! Et d'ailleurs, de quoi se compose-t-il ?

— De vaisselle précieuse, éludai-je.

L'expression de Catherine de Médicis, lorsque j'avais commencé à en énumérer les détails, m'incitait à la prudence. L'or, en soi, inspire la convoitise, et plus encore quand il prend la forme d'objets raffinés. Gerald me l'avait dit, un jour, et je constatais à présent qu'il avait raison.

— Je ne l'ai jamais vu de mes yeux, mentis-je, mais Gerald m'en a lu l'inventaire. Il y avait des assiettes et des coupes, je crois. Mais cela avait assez de valeur pour intéresser la reine Catherine.

— Vous n'arriverez jamais à le transporter !

Le pauvre messire Blanchard, en dépit de sa haute taille et de son profil d'aigle, caquetait comme une poule.

— Ce sera lourd, volumineux ! De plus, cela devrait revenir au

Trésor des Pays-Bas ou à celui d'Angleterre. Cela ne vous appartient pas ! Vous le volez, je ne sais à qui, mais ce n'en demeure pas moins vrai. Quelle que soit la forme exacte de ce trésor, il revêt une valeur considérable. Une rançon de reine pour une femme de chambre ! railla-t-il. Ha ! Très approprié ! Autant dire que c'est Élisabeth qui paye ! Vous risquez de finir à la Tour !

J'avais réussi à maintenir une trêve avec Blanchard jusqu'alors, surtout depuis que je l'avais vu pleurer Searle, mais cette fois j'éclatai :

— Et Dale ? Où finira-t-elle si personne ne paie ?

Brockley avait attendu mon retour dans la suite, et je le vis pâlir.

— Je n'ai pas d'autre choix, continuai-je d'un ton dur. Il faut que je me serve de ce trésor. Au nom du ciel, croyez-vous que cela me plaise ?

Dehors, le vent se levait. Il gémissait autour de la forteresse comme un être affligé. Comme Dale.

— Je préférerais de loin rentrer chez moi et voir ma fille !

À ce moment, je ne doutai pas que mon foyer, c'était l'Angleterre.

— Un aller et retour jusqu'à Anvers est bien la dernière chose dont j'aie envie. Mais il le faut. J'utiliserai le trésor au service de la reine, comme Sir Thomas Gresham et Gerald le voulaient, et si sauver une sujette anglaise d'une mort injuste et atroce n'est pas considéré comme tel, il est temps que cela change ! Je révélerai à Élisabeth tout ce que j'aurai fait, mais après !

— Comment vous rendrez-vous là-bas ?

— Hélène et vous pouvez prendre un navire pour l'Angleterre. Votre pupille se passera de chaperon.

— Non, madame, j'irai avec elle.

Du coin du bureau, Jeanne parla avec calme.

— Depuis notre départ de Douceaix, j'ai vu et entendu de telles choses... Je suis maintenant prête à quitter la France. J'irai avec ma jeune maîtresse.

— Est-ce vrai ? Merci, Jeanne. Fort bien. Vous irez tous en Angleterre, et je trouverai un navire pour Anvers. Peut-être, beau-père, me laisseriez-vous deux de vos hommes ? Je propose Mark Sweetapple et Hugh Arnold.

Le paisible Hugh Arnold et Tom Clarkson s'étaient adoucis envers moi ces derniers jours, parce qu'ils m'avaient vue sincèrement émue par la mort de Searle. Arnold me paraissait le plus capable des deux, c'est pourquoi je l'avais choisi.

— Je voudrais laisser Ryder ici, à condition qu'il l'accepte, car Brockley doit rester près de sa femme et il serait bon qu'un autre homme le soutienne. Ryder et lui sont amis.

Brockley hocha la tête sans mot dire.

— Nous la tirerons de là ! lui assurai-je. La reine mère a promis qu'elle serait transférée dans une cellule plus confortable, et vous aurez le droit de lui rendre visite chaque jour.

— Merci, madame. Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, répondit-il mollement.

J'avais été téméraire en imposant ces dernières conditions, mais Catherine, se curant les dents, pensive, m'avait soudain adressé l'un de ses sourires désarmants. Elle dit que les marchés l'amusaient et qu'elle acceptait.

— Combien de temps faudra-t-il pour rapporter le trésor d'Anvers ? demanda Brockley.

— Je l'ignore. Je ferai au plus vite.

— Je devrais vous accompagner, je le sais. Mais Fran...

— ... a besoin de vous auprès d'elle. Vous resterez, Brockley. C'est un ordre.

— Et nous, comment pouvons-nous ne pas aller à Anvers ? demanda Héléne. Dame Blanchard devrait avoir un soutien moral, elle aussi !

Je ne dissimulai pas ma surprise, et elle rougit un peu.

— Ce serait agir avec droiture, souligna-t-elle, sur la défensive.

— Non, trancha mon beau-père, alarmé. Il m'incombe de vous emmener en Angleterre, loin de tous ces... ces dangers. Cette entreprise défie le sens commun. Je le répète, je ne puis accepter d'aller à Anvers. J'enverrai Sweetapple et Arnold avec vous si vous le souhaitez, Ursula. Je n'ai pas le pouvoir de vous retenir, et je tiens assurément à votre sécurité. Nous descendrons en ville à l'aube, demain, pour expliquer la situation aux hommes. Héléne, vous nous attendrez avec Jeanne. Il serait bon de commencer à emballer vos affaires.

Je passai une mauvaise nuit, éveillée jusqu'à l'aube, à écouter le vent. Il soufflait de plus en plus fort. Je me levai, une fois, et allai ouvrir la fenêtre. J'écoutai la forêt craquer et bruire, parcourue par la bise. Je distinguai aussi un autre son, lointain, et qui pourtant suffit à me donner la chair de poule. Quelque part dans cette forêt, des loups hurlaient. Il n'y en avait plus en Angleterre, mais en France, les cerfs étaient encore chassés par d'autres prédateurs que les hommes. Comparé à ce pays, le mien était petit et domestiqué. Une fois de plus, j'aspirai de tout mon cœur à y retourner.

Je regagnai mon lit et restai allongée, pensant à Dale. Avait-elle déjà changé de cellule ? Dormait-elle ou pleurait-elle, de frayeur et de solitude ?

Cette nuit-là, Brockley partagea la seconde chambre à coucher avec mon beau-père et Harvey, mais à le voir le lendemain, il n'avait pas dormi non plus. Nous prîmes le repas du matin tandis que des

rafales de pluie s'abattaient contre la fenêtre et, sitôt après, nous allâmes voir si l'on pouvait rendre visite à Dale. Laissant Jeanne et Hélène plier leurs vêtements et remplir les malles, nous nous dirigeâmes vers la ville basse, bien emmitouflés et pourvus de solides chaussures. Les autres membres de notre groupe étaient déjà au courant, car William Harvey était allé les voir la veille et leur avait tout appris. Nous les trouvâmes réunis chez Jenkinson. Un autre danger s'était manifesté.

— Deux hommes posent des questions à mon sujet, me dit le marchand. Je les ai vus sortir d'une auberge au bas de la route. L'un était turc, d'après son apparence, et l'autre, vénitien, à en juger par son costume. De même que les astronomes s'intéressent aux conjonctions inhabituelles des planètes, je suis captivé, en ce moment, par cette conjonction particulière de nationalités.

Il souriait joyeusement. L'idée d'être pourchassé à travers les continents par des rivaux aux visées meurtrières semblait en fait le stimuler.

— Dès qu'ils ont disparu, je suis entré à l'auberge, l'air innocent et sous un autre faux nom — « Drury », qui est celui d'un ami anglais. J'ai prétendu que je tentais de retrouver deux relations d'affaires, ayant manqué notre rendez-vous. Les gentilshommes bien vêtus que j'avais aperçus de loin demandaient-ils après moi ? Le tenancier répondit que non, ils cherchaient un nommé Van Weede. Je ne crois pas qu'ils m'aient décrit, car il ne parut pas soupçonner que ce fût moi. Mais ils ont retrouvé ma trace, comme je le craignais. La deuxième vague de Lions m'a rattrapé.

— En ce cas, vous serez satisfait de repartir au plus tôt, dit Luke Blanchard. Et nous aussi ! Enfin, Dieu soit loué, nous avons trouvé un passage pour l'Angleterre. Nous devons maintenant chercher un navire qui emmènera dame Blanchard à Anvers.

— Un navire ? répliqua Jenkinson. Il faudra que vous ayez beaucoup de chance.

— Mais nous avons déjà nos places, et...

— Marin d'eau douce ! le taquina Jenkinson. N'avez-vous pas prêté attention au temps ?

## CHAPITRE XIV

### *La chevauchée*

La plupart des marins se targuent de pouvoir prévoir le temps et ne sont pas plus doués que le commun des mortels. Cependant, quelques vieux loups de mer savent à quels signes se fier. Toute une vie passée à les observer et à en dépendre produit ses effets. Lorsque quatre marins expérimentés sur six affirment la même chose, mieux vaut les écouter.

Harvey et Sweetapple, chaudement vêtus pour se protéger du vent et de la pluie, descendirent sur le quai poser des questions. Ils revinrent nous rendre leur rapport : aucun navire ne quittait son mouillage ce jour-là. Le consensus, parmi les marins qu'ils avaient consultés, était que le temps ne s'améliorerait pas avant deux jours, voire davantage. Si le vent diminuait un peu, nous pourrions gagner l'embouchure de la Seine, mais il n'était pas dit que nous pourrions prendre la mer.

— Oh, non ! se désola mon beau-père, pris de désespoir. Je n'ai jamais autant voulu partir ! Combien de temps resterons-nous bloqués ici ?

— Qui sait ? répondit Jenkinson, philosophe. Même si le temps s'améliore demain, nous n'aurons aucune garantie de trouver des vents favorables à l'embouchure de la Seine. Que ce soit vers l'Angleterre ou vers Anvers, le voyage risque d'être long. La mer, c'est comme ça. Le même trajet peut prendre deux jours ou deux semaines, selon le caprice des éléments.

— Je me trompais en disant que vous devriez vous prénommer Daniel, remarquai-je. Jérémie vous conviendrait mieux !

— Je ne suis pas un prophète de malheur, mais un homme lucide, répliqua Jenkinson d'un ton ferme. En outre, j'ai une suggestion à vous soumettre. On ne peut se rendre en Angleterre sans navire, c'est évident. On peut toutefois atteindre Anvers par voie terrestre. Donc, dame Blanchard veut aller à Anvers ; messire Blanchard ressent l'envie de quitter la France, sentiment que je partage à l'heure actuelle. Je ne vais certes pas moisir ici alors que les Lions sont lâchés ! Il y a bien huit cents lieues jusqu'à Anvers, mais cette distance peut être franchie



en une semaine, pour peu que l'on chevauche ventre à terre en changeant souvent de monture. Ainsi, on peut compter y arriver en un délai raisonnable. Le temps que nous parvenions à Anvers, ceux d'entre nous qui voudront continuer aussitôt vers l'Angleterre le pourront. Les navires ne manquent pas, là-bas.

— Vous proposez que nous allions tous à Anvers, et embarquions de là ? résuma mon beau-père. Sauf dame Blanchard, qui devra bien sûr revenir en France ?

— Tout juste. Je suis déjà venu à Saint-Germain et à Paris. Je sais qui nous louera de bons chevaux. Nous pourrions partir dès aujourd'hui.

Nous suivîmes son conseil. Jenkinson prit les dispositions nécessaires, tandis que ceux d'entre nous qui avaient leurs affaires au palais retournaient les chercher. Jeanne nous attendait en brodant. Hélène, nous apprit-elle, était allée à la chapelle prier pour Dale.

— Je l'ai accompagnée et j'ai dit que je reviendrais une heure plus tard, c'est-à-dire dans dix minutes. J'y vais tout de suite.

Je fus contrariée à l'idée du temps perdu, mais Jeanne revint peu après avec Hélène, qui s'excusa gentiment de nous avoir retardés. Elle gâcha bien vite cette bonne impression. Sa mine s'allongea quand je lui annonçai que les malles et l'essentiel de leur contenu resteraient avec Brockley et Ryder, et seraient convoyés vers l'Angleterre après mon retour d'Anvers.

— Nous ne pouvons prendre d'animaux de bât, expliquai-je. Nous n'emportons que nos sacoches de selle et des sacs accrochés à nos épaules. Nous en avons acheté en chemin. Voici le vôtre. Inutile de prendre cet air maussade. Maintenant, hâtez-vous de choisir ce dont vous avez un réel besoin.

Hélène m'obéit avec une réticence manifeste. Tout en remplissant mon sac de vêtements et de linge, je me demandai où était Brockley, mais il apparut avant que j'eusse fini. Il avait vu Dale dans sa nouvelle geôle.

— Celle-ci se trouve au niveau du sol, madame. Il y entre un peu de jour, et on lui a donné une paillasse convenable. Elle est plus calme.

Nous lui apprîmes que nous partions sur-le-champ, à cheval.

— J'espère que cela ne nous prendra pas trop longtemps. Le bail signé pour cet entrepôt est encore valable – Gerald avait payé cinq ans d'avance. En tout cas, j'en ai toujours la clef sur mon trousseau. Je trouverai le moyen de soulever les lames du plancher. Le retour sera plus lent, il est vrai, car le trésor sera encombrant. Il me faudra louer une barge ou des mules. Mais nous nous hâterons autant que nous le pourrons. Gardez courage, Brockley, et tâchez de soutenir Dale. J'aimerais la voir, mais le temps me manque. Vous préférez que je

parte vite, j'imagine.

— Oui, madame. Serez-vous bien escortée ?

— Nous voyagerons tous ensemble jusqu'à Anvers, et j'aurai Sweetapple et Arnold au retour.

— Dieu soit avec vous ! me dit Brockley, qui hésita avant d'ajouter : Je ne vous ai jamais raconté grand-chose sur mon passé, pas vrai ? Excepté que j'ai guerroyé avec le roi Henri en 1544.

— En effet. Pourquoi ?

— J'ai été marié, dans ma jeunesse. C'était la fille d'un tavernier de Londres. Joan. Je dus la quitter pour aller à la guerre, avec la suite du gentilhomme que je servais. À mon retour, elle était partie avec une troupe de comédiens ambulants.

Il remarqua ma stupeur et s'empessa d'ajouter :

— Oh, j'ai épousé Fran dans la plus stricte légalité ! Joan est morte il y a longtemps. Cela m'a pris quelques années de la retrouver. Le destin m'a joué un mauvais tour car, sans que je m'en doute, pendant tout ce temps elle vivait à deux lieues de la ville où résidait mon maître. Elle s'était disputée avec son amant et avait quitté la troupe, puis elle était revenue à Londres, subsistant... je vous laisse imaginer par quel commerce, dit Brockley avec répugnance.

« Elle était tombée enceinte et s'était débarrassée de l'enfant, mais cela l'avait tuée. Elle se mourait lorsque je l'ai retrouvée. J'ai pourvu à son enterrement et je ne croyais pas me remarier un jour. Joan avait un je-ne-sais-quoi de mystérieux. On n'était jamais vraiment sûr de ce qu'elle pensait ou ressentait. Elle gardait toujours un petit air entendu, les yeux brillants, un demi-sourire aux lèvres. Je m'étais épris d'elle pour cette raison. C'était... comme une invite. Mais elle m'a fait passer le goût du mystère. Et alors, j'ai rencontré Fran.

« Avec elle, tout est clair ! Ce qu'on voit, c'est sa vraie nature. Pas de mensonge, pas de secret. Et si un malheur lui arrivait, parce que, imbécile que je suis, j'ai voulu la protéger avec cette maudite fiole... Je ferais comme les Romains jadis, madame. Je me transpercerais le corps sur ma propre épée.

— Nous allons la sauver, assurai-je avec autant de conviction que je le pouvais. Emportez donc vos effets chez John Ryder, en ville. Il accepte de rester avec vous.

Ryder et moi avions eu une fameuse discussion à ce propos.

— Je suis là pour vous protéger, madame, par ordre de Sir William Cecil. Je dois rester avec vous, non avec votre serviteur.

Il se montrait gentil, paternel et ferme. Je le regardai droit dans les yeux.

— Messire Ryder, vous avez reçu ordre de me suivre comme une ombre dans l'espoir que je vous mènerais à Matthew. Je sais fort bien qu'assurer ma protection n'était qu'un prétexte et que cette capture est

la vraie raison pour laquelle Sir William Cecil vous a envoyé avec moi. Eh bien, maintenant que je le sais, soyez sûr que je prendrai grand soin de ne pas vous conduire à lui. De plus, il se trouve en France, or je vais à Anvers sous excellente escorte. Si nécessaire, j'embaucherai des gardes supplémentaires pour le retour. Il est donc superflu que vous veniez aussi.

Ryder s'empourpra.

— Dame Blanchard, je vous assure que Sir William se souciait au plus haut point de votre sécurité et...

— Brockley a besoin d'un ami près de lui. Sir William ne pouvait prévoir ce qui allait se passer.

Il réfléchit, les sourcils froncés. De toute évidence, s'il avait à la fois ordre de me protéger et de capturer Matthew, les deux étaient désormais inconciliables. Il ne pouvait rechercher mon époux tout en allant à Anvers, ni me protéger en restant en France. Mais il ne pouvait m'empêcher de m'y rendre.

Enfin, après beaucoup d'hésitation, il accepta de se conformer à mon désir. Je sus ainsi que j'avais raison, et qu'il était surtout venu dans le dessein d'arrêter Matthew. Ma foi, Brockley serait réconforté par sa présence, et je priai que Matthew lui échappe.

— Vous pouvez faire quelque chose pour moi, dis-je à Brockley. Arrangez-vous pour occuper Ryder. Qu'il reste à vos côtés. Et, de grâce, qu'il ne soit plus question de se transpercer le corps sur une épée !

Nous partîmes par un temps affreux, nos sacoches bien remplies et nos sacs battant contre notre dos. Jenkinson (que nous devons désormais nous habituer à appeler Simon Drury) était le plus chargé. Ses sacoches fermaient à peine et au lieu d'un sac, il avait sur les épaules une énorme chose en cuir, à boucles, et pleine à craquer. Nous chevauchions à un train d'enfer, les robes de nos montures aussi trempées de sueur que par la pluie. Peu d'auberges comptaient assez de chevaux pour nous permettre d'en changer en même temps, mais nous prenions ce que nous trouvions, à tour de rôle.

Je nous pressai d'avancer, abrégeant les haltes pour se restaurer, obligeant tout le monde à se lever tôt et à monter en selle la bouche encore pleine après le déjeuner – à accomplir, chaque soir, ces quelques lieues de plus qui, à la fin, représenteraient un jour de route en moins.

Les hommes résistaient à cette cadence et moi aussi, car j'étais accoutumée à une vie énergique, mais même si Hélène et Jeanne montaient assez bien, ni l'une ni l'autre n'était habituée à ces longues heures de route. Dès la fin du premier jour, Jeanne paraissait exténuée et Hélène se plaignait d'être meurtrie. Je lui recommandai avec

brusquerie de rembourrer sa selle.

Quand, à l'auberge que nous trouvâmes pour notre troisième nuit, il fallut aider Jeanne à mettre pied à terre et la soutenir pour entrer, Jenkinson vint me parler.

— Vous montrez une hâte excessive. Ce n'est pas en nous crevant tous de fatigue que vous sauverez Dale.

Il avait raison, et j'aurais dû l'écouter. À voyager ensemble, nous étions devenus amis. Je m'étais beaucoup confiée sur Matthew, mais aussi sur mon mariage avec Gerald et, dans la mesure où je le pouvais, sur mes raisons de détester le Dr Wilkins et de le croire responsable du malheur de Dale. Je me plaignis de ce qu'on m'eût utilisée comme appât pour arrêter mon époux, sans mentionner que j'eusse jamais été l'espionne de Cecil.

— Je remarque, répondit-il, que vous n'êtes pas en termes amicaux avec Hélène. Qu'y a-t-il entre vous ?

— Elle a fouillé dans nos affaires, un jour, et a trouvé la fiole. Néanmoins, ce n'est pas elle qui en a parlé à Clairpont : elle me l'a juré sur la croix. D'ailleurs, elle n'a guère eu l'occasion de bavarder. D'autres – je ne sais qui – ont découvert le poison beaucoup plus tôt.

Je lui relatai l'incident mystérieux du *Cheval d'or*.

— Les hommes de Cecil cherchaient la preuve que j'étais entrée en contact avec Matthew... Toutefois, cela pourrait encore venir d'ailleurs. Oh, que je suis fatiguée des intrigues ! Tout ce que je veux, c'est arriver à Anvers, rapporter la rançon puis quitter la France pour toujours – et Hélène, par la même occasion. Je ne la soupçonne pas de vouloir nuire à Dale, mais je ne lui pardonne pas son indiscrétion et ses airs de petite sainte.

— Elle est insupportable, convint Jenkinson d'un ton réconfortant. Et pas plus que vous je n'aime le Dr Wilkins, que j'ai rencontré brièvement à l'abbaye.

Mais malgré notre amitié et la confiance qu'il m'inspirait, je ne me fiais pas à lui quand il me reprochait cette course folle. Je continuai à imposer le même rythme. Lorsqu'on est pressé, le continent européen semble sans fin. En Angleterre, même la topographie paraît savoir que l'on se trouve sur une île et que chaque paysage, chaque étendue de collines crayeuses, de forêts, de plaines, de marais ou de landes doit être confiné dans un espace raisonnable afin que tout tienne à l'intérieur. Sur le continent, tout s'étale. Les cerfs ont de plus grosses ramures, les loups peuplent les bois et les paysages s'étirent à perte de vue.

Le mauvais temps aussi était déterminé à ne jamais finir. Le vent et la pluie ne diminuaient pas et, en dépit de nos bons manteaux de cuir, le soir nous trouvait toujours trempés, en plus de la fatigue.

L'après-midi du quatrième jour, Jeanne s'effondra ; on l'installa sur

le cheval de Sweetapple, qui la maintint en selle en gardant un bras autour d'elle. Nous dûmes ralentir et, pour ajouter à mon exaspération, la monture de Blanchard se mit à boiter. Nous fûmes contraints de faire halte dans une hostellerie des plus inconfortables, dans un hameau perdu au milieu de nulle part. Il y avait là, en principe, deux chevaux à louer, cependant ils ne seraient pas rendus avant deux jours. Jeanne, de toute façon, avait besoin de repos.

Au moins avions-nous franchi la frontière. Cette pensée réconfortait mon beau-père, mais pas moi. Nous étions encore bien loin d'Anvers.

Je pleurai cette nuit-là, en pensant à Dale dans sa prison et à Brockley, attendant mon retour avec anxiété. Au matin, je savais que j'avais les yeux rouges. Jenkinson le remarqua et, plus tard, vint dans la petite pièce humide où j'étais assise, vidée de toute énergie, avec Hélène, Jeanne restant couchée.

— Nous arriverons, n'ayez crainte, me dit-il d'un ton ferme. Mettons donc ce temps à profit pour définir un plan d'action. Il est peu probable que je trouve tout de suite un navire pour l'Angleterre et dans l'intervalle, si je peux vous aider, vous pouvez compter sur moi. Donc, qu'avez-vous l'intention de faire à notre arrivée ? Je connais un peu Anvers.

Je me demandai s'il y avait un endroit que Jenkinson ne connût pas. Cathay, peut-être, et encore, je n'en aurais pas juré.

— Où se trouve l'entrepôt ? poursuivit-il. Près de l'Escaut ? La plupart d'entre eux sont situés au bord de l'eau.

— Tout près, confirmai-je. À une demi-lieue au nord de la cathédrale. Du fleuve part tout un réseau de canaux et de pontons ; l'entrepôt est situé sur l'un d'eux. Il possède son propre débarcadère. On peut aussi y entrer de l'autre côté, par Hoekstraat – la « rue du Crochet ». Quand Gerald m'y a emmenée, nous sommes passés par la ville. Cette rue porte bien son nom car elle est d'abord toute droite, puis elle forme une courbe. La partie droite est parallèle au fleuve et l'entrepôt se trouve dans une rangée de bâtiments entre les deux. Mais la meilleure voie d'accès, c'est l'Escaut. Après m'avoir montré Hoekstraat, Gerald a loué une barque et nous avons emprunté le canal, jusqu'au débarcadère. Je pense que ce serait le moyen le plus facile de transporter le trésor. Des habitations bordent certains canaux. Si l'on pouvait s'arranger pour loger quelque part d'où l'on puisse se rendre en bateau jusqu'à l'entrepôt...

— Mais, madame, objecta Hélène, le propriétaire aura appris depuis longtemps la mort de votre premier mari et votre départ. Que ferez-vous, s'il a trouvé un nouveau locataire ?

— J'ai la clef.

— Nous devons donc le... cambrioler ?

— En effet.

— Il nous faudra d'abord trouver une hostellerie, dit Jenkinson, réfléchissant tout haut. Ensuite, nous chercherons à louer une maison sur un canal. Nous aurons ainsi plus d'intimité. Vous viviez jadis dans l'entourage de Sir Thomas Gresham. Lui rendrez-vous visite ?

J'y avais songé. Quand on a quelque chose à cacher, il est bon de se conduire le plus naturellement du monde. Une fois à Anvers, il serait normal que je rende visite à Sir Thomas. Si je m'en abstenais, et qu'il apprenait ma présence par hasard, il se demanderait pourquoi.

— Je pense que oui, répondis-je, néanmoins je devrai peser mes paroles, sans quoi il exigera que le trésor soit envoyé en Angleterre. Le sort d'une femme de chambre lui semblera sans doute de moindre importance.

— Je vois, dit Jenkinson, se caressant la barbe d'un air pensif. On me l'a présenté. Discuter avec lui de certaines affaires commerciales serait fructueux pour moi, et il pourrait nous aider à obtenir des passages pour l'Angleterre. Rendons-lui visite tous ensemble. Vous n'aurez qu'à dire que messire Blanchard et vous souhaitiez vite quitter la France. Je ne vois aucune difficulté là-dedans.

— Dommage qu'il y en ait tant pour atteindre Anvers ! répliquai-je.

En dépit de mon impatience, j'étais lasse et je me réjouissais en secret de me reposer. Je dormais peu, d'un sommeil troublé par les cauchemars. Deux fois, la nuit suivante, je fus réveillée par des rêves terrifiants. La première, je me redressai, le cœur battant, convaincue qu'on avait mis le feu à l'auberge. Je restai ainsi dans le noir pendant plusieurs secondes avant que le silence et l'absence d'odeur de fumée ne me rassurent.

Je me rallongeai et me laissai gagner par le sommeil ; cette fois, je rêvai que le Dr Wilkins entraît et me disait que je ne ramènerais jamais le trésor d'Anvers. Il s'assit au bout de mon lit et se gaussa de moi, faisant trembler le lit.

Brusquement, je me remis sur mon séant. Le matin était là et la pluie s'était calmée. Le vent tourmentait encore les arbres, derrière l'hostellerie, mais il était moins violent et l'on voyait quelques échappées de bleu entre les nuages. Hélène était déjà debout ; en fait, c'est elle qui venait de secouer mon lit, avec douceur.

— C'est l'heure du déjeuner, madame. Voyez, je suis déjà habillée et je suis sortie au grand air. Le temps s'est bien amélioré.

— Certes, mais la monture de messire Blanchard boîte toujours et les chevaux de l'hostellerie ne sont pas rentrés. Et Jeanne ? Son état s'est-il bien amélioré, lui aussi ?

— Oui, elle dit qu'elle pourra partir demain, pourvu que nous restions en selle quelques heures de moins.

— Les chevaux devraient revenir aujourd'hui. Ils auront besoin d'une nuit de repos... Demain conviendra, je suppose, dis-je à contrecœur.

La fatigue et l'inquiétude me rendaient irascible. J'en voulais à Jeanne d'être souffrante, au cheval de Blanchard de boiter... Tous ces contretemps nous ralentissaient trop.

Dans l'espoir que l'air frais me revigorerait, je me promenai, seule, après le repas. Je traversai le petit village, regardant les terres cultivées et écoutant le patois local, curieux mélange de français et de bas allemand. J'étais heureuse de sortir de l'auberge. En vérité, celle-ci n'était pas tout à fait aussi primitive que la précédente, dotée de dortoirs séparés pour hommes et femmes, comme c'était l'usage au siècle dernier. Bien que très isolée, elle offrait au moins des pièces privées. Mais les lits étaient infestés de punaises, les tables mal récurées et les plateaux de bois conservaient les reliefs incrustés de précédents repas. L'établissement était dirigé par un père et sa fille d'âge mûr, aux querelles incessantes. *Le Cheval d'or* était un havre de réconfort et de belle humeur en comparaison.

La promenade me fit du bien. Mon esprit devint moins tourmenté, en dépit de mon découragement. Dale et Brockley me manquaient. Je m'appuyais depuis longtemps sur le bon sens de mon valet. Jenkinson était un agréable compagnon, mais nous avions chacun nos propres intérêts. Brockley m'évoquait un solide brise-vent. Sans lui, je me sentais transie.

Je retournai à l'auberge où je mangeai des quenelles dans un brouet fade, du pain de son indigeste et un soufflé insipide et plat. Jeanne, qui s'était levée pour le dîner, annonça d'une voix faible qu'elle resterait assise là avec Hélène. Je décidai de monter, d'enlever mes souliers et de m'étendre sur mon lit quelques instants. Je m'endormis, m'éveillai en sursaut, beaucoup plus tard, pour me rendre compte que le soir approchait et que de la chambre de mon beau-père, juste à côté, montaient des sanglots et des vociférations.

Précipitamment, je me rechaussai et m'en fus voir de quoi il retournait. Après avoir toqué à la porte et appelé en vain, j'entrai. Dans le renfoncement de la fenêtre, Hélène, très rouge, versait toutes les larmes de son corps en répétant des dénégations. Elle se penchait en arrière comme pour échapper à mon beau-père, qui lui agitait son poing sous le nez.

— Messire Blanchard ! m'écriai-je.

Il fit volte-face.

— Ah, dame Ursula ! Où étiez-vous donc tout l'après-midi ? Jeanne est retournée se reposer, et vous êtes censée chaperonner Hélène. Vous auriez dû la surveiller, au lieu de la laisser aller et venir ! Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Je me suis endormie. Je l'avais laissée avec Jeanne. Mais qu'a-t-elle fait ?

J'avais peine à imaginer quel crime un tel parangon de vertu avait pu commettre, surtout dans un tel désert. Les occasions de fauter semblaient fort limitées.

La réponse de Blanchard me laissa perplexe.

— Elle a retrouvé un homme, voilà ce qu'elle a fait ! Je l'ai vue moi-même, par la fenêtre ! Elle était là-bas avec lui, sous les arbres, et qui plus est je crois savoir qui c'est. Je l'ai reconnu à sa silhouette trapue : Longman ! Elle s'est faufilée toute seule hors de l'auberge, cet après-midi, profitant de ce que vous la laissiez sans surveillance...

— Mais non ! Non ! gémit Hélène.

— Je vous ai vue de mes yeux, rétorqua Blanchard. Je vous ai vue le quitter et revenir dans la cour de l'écurie ; je vous ai bien observée, jusqu'à ce que vous entriez. Pas la peine de geindre avec moi. Cela ne prend pas, mademoiselle ! Vous êtes fiancée, permettez-moi de vous le rappeler ! Promise à un jeune homme issu d'une bonne famille du Sussex, une famille catholique. Et que diront-ils si votre mari découvre lors de sa nuit de noce que vous êtes souillée ? Répondez-moi, petite traînée ! Est-ce qu'il vous a eue ? Hein ? interrogea-t-il en la secouant par les épaules.

— Je ne suis pas une traînée ! pleurnicha-t-elle.

— Vous lui aviez donné rendez-vous ! Je vous ai vus.

— C'est vrai, mais juste pour parler. Il est gentil. J'apprécie sa compagnie. Toutefois nous n'avons rien fait de mal, ça non !

— S'il s'avère que vous avez menti, menaça Blanchard, si vous perdez votre vertu avant d'être unie à votre compagnon légitime, vous regretterez de n'être pas morte. Vous verserez assez de larmes pour qu'un navire marchand y flotte et vous dormirez sur le ventre pendant une semaine. Je devrai dédommager votre fiancé, à supposer qu'il veuille encore de vous ! Très probablement, il refusera, et je perdrai tous les profits que j'aurais dû engranger !

Il avait commencé d'un ton modéré, mais termina en hurlant car Hélène ne pleurait plus : elle criait et se débattait. Enfin, il recula et lâcha sa pupille sanglotante. Je tendis à celle-ci un mouchoir, puis dis à Blanchard :

— Je crois que nous devrions en toucher un mot à Longman.

— Cela ne servira à rien, intervint Hélène d'une voix étouffée, derrière son mouchoir. Il niera tout. Nous... en avons convenu ainsi, au cas où on l'interrogerait. Il tient à conserver sa place. Ce sera sa parole contre la vôtre.

— Je vous ai vus ensemble !

— Nous causions !

— Les avez-vous vus faire davantage ? demandai-je à mon beau-



père.

De mauvaise grâce, il concéda que non.

— Allez dans notre chambre, dis-je à la jeune fille.

Je l'y accompagnai et en profitai pour lui murmurer :

— Si vous vous êtes bornés à causer, il n'en résultera aucun mal. Il n'y a rien eu de plus, j'espère ?

— Il m'a embrassée, chuchota Hélène. Mais c'est tout, en vérité.

— Bien. Ne recommencez plus, ordonnai-je, et je l'enfermai à clef avant de retourner auprès de Blanchard.

— À mon avis, elle dit la vérité, déclarai-je. Elle n'a pas eu beaucoup d'occasions de donner des rendez-vous, à Longman ou à un autre, et ces choses-là prennent du temps. Surtout avec de bonnes filles pieuses comme Hélène. Imaginez-vous que l'on puisse la séduire sans effort ?

— Je n'avais aucune idée... non, aucune, de la responsabilité que représente une jeune fille de seize ans, avoua mon beau-père, passant une main sur son front en sueur.

— Cela pourrait toutefois être un bon signe.

— Un bon signe !

— Son intérêt pour Clairpont montrait déjà qu'elle était sensible au charme masculin. Nous en avons maintenant confirmation. Quelle sorte d'épouse ferait une sainte d'albâtre ? Une femme doit être mue par quelques instincts naturels.

— Elle n'a pas le droit d'en ressentir avant son mariage. C'est bien de vous, de prétendre pareille chose ! répliqua Blanchard avec humeur. Vous vous êtes enfuie avec Gerald. Tous deux, vous avez lâché la bride à vos « instincts naturels ». Oh, après tout qu'importe ! Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Mais je parlerai à Jenkinson, afin qu'il rappelle son valet à l'ordre. Les chevaux de cette auberge sont revenus dans l'après-midi. Nous partirons au matin. Oh, encore combien de lieues jusqu'à Anvers ? Y parviendrons-nous jamais ?

## CHAPITRE XV

### *Au poisson frétilant*

Somme toute, il nous fallut dix jours pour arriver à Anvers. La contrariété de Blanchard ne s'était pas dissipée. Selon lui, Jenkinson avait pris trop à la légère le rendez-vous d'Hélène et de Longman.

— Stephen n'est pas stupide, avait répondu le marchand. Il n'essaierait pas de séduire votre pupille, messire Blanchard. Quant à lui conter fleurette... Ma foi, pourquoi pas ? Cela ferait du bien à cette jouvencelle. Mais, que je sache, il n'a jamais été attiré par les airs prudes et les silhouettes maigres. Il les aime bien en chair et rieuses, d'habitude. Néanmoins, j'aurai une petite conversation avec lui, puisque vous y tenez.

— Je n'ai nulle confiance en ce qu'il appelle une « petite conversation », me confia mon beau-père. Il ne prend pas l'affaire au sérieux.

Je ne sais si Jenkinson semonça Longman, toujours est-il qu'Hélène ne montra plus aucune inclination pour les rendez-vous clandestins. Nous allions plus lentement, mais chaque soir elle était exténuée et se contentait de rester dans sa chambre, et même d'y prendre ses repas, plutôt que de se joindre à nous en bas.

Le dernier jour de voyage fut facile, du fait que la route était bien entretenue et en terrain plat. Anvers, comme la plupart des centres de commerce, était entourée de villages tel un prince de courtisans ou, comme le remarqua Jenkinson avec cynisme, un trou de souris gardé par des chats. Alors que nous traversions le dernier village, nous vîmes grandir les pinacles de la cathédrale Notre-Dame, et bientôt nous fûmes en ville, dans les rues tortueuses flanquées de grandes maisons étroites dont je me souvenais si bien. À l'heure du dîner, nous mettions pied à terre dans la cour d'une auberge nommée *À l'enseigne du poisson frétilant*.

Jenkinson et moi y avions déjà séjourné, à des époques différentes. Bien que Gerald appartînt à la maison de Sir Thomas Gresham, nous ne demeurions pas sous son toit. Avant notre départ d'Angleterre, Gresham avait remarqué le talent de Gerald pour se lier avec les gens, les inciter aux confidences. Il avait décidé que ce jeune homme se

chargerait de trouver des individus susceptibles de les aider à piller les trésors de la ville.

Par conséquent, ses futures victimes lui accorderaient plus aisément leur confiance si son adresse n'était pas celle de Gresham, et nous passâmes nos premiers jours à Anvers à *L'Enseigne du poisson frétilant*, tout en cherchant un logis. Jenkinson y était allé deux ans auparavant. Nous nous la rappelions bien et convînmes que ce serait un bon choix, si l'établissement n'avait pas changé de main.

C'était le cas. Le propriétaire que nous avons connu, Meister Piedersen, était toujours là. Immense et doté d'une barbe rousse, il était de ces aubergistes accueillants qui n'oublient ni un nom ni un visage, et il parlait l'anglais.

— Dame Blanchard ! Messire Jenkinson ! Mais bien sûr, bien sûr que je me souviens de vous deux. Et ce gentilhomme est votre beau-père, dame Blanchard ? Soyez le bienvenu, messire. Mais où est messire Gerald ? Mort ? Je n'en avais pas idée. Quelle tristesse ! Je suis désolé de l'apprendre. Et c'est là votre pupille, messire ? Bienvenue, demoiselle Hélène. Le voyage a été long, semble-t-il. Vous devez être soulagés d'avoir quitté la France. Les histoires que nous avons entendues... ! Vous souhaitez qu'on vous appelle messire Drury, messire ? Certainement. Fiez-vous à ma discrétion. Oui, nous avons des chambres. Un marchand et ses commis viennent de partir...

L'auberge me rappelait Gerald. Pendant que nous prenions un dîner tardif, je songeais constamment à toutes ces autres fois où j'avais mangé là avec lui. Après, les membres du groupe s'empressèrent d'aller se reposer. Mais l'une des qualités de Piedersen était de discerner les besoins de ses clients, parfois même de les devancer.

— Désirez-vous rester seule, madame ? me demanda-t-il tout bas, alors que je m'étais arrêtée, hésitante, au sortir de la salle. Vous avez sans doute des souvenirs précieux auxquels vous voudriez songer. Mes clients sont presque tous sortis et l'auberge est calme. Il y a un petit salon, par ici, où vous serez tranquille pendant une heure ou deux.

— Merci.

Jusqu'alors, je n'avais pas ressenti à quel point j'avais besoin d'être seule. Le salon était exigü et sombre avec ses lambris de bois foncé, mais à l'instant où Piedersen referma doucement la porte, j'eus l'impression d'avoir trouvé un havre. La solitude m'apaisait tels de longs traits d'eau fraîche après des heures de soif. Je m'assis sur le siège de la fenêtre, tournée vers l'allée étroite sur le côté. J'apercevais un canal. Les canaux faisaient partie d'Anvers, autant que les rues. Je ne me rappelai pas à quelle distance nous étions d'Hoekstraat.

En revanche, j'avais conservé dans ma mémoire chaque détail de cette pièce. Gerald et moi y avions joué aux échecs. Les yeux fermés, je me le représentai. Il m'avait quittée deux ans plus tôt et bien des

choses s'étaient passées depuis, néanmoins les souvenirs ne s'effacent pas aussi vite.

J'aimais Matthew. Je l'avais épousé moins de un an après la mort de Gerald, car cette union m'avait été imposée. Matthew m'attirait, certes, mais, de mon plein gré, je ne serais pas allée à lui si tôt. En ce lieu où Matthew n'avait jamais été, où Gerald et moi avions connu le bonheur, je retournai vers mon premier amour.

Et si d'aventure la porte s'ouvrait et que Gerald la franchissait... Que ressentirais-je ?

Sans doute les souvenirs ne disparaissent-ils pas en deux ans, toutefois la vie nous change irrévocablement. J'étais passée à autre chose. J'avais formé un nouveau lien, l'avais presque brisé. J'avais accepté de nouvelles tâches, affronté de nouveaux conflits. Gerald était enterré à Anvers, mais j'avais déjà résolu de ne pas me rendre sur sa tombe. Et pourtant... si Gerald devait entrer... courrais-je vers lui en criant son nom ? Ou resterais-je assise, muette et désespérée, sentant que l'homme que j'aimais jadis à la folie ne comptait plus pour moi, qu'il était devenu pis encore : une présence encombrante ?

Mais il était mort. Jamais plus il n'ouvrirait la porte et n'entrerait dans la pièce où je me tenais. Au début, l'idée qu'il fût parti pour ne plus revenir m'était insupportable. Je ne pouvais y croire. Je désirais tant que l'impossible se produise ! Maintenant, la finalité de la mort me semblait une bénédiction, car elle m'avait permis de continuer ma route. Comment les endeuillés répareraient-ils leur vie s'ils n'étaient jamais sûrs que le deuil soit définitif ? Si la possibilité subsistait qu'une porte s'ouvre et que l'être perdu s'en revienne ? Cette finalité entraînait la souffrance, mais au moins, on savait où l'on en était.

Un moment, perdue dans mes pensées, je fermai les yeux. Je les rouvris, terrorisée, car la porte s'entrebâillait, pour de bon, cette fois. Un homme entra. Alors je poussai un soupir de soulagement :

— Messire Jenkinson !

— L'aubergiste a dit que vous étiez là. Il m'a indiqué que vous préféreriez rester seule, mais quand j'ai expliqué que je devais discuter d'une affaire importante avec vous et que vous souhaiteriez l'entendre, il m'a conduit ici. Je suis navré si je vous dérange.

— Non... non, tout va bien. C'est juste...

Il s'avança d'un pas vif.

— Dame Blanchard, qu'y a-t-il ? Vous semblez souffrante !

— Non. Je me rappelais Gerald, quand nous étions ici. Et...

D'autres inquiétudes étaient soudain remontées à la surface, éveillées par le souvenir de ma vie avec lui, faite d'une tiède sécurité. Ces réminiscences me montraient combien ma présente situation était loin d'être tiède et sûre.

— J'ai peur. Tout au long du chemin, je me suis donné du courage

à l'idée de libérer Dale. Mais imaginez que le trésor ait disparu ? Qu'il nous soit impossible de pénétrer dans l'entrepôt ? Supposez qu'il ait été démoli ou emporté par une inondation ?

— Allons ! Vous cédez à la panique, dit Jenkinson. Attendez !

Il alla ouvrir la porte et appela. On lui répondit, et il ordonna :

— Du vin pour deux, et aussi quelque chose à manger. Amenez le tout ici, vite !

Il revint et prit place sur un banc en chêne.

— Vous avez mangé du bout des lèvres, au dîner. Il faut reprendre des forces et vous vous sentirez mieux.

— Je me sentirai mieux quand j'aurai mis la main sur ce trésor. Car sinon... Oh, Dieu ! Qu'arrivera-t-il à Dale ? Elle vit chaque jour sans savoir si je réussirai à la sauver, terrifiée à l'idée de ce qu'elle subira sinon. Même en préparant à nouveau du poison, nous ne serions pas sûrs de pouvoir le lui faire parvenir. Je ne saurais le supporter, pour elle et pour Brockley. Si j'échoue... Que vais-je faire ?

— Bien des choses peuvent arriver, répondit Jenkinson d'un ton ferme. La reine mère peut changer d'avis. La situation politique peut connaître un retournement tel qu'il deviendrait de bonne politique que l'on montre de la clémence envers une prisonnière anglaise. À défaut, nous trouverons un autre moyen de nous procurer la rançon. La situation est loin d'être désespérée.

— Je n'ose m'informer au sujet de l'entrepôt, de sorte qu'il me faudra le reconnaître, étais-je en train d'expliquer quand on frappa à la porte.

Piedersen entra, apportant des gobelets d'étain, un flacon de vin, du pain frais et une assiette de saucisses baignant dans une sauce foncée. Leur fumet épicé fit frémir mes narines, me révélant que j'étais affamée.

— Votre collation, Meister Jenkinson. Messire, deux gentilshommes fort bien vêtus et courtois viennent de demander si un groupe accompagnant un Meister Blanchard séjournait ici, et si un certain Jenkinson ou Van Weede s'y trouvait.

— Vraiment ! fit Jenkinson d'une voix sèche. Ont-ils indiqué leurs propres noms ?

— L'un a dit qu'il était le Signor Bruni. Un Vénitien, je crois. L'autre s'appelait Signor Morelli, mais nous voyons des gens de tous les coins du monde connu, à Anvers, et je doute qu'il vienne d'Italie. Plutôt de l'Empire ottoman, selon moi. Conformément à vos instructions, j'ai nié connaître quiconque du nom de Blanchard, Jenkinson ou Van Weede. Il n'a pas été fait mention de Drury.

— Pendant que vous défaisiez vos sacs, me précisa Jenkinson, j'ai expliqué ma situation à Meister Piedersen. On peut se fier à lui.

— Mais nous avons voyagé à une telle allure ! Il aurait fallu qu'ils

aient des ailes pour nous rattraper !

— Deux hommes vont plus vite qu'un groupe incluant Hélène et Jeanne ; en outre, nous avons souffert de ce retard de deux jours, à mi-chemin. Oui, ils ont pu nous rattraper. Qu'ont-ils dit au juste, Piedersen ? Avaient-ils une description de moi ?

— Non, messire, ils ne vous ont pas décrit. En fait, ils ont dit fort peu de chose. J'ai prétendu ne pas vous connaître et indiqué d'autres auberges où ils pourraient essayer.

— Merci, Piedersen. Voici pour votre peine.

Une pièce changea de main. Piedersen l'accepta avec un signe poli du menton, sans obséquiosité, puis s'en fut : un homme menant bien son affaire et sa vie, et ne se sentant pas déprécié par la générosité d'un client satisfait.

— Je ne lui ai rien dit de votre affaire, précisa Jenkinson. Il pense que je me suis simplement mêlé à votre groupe. Désormais, il est clair que j'ai été négligent après l'incident du *Cheval d'or*. J'en suis désolé.

Il rompit un morceau de pain, y plaça une saucisse et me le tendit avant de verser le vin.

— Dame Blanchard, je veux vous apporter mon aide. Je pense que vous en avez grand besoin et que votre beau-père ne vous accordera pas volontiers la sienne. Si seulement je pouvais échapper à mes poursuivants assez longtemps ! Avez-vous réfléchi au meilleur moyen de ramener le trésor en France ?

Je dévorai une belle bouchée et me sentis aussitôt mieux.

— Le temps a l'air plus calme. Serait-il envisageable d'y retourner par la mer ?

— Je le pense. Votre vin, dame Blanchard. Nous avons parlé, n'est-ce pas, de rendre visite à Sir Thomas Gresham, et de solliciter son appui pour le retour en Angleterre de messire Blanchard et d'Hélène. Il pourrait aussi être à même de nous procurer un navire pour Paris, à condition que nous trouvions un prétexte de retourner là-bas. Un voyage par la mer sera plus sûr que par la terre, pour peu que les éléments nous soient favorables. Des mules transportant un trésor dans leur bât doivent être très bien gardées. Je pourrais envoyer un messenger à cheval pour annoncer que nous sommes en route, et redonner du cœur à Dale et à Brockley.

— « Nous » ? Mais vous allez en Angleterre.

— Pas moi, le traité ! corrigea Jenkinson. Je peux le confier à Blanchard. J'espère que l'exemplaire que j'ai remis au chef de caravane est passé. Quoi qu'il en soit, Blanchard fera un émissaire comme un autre. Autant qu'il se rende utile ! Non, je n'irai pas avec lui. Vous avez besoin qu'on vous prête main-forte, or il vous laisse choir. Après vous être emparée de ces objets précieux, il vous faudra une meilleure escorte que Sweetapple, Arnold et quelques inconnus

que vous aurez embauchés. Longman et moi représentons deux lames supplémentaires, et fines de surcroît – je le dis sans fausse modestie.

Malgré ma reconnaissance, j'éprouvais aussi de l'alarme.

— Mais si vos poursuivants vous retrouvent ? Deux Lions levantins sont parvenus jusqu'à cette auberge ! Ils risquent de découvrir votre présence. Une âme innocente leur révélera peut-être qu'on a vu un groupe correspondant à notre description entrer chez Meister Piedersen !

J'engloutis presque tout mon vin d'un coup. Jenkinson remplit mon gobelet, un soudain éclat dans ses yeux sombres. L'imminence du danger opérait sur lui son effet habituel.

— Faites confiance à l'oncle Anthony. J'ai dit à Piedersen que nous voulions trouver un logis. Il m'a procuré une carte de la ville et les noms de plusieurs propriétaires louant leur maison. J'ai déjà envoyé Longman en chercher une, de préférence sur un canal, avec un embarcadère et pas trop loin de Hoekstraat, qui est indiquée sur le plan. Buvez encore.

J'obéis. Le vin velouté et d'un rouge profond me redonna un peu de courage, mais rien ne pouvait alléger mon anxiété. Elle grandissait à mesure qu'approchait le moment de se rendre à l'entrepôt et, espèrai-je, du face-à-face avec ce trésor de vingt-cinq mille livres.

— À propos d'Hoekstraat, reprit Jenkinson, vous rappelez-vous exactement à quelle hauteur l'entrepôt s'y trouve ?

— Oui. Assez près de l'endroit où la rue commence à s'incurver en s'écartant de l'eau. Il y a des dépôts sur chacune des berges, avec des quais et des appontements, et un chemin étroit entre les bâtisses et l'eau. Ce que je veux, c'est m'assurer d'abord que je saurais le reconnaître, et ensuite décider du moment et de la manière d'y entrer.

Mastiquant pensivement, Jenkinson hocha la tête.

— Très bien. Nous trouverons un logement, nous y emménagerons au plus vite, puis nous louerons une barque pour reconnaître le terrain. Assurez-vous que vous saurez identifier l'entrepôt dans le noir, car il faudra aller chercher le trésor de nuit.

— Quand rendrons-nous visite à Sir Thomas ?

— J'ai demandé à Longman d'aller aussi là-bas afin de requérir un rendez-vous. Il nous reste à trouver une raison qui justifie notre retour à Paris, toutefois je pense pouvoir m'en occuper. D'autres soucis me préoccupent. Dame Blanchard...

— Oui ?

— Je m'en veux d'accroître votre appréhension, néanmoins...

Il me parla d'un air sombre, et je l'écoutai avec consternation. Même si nous prenions le trésor sans difficulté, les chances de le rapporter en France semblaient terriblement minces.

— Pourvu que vous vous trompiez ! soupirai-je.

— J'aimerais le croire. Bien entendu, rien n'est certain, cependant il serait sage de ne négliger aucune précaution. N'êtes-vous pas de mon avis ?

À nouveau on toqua à la porte et Piedersen entra.

— Meister Jenkinson, un valet de Sir Thomas Gresham est venu dire que vous seriez le bienvenu chez son maître, avec votre groupe, à partir de onze heures demain matin.

— Merci, répondit le marchand.

Certes, la visite à Sir Thomas s'imposait en premier lieu. J'avais hâte de me rendre à l'entrepôt car tout délai prolongeait les souffrances de ma pauvre Dale, toutefois cette mesure était essentielle. Si Jenkinson avait vu juste...

Le vin m'engourdisait, mais mon esprit conservait toutes ses facultés. J'estimais ces arguments bien faibles et je ne voulais pas qu'ils fussent fondés, néanmoins la théorie de Jenkinson était plausible et, par conséquent, nous devions nous prémunir contre tout danger. Une idée prit forme dans ma tête. Dans ce dessein, autant que pour d'autres motifs, je devais voir Sir Thomas Gresham, très vite.

Après cette collation, je dormis tout l'après-midi et m'éveillai vers le soir pour apprendre que Longman nous avait trouvé un logis où nous pouvions nous installer aussitôt.

— Je doute que ce soit une merveille, m'avertit Jenkinson. Trop bon marché, et trop vite disponible. Mais l'emplacement est idéal, et je gage que nous n'aurons pas besoin d'y rester très longtemps.

Il recommanda de partir de nuit, après le souper. Luke Blanchard grommela bien un peu à la perspective de plier à nouveau bagage, néanmoins il changea d'avis quand il sut que les Lions étaient à nos trousses. Nous passâmes la soirée dans le salon et la petite pièce où l'on jouait aux cartes. Jeanne et moi, nous nous occupions en faisant un peu de raccommodage : un ourlet défait à ma petite cape de nuit et une couture craquée sur la cotte de rechange d'Hélène. Cette dernière paraissant toujours pâlotte, je l'envoyai se reposer en haut avant que nous partions.

Piedersen, mû par un esprit de conspirateur (nous l'avions payé comme si nous restions la nuit entière, rajoutant une généreuse gratification pour son aide), déclara qu'il laisserait des chandelles brûler quelque temps dans nos chambres, laissant croire que nous les occupions encore. Nous rassemblâmes nos effets et sortîmes en cachette par derrière. Les chevaux pouvaient rester à l'écurie, annonça Piedersen. Ils les renverraient le lendemain à l'auberge d'où ils venaient. Nous nous félicitâmes de voyager avec un nombre réduit de bagages.

La porte de derrière débouchait sur une allée où nous nous



faufilâmes non sans nervosité, en espérant que nul ne nous épiait. Pidersen nous avait prêté des lanternes, afin que nous voyions où nous mettions les pieds, mais nous avions baissé la mèche le plus possible.

L'allée se jetait dans une artère plus large. Jenkinson conféra avec Longman, puis nous guida à travers un enchevêtrement de ruelles. Il s'arrêtait de temps en temps pour guetter un mouvement derrière nous.

— Je m'oriente sans peine dans un labyrinthe, dit-il à Blanchard, qui craignait que nous fussions perdus. Je sais où nous sommes et où nous allons.

Plus d'une demi-heure passa avant que nous arrivions enfin devant une grande bâtisse à l'air rébarbatif. Jenkinson produisit une clef et gravit les marches.

— Toute la maison est à nous, dit-il à mi-voix par-dessus son épaule. Seul le sous-sol est occupé par la logeuse. Venez !

La porte d'entrée donnait dans un sombre vestibule à l'odeur de moisi. À l'appel de Jenkinson, une voix chevrotante répondit. Une lueur dansante apparut au niveau du sol, révélant un escalier descendant vers les profondeurs. La lumière était celle d'une chandelle, et une vieille enveloppée dans une masse de châles monta afin de nous accueillir. Elle prononça quelques mots dans sa propre langue, auxquels Jenkinson répondit avant de se tourner vers nous.

— Voici Klara Van den Bergh. Elle espère que, chez elle, nous serons à notre aise.

Nous regardions autour de nous. Le peu qu'éclairait la chandelle était décourageant. Une tapisserie rongée aux mites sur un mur de l'entrée, des taches d'humidité sur le reste, et deux portes massives pendant de guingois sur leurs gonds.

— Faut-il vraiment que nous restions là ? demanda Hélène.

Elle s'était exprimée en anglais mais son intonation était éloquente, et Klara Van den Bergh tressaillit.

— Tout cela à cause de ces gens qui vous suivent, messire Jenkinson ! Je ne voudrais pas être impolie, mais ne serait-il pas préférable que nous nous séparions ? Nous étions bien, à l'auberge, mais ici... !

— Oui, vraiment ! approuva Jeanne avec dégoût. Quel endroit !

— L'odeur du fleuve est forte, constata Blanchard.

Mark Sweetapple déclara qu'il en avait l'appétit coupé sans que cela fît rire personne. Arnold et Harvey acquiescèrent en marmonnant. Seul Longman soutint que ce n'était pas si mal. Notre logeuse parut se ratatiner dans ses châles et nous regarda d'un air suppliant, comme si elle craignait que nous ne tournions les talons. Je compris, non sans pitié, que cette maison était sa seule ressource ; elle était veuve, peut-

être, et tentait de vivre en louant des chambres, mais sans posséder les moyens d'avoir des servantes, du feu en permanence dans les cheminées, ni la force de nettoyer.

Jenkinson prit le contrôle de la situation.

— Nous restons.

Il parla à la vieille, qui nous indiqua d'un geste de la suivre pour faire le tour du propriétaire.

En fait, Longman avait raison. À l'inverse du vestibule, les chambres n'étaient pas mal. On y voyait aussi des taches d'humidité sur les murs, mais plus légères. Les tentures et les meubles, jadis d'une grande beauté, étaient encore en assez bon état sous la poussière. En haut, nous fûmes agréablement surpris de trouver un petit feu dans chaque chambre à coucher, et des draps propres et secs.

— Elle aère avec soin, expliqua Jenkinson. Longman a tout passé en revue. Je vous ai dit de ne pas vous attendre à une merveille, mais ce n'est pas insupportable non plus.

Tandis que nous commencions la répartition des chambres, il ajouta à mon oreille :

— En outre, la maison se trouve à côté d'un canal qui rejoint celui d'Hoekstraat, et la porte de la cuisine donne un accès direct sur le fleuve. Il y a une jetée, et une barque à la disposition des locataires. Que pourrions-nous souhaiter de mieux ?

## CHAPITRE XVI

### *Un filet d'or*

Cette nuit-là, je rêvai de Thamesbank, et de Meg.

Il était assez fréquent que des parents envoient leur progéniture dans de grandes maisons pour y parfaire son éducation. Même si Gerald avait vécu, j'aurais peut-être dû me séparer de ma fille. Je la savais en sécurité chez les Henderson et je m'étais résignée à notre séparation.

Mais l'éloignement m'avait toujours pesé, à la cour d'Élisabeth comme à présent. Chaque jour, je me demandais ce que faisait ma Meg, si elle allait bien. Je savais désormais que, quoi que j'eusse commis dans l'exécution de mon travail, j'étais toujours sa mère. Je m'éveillai donc, triste et impatiente. Je n'aspirais plus qu'à sauver Dale et à rentrer chez moi. La visite à Sir Thomas, si nécessaire fût-elle, m'apparaissait comme un obstacle supplémentaire avant mes retrouvailles avec mon enfant. Et une fois auprès de Meg, alors je pourrais prendre une décision concernant Matthew...

Oh, non ! Pas maintenant. Je ne pouvais, je ne devais pas penser à lui pour l'instant. Je repoussai ma courtepoinle. Plus vite je m'attellerais à ma tâche, plus vite je trouverais le repos. Sur son lit de repos, Jeanne sommeillait encore, couchée en chien de fusil, et Hélène, qui dormait avec moi, ronflait, allongée sur le dos. Je les réveillai toutes les deux.

— C'est l'heure de se lever et de commencer une nouvelle journée !

L'aube venait de poindre, pourtant une odeur appétissante flottait déjà dans la maison. En robe de chambre, nous descendîmes. Jenkinson et Longman nous avaient précédées, découvrant Klara dans la cuisine en train de préparer le déjeuner, et lui avaient ôté les ustensiles des mains. Elle trônait dans un fauteuil d'osier, emmitouflée dans ses châles, pendant que Longman, déjà vêtu pour la journée, sortait d'un paquet la miche et les petits pains encore tièdes qu'il avait apportés d'une boulangerie voisine. Il était aussi allé remplir un seau d'eau fraîche à un puits.

Jenkinson, dans le pourpoint marron seyant à l'emploi de domestique, maniait avec adresse une poêle où il faisait frire des

côtelettes et du bacon, tout en contant fleurette à notre logeuse. Il exsudait le charme comme une fleur exhale son parfum et Klara, qui devait avoir au moins soixante-dix ans, pouffait de rire, rose comme une jeune fille.

J'observai le marchand avec appréhension. Je l'aimais beaucoup, mais avais-je raison ? Les autres hommes vinrent se joindre à nous et il nous servit, puis les assiettes furent lavées avec une rapidité et une aisance déconcertantes. Sur ce, il déclara qu'il devait se préparer avant sa visite à Sir Thomas, et nous découvrîmes alors le contenu de la sacoche à boucles qu'il avait portée sur son dos depuis Paris.

Il envoya Longman la chercher et l'ouvrit là, dans la cuisine. Elle renfermait un pourpoint en satin cerise d'une indicible beauté, brodé de petites étoiles d'argent ; des hauts-de-chausses bouffants et des chausses de couleur assortie ; une paire d'élégantes chaussures en chevreau fauve, à petits talons, avec une fine bride sur le cou-de-pied ; une chemise ainsi qu'une fraise blanches ; un manteau de velours à col montant, presque de la nuance exacte des souliers, et un bonnet en velours fauve.

Enfin, sous nos yeux ébahis, apparurent un large carré de toile peut-être découpé dans un drap, un fer à repasser et un fer à godronner.

Les vêtements étaient plus qu'un peu froissés après leur long séjour dans le sac. Je dis :

— Je suis sûre que Jeanne pourra...

Mais Jenkinson repoussa cette idée d'un geste de la main.

— Nous, les marchands, sommes de grands voyageurs et apprenons à prendre soin de nos affaires, comme les vétérans. Maintenant, si quelqu'un pouvait nettoyer la table pendant que je fais chauffer le fer sur le feu ?...

Il chauffa donc le fer, déploya avec tendresse le manteau sur la table, essora le carré de toile après l'avoir trempé dans l'eau, l'éta la sur l'étoffe et entreprit d'effacer les plis. Je regardai la pile de vêtements qui attendait, et me demandai quand nous-mêmes aurions la chance de préparer nos toilettes.

Luke Blanchard avait décrété que des chausses propres et son pourpoint de voyage, convenablement brossé, feraient l'affaire, mais Hélène et moi avions des robes à repasser. Jeanne s'était munie d'un petit fer, cependant la table de la cuisine était la seule de la maison que l'on pût utiliser à cette fin (celle de la salle à manger était immense, mais c'était une belle table, et Klara nous supplia de ne pas en approcher un fer chaud).

À la fin, nous étions presque folles d'impatience à cause de Jenkinson, qui montrait un soin méticuleux et prenait tout son temps. Je crois que nous serions parties dans nos jupes fripées comme des

pommes de l'an passé si je n'avais été saisie d'une inspiration. J'allai chercher une couverture et un drap de mon lit, les posai par terre dans la cuisine, et vu que Jeanne avait peine à s'accroupir, Hélène et moi nous relayâmes à genoux, utilisant un linge humide fourni par Klara, pendant que Jenkinson, fort peu galant pour une fois, accaparait la table.

Les résultats n'en furent pas moins satisfaisants. Hélène et moi avions prévu une toilette élégante. Nous avions dû abandonner nos vertugadins, dont nous nous passions fort bien. Hélène portait la même tenue en damas blanc et argent que lors de sa présentation à la reine Catherine, avec le même petit bonnet bordé de perles ramené en arrière sur ses bandeaux plats. J'étais en satin moutarde, brodé de fleurs rouges et bleues. Jeanne me brossa les cheveux jusqu'à ce qu'ils soient lustrés comme le plumage d'un merle, les serra dans une résille d'or et ajouta un minuscule bonnet en satin moutarde, qui laissait voir ma riche coiffure. Nous avions toutes deux des boucles d'oreilles et un pendentif assorti (Hélène en perle, moi, en or et turquoise), une petite fraise et des souliers nettoyés avec soin.

Nous partîmes à pied, telles de vivantes gravures de mode (le pourpoint en velours noir de Blanchard était très bien coupé et, une fois brossé, paraissait élégant), suivis de Jeanne et de tous les hommes qui, à défaut d'être à la mode, avaient au moins l'air propre, soigné et sérieux. Vingt minutes de marche nous conduisirent dans le quartier cosu où Gresham avait sa résidence, une magnifique demeure dont les marches menaient à un perron majestueux, et dont le toit de tuiles n'était qu'étroits pignons et cheminées ornées. Elle était sise au bord de l'Escaut, que remontaient des navires venus des quatre coins du monde, chargés d'étoffes exotiques, de fils de soie, de laine filée prête à être transformée en habits et en tapisseries ; de canne à sucre des Indes occidentales ; de fourrures et de cuirs des pays nordiques ; d'épices et de pierres précieuses, de fer, d'or et d'argent de vingt autres sources. De sa salle à manger, Gresham voyait passer leurs grands mâts.

J'avais l'impression de remonter le temps. Si souvent, j'avais gravi ces marches, traversé ce perron avec Gerald ! Le carrelage noir et blanc du hall d'entrée, les couleurs éclatantes des tentures étaient tels que dans mes souvenirs. De même que le murmure omniprésent des voix, l'écho de la musique et l'arôme des mets succulents.

Sir Thomas en personne vint à notre rencontre, et l'on eût dit que je l'avais quitté la veille à peine. Il était devant moi, l'employeur de Gerald, que j'appréciais mais redoutais aussi un peu. Il émanait de lui une autorité écrasante. Il possédait le pouvoir, la richesse et l'influence et si, à notre première rencontre, je ne comprenais pas que de tels symboles vont toujours de pair avec une certaine dureté, je

l'avais vite appris.

Car la besogne qu'il exigeait de Gerald avait rempli Anvers de gens forcés, d'une manière ou d'une autre, à dépouiller la cité. Certains y avaient perdu leur emploi, et la plupart tout respect humain, quand ils n'avaient pas payé plus chèrement, par la liberté ou la vie.

Fringant en écarlate à crevés jaunes, Gresham était assez grand pour contempler de haut mon beau-père, par-dessus son long nez formant une bosse distinctive au milieu. Pourtant, il nous accueillit avec grâce, une lueur amicale dans ses yeux brun clair au regard matois, un sourire au milieu de sa barbe rousse, soigneusement taillée en pointe.

— Dame Ursula Blanchard ! Quelle surprise vous me faites, doublée d'un tel plaisir ! Et messire Jenkinson ! Quel bon vent vous amène à Anvers ? Et vos compagnons sont ?...

Je lui présentai Luke Blanchard et Hélène, qu'il jaugea d'un coup d'œil tout en leur souhaitant la bienvenue dans sa demeure. Puis il nous entraîna dans une vaste salle lambrissée, où se trouvait déjà une foule mouvante. Les gens allaient et venaient par une porte plus éloignée, qui conduisait à une cour ornée d'un bassin. Un orchestre jouait dans une petite galerie et les serviteurs passaient, chargés de plateaux, tandis qu'un peu partout, en petits comités d'apparence informelle, des gentilshommes en pourpoints de velours bordés de fourrure faisaient affaire ou échange d'informations.

— Ma porte est toujours ouverte, c'est là mon habitude, rappela Gresham avec désinvolture.

Notre escorte avait disparu, absorbée comme par magie par cette maisonnée où les visiteurs venaient parfois avec une suite de la taille d'une armée. Des appartements entiers étaient réservés aux valets et aux femmes de chambre.

— Il était inutile de prendre rendez-vous, Jenkinson, vous le savez bien, disait Gresham. Vous auriez dû venir directement ! Ma demeure est la vôtre, quelle que soit l'heure. Cela vaut aussi pour vous, dame Blanchard. Vous restez dîner, naturellement.

— Naturellement, répondit Jenkinson. J'ai pris ce rendez-vous afin d'être sûr de vous voir. Si nous nous étions présentés à l'improviste, vous auriez pu être sorti. Or nous avons besoin d'un petit conseil de votre part.

— Bien entendu. En quoi puis-je vous aider ? Désirez-vous un prêt ?

— Non, des places sur des navires – cinq pour l'Angleterre et cinq autres pour Paris, ou plutôt Saint-Germain. C'est urgent...

Prenant l'auguste maître des lieux par le coude tel un simple camarade, Jenkinson l'entraîna à l'écart. Avec Hélène et Blanchard, je trouvai un siège, écoutai la musique et pris une des boissons qu'un

page me présentait sur un plateau. Ces boissons, servies dans de minuscules gobelets, m'étaient familières ; ce n'était pas du vin mais une liqueur du Nord, claire comme de l'eau et aussi dangereuse qu'une masse d'arme si l'on en abusait. Je murmurai un avertissement à mes compagnons.

Gresham et Jenkinson reparurent, de larges sourires aux lèvres.

— *Le Léopard* lève l'ancre pour l'Angleterre dans quelques jours, annonça le marchand. Son capitaine doit une faveur à Sir Thomas. Et un certain capitaine Ericksen acceptera sans doute de faire un détour par la Seine et Saint-Germain, pour peu qu'on sache le dédommager.

Ses yeux cherchèrent les miens et j'y lus une interrogation.

— Messire Blanchard et moi disposons de fonds suffisants, assurai-je. Aussi bien pour payer notre passage que pour les gratifications.

Toutefois, l'idée qui m'était venue au *Poisson frétilant* nécessiterait des liquidités supplémentaires que nous ne possédions pas. Je voulais parler à Gresham seule à seul. Je m'apprêtai à demander s'il pouvait m'accorder quelques instants en privé, mais il me prit de court :

— Dame Blanchard, je suis sincèrement heureux de vous revoir. Ma conscience me tourmente à votre sujet. À la mort de votre époux, j'ai agi ainsi que je l'estimais le mieux pour vous. Je ne pensais pas que vous voudriez retourner chez les Faldene ou les Blanchard, même s'ils vous le proposaient, aussi ai-je demandé à Sir William Cecil de vous obtenir un poste à la cour. J'ai été soulagé qu'il puisse vous aider, et ravi d'apprendre que vous prospériez. Toutefois, j'aurais dû faire davantage : vous offrir une situation dans ma propre maison, par respect pour la mémoire de Gerald.

— Merci de votre bonté, mais je suis heureuse de la place que j'occupe à la cour d'Élisabeth.

Je remarquai que Blanchard, qui conversait à proximité, faisait fi de mon avertissement et vidait le contenu d'un autre gobelet de la taille d'un dé à coudre.

Gresham s'en aperçut aussi et sourit dans sa barbe. Puis il me consterna en disant :

— M'accorderez-vous quelques mots en privé ? Concernant votre époux défunt, je souhaitais vous exprimer une demande depuis longtemps.

J'avais souhaité un entretien privé, mais qu'il en voulût un de son côté ne laissait pas de m'inquiéter. J'acceptai en un murmure et je le suivis jusqu'à un bureau adjacent. Cette pièce aussi donnait sur le fleuve, et les reflets de l'onde jouaient sur les lambris de chêne, et sur une bibliothèque occupant un mur entier. Il m'indiqua un siège avec courtoisie et je m'assis, terrifiée à l'idée que sa question eût un rapport avec un trésor enfoui sous le plancher d'un entrepôt, dans Hoekstraat.

Il n'en était rien.

— Je ne désirais pas vous entretenir de Gerald, commença-t-il. Ce sujet reste peut-être douloureux pour vous. Je cherchais une bonne excuse pour vous parler loin des oreilles indiscrètes. Dame Blanchard, d'après le premier message de messire Jenkinson, vous avez tous quitté la France en hâte à cause de la guerre. Mais à présent, semble-t-il, vous et lui souhaitez retourner de toute urgence à Saint-Germain. Il s'est borné à me dire que cela concernait une affaire qui vous est personnelle. Je l'ai senti préoccupé, et cela me rend perplexe. Traversez-vous quelque mauvaise passe ? Je vous ai trop peu aidée quand Gerald est mort. Puis-je me faire pardonner à présent ?

Jamais je n'ai autant voulu accorder ma confiance que ce jour-là. Je mourais d'envie de me décharger de mon fardeau sur des épaules solides. Mais bien qu'il nous eût toujours traités avec considération, Gerald et moi, je savais qu'en l'occurrence je ne le devais pas. Il était d'abord et avant tout le financier d'Élisabeth, généreux sur les questions qui n'interféraient pas avec ses intérêts professionnels, mais son travail passait en premier. À certains égards, il ressemblait assez à un Lion levantin. Il considérerait que vingt-cinq mille livres constituaient une rançon trop élevée pour une femme de chambre, surtout si Élisabeth s'en trouvait lésée.

Me voyant silencieuse, il demanda :

— Ne m'apprendrez-vous pas pourquoi vous tenez tant à retourner à Paris ?

— Non Sir Thomas, et j'en suis désolée. Cela doit sembler discourtois de ma part. Je peux toutefois vous assurer que mes raisons sont honnêtes et estimables. Je comptais solliciter votre aide, et si vous me l'accordiez sans exiger de détails, je vous en serais infiniment reconnaissante.

Gresham s'assit derrière son bureau.

— Serait-ce lié à une mission pour Sir William Cecil ?

Il rit en me voyant sursauter.

— Cecil me fait certaines confidences, continua-t-il. Je sais que vous travaillez pour lui. Sentez-vous libre de me parler.

— Je le voudrais, prétendis-je, cherchant avec fébrilité un prétexte pour ne pas l'éclairer. Mais... j'ai promis le silence. Pourrez-vous me pardonner, et ne pas m'en tenir grief ?

Voilà qui semblait tout à fait convaincant. Pensif, Gresham hocha la tête.

— Eh bien, je vous fais confiance ! Vous ne seriez pas associée à Anthony Jenkinson dans cette entreprise si vous n'étiez digne de foi... Qu'y a-t-il ? Votre visage s'est éclairé.

— Je pensais vous demander votre assurance que Jenkinson est digne de confiance. Il a offert de m'aider à... à régler l'affaire qui m'occupe, en ayant été informé par hasard. Le fait qu'il soit au



courant ne me délie pas de mon serment. Après beaucoup d'inquiétude, je voudrais être certaine...

— Vous n'avez rien à craindre. Jenkinson est un homme intègre.

À l'immense soulagement qui me submergea, je mesurai combien je m'étais sentie seule et désemparée. Brockley me manquait. Au moins, désormais, j'aurais quelqu'un vers qui me tourner.

— Payer les passages pour l'Angleterre et Saint-Germain ne présente pas de difficulté, expliquai-je. Néanmoins, j'ai besoin de disposer d'une certaine somme.

Je portais, comme toujours, une jupe ouverte sur le devant et recelant une poche secrète. J'en sortis deux bijoux que j'avais glissés, pendant que je m'habillais, au-dessus de ma bourse, de mes crochets et de ma dague. C'était mon plus beau rang de perles et une broche sortie d'un rubis.

— Si j'offrais ceci en gage, me serait-il possible d'emprunter cinq cents livres ?

En ayant fini avec Sir Thomas, j'avais besoin d'un autre entretien privé, cette fois avec Jenkinson.

Je regardai autour de moi. Assis dans un coin, les pommettes empourprées, Blanchard dodelinait de la tête comme sur le point de s'assoupir. Hélène écoutait un chant polyphonique interprété par une basse, un ténor et un très jeune soprano.

— J'ai besoin que nous parlions, dis-je tout bas à Jenkinson en le rejoignant. Mais seuls.

— Ce ténor chante d'une voix éteinte, déclara-t-il avec aplomb, assez fort pour être entendu à la ronde. Accepterez-vous mon bras, madame, pour un petit tour dans la cour ? Le soleil brille, et il y a des sièges agréables, dehors.

Nous nous assîmes sur un banc près d'un bassin de nénuphars et je lui exposai mon idée.

— J'ai emprunté assez d'argent, dis-je en lui montrant la bourse remise par Gresham.

Le prêt, avec ses intérêts et son nantissement, avait été consigné dans un registre sans protestation chevaleresque que l'on n'exigeait pas de garanties de la part d'une dame. Comme je l'ai dit, Sir Thomas était un financier.

— Si tout va bien, je le rembourserai à l'aide de ce qui se trouve sous le plancher.

Jenkinson m'avait écoutée, captivé, avec de plus en plus d'enthousiasme.

— Est-ce un piège ou une simple précaution ? s'enquit-il.

— Une précaution. Nous ne pourrions faire de prisonniers. La supercherie sera vite découverte, mais peu importe, si l'on nous prend,

nous, pour les dupes.

— Vous pourriez bien avoir raison. Vous m'intriguez, dame Blanchard. Vous ne ressemblez pas aux dames de ma connaissance. Ma femme, qui m'est chère et ne manque pas d'instruction, ne raisonnerait jamais d'une manière aussi compliquée. Nous allons essayer. Il faut prendre garde, cependant, afin que...

Nous restâmes près du bassin encore une demi-heure, à discuter des détails, jusqu'à ce que l'appel d'une trompette annonce le dîner.

Mon beau-père dut s'appuyer sur l'épaule de Jenkinson afin de gagner la salle à manger. Nous nous assîmes de part et d'autre, et lui donnions des coups de coude de temps en temps pour l'encourager à rester éveillé et à manger. Mais du vin accompagnait les plats et, avant la fin du repas, il sombra dans un profond sommeil. Nous dûmes lui soulever la tête, car il piquait du nez dans son assiette.

Sur le chemin du retour, les hommes le portèrent et, une fois dans notre logis, Harvey le coucha. Blanchard dormit jusqu'au lendemain matin et se réveilla en proie à une terrible migraine.

Par conséquent, quand nous prîmes la barque de la maison afin d'entreprendre notre voyage d'exploration jusqu'au canal d'Hoekstraat, mon beau-père ne put nous accompagner. Du fait qu'il considérerait cette chasse au trésor comme mon affaire et non la sienne, je ne sais s'il serait venu de toute façon, mais j'en étais heureuse, car cela me permettait d'éviter du même coup la compagnie peu réjouissante d'Hélène.

— Je sais qu'Harvey s'occupera bien de votre tuteur, dis-je avec le plus grand sérieux, mais ce serait une attention charmante si vous restiez aussi. Vous pourrez lui préparer une tisane, plus tard.

— J'aimerais venir !

— Rappelez-vous que des hommes dangereux me traquent, lui dit Jenkinson. Dame Blanchard est obligée de courir ce risque, mais vous pouvez rester bien tranquille à la maison, en vous rendant utile.

— À la maison ! soupira Hélène, l'air pitoyable. C'est Saint-Marc qui était mon foyer. J'y pense à chaque instant. Peut-être ne le reverrai-je jamais. Très bien. Je resterai, préparerai des tisanes et prierai pour votre succès.

— Elle me fait vraiment pitié, parfois, remarquai-je alors que nous nous éloignions. Je connaissais son futur époux quand j'étais enfant ; il se trouve que c'est mon cousin. Je ne l'aimais pas.

— Hélène et vous, me répondit Jenkinson, vous différez du tout au tout.

## CHAPITRE XVII

### *Où l'on pose un appât*

Tandis que Jenkinson nous propulsait à coups de rames, je sentais croître ma nervosité. Je n'avais vu l'entrepôt qu'une seule fois, quand Gerald me l'avait montré après l'avoir loué. Il m'avait indiqué la cachette sous le plancher, et l'avait marquée afin de retrouver sans peine ce qu'il y dissimulerait. Je pensais pouvoir me rappeler où chercher le signe, mais je redoutais qu'il y ait eu des changements depuis.

Je savais que le trésor avait été caché, car Gerald me l'avait dit. Mais il se sentait déjà souffrant, ce soir-là, et n'était pas entré dans les détails. D'effrayantes possibilités me tourmentaient. Supposons que le bâtiment fût utilisé et qu'on eût empilé d'énormes caisses juste au-dessus de l'endroit que nous cherchions ? Ou encore que l'espace sous le plancher n'eût pas été assez grand pour les deux salières ?

Au début, Gerald avait pensé les cacher dans de simples caisses, par terre, entourées d'autres semblables, vides ou au contenu insignifiant. Il avait finalement décidé que ce ne serait pas assez sûr, surtout si elles devaient rester là quelque temps. Mais il avait peut-être été contraint de revenir à son idée première car elles ne rentraient pas. En deux ans, tout avait pu arriver. Même si personne n'avait repris le bail, les édifices abandonnés attiraient l'attention, tôt ou tard. Le trésor pouvait s'être envolé depuis longtemps.

« Ô Dieu, priai-je avec ferveur, faites que je reconnaisse l'entrepôt dès que je le verrai et que le trésor y soit encore. Par pitié ! »

En d'autres circonstances, j'aurais apprécié cette promenade sur l'eau, bien qu'avec nostalgie. Le soleil d'avril étincelait sur les flots. Anvers, active et animée, restait fidèle à mes souvenirs. Des vaisseaux transportaient des cargaisons, entraient ou sortaient des bassins de radoub : navires de commerce des Pays-Bas ou d'une demi-douzaine d'autres contrées, et des nuées de petites embarcations, barques ou bacs transportant la population sur le fleuve et les canaux. Sur l'Escaut, un galion aux mâts vertigineux était halé à contre-courant.

Tous les bruits et les odeurs m'étaient familiers : l'âcre relent de l'eau, les cris des mouettes qui suivaient les bateaux en quête de

nourriture, les parfums d'épices et de cuir provenant des entrepôts, le clapotis des vagues dans le sillage des navires, les cris des manœuvres actionnant les treuils. Une forte odeur de fromage me rappela *Le Pinson*.

Mais j'étais là pour une affaire sérieuse. Longman avait bien choisi notre logis et nous fûmes vite dans le canal qui, d'après la carte, longeait Hoekstraat. Je scrutais les alentours. Des quais, des appontements où parfois une barque était amarrée, des entrepôts, se jouxtant pour la plupart, mais séparés à l'occasion par des allées. Les bâtiments comptaient en général deux ou trois étages, avec des rangées d'étroites fenêtres. Ils étaient terriblement identiques, constatai-je avec effroi. À ce moment précis, Jenkinson observa d'un ton plein d'entrain qu'il ne nous restait plus qu'à trouver le bon, car il eût été malséant d'en cambrioler un autre. Je le fixai sans répondre, et il comprit rien qu'à mon expression.

— Tout va bien. Accordez-vous une chance raisonnable ! Réfléchissez. Vous rappelez-vous un repère, un signe distinctif ?

— Non. Ce n'est pourtant pas faute d'essayer ! Nous allons du bon côté, assurai-je, tâchant de recouvrer mon sang-froid. Nous n'y sommes pas encore. C'est sur la rive droite, mais...

— Vous avez dit qu'il y a un appontement. En bois ou en pierre ?

— En bois. Et... Oui, des doubles portes peintes en bleu, quoique cela ait pu changer.

Je me concentrai encore et, à mon grand soulagement, d'autres détails me revinrent.

— Juste au-delà de notre entrepôt, il y en avait un plus grand, avec une jetée de pierre et des marches envahies par la mousse. Vertes et glissantes. Quand Gerald m'a amenée là, on déchargeait un navire. Un portefaix en est tombé avec la caisse qu'il tenait sur sa tête. Un homme, en haut des marches, jurait comme un charretier, et criait aux marins du bateau de repêcher la caisse avant qu'elle ne coule sans s'occuper de l'imbécile qui avait glissé. S'il ne savait pas nager, il n'avait qu'à se noyer. Cela m'avait beaucoup marquée.

— Le portefaix s'est-il noyé ? demanda Jenkinson avec intérêt.

— Non. Il a réussi à atteindre les marches et il est remonté en jurant encore plus fort que l'autre.

Jenkinson éclata de rire.

— Nous devrions être à même de trouver ! Au fait, ne seraient-ce pas les portes bleues, droit devant ?

— Oui ! Je vois l'appontement de bois, et la jetée de pierre juste après !

Animée, je me levai à demi et Jenkinson m'ordonna de m'asseoir avant que je nous fasse chavirer.

— Nous allons continuer un peu et bien regarder. Surtout,

conservez votre calme.

Lentement, nous glissâmes devant les portes. Je reconnus aussitôt la peinture bleue fanée et la pierre un peu jaune des murs. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient pourvues de barreaux et les portes semblaient toujours solidement fermées.

— On pourrait entrer tout de suite, suggérai-je. J'ai la clef et c'est mon droit. Mon mari avait réglé d'avance cinq ans de loyer.

— Nous n'avons pas d'outils pour soulever les lames, pas de sacs pour emporter le trésor. On pourrait entrer sans éveiller de soupçon, mais vous nous imaginez ressortant au grand jour avec de la vaisselle étincelante ? Car il s'agit surtout de vaisselle, n'est-ce pas ?

Je n'avais fourni qu'à la reine Catherine la description entière. Cette fois, je précisai :

— Il y a en outre deux très belles salières. Je ne peux m'empêcher de craindre que l'entrepôt soit repris par d'autres, qui auront empilé des caisses partout sur le plancher.

— Nous reviendrons, dit Jenkinson d'une voix apaisante. Sous le couvert de la nuit, avec des outils, nous aurons tout loisir de déplacer ou de démonter d'éventuels obstacles, et de les remettre en place ensuite. Pour parer à toute difficulté, soyons plus prévoyants encore : en plus d'un bateau supplémentaire, nous emmènerons Longman et le jeune Sweetapple. Même Blanchard pourra nous aider, s'il y est disposé.

À notre retour, nous trouvâmes Luke Blanchard levé et en train de manger. Il apprit avec intérêt que nous avions repéré l'entrepôt, mais déclina toute idée de se joindre à nous cette nuit-là.

— Cela ne me concerne pas, répondit-il avec candeur. Hélène et moi partons pour l'Angleterre dès que possible, et je ne veux pas que nous soyons arrêtés, mes hommes et moi, pour avoir pillé un entrepôt. J'envoie Sweetapple et Arnold en France avec vous par souci de votre sécurité, Ursula, toutefois cela n'ira pas plus loin. Au fait, toutes nos places ont été confirmées. Un message de Sir Thomas Gresham est arrivé en votre absence. Nous sommes jeudi. *Le Léopard*, sous les ordres du capitaine Drayton, lèvera l'ancre pour l'Angleterre lundi. Le capitaine Ericksen et le *Britta* feront voile vers la France le lendemain. On nous recommande d'être à bord dès la nuit précédente.

Je ne m'attendais à rien d'autre de sa part. Je haussai les épaules et ne dis mot. Jenkinson, en revanche, déclara que ces nouvelles étaient excellentes, puis s'enquit des projets de chacun pour l'après-midi.

— J'ai des emplettes à faire, dont des outils et de la nourriture.

Le garde-manger de Klara était amplement pourvu d'étagères, cependant il n'y avait pas grand-chose dessus.

— Viendrez-vous m'aider, dame Blanchard ? me demanda

Jenkinson.

— Si vous le souhaitez. Voulez-vous nous accompagner, Hélène ? Nous pourrions compléter votre trousseau toutes les deux, pendant que messire Jenkinson s'occupe du reste.

— Je suis lasse et préfère me reposer, répondit-elle.

— Vous vous fatiguez trop vite pour une jeune fille de votre âge, observa Blanchard avec réprobation.

— Eh bien, nous irons ensemble, dame Blanchard, conclut Jenkinson. Il y a beaucoup à faire. Nous devons louer un second bateau, plus grand, au cas où le trésor serait lourd. Longman pourrait s'en charger et l'amener ici, à la rame, afin qu'il soit prêt pour ce soir.

À la fin de l'après-midi, je fus moi-même épuisée, car nos achats avaient nécessité beaucoup d'énergie et c'était une chose heureuse que le trousseau d'Hélène n'en eût pas fait partie. Longman, qui possédait une bonne maîtrise de la langue locale, s'en alla louer un bateau pendant que Jenkinson et moi entreprenions de dépenser les cinq cents livres de Gresham de la manière la plus judicieuse possible.

— Ce soir, si nous échouons dans nos efforts, déclara mon compagnon alors que nous rentrions à la maison bien chargés, je vendrai quelques-uns des précieux colifichets que j'ai dans mes bagages, et je vous achèterai certains de ces articles, dame Blanchard. Alors, vous pourrez récupérer vos bijoux auprès de Gresham. Je gage que j'en tirerai un bon bénéfice, une fois en Angleterre.

C'était un homme d'affaires, lui aussi.

Nous n'avions pas oublié les provisions. J'aidai Jenkinson à garnir les étagères du garde-manger pendant que Klara nous observait, ses yeux larmoyants emplis de gratitude. Elle comprenait que, lorsque nous partirions, nous lui laisserions des quantités de fromage, de fruits secs, de poisson séché, de riz et de bacon, avec de surcroît une belle réserve de vins. Elle réussit à nous remercier en anglais, dont elle semblait connaître quelques mots. Longman s'était procuré un second bateau, et tout ce dont nous aurions besoin s'y entassait déjà. Nous étions prêts. Il ne restait plus qu'à attendre la tombée de la nuit.

Entre-temps, je pouvais me reposer. Mais les heures se traînaient, et de plus, elles furent assez agitées. À notre retour, nous ne vîmes Hélène nulle part. Sweetapple nous apprit qu'elle était sortie, après tout. Elle était allée avec Jeanne à la cathédrale afin de prier pour nous dans ce qu'elle appelait « une atmosphère propice ». Elle me réveilla en revenant, alors que je venais de m'assoupir. Je me levai sans plus tarder, et le soir, j'étais en proie à une telle tension nerveuse que je claquais des dents.

— Vous n'êtes pas obligée de venir, me dit Jenkinson en entrant dans le salon un peu sombre, où j'étais assise, mon recueil de poèmes

à la main. Il pourrait y avoir du danger. Si une tentative a lieu, elle viendra probablement sur le canal, où les eaux sont profondes et très froides. Longman et moi pouvons prendre votre clef et rapporter le trésor. Il suffit de nous dire où chercher.

— Je ne le puis. La marque est minuscule, cela ne sera pas facile à la lumière d'une lanterne. De plus, cette responsabilité m'incombe.

— Personne au monde ne blâmerait une jeune femme d'envoyer des hommes à sa place.

— Vous pourriez avoir du mal à trouver. Non, persistai-je, il faut que je vienne.

— Et je pourrais disparaître dans la nature avec le butin, puis m'en servir pour commercer avec le Schah, dit Jenkinson, hochant la tête d'un air fin. Je comprends parfaitement.

— Je n'y pensais pas ! Sir Thomas m'a assurée...

— Ainsi, vous vous êtes informée à mon sujet ? Parfait. En vous abstenant, vous eussiez été bien candide. Gresham a dit vrai : je suis digne de confiance. Mais lorsqu'il s'agit d'or, mieux vaut se fier à aussi peu de monde que possible.

— Ce n'est pas que je doute de vous. Je dois venir. Vous avez besoin de moi et, ici, je me rongerais les sangs en attendant votre retour.

— Soit, je n'insisterai pas. Nous redoublerons de prudence. Vous feriez bien d'aller vous changer, mais, ajouta messire Jenkinson, veillez à ne pas mettre vos hauts-de-chausses le devant derrière. J'en parle, car vous semblez vouloir lire à l'envers les œuvres de Thomas Wyatt et de Henry Howard.

Je ris nerveusement en m'apercevant qu'il avait raison. Depuis une demi-heure, je fixais une page imprimée sans même me rendre compte qu'elle était indéchiffrable, tant j'étais plongée dans mes réflexions.

Nous avions décidé que je serais plus à l'aise dans des vêtements masculins et nos achats avaient inclus une chemise, des hauts-de-chausses et un pourpoint marron foncé, le tout à ma taille. Dale, qui montait à califourchon, portait des hauts-de-chausses en voyage et plus d'une fois, durant mes aventures pour le compte de Cecil, j'avais regretté d'être en jupe. Je n'en avais encore jamais essayé. Je fus surprise du sentiment de liberté qu'ils me procuraient. Les mouvements étaient soudain aisés. Ainsi vêtue, je pouvais grimper par-dessus une barrière ou sur un arbre, bondir et dévaler des marches, emprunter la passerelle d'un navire sans craindre de me prendre un talon dans l'ourlet. J'avais déjà cousu une poche à l'intérieur du pourpoint et transféré dedans le contenu de celle de ma jupe, y compris mon trousseau de clefs.

Nous partîmes enfin. Klara était allée se coucher, mais tous les autres se rassemblèrent à l'entrée donnant sur le fleuve afin de nous

souhaiter bonne chance.

— N'a-t-on rien oublié ? demandai-je en chuchotant. Les manteaux ? Les lanternes ? Les outils ?

— Tout est à bord, madame, m'assura Longman, ajoutant d'un air de reproche : Messire Jenkinson n'oublie aucun détail.

— Un autre témoignage pour vous tranquilliser ! dit Jenkinson avec galanterie en m'aidant à monter dans notre barque.

La nuit était fraîche. Un croissant de lune et des flambeaux montés sur des poteaux nous éclairaient, mais les bâtiments sur la berge jetaient leurs ombres noires. Nombre d'habitations jalonnaient les rives de ce canal. De temps en temps, on voyait des fenêtres éclairées par la lumière des chandelles et, parfois, de la musique et des rires nous parvenaient au milieu de l'eau. Quelques petites embarcations passaient, et les nôtres se fondaient dans cet univers. Nous avançons, Jenkinson et moi devant, Longman nous suivant, sans que rien de remarquable entrave notre progression.

Je me demandais si les portes de l'entrepôt paraîtraient encore bleues dans le noir, mais en approchant, je vis qu'un des flambeaux était placé juste à côté de notre destination. La flamme, couchée par la brise, en révélait les couleurs.

— Le voilà ! annonçai-je.

Jenkinson lança un regard furtif par-dessus son épaule.

— Une barque vient vers nous. Quand elle aura passé, les rameurs nous feront face. Cachons-nous dans l'ombre de la berge opposée et attendons qu'elle soit hors de vue.

Mon estomac se retourna d'impatience et de peur. Quel supplice de se trouver si près et de devoir attendre ! Sur l'autre barque s'entassaient des gens revenant d'une fête, et qui chantaient. Ils s'interrompirent pour nous souhaiter bruyamment la bonne nuit, et nous leur répondîmes avec cordialité. Puis Jenkinson nous dirigea vers un coin d'ombre, en face de l'entrepôt. Longman suivait toujours. Nous trouvâmes un ponton et enroulâmes les deux bosses d'amarrage autour d'une bitte, en attendant que le groupe joyeux s'éloigne suffisamment.

Cela sembla interminable et, bien entendu, sitôt qu'ils eurent disparu, deux autres barques arrivèrent en sens inverse. Alors qu'elles traversaient le halo de lumière sous le flambeau, je lus le nom de l'une d'elles, *Anna*, peint sur le flanc. Nous dûmes patienter encore un siècle avant qu'elles aussi disparaissent.

Après cela, voyant que Jenkinson ne bougeait pas, je chuchotai :

— Qu'attendons-nous ?

— Le guet. Je distingue sa lanterne qui approche le long de l'allée. Dès le crépuscule, les autorités font surveiller les entrepôts. Il a sûrement des chiens.



Quelques siècles s'écoulèrent encore avant que l'homme à la lanterne et les deux mastiffs en laisse nous dépassent.

— Il va continuer jusqu'au bout de l'allée, puis il reviendra par la rue de l'autre côté de l'entrepôt, souffla Jenkinson. Laissons-le avancer un peu.

L'attente se prolongea. La lanterne disparut.

— Allons-y ! dit Jenkinson, détachant notre amarre.

Nous coupâmes à travers le courant, Longman derrière nous dans le second bateau, et heurtâmes doucement le ponton de bois dépendant de notre entrepôt. Jenkinson nous fit glisser vers l'ombre qui s'étendait entre notre plate-forme et la jetée de pierre de l'entrepôt voisin, quelques pas plus loin.

Laissant les deux barques à l'abri et presque hors de vue, nous montâmes sur le ponton.

— La clef ! murmura Jenkinson.

Je sortis mon trousseau. J'y voyais à peine, mais la clef de l'entrepôt était en ferronnerie et beaucoup plus grosse que les autres. Je la trouvai à tâtons. J'avançai vers la porte, me retrouvant en pleine lumière ; je m'assurai que la clef était la bonne, puis l'enfonçai dans la serrure.

La lueur du métal neuf autour du trou aurait dû m'avertir. La clef ne tournait pas.

On avait changé la serrure.

Je poussai un soupir. Longtemps et avec soin, j'avais conservé le secret de ma profession singulière, mais maintenant je ne le pouvais plus. Tandis que Jenkinson observait qu'il ne restait qu'à briser la serrure ou à soulever la porte de ses gonds et que cela ferait trop de bruit, je me munis des crochets apportés d'Angleterre, qui m'accompagnaient, lors de cette expédition, dans la poche de mon pourpoint.

— Un instant, dis-je.

Je glissai les fils métalliques dans la serrure. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu l'occasion d'utiliser ce talent particulier, mais il me revint aussitôt. Les yeux fermés, je tentai de voir du bout des doigts, comme me l'avait appris le serrurier à l'allure négligée, joueur invétéré, que Cecil avait payé à cet effet<sup>7</sup>. Je tournai le crochet, pressai, retournai, pressai encore et sentis le mécanisme céder. J'enfonçai un second crochet. Après un déclic fort gratifiant, la porte s'ouvrit.

— Et voilà !

Jenkinson s'exclama :

— Je n'en crois pas mes yeux ! Dame Blanchard, qui êtes-vous ? Où avez-vous appris ?...

— Ce n'est pas le moment de vous conter l'histoire de ma vie. Sachez que j'étais à court d'argent. Je ne savais comment subvenir à mes moyens et à ceux de ma petite fille, quand Sir William Cecil m'a offert un emploi. Il s'agissait d'enquêter pour son compte. J'ai accepté. Gresham le sait. Il se portera garant de mon honnêteté, comme il l'a fait de la vôtre.

— Sir William Cecil ?...

— Oui. Écoutez, nous n'allons pas passer la nuit sur ce ponton, ou quelqu'un alertera le guet. Venez !

— Passez la première, dame Blanchard ! Longman, gardez les barques. Dieu tout-puissant ! Jamais, de ma vie, je ne me serais attendu à un tel spectacle ! Vous, une jeune femme respectable, vous avez des crochets dans votre poche ?

— Oui. Ainsi qu'une dague. Brockley vit dans un état permanent de stupeur scandalisée.

Je poussai la porte. Au-delà s'étendaient des ténèbres insondables. Espionne ou pas, je les trouvai effrayantes et me sentis soulagée d'avoir Jenkinson à mes côtés.

— Mon travail me permet de payer ses gages, ajoutai-je sur un ton désinvolte, feignant le sang-froid, mais Brockley n'approuve pas le moins du monde ma façon de gagner ma vie. Où sont les choses dont nous avons besoin ? Les lanternes, le sac d'outils et le reste ?

— Passez-les-nous, Longman. Mais soyez prudent. Restez dans la pénombre.

Furtivement, il nous tendit le tout. Une des lanternes avait été allumée avant notre départ, et transportée au fond de la barque de Longman. S'en munissant, Jenkinson me précéda, intrépide, dans cette obscurité terrifiante, et je refermai la porte derrière nous. Il y avait des verrous à l'intérieur. Je les poussai avant que nous n'allumions toutes les lanternes à la flamme de la première.

La lumière rassurante repoussa les ombres. Elle révélait un immense rez-de-chaussée, au plafond soutenu par quelques piliers de bois et aux murs de pierre. En face, il y avait une porte.

— Celle-là donne sur la rue, murmurai-je.

Jenkinson alla l'examiner. Elle était fermée de l'intérieur, par de lourds verrous.

— Rien à craindre, dit-il, revenant vers moi. Nous avons eu de la chance. La dernière personne à sortir d'ici a dû passer par l'appontement. Nous aurions eu des problèmes si elle avait utilisé la porte de la rue et verrouillé celle par laquelle nous venons de passer. Tous les crochets du monde n'auraient pu nous faire entrer, alors. Ah ! Le lieu est utilisé, en effet, mais par bonheur il n'y a pas grand-chose.

Il avait raison. Des rangées d'étagères s'alignaient le long d'un mur, avec, sur certaines, des balles de tissus. Toutefois, le plancher était

dégagé.

Le propriétaire avait dû relouer son entrepôt quand il avait appris la mort de Gerald, mais soit les affaires du repreneur n'étaient guère florissantes, soit il était entre deux arrivages.

— Oui, nous avons eu de la chance, acquiesçai-je, ébranlée après coup à l'idée de ce qui aurait pu arriver. Si ces étagères étaient chargées de brocarts orientaux ou de diamants bruts, nous aurions été accueillis par une armée privée et une meute de chiens !

— Où est-ce ? demanda Jenkinson.

— Ici. À ce niveau, sous ces lames. Il faut que je retrouve la marque.

Jenkinson scruta le plancher à l'aide de sa lanterne.

— Quelle sorte de marque était-ce ?

— Eh bien, il n'a pas dessiné une croix sur le sol, avec l'inscription « Trésor » ! répondis-je, m'efforçant de plaisanter. C'était très petit, et pas tout à fait au milieu de la pièce. Voyons voir.

Saisissant une lanterne, je me mis à aller et venir, en me penchant. J'avais regardé Gerald tracer cette marque, pendant qu'il me décrivait ce qu'il faisait :

— Je grave un triangle de la pointe de ma dague. Il ne mesure pas plus d'un pouce et n'éveillera pas la curiosité si on le découvre. Dans le commerce du bois, les planches sont marquées pour toutes sortes de raisons – pour identifier l'acheteur lorsqu'il laisse sa marchandise à sécher, voire pour tendre un piège quand on soupçonne quelqu'un de vol. Si la planche disparaît, on fouille chez le suspect et la marque permet de le confondre.

Mais si la marque avait disparu ? Si une partie du plancher avait pourri, et avait été remplacée ?

Non. Aucune des lames n'était neuve, et les têtes de clous étaient rouillées. Levant la lanterne, je constatai que j'avais trop avancé vers le mur du fond. Je revins sur mes pas, puis me rappelai que la cachette ne se trouvait pas à proximité d'un pilier. Je m'en écartai donc, abaissant la lumière pour reprendre mes recherches. Alors je le vis. Noirci, tout encrassé de poussière et beaucoup moins distinct, mais là cependant : un triangle d'un pouce.

— Je l'ai ! annonçai-je.

Jenkinson vint s'accroupir près de moi. Il ouvrit le sac d'outils et s'attaqua aux clous de la lame marquée. Il perforait le bois tout autour au moyen d'un poinçon, les arrachant ensuite avec un pied-de-biche. Puis il sortit un burin. Agenouillée près de lui, je l'aidai à soulever la planche. Au moment où nous la posions, nous entendîmes des bottes cloutées approcher dans la rue. Le guet suivait son trajet de retour de l'autre côté des entrepôts. Nous cachâmes nos lanternes dans la cavité, de peur qu'un rai de lumière filtre à travers une fente, et nous nous

tîmes cois jusqu'à ce que les pas s'éloignent.

Alors, nous regardâmes dans le trou ce que nos lanternes avaient à nous révéler.

J'avais raison de penser qu'il était trop peu profond pour contenir des objets aussi volumineux que des salières hautes de deux pieds, mais Gerald ne s'était pas laissé arrêter par cet inconvénient. Sous les lames du plancher, il y avait des solives, et sous ces dernières, des pavés. La besogne avait dû être pénible, mais Gerald et son serviteur, John Wilton, avaient dégagé ces pavés afin d'agrandir la cache où ils avaient enfoncé plusieurs sacs bosselés. Pour qu'ils passent, nous dûmes déplacer deux lames supplémentaires. Enfin, nous hissâmes le premier, qui était fort lourd. Jenkinson coupa la ficelle qui le fermait, et nous en sortîmes un objet enveloppé d'étoffe, que nous déroulâmes avec soin. Un plat en or, au pourtour élégamment ciselé et au fond gravé d'un oiseau à huppe, luisait sous la lumière de la lanterne.

Jenkinson tira un deuxième sac, qui s'avéra renfermer, selon les termes de l'inventaire, divers ornements précieux d'une valeur approximative de sept cents livres. Je murmurai cette information au marchand et nous les examinâmes ensemble. Ils avaient été sous-estimés et s'élevaient plutôt à mille livres. Je les avais vus une fois, mais sans jamais les tenir entre mes mains et je ne me les rappelais pas bien. Ils étaient dans des sacs de lin, dont certains contenaient un ensemble de pièces enveloppées individuellement afin d'éviter qu'elles se raient. Les ensembles se composaient de figurines d'or représentant des pèlerins, et d'un nécessaire de toilette pour dame, en argent, cristal et jade blanc, complété par des instruments de manucure en argent et trois peignes en écaille.

D'autres sacs révélèrent une jolie boîte en or au couvercle orné d'émaux, un pendentif en rubis sur une chaîne en or, une coupe d'argent, petite mais ciselée de façon exquise, et, enfin, un échiquier dont le plateau était en bois poli et les pièces en ivoire, sculptées avec une précision si raffinée que j'en restai pantoise.

— Quelle délicatesse ! soufflai-je, osant à peine les effleurer.

— Venez, marmonna Jenkinson, me pressant à son tour. Le guet ne tardera pas à revenir le long du canal. Et Longman est tout seul, là-bas.

Près de la porte de la rue, un faible bruit se fit entendre, comme si quelqu'un la poussait discrètement. Accroupis près de nos lanternes, nous restâmes figés, la tête dressée comme des cerfs effrayés. De l'autre direction vint le bruit d'éclaboussures que produisent des rames.

— Ce n'est qu'une barque. Mais il faut se hâter.

Nous sortîmes bien vite les deux derniers sacs. Dans le premier, je vis les tourelles miniatures de la salière d'or, et la huppe sertie de

rubis. Jenkinson siffla tout bas, impressionné. Un coup d'œil rapide dans le dernier sac nous montra le couvercle en forme de coquillage de la salière d'argent, un peu terni.

— Je pense que tout y est, dis-je. Oh, comme je voudrais qu'il nous suffise de...

— Tenons-nous-en à notre plan, me coupa Jenkinson. C'est peut-être une précaution inutile, mais au moins nous en aurons le cœur net. La maison n'est pas loin. Nous aurons tout le temps de revenir et d'y retourner avant l'aube.

— Si seulement nous avions la certitude que cela se produira ! Et si nous savions quand, et où !

— La besogne serait facile, admit Jenkinson. Mais nous ne pouvons que nous entourer de précautions et espérer que tout ira bien. Lesquels de ces petits objets risquerons-nous ?

Je fis appel à mon sens pratique.

— Le nécessaire de toilette et deux des figurines.

Je les mis de côté et entrepris de ranger les autres articles dans leur sac. Je remarquai alors que mon compagnon m'observait à la dérobée, d'une curieuse manière.

— Qu'y a-t-il, messire Jenkinson ?

— C'est donc bien vrai, vous servez d'agent à Cecil ?

— Oui, confirmai-je en enveloppant avec tendresse une tourelle d'or. Mais je vous en prie, gardez le secret.

— Cela va sans dire. Néanmoins... Ce n'est pas bien. Pas pour une femme comme vous, déclara Jenkinson, soudain grave.

Il s'assit sur ses talons et me contempla d'un air appréciateur.

— Vous êtes belle, vous savez. Pas à la manière voluptueuse d'une fille de salle, toutefois... On dit que la reine Élisabeth possède le charme d'une fée. Elle m'a reçu en audience un jour, et je sais ce que cela signifie. Je retrouve en vous aussi un charme irréel : des cheveux noirs comme la nuit, des yeux qui passent du vert au brun... Oui, il émane de vous quelque chose de magique.

— Je n'ai rien de magique. Je m'efforce au mieux de subvenir à mes besoins et à ceux de ma fille, voilà tout.

— Combien d'autres jeunes femmes dans votre situation agiraient de la sorte ? Vous êtes imprévisible. Vous ressemblez à un joli petit chat noir, tout doux et ronronnant ; puis, l'instant d'après, des griffes acérées jaillissent de la fourrure et vos yeux brillent de colère. J'étais là quand vous avez flanqué un seau d'eau sur un gaillard de votre escorte, au *Cheval d'or* ! Et maintenant, vous sortez des crochets de votre poche ! En un sens, cela accroît votre séduction, mais cet attrait est comme celui de la magie noire. Ma très chère Ursula – car vous m'êtes devenue très chère, bien que je sois profondément attaché à ma femme, dont j'ai été séparé, sans doute, trop longtemps –, ma douce

Ursula, les griffes sont naturelles chez un chat, mais les crochets et les rixes dans les cours d'auberge le sont-ils pour vous ? Jusqu'à présent, ils n'ont pas altéré votre beauté, mais cela arrivera peut-être un jour. En avez-vous conscience ?

— Oui, admis-je tristement.

Si je n'avais donné du poison à un homme, Brockley n'aurait jamais songé à en emporter en France ; alors Dale n'eût pas été arrêtée, et je ne serais pas, à cet instant, à genoux dans un entrepôt d'Anvers, remballant un trésor tout en tremblant de peur.

— Je crois que j'y ai déjà perdu un peu de mon âme.

— Alors, changez de vie ! Vous avez un mari. Retournez à lui. Ou, si cela vous est impossible, trouvez un moyen de vous libérer et prenez un autre époux. J'ai de l'expérience, dame Blanchard – ou de la Roche. Mon conseil mérite d'être écouté.

— Brockley me tient le même raisonnement.

— Il ne manque pas de sagesse. C'est à un homme comme lui que vous devriez être mariée, lâcha-t-il contre toute attente.

— Oh, vraiment !

— Je sais bien, c'est votre valet. Mais des hommes de sa trempe existent aussi parmi les gens de qualité. Je n'en dirai pas plus. Pour le moment, il faut sortir d'ici. Finissons-en.

À la hâte, nous terminâmes nos préparatifs, puis nous sortîmes sur l'appontement, portant chacun un sac.

— Longman ? héla Jenkinson d'une voix basse, mais distincte. Nous l'avons ! Préparez-vous à...

Il s'interrompit. Dans la barque, Longman était assis, immobile telle une statue. Sur la jetée de pierre, une dizaine de pas plus loin, deux hommes armés d'arbalètes pointaient leur carreau droit vers son cœur.

Nous distinguons cette scène sans aucun mal, car ils n'étaient pas seuls. Près d'eux, une silhouette massive et autoritaire brandissait un flambeau. La lumière accusait les reliefs de son visage charnu. Le Dr Ignatius Wilkins. Il fallait s'en douter.

Sa voix grasseyante nous accueillit, affable, comme si nous nous rencontrions lors d'une réception :

— Ah ! Dame de la Roche et messire Jenkinson ! Oui, je pensais bien que vous utiliserez l'entrée du fleuve, quoiqu'un de mes hommes surveille celle de la rue. Permettez-moi de vous présenter mes compagnons : des serviteurs de l'abbaye de Saint-Marc, que la mère supérieure a eu la bonne grâce de me prêter afin de servir la vraie foi. Ils rejoindront l'armée catholique dès la fin de cette petite réunion.

Je les reconnus aussitôt. Jenkinson aussi.

— Ah, la racaille de Saint-Marc ! Ils ont pillé les maisons de citoyens assassinés, Dr Wilkins. Le saviez-vous ?

— Le sort des hérétiques et de leurs biens ne me concerne pas, répliqua Wilkins. Je n'ai aucun motif de plainte contre mes serviteurs.

L'abbesse avait eu l'intention « d'élaguer les branches mortes », selon ses propres dires. Il lui en avait fourni l'occasion.

J'étais trop effrayée pour parler, cependant Jenkinson demanda avec calme :

— Qu'y a-t-il ? Que voulez-vous de nous ?

— Le trésor que vous êtes venu chercher, bien entendu. Je n'ai pas l'intention de laisser échanger cette mauvaise femme, Frances Dale, contre rançon. Le trésor ira tout droit à la cause catholique, et la Dale brûlera. Je viens de vous entendre annoncer que vous l'aviez trouvé – ces sacs en témoignent. Merci d'avoir accompli cette besogne pour moi.

Sa voix vibrait de satisfaction. Nous ne dîmes mot. Wilkins ordonna à Longman de nous rejoindre sur l'appontement, puis il parla à l'un des arquebusiers, qui lui tendit son arme et se mit à siffloter un petit air. Un signal. Dans l'allée entre les deux entrepôts, un troisième larron apparut.

— Voilà celui qui guettait dans la rue et a tenté d'ouvrir la seconde porte, me souffla Jenkinson à l'oreille.

— Maintenant, attention ! gronda Wilkins d'une voix menaçante. Posez ces sacs et reculez, ensuite ne bougez plus, tous les trois. Les carreaux sont pointés sur vous, dame de la Roche, mais j'espère que nous n'aurons pas à tirer. Même si vous vous promenez en vêtements d'homme, ce qui est une abomination. Je suppose que, de votre part, on peut s'attendre à tout.

Nous fîmes ce qu'il nous disait, puis nous restâmes immobiles, face aux arbalètes. Jenkinson reprit la parole :

— N'ayez crainte, Dr Wilkins. Nous ne vous causerons aucune difficulté. Franchement, le trésor n'est pas tout à fait à la hauteur de nos espérances.

— Ah oui !

Wilkins semblait un peu déconcerté. Dans son intonation perçait une vague interrogation, à laquelle nous ne répondîmes pas.

— Eh bien, ajouta-t-il d'un air sombre, nous verrons !

L'homme qui avait sifflé et le dernier arrivé nous rejoignirent par la berge, ramassèrent nos sacs et les chargèrent sur un de nos bateaux. Après quoi, ils entrèrent dans l'entrepôt et ressortirent avec les sacs restants. Ils nous adressèrent un sourire de triomphe en passant près de nous.

— Y a une belle figurine en or dans ce sac-là ! lança l'un d'eux à Wilkins. Pas du tout de quoi être déçu !

— C'est bien ce que je pensais, répondit Wilkins. Pressons ! Nous n'avons pas de temps à perdre.

— J'aimerais tuer cet homme, marmonnai-je. Et le voir, mort, à mes pieds, dans un bain de sang.

— Quelle vindicte... ! fit Jenkinson. Ils ont, en effet, intérêt à se hâter. Le guet ne tardera plus.

Quelques minutes plus tard, le dernier sac était chargé. Nous regardâmes, dans un silence outré, les sbires de Wilkins emmener nos deux bateaux vers le milieu du fleuve, pendant que leur chef et le troisième complice, nous surveillant tour à tour, descendaient dans une barque amarrée contre leur jetée. Wilkins passa le flambeau à son compagnon, éclairant le nom de leur embarcation : *Anna*.

— À mon retour en France, lançai-je d'une voix étranglée, je relaterai tout à la reine Catherine.

— Je m'en chargerai moi-même, rétorqua Wilkins. Je ferai don du trésor à notre cause, sans conditions. Je doute que la reine soulève une quelconque objection. Le catholicisme est cher à son cœur, tandis que la mort d'une servante hérétique lui est indifférente. Vous ne me faites pas peur, c'est pourquoi je suis heureux de vous laisser vivre, afin que vous voyiez s'accomplir le destin de Frances Dale. Néanmoins, je crains que vous ne deviez rentrer chez vous à pied.

Il montra l'allée derrière lui, où l'on pouvait voir une lumière osciller, au loin.

— Le guet revient. Il a pris son temps. Je crois qu'il s'arrête quelquefois dans une certaine maison d'Hoekstraat pour boire une chope de bière chaude. Il trouve là-bas une hôtesse accueillante, même au milieu de la nuit. Depuis Ève, la femme est pour l'homme source de tentations et de périls. Je n'ai pas pitié de vous ni de votre servante. Bonne nuit à tous.

Nous regardâmes partir la petite flotte, qui incluait nos propres bateaux. Il nous faudrait dédommager Klara, de même que le propriétaire du chantier naval qui nous avait loué la seconde barque.

— Bien, bien ! Qu'il aura l'air charmant avec ces peignes en écaille sur sa tête tonsurée ! dit Jenkinson avec entrain. Les barques ne manquent pas, le long de cette berge. Quand le guet sera passé, je tâcherai d'en emprunter deux. Mais pour l'heure, mieux vaut nous dissimuler. Venez ! Retournons dans l'entrepôt.

Il nous conduisit à l'intérieur. Pour la seconde fois cette nuit-là, nous attendîmes en silence, masquant la lumière de nos lanternes derrière nos corps. Un des chiens sentit notre présence car, alors que les pas de son maître arrivaient à notre hauteur, nous entendîmes un grondement sourd, puis il vint renifler et gratter la porte. Mais nous l'avions bien verrouillée de notre côté. Le guet appuya sur la poignée, constata qu'elle résistait, et entraîna le chien en lui disant de laisser les rats tranquilles.

Une fois sûrs qu'il était bien loin, nous sortîmes furtivement pour



chercher d'autres bateaux. Nous trouvâmes ce qu'il nous fallait assez vite et revînmes en ramant à l'entrepôt.

— Ma foi, ils ont mordu ! se réjouit Jenkinson. Par bonheur, l'attaque est survenue tout de suite. Attendre dans l'incertitude eût été fort déplaisant. Hâtons-nous.

Je bâillais, soudain consciente de mon extrême fatigue. Il secoua la tête en me regardant.

— Ressaisissez-vous, dame Blanchard. Pas question encore d'aller dormir. La nuit n'est pas finie !

## CHAPITRE XVIII

### *Pêche au petit jour*

Peu avant l'aube, nous atteignîmes notre logis. Quand nous traînâmes nos fardeaux par la porte de derrière, nous trouvâmes la cuisine éclairée. La maisonnée entière, excepté Klara, nous attendait avec anxiété ; tous étaient habillés, mais Hélène et Jeanne avaient leur châle et leurs pantoufles.

Ils s'assemblèrent autour de nous, s'exclamant à l'envi tandis que nous posions les sacs sur la table. Même William Harvey, pourtant si réservé, paraissait tout animé. Clarkson et Arnold se bousculaient dans leur impatience. Sur la requête de Jenkinson, Sweetapple m'aida à apporter un deuxième chargement pendant que le marchand et Longman remettaient les barques à l'eau. Blanchard tâta les contours durs et bosselés d'un des sacs, le soupesa et haussa les sourcils. Il eût regardé à l'intérieur si je ne l'en avais empêché. Il me considéra avec étonnement.

— Que se passe-t-il ? Et puis-je savoir ce que sont devenus Jenkinson et son serviteur ?

— Ils reviendront bientôt, assurai-je d'un air sombre.

J'appréhendais ce qui allait suivre. Mais Jenkinson et moi avions discuté, sur le chemin du retour, et nous étions parvenus à une décision – désagréable, certes, mais nécessaire.

— Le trésor reste dans les sacs jusqu'à ce que nous soyons tous là.

Hélène poussa un cri de déception auquel les murmures des autres firent écho. Mon beau-père protesta avec contrariété :

— Mais pourquoi ? C'est vous qui nous avez tous fait venir à Anvers pour le chercher. En quoi la présence de Jenkinson serait-elle requise ? Et où est-il, celui-là ?

— Longman et lui restituent deux bateaux que nous avons empruntés. Nous avons perdu les nôtres à cause... d'un accident.

Des exclamations horrifiées retentirent.

— Madame, vous êtes-vous fait mal ? Et les autres ? s'enquit Sweetapple, atterré.

— Dame Blanchard n'est même pas mouillée. Elle n'est pas tombée à l'eau, souligna Harvey, qui paraissait presque le regretter –

contrairement aux autres, il ne s'était jamais adouci envers moi.

— Non, convins-je. Je n'ai pas eu besoin de nager pour avoir la vie sauve. Ce n'était pas un accident de cette sorte.

— De quelle sorte, alors ? s'impatienta mon beau-père. Que signifie tout cela ? Pourquoi tant de mystère, Ursula ? Je déteste la dissimulation.

Le souvenir de sa feinte maladie resurgit dans mon esprit et, sans pouvoir m'en empêcher, je dis d'un ton acerbe :

— Et moi donc !

Il me fixa, surpris, et je pense qu'il s'apprêtait à me demander ce que je voulais dire, mais Hélène nous interrompit, suppliante.

— Pourquoi ne peut-on pas regarder dans ces sacs ? Quel mal y a-t-il à cela ?

— Je vous en prie, cédez à mon caprice. Tout sera expliqué, mais je veux attendre les autres. On gèle, ici. Je vais préparer du vin chaud aux épices.

— Du vin chaud ?... répéta Harvey, stupéfié. Que le diable m'emporte... ! Du vin chaud ? Là, maintenant ?

Je l'avais impressionné, semblait-il. Il regarda les sacs, sur la table, puis il se jeta dans le fauteuil en osier et, pour la première fois depuis que je le connaissais, il rit à gorge déployée.

— Dame Blanchard, déclara Hugh Arnold, solennel, si j'avais une ferme, trois cents livres de rentes, et si vous étiez libre, je vous demanderais votre main. Il n'est pas une femme sur cinquante mille qui se préoccuperait du temps, près d'une table surchargée de richesses !

— Du vin chaud ! répétai-je avec détermination.

Blanchard maugréa et Hélène bouda, mais j'obtins ce que je voulais. Nous attendîmes Jenkinson et Longman dans la cuisine, alimentant le feu et chauffant le vin dans une atmosphère où se mêlaient l'amusement, l'antagonisme et la perplexité. Enfin, nous entendîmes taper à la porte de la rue, et la voix de Jenkinson appela tout bas. Longman et lui entrèrent, transis, dans la cuisine, en se frottant les mains.

— Le vent d'est se lève, annonça le marchand. S'il tient, c'est idéal pour regagner l'Angleterre, mais je dois dire qu'il fait froid. Qu'est-ce que vous buvez, tous ? L'odeur est délicieuse. Quelle bonne idée !

— Les idées n'ont pas manqué pendant que nous attendions, dit mon beau-père tandis que je remplissais deux gobelets pour les nouveaux venus. De bonnes et de moins bonnes. Nous avons eu fort peu à faire, hormis réfléchir, puisque Ursula refuse de dire un mot sur ce qui s'est passé, ou au moins sur l'accident des deux barques. Allez-vous nous l'expliquer ? Et peut-on voir, enfin, ce qu'il y a dans ces sacs ? Jusqu'à présent, elle nous en a aussi empêchés.

Jenkinson et moi échangeâmes un coup d'œil. Je hochai la tête. Il but une gorgée de vin chaud, puis reposa son gobelet, comme si c'était un plaisir qu'il devait remettre à plus tard. Il s'assit à table, près du trésor.

— Oui, répondit-il. Je suis sûr de mon fait, à présent.

Dans le silence étonné qui suivit cette déclaration, je songeai que Jenkinson ressemblait beaucoup à un juge siégeant devant un tribunal. Les autres le remarquèrent, eux aussi.

— Que se passe-t-il ici ? interrogea Harvey.

— Je vous montrerai le trésor dans un moment, affirma Jenkinson. Mais d'abord, je vais vous rapporter brièvement les événements de cette nuit. Nous avons trouvé l'entrepôt. Nous avons laissé Longman surveiller les bateaux. Quand dame Blanchard et moi sommes ressortis avec les premiers sacs, deux individus fort déplaisants le menaçaient de leurs arbalètes. Leur chef était un homme dont vous avez peut-être entendu parler, messire Blanchard, pour peu que vous ayez causé avec votre pupille : elle l'avait pour confesseur à l'abbaye de Saint-Marc. Ursula le connaissait déjà, l'ayant rencontré à plusieurs reprises en Angleterre. Il se nomme Ignatius Wilkins. Et il a exigé le trésor.

— Mais vous l'avez apporté ici ! objecta William Harvey en montrant les sacs.

— En effet. Montrez-leur, Ursula.

Le pire était à venir, mais pas encore. Je n'avais jamais décrit ces merveilles à aucun d'eux, et à la vue des salières, tous s'extasièrent et voulurent les toucher.

— Vous n'aviez parlé que de vaisselle précieuse ! Je ne m'attendais pas à ceci ! s'exclama Blanchard, saisi, pendant que je découvrais les tourelles d'or.

Tout fut déployé sous les yeux : la salière d'argent au couvercle en forme de coquille Saint-Jacques, les assiettes d'or, les pièces d'échecs en ivoire, le pendentif de rubis, la coupe d'argent, les figurines délicates. J'appréciai de les observer à la lumière et d'écouter les commentaires admiratifs. Les autres eurent tout le loisir de les examiner avant que Jenkinson ne leur demande de se rasseoir. Aidée par Longman, je dissimulai à nouveau les œuvres d'art dans leur étoffe.

— Mais... Si le Dr Wilkins a exigé que vous lui donniez tout, et qu'il avait avec lui des hommes armés d'arbalètes ?... demanda Hélène.

— Nous avons pris les devants, lui expliqua Jenkinson. Heureusement pour nous – et pour Fran Dale qui, dans sa prison, attend en priant sa libération –, nous soupçonnions qu'on tenterait de s'emparer du trésor. Nous ignorions à quel moment, mais nous nous tenions prêts. Les sacs que nous portions en sortant de l'entrepôt – et

les deux autres que nous avons laissés dedans, sur le plancher – n'étaient qu'un leurre.

— Nous avons acheté notre fausse marchandise hier, précisai-je, et Longman l'a conservée dans la barque louée. Nous avons tout emporté à l'intérieur. Une fois le vrai trésor trouvé, nous avons ajouté quelques beaux objets au-dessus des articles sans valeur, afin que cela paraisse plus convaincant. Mais, pour l'essentiel, Wilkins ne nous a pris que des assiettes et des gobelets en vulgaire métal, plaqué d'or ou d'argent.

— Pas de la quincaillerie, mais rien qui vaille grand-chose, poursuivit Jenkinson. Le genre d'objets qu'achètent ceux qui veulent produire de l'effet, mais ne peuvent se payer de la belle qualité. Une seule des figurines que vous venez de voir contient plus d'or que le mince placage de ce qu'on nous a volé. Dame Blanchard avait emprunté de l'argent pour servir ce dessein. Nous avons feint devant Wilkins d'être déçus par ce que nous avons trouvé. Avec un peu de chance, il continuera à croire que son butin inutile est bien le fruit de nos recherches. Vous auriez dû pleurer, madame, me dit-il, un peu réprobateur. Sangloter de rage et de désespoir. Cela aurait renforcé la supercherie.

— La vue des arbalètes m'ôtait tous mes moyens, confessai-je. Cependant, le plan s'est bien déroulé.

— Vous avez fait preuve de beaucoup de courage. Maintenant, dit-il, reprenant son air sévère, à vous de narrer la suite. Voulez-vous relater aux personnes présentes votre altercation avec le Dr Wilkins, qui est, selon vous, au cœur de cette affaire ?

Il était temps pour moi de témoigner. Je m'étais préparée, mûrissant mes paroles.

— Comme vous le savez tous, l'époux dont je suis séparée réside en France. Il a appris ma présence et m'a envoyé un message, demandant à me voir. J'ai accepté. Mais j'ai été suivie par deux des hommes qui m'escortaient sur ordre de Sir William Cecil, et par un des vôtres, messire Blanchard – Searle, qui hélas n'est plus. Ce n'était pas la première fois que l'on m'épiait, mais c'est seulement cette nuit-là que j'ai compris pourquoi. Mon mari est recherché en Angleterre en raison de... des informations en sa possession, et l'on supposait que ma présence en France le pousserait à se montrer au grand jour. Les hommes de Cecil me suivaient dans l'espoir que je les conduirais à lui, et qu'ils pourraient l'arrêter. Dieu soit loué, Matthew s'est échappé. Cependant, du fait que Searle leur prêtait main-forte, je soupçonne que vous étiez complice de cette conspiration, messire Blanchard. Votre mal mystérieux, au *Cheval d'or*, était censé me retenir non loin du domaine de Matthew, dans la vallée de la Loire. Non que je vous en blâme. Vous avez sans doute été contraint d'obéir aux ordres de Cecil.

— Oui, avoua mon beau-père, laconique.

— Plus tard, à l'abbaye, j'ai rencontré le Dr Wilkins, que j'ai connu l'an dernier, en Angleterre. Il ne m'aime pas. Il m'a accusée d'avoir conduit les hommes de Cecil à Matthew de propos délibéré. C'est absolument faux, mais il a refusé de me croire. Il m'a menacée. Alors, il a remarqué que Dale et moi sommes très attachées. Afin de me punir, il a ourdi un plan pour la faire arrêter. On a fouillé ses bagages, où, pour les motifs que vous savez, elle conservait du poison. Maintenant les autorités l'accusent de tentative de régicide. Pour tout machiner, Wilkins devait savoir à l'avance qu'on découvrirait du poison parmi les affaires de Dale. Comment l'a-t-il appris ?

Un ange passa. Je sentais l'embarras se transformer en peur chez une des personnes de l'assistance. Mais je ne pouvais montrer aucune pitié. Je pensai à l'horreur qui menaçait ma chère Fran Dale ; alors, je m'éclaircis la gorge et continuai.

— J'ai d'abord supposé qu'on l'avait découvert lors d'une fouille antérieure de nos bagages, alors que nous venions d'arriver au *Cheval d'or*.

Je marquai une pause sans que personne ne bougeât ou n'intervînt.

— Je pensais alors que celui qui s'en était chargé travaillait pour le Dr Wilkins, et lui avait parlé de la fiole. À présent, je ne le crois plus. J'ai d'abord imaginé, beau-père, que c'était l'œuvre des hommes de Cecil. Après, j'ai eu des doutes, mais je me demande si je n'avais pas raison, après tout. Peut-être pourra-t-on m'éclairer sur ce point ?

— C'était moi, admit Harvey. Je voulais savoir si votre époux correspondait avec vous.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Néanmoins, Wilkins connaissait l'existence de la fiole. N'est-ce pas étrange ?

— Comment a-t-il pu suivre notre piste ? interrogea Harvey. Comment a-t-il su quand et où s'emparer du trésor ?

— L'un de nous est resté en relation étroite avec lui tout au long du voyage, expliqua Jenkinson.

Il y eut un silence, stupéfait et glacé, pendant lequel tous échangèrent des coups d'œil méfiants. Jenkinson se tourna vers Longman :

— Stephen, je vous ai déjà posé ces questions auparavant, mais je souhaite vous le redemander, devant témoins : depuis notre départ de Paris, avez-vous courtoisé la demoiselle Hélène ? L'avez-vous retrouvée devant l'auberge où nous logions quand Jeanne était malade, et lui avez-vous dérobé un baiser ?

— Non, messire Jenkinson, répondit Longman avec calme. Je n'ai pas l'habitude de séduire les jeunes filles innocentes, ni les fiancées.

Hélène étouffa un cri.

— Oh, Stephen, quel mensonge cruel ! Vous savez bien que vous m'aviez donné rendez-vous et...

— Je l'ai vue moi-même, tonna Blanchard. Je l'ai vue dehors, avec lui !

— Non, rétorqua Longman. Cet homme-là, ce n'était pas moi. Vous m'aurez confondu avec un autre, sans doute. Je le dirais, si c'était vrai. Pourquoi pas ? Un baiser n'est pas un crime. Mais je n'ai pas touché cette demoiselle.

— Je vous crois, dit Jenkinson. Dans ce cas, qui a-t-elle rejoint ce jour-là ? Un homme trapu que, de loin, on pouvait prendre pour vous, Longman. Se pourrait-il, plutôt, que c'eût été le Dr Wilkins ?

— Non, s'écria Hélène. C'était Stephen !

— Dame Blanchard... demanda Jenkinson. Hélène pourrait-elle avoir parlé de la fiole au Dr Wilkins ?

— Oui. Elle a fouillé nos bagages à l'abbaye. Dale et moi l'avons surprise, la fiole à la main. Elle a demandé ce que c'était. Et Wilkins était son confesseur.

— J'ai juré, sur la croix, que je n'avais pas parlé du poison, protesta la jeune fille, pâle et les larmes aux yeux, en montrant le pendentif d'argent à son cou. Je ne me parjurerais jamais !

— Non, répliquai-je. En fait, vous avez pesé vos mots, car vous avez juré ne pas l'avoir dit au seigneur de Clairpont. Or c'est à Wilkins que vous l'avez révélé.

— Et vous avez depuis eu plusieurs occasions de le rejoindre, souligna Jenkinson. N'est-ce pas ? Dame Blanchard en connaît quelques-unes.

— Il est vrai. Par exemple, Hélène, vous êtes allée deux fois à l'église avec Jeanne pour seule compagne. La première, à la chapelle de Saint-Germain, la seconde hier, à Notre-Dame. Jeanne, que s'est-il passé en ces occasions ? Avez-vous vu votre maîtresse retrouver quelqu'un ?

— Non, dame Blanchard, répondit la servante d'un ton ferme.

Elle paraissait sincère et convaincante, toutefois je vis les épaules tombantes d'Hélène se détendre soudain. Cela n'échappa pas non plus à Jenkinson.

— J'admire la loyauté entre une femme de chambre et sa maîtresse, mais l'affaire est trop importante, Jeanne.

— Messire, ma maîtresse est encore très jeune, et pas bien vaillante. Elle a veillé toute la nuit. Je demande la permission de l'emmener dans sa chambre et...

— Et moi, je vous demande de décrire exactement ce qui s'est passé à l'église en ces deux occasions, ordonna Jenkinson.

— Oui, pardieu ! approuva Blanchard, qui fulminait de rage. Vous avez intérêt à répondre ! Et la vérité, je vous prie. Toute dévouée à

Hélène que vous soyez, c'est moi, pour l'instant, qui paie vos gages. Je vous jetterai dehors dans la nuit telle que vous êtes, en châte et en pantoufles, si vous nous cachez quelque chose.

— Vous ne feriez pas cela ! Vous n'en avez pas le droit ! glapit Hélène.

— Non, mademoiselle ? Vous seriez surprise des droits que me confère mon rôle de tuteur !

Jeanne était courageuse. Avec dignité, elle déclara :

— Si l'on veut me chasser, qu'on me chasse. Je n'y peux rien.

— Il vous suffit de dire la vérité ! s'emporta Blanchard.

— Qu'entendez-vous par là, messire ? Que je vous dise ce que vous souhaitez entendre ? Mais si la vérité est que ni à la chapelle ni à la cathédrale je n'ai vu ma maîtresse parler à quiconque ?

— Harvey et Arnold, lança mon beau-père, conduisez cette femme dans la rue.

Ils se levèrent et avancèrent vers Jeanne. J'allais protester quand Jenkinson attira mon regard et forma un « Non » silencieux des lèvres, avec tant d'autorité qu'il m'arrêta. Je savais déjà que, sous ses dehors affables, il cachait une volonté d'airain ; à présent, j'éprouvais la nature de ce métal – effilé comme un rasoir.

Les deux hommes firent lever Jeanne et la poussèrent vers la porte de la rue. Elle ne résista pas et n'eut pas un regard pour Hélène. On entendit le bruit des verrous qu'ils tiraient.

— Non ! hurla la jeune fille.

— Arrêtez ! lança Jenkinson. Ramenez-la. Bien. Mais ne la lâchez pas et préparez-vous à l'emmener de nouveau si nécessaire. Vous désirez nous dire quelque chose, Hélène ?

— Si je désire vous dire quelque chose ?

Elle s'était violemment empoignée, le regard brillant de colère.

— Oui, je désire vous dire quelque chose ! Et j'aimerais encore plus faire quelque chose, excepté que vous m'en empêcheriez ! Je voudrais lui arracher les yeux ! dit-elle en me montrant du doigt. Toujours à me surveiller, cherchant à me confondre, en étant, tout du long, le pion de cette reine hérétique...

Notre groupe se trouva soudain augmenté car Klara, en peignoir, une écharpe de laine enroulée autour de la tête, parut sur le seuil. Elle nous apostropha avec fureur. Je ne comprenais pas ses paroles, mais j'en devinais assez bien le sens. Elle se plaignait du bruit, qui l'avait réveillée. Hélène lui hurla de s'en aller. Klara l'incendia du regard, s'approcha de son pas traînant du seau d'eau placé en permanence près de l'âtre, y remplit un pichet et l'aurait lancé sur la jeune fille si Jeanne n'avait retenu son bras. Hélène hoqueta d'indignation puis se tut.

Klara prononça quelques mots.



— Elle dit que la fille est hystérique, traduisit Jenkinson. C'est pure vérité. Plus de piailleries, Hélène, ou c'est moi qui viderai ce pichet sur vous.

Il s'adressa à Klara qui, après avoir marmonné quelques remarques ulcérées, jeta un dernier regard outré à Hélène et se retira.

— Si vous souhaitez nous parler, reprit Jenkinson, que ce soit en termes calmes et posés.

La haine au fond des yeux, Hélène serra ses mains sur son giron et redressa le menton.

— Je suis prête à subir le martyre. Seule ici, au milieu d'hérétiques, je ne peux me défendre. Toutefois, je ne vous laisserai pas porter atteinte à Jeanne. Elle n'a commis aucun mal.

— Fran Dale non plus ! remarquai-je d'une voix coupante.

— La femme Dale est une hérétique, comme le reste d'entre vous, accusa Hélène, dont la voix haut perchée n'avait jamais semblé plus agaçante. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. J'en suis même fière ! Quant à Jeanne, quoi qu'elle ait deviné, elle sait très peu de chose. Elle ne m'a vue rencontrer personne.

— C'est vrai, dit la servante. Une fois, j'ai cru vous entendre parler, mais je n'ai pas vu à qui.

— Je lui avais demandé de me laisser à la chapelle et de revenir me chercher. Et, à la cathédrale, elle m'a attendue dehors. De la sorte, elle n'aurait pas à mentir. Merci de ta loyauté, Jeanne. Dame Blanchard, le Dr Wilkins vous a dépeinte sous votre vrai jour. Par deux fois, vous avez trahi votre époux, rejetant à la face de Dieu la chance de salut qu'on vous offrait. Et en France, vous avez mené des agents anglais jusqu'à lui pour le capturer...

— Ce sont des calomnies, je le répète. Jamais je n'aurais trahi Matthew.

— Mon confesseur pense tout autrement et j'ai confiance en lui. Quand nous sommes retournées à Saint-Marc, il a dit qu'il déplorait de me savoir en votre compagnie, mais que je pouvais servir notre cause si je le voulais. Il me fallait fouiller vos affaires et celles de Dale, en vue de découvrir la preuve de vos intrigues – peut-être des ordres écrits dont vous seriez porteuse. Il voulait convaincre votre mari que vous ne valiez rien ! Car, dit-il, tant que Matthew de la Roche restera aveuglé par l'amour, il ne sera pas à l'abri.

— Ce qu'il y a entre mon mari et moi n'est pas votre affaire ni celle du Dr Wilkins ! dis-je entre mes dents.

— Mais celle de Dieu, néanmoins !

Les jointures de ses doigts entrelacés étaient blanches. Elle avait peur de nous, cependant elle gardait la tête haute.

— Je n'ai pas trouvé de document, mais du poison. Cette nouvelle l'a satisfait. Enfin, on pouvait vous châtier pour votre intransigeance !

Il a dit qu'il savait comment tout organiser, mais que vous étiez maligne, madame, plus qu'il ne sied à une femme. Il a dit que vous possédiez la ruse du serpent, et qu'il voulait connaître les plans que vous échafaudiez pour le contrecarrer. Je devais lui rapporter vos moindres faits et gestes, et vos projets.

— Je n'en crois pas mes oreilles, dit Blanchard, sidéré.

Hélène l'ignora.

— Le Dr Wilkins m'avait promis de m'envoyer un message. À Saint-Germain, j'en ai reçu un m'annonçant qu'à certaines heures chaque jour, je le trouverais à la chapelle si je le souhaitais. Je suis allée le rejoindre. Je lui ai parlé du trésor et de votre décision de vous rendre à Anvers. J'ai d'abord dit que vous iriez en bateau, mais quand Jeanne est venue m'appeler, depuis le portail, elle m'a annoncé que nous y allions tous à cheval. Je l'ai fait attendre un moment, prétextant une dernière prière, et je suis retournée dans la chapelle. Le Dr Wilkins était encore là. J'ai pu l'aviser des changements.

— Et le lancer sur notre piste ! lui reprocha Blanchard, près d'éclater.

— Bien sûr ! J'ai deviné tout de suite que l'arrestation de Dale était son œuvre, ce qu'il m'a confirmé par la suite. Il m'a dit qu'elle ne serait en aucun cas échangée contre rançon. Il nous suivrait à Anvers pour s'assurer que vous ne rapportiez pas le trésor.

Je me sentais trop écœurée pour répondre. Hélène, en revanche, poursuivait son récit affligeant.

— Au début du voyage, vous nous faisiez aller si vite, madame, que je craignais que nous le semions. Je me suis efforcée de nous ralentir...

— Voyez-vous ça ! ironisai-je, retrouvant ma langue. Votre fatigue n'était donc qu'une ruse !

— Pas celle de Jeanne. Elle se sentait malade. Dis-leur, Jeanne !

— Eh, oui. Je n'ai plus l'âge de galoper...

— Pendant ce temps, remarqua Jenkinson, les Lions levantins nous rattrapaient aussi. Ils sont arrivés à Anvers peu après nous. Vous avez causé plus de tort que vous n'imaginez, Hélène.

— J'ai fait ce que je croyais juste, répondit-elle sur un ton de défi. C'est un privilège que de pouvoir servir ma foi. Le Dr Wilkins m'avait recommandé de le guetter où que nous soyons. Je m'esquivais chaque fois que je le pouvais, et le jour où Jeanne a dû se reposer, je suis sortie de bonne heure et je l'ai trouvé, qui se promenait autour de l'auberge. Il était arrivé tard dans la nuit et logeait chez le prêtre du village.

— J'ai entendu sa voix, me rappelai-je soudain. J'ai cru que c'était un rêve...

— Nous nous sommes retrouvés plus tard, ayant convenu d'un

rendez-vous. Je lui ai rapporté tout ce que j'avais pu glaner. Nous essayions de rester à couvert, néanmoins messire Blanchard nous a vus. Par chance, il a confondu mon confesseur avec Longman, car leurs silhouettes se ressemblent, de loin. J'ai préféré ne pas le détromper. Comme si, ajouta Hélène d'une voix perçante, j'avais voulu avoir quoi que ce soit à faire avec un valet !

— Grand merci, dit Longman, imperturbable.

— Et vous avez revu le Dr Wilkins, depuis ? interrogeai-je. Ici, à la cathédrale ?

— Oui. Sous les arbres, il m'avait dit qu'à Anvers, je pourrais toujours laisser un message chez le doyen, mais que lui-même serait souvent à Notre-Dame. En effet, je l'y ai trouvé. Je l'informais de mon mieux, mais je n'en avais pas appris assez, semble-t-il, déclara Hélène, sans le moindre signe de contrition.

— Il en savait déjà trop ! dit Jenkinson. Où nous logions, sans doute, et quand nous comptions aller chercher le trésor. Quelle a dû être votre déception de ne pas venir avec nous repérer l'entrepôt ! Mais il suffisait de transmettre qu'il était sis dans Hoekstraat, au bord de l'eau. Wilkins et ses gibiers de potence rôdaient dans une barque à notre arrivée, pour voir dans quel bâtiment nous entrerions. Par bonheur, ils se tenaient un peu en retrait et n'ont pas remarqué que nous emportions le faux trésor à l'intérieur. Nous avons eu de la chance, dame Blanchard !

— Je ne savais rien de votre faux trésor. Vous avez bien gardé le secret, dit-elle avec mécontentement.

— Permettez que je comprenne mieux, intervint Blanchard, bouillant de plus en plus. Ma pupille – ma propre nièce – a tenté d'empêcher ma belle-fille d'accomplir son œuvre de miséricorde ? Ursula, quoi qu'il soit arrivé entre nous dans le passé, malgré les ordres que j'ai exécutés en France – fort à contrecœur, je vous assure –, je respecte votre loyauté envers votre femme de chambre. Que cette fille – cette gamine ! – s'efforce d'anéantir vos efforts, je ne puis le concevoir. Dites-moi que je rêve !

— Non, beau-père, vous ne rêvez pas. Et Dale se morfond dans une gêne parce que Wilkins a su convaincre Clairpont de porter une fausse accusation. Ce gentilhomme sait qu'elle est infondée, sans quoi il nous aurait aussi fait arrêter, Brockley et moi, voire vous-même, messire Blanchard...

— Le Dr Wilkins lui a promis qu'il persuaderait l'abbesse d'offrir certains des ornements sacerdotaux en or à la cause catholique, expliqua Hélène. Ils ont beaucoup de valeur.

« Et Clairpont vendrait sa propre mère, à plus forte raison une femme de chambre hérétique, afin de soutenir cette cause », pensai-je, pleine de rage. Certes, l'argent avait une voix éloquente.

— Dale n'a aucune chance d'obtenir un procès équitable, et d'être innocentée. Seule la rançon peut la sauver. Si nous échouons, elle mourra dans d'horribles souffrances. Vous connaissez Dale, Hélène. Pourtant, vous êtes prête à détruire son seul espoir de salut !

— Fran Dale est une hérétique. Et vous aussi, madame. Cela signifie que vos âmes sont damnées. Seul le feu terrestre peut les sauver. De surcroît, vous êtes doublement vouée à la damnation car vous avez trahi votre époux, refusé de renoncer à vos voies impies...

— Petite peste arrogante ! criai-je. Comment osez-vous nous sermonner ? Comment osez-vous regretter que Dale, qui n'a jamais fait de mal à personne, échappe au supplice ? Avez-vous la moindre idée de ce qui l'attend ? L'avez-vous vu ? Savez-vous vraiment ?

— Le Dr Wilkins dit que les souffrances du bûcher valent mieux que celles des flammes éternelles.

— Je suis las qu'elle nous rebatte les oreilles avec son Dr Wilkins, remarqua Blanchard.

— Moi aussi, acquiesçai-je. Mais Hélène va maintenant écouter un autre son de cloche. Avec votre permission, messire Jenkinson, j'ai l'intention de lui exposer la réalité.

— Faites donc, je vous en prie. Ce n'est pas moi qui contrôle la situation ici, même si j'ai donné cette impression. Poursuivez, dame Blanchard.

Oncle Herbert et tante Tabitha étaient restés fidèles à l'ancienne foi. Ma mère, qui s'était éteinte quand j'avais seize ans, avait préféré la doctrine de Luther et me l'avait enseignée. J'avais vingt ans quand la reine Marie Tudor, sœur aînée d'Élisabeth, avait entrepris sa campagne contre les hérétiques. Ma tante et mon oncle avaient assisté à l'une des premières exécutions sur le bûcher, celle-là même qu'ils m'avaient décrite par le menu, me forçant à écouter.

Jamais, jamais je n'oublierais. Mon oncle s'était adossé contre la porte pour m'empêcher de m'enfuir, ma tante m'avait maintenu les poignets pour ne pas que je me bouche les oreilles. À tour de rôle, ils m'avaient relaté ce qu'ils avaient vu. Le pire avait été l'expression de plaisir sur leur visage. Elle me dégoûtait, bien que je fusse alors trop jeune pour la définir. Plus tard, me rappelant ces yeux brillants, ces bouches avides, je la reconnus pour ce qu'elle était : de la jouissance.

Jamais je n'aurais pensé répéter un jour leurs propos, surtout à une très jeune fille. Cependant, au profit d'Hélène, je rapportai chaque détail ignoble et quand, les lèvres tremblantes, elle voulut se boucher les oreilles, à mon tour je lui saisis les poignets afin de la contraindre à tout entendre.

Elle se débattit et tenta de noyer mes paroles sous un flot de prières. Longman vint enserrer ses deux poignets frêles dans une de ses mains et lui plaqua l'autre sur la bouche, lui pressant la tête contre

le dossier de son fauteuil.

— Continuez, madame, me dit-il.

De même que mon oncle et ma tante envers moi, je n'épargnai rien à Hélène. Je vomis tout : les images, les sons, la puanteur. Ses yeux m'implorèrent d'arrêter, mais je ne cédaï pas. Une fois que j'eus tout à fait terminé, je fis signe à Longman de la lâcher. Elle éclata en sanglots hystériques. À travers ses larmes et ses hoquets, elle gémit que le Dr Wilkins disait qu'elle serait bénie aux cieux et qu'elle avait bien fait, oui, bien fait ! Elle me haïssait et je brûlerais en enfer.

Klara, les yeux rouges, réapparut sur le seuil.

— Messire Jenkinson, fit mon beau-père, veuillez présenter nos excuses à Klara et lui dire que le tapage est terminé. Demandez-lui des draps et des couvertures afin de préparer un lit dans une pièce libre pour dame Blanchard. Elle ne dormira plus avec Hélène et Jeanne. Je propose qu'on les enferme dans leur chambre et qu'on installe Ursula ailleurs. Hélène, cessez vos braillements ou, par Dieu, je vous assomme. Je suis atterré par votre comportement. Votre vue m'est à peine supportable ; je suis malade à l'idée de coucher sous le même toit que vous. Je n'irai pas en Angleterre en votre compagnie. Clarkson vous escortera, Jeanne et vous. Il portera un message à mon fils Ambrose, ordonnant que vous soyez mariée au plus vite, car je ne veux pas vous trouver chez moi à mon retour. Je vais aller en France avec Ursula. Nous remonterons la Seine jusqu'à Saint-Germain et, dès que possible, nous la redescendrons jusqu'à la mer, sans jamais voyager à l'intérieur des terres. Je gage que nous ne courrons aucun danger.

Je souris presque. Mon cher beau-père, toujours soucieux de sa sécurité ! Non que je l'en blâmasse. Moi-même, je n'étais guère pressée de retourner en France. Mais je n'avais pas le choix.

Jenkinson parlait tout bas à Klara, qui hochait la tête en signe d'approbation.

— Harvey, dit Blanchard, accompagnez Hélène et sa servante en haut et tenez-les sous bonne garde. Ursula, veuillez prendre vos affaires dans leur chambre, après quoi Harvey fermera la porte et me donnera la clef.

Jeanne entraîna sa maîtresse, suivie par Harvey et Klara. Je les regardai partir, me sentant trop épuisée pour me lever sur-le-champ. Jenkinson se fit l'écho de mes pensées :

— Quelle nuit ! Le jour se lève, mais je pense que nous ferions tous mieux d'aller dormir. Ursula, voulez-vous que l'on dépose le trésor sous votre lit ? Vous devriez en être la gardienne.

— Je tiens à dire quelque chose à Ursula, annonça mon beau-père qui, à ma grande surprise, avait un air presque timide. Au cours de ce voyage, Ursula, j'ai appris à vous connaître pour la première fois. Vous

avez compris, je crois, que mon opinion à votre sujet a changé. Naguère, je pensais que vous aviez causé la perte de Gerald, mais depuis un certain temps, déjà, je vois qu'il avait fait un meilleur choix que je n'imaginai. Je veux juste que vous sachiez ceci : désormais, je ne doute plus qu'il avait très bien choisi. Et je me réjouis que votre nouvel époux ait échappé à Cecil. Maintenant, retirons-nous, comme le suggère messire Jenkinson. Grâce au ciel, nous avons encore trois jours pour nous reposer avant que notre navire ne parte pour Saint-Germain, mardi.

Avant de monter, je confiai à Jenkinson :

— J'aurais été chercher Jeanne, vous savez. Je ne l'aurais pas laissée errer, seule, dans la rue.

— Moi non plus. Mais je voulais voir, d'abord, si cela amenait Hélène à se découvrir. Eh bien, nous connaissons l'ennemi, à présent. Mais demeurons sur nos gardes. Sous aucun prétexte elle ne doit entrer en contact avec Wilkins, et les Lions rôdent toujours dans les parages.

## CHAPITRE XIX

### *Fausse piste*

J'ouvris les yeux tard le lendemain, surprise tout d'abord de me trouver dans une pièce différente. Je me redressai, encore étourdie de fatigue (mes quatre heures d'oubli étaient loin de m'avoir suffi), et je me rendis compte de ce qui m'avait réveillée : le bruit, dans la pièce adjacente, de la correction que mon beau-père infligeait à Hélène. Je faillis enfoncer l'oreiller sur ma tête et les laisser. Dale n'était pas encore sortie de son cachot ; tout pouvait encore échouer et, dans ce cas, Dale crierait bien plus fort que cela.

Puis, au milieu des pleurs, vinrent des paroles entrecoupées :

— J'essayais de bien faire ! J'essayais de bien faire... Oh... ! Oh... !

Je descendis de mon lit et enfilai mon peignoir. Le bruit de coups cessa. Luke Blanchard dit quelque chose d'un ton dur et je l'entendis claquer la porte et la fermer à clef.

Après un instant de réflexion, je sortis voir s'il avait laissé la clef dans la serrure. Elle était bien là. Preste, j'allai chercher un pot d'onguent dans ma petite réserve de remèdes. J'en avais utilisé une partie pour soulager Dick Dodd de sa blessure, mais il en restait encore la moitié, que j'apportai chez Hélène.

Elle était allongée sur le lit et pleurait amèrement, pendant que Jeanne essayait de la consoler. Celle-ci avait une joue écarlate, comme si Blanchard l'avait frappée, elle aussi, parce qu'elle tentait de s'interposer. À ma vue, Hélène me jeta son oreiller à la tête.

— Je vous hais ! Je vous hais ! Et je hais tous les hommes. Les seuls qui m'aient jamais montré de la bonté étaient mon père et le Dr Wilkins !

— Wilkins ? Bon ?

Une description plus improbable de l'odieux docteur eût été difficile à imaginer. J'en fus désarçonnée.

— Oui ! soutint-elle en pleurant. Il l'était toujours, envers moi. Il disait que j'étais vraiment pieuse, un exemple pour les autres femmes. Il m'approuvait. Maintenant, on m'affirme que tout ce que je croyais juste est faux. Et mon tuteur, regardez ce qu'il m'a fait ! Et la nuit dernière, cet odieux Longman m'a tenue pendant que vous... vous et

messire Jenkinson m'accusiez... Et je ne veux pas qu'on me marie ! Je veux prendre le voile et n'avoir jamais à être malmenée par un homme. Les sœurs disent que c'est ce que font les maris. Ils vous malmènent et entrent de force en vous. Je voudrais être morte ! geignit Hélène.

— Madame, partez, s'il vous plaît, me dit Jeanne.

— J'ai apporté un onguent qui la soulagera.

Je remis le pot à Jeanne, puis tournai les talons. Je ressentais une réelle pitié pour Hélène, néanmoins le sort de Dale m'en inspirait bien davantage.

Hélène et Jeanne resteraient enfermées jusqu'à l'heure où elles embarqueraient, le dimanche soir, me dit mon beau-père quand je le rejoignis dans la cuisine pour un étrange repas, mi-déjeuner, mi-dîner. Les autres hommes aussi étaient là, et Blanchard désigna Clarkson d'un mouvement de tête.

— C'est lui qui les conduira au *Léopard*. Je ne veux plus jamais poser les yeux sur Hélène.

— Elle s'est bornée à agir comme on le lui a enseigné, fis-je valoir.

— Ce Wilkins aura bien des comptes à rendre, convint Arnold, et Mark Sweetapple, la bouche pleine, hocha le menton.

— Elle voulait être une martyre, rappela brusquement son tuteur. Elle aspirait à mourir pour la foi. Stupide bigoterie ! Nous entendrons moins de ces sornettes, dorénavant.

Il semblait éprouver une sombre satisfaction. Je n'émis pas de commentaire.

— Où est Jenkinson ? m'enquis-je.

— Quand vous étiez encore couchée, il est allé voir avec Longman s'il reste de la place sur le *Britta* pour moi et pour Harvey. J'étais sérieux, quand je disais que je viendrais à Saint-Germain.

Les deux hommes s'en revinrent une heure plus tard, exténués mais satisfaits d'eux-mêmes.

— Nous avons trouvé le capitaine du *Britta*, nous apprit Jenkinson.

Notre repas avait traîné et nous étions encore à table dans la cuisine, grignotant machinalement. Jenkinson se servit de la tourte et un verre de vin.

— Nous avons besoin de lui parler, car certaines idées me sont venues à l'esprit. L'une était que nos amis les Lions levantins, qui se sont présentés au *Poisson frétilant*, pourraient chercher à savoir si j'ai réservé un passage à bord d'un navire. Je voulais m'assurer que le capitaine Ericksen ne leur dirait rien. Or ils m'avaient précédé et lui avaient déjà posé des questions.

Je me redressai vivement sur la banquette.

— Quoi ?



— Tout est en ordre. Ericksen est un des capitaines de Cecil. Il prend bien soin des passagers recommandés par Gresham et se montre discret. Il a prétendu qu'il n'avait jamais entendu le nom de Jenkinson, Van Weede ou Blanchard, et si je n'étais allé le voir ce matin, il se serait mis en rapport avec moi pour savoir qui ils étaient, et ce qu'il devait dire au cas où ils reviendraient. Je le lui ai expliqué. Il a entendu parler des Lions levantins, et continuera à nier qu'il nous connaît. Mais ce n'est pas tout. Alors que j'allais m'endormir cette nuit, ou plutôt ce matin, l'idée m'est venue que notre ami Wilkins retournera en France tout comme nous, et que nous serions bien embarrassés s'il voyageait sur notre bateau.

Cette perspective provoqua la consternation. Mark Sweetapple avala un bout de fromage de travers et se mit à tousser. Longman lui tapa sur le dos.

— Il ne le faut en aucun cas ! répondis-je. Même si je ne quittais pas ma cabine pour l'éviter, le vrai trésor serait à bord !

— En effet. Mais n'ayez crainte. J'ai carrément demandé à Ericksen si Wilkins l'avait abordé. J'ai dit qu'un différend nous opposait et que nous ne voulions pas voyager ensemble. J'ai ajouté que nous avions besoin de deux places supplémentaires, ce qui compenserait toute perte encourue en refusant de le prendre. Nous n'avions pas à nous inquiéter, m'a dit le capitaine. Wilkins m'a lui aussi précédé ce matin même...

— Oh, mon Dieu ! lâcha Blanchard.

— Mais le trio de coupe-jarrets qui l'accompagnait ne disait rien qui vaille à Ericksen. Outre la discrétion, notre capitaine a le sens des valeurs. Il a donc répondu qu'il n'avait plus de place à son bord, et lui a recommandé d'essayer sur le *Sainte-Marguerite*, qui lève l'ancre deux jours après nous. J'ai cru comprendre que ce vaisseau n'est guère en état de naviguer. Peut-être qu'il sombrera, conclut-il d'un ton tranquille, après avoir dégusté une gorgée de vin.

Jenkinson avait effectué une course supplémentaire, lorsqu'il était sorti. Il avait trouvé un acquéreur pour deux de ses broches d'or en forme d'oiseau. Malgré leur petite taille, elles étaient précieuses, assez pour nous procurer de quoi rembourser Gresham et conserver quelques réserves. Si nous n'avions pas trouvé le trésor, j'aurais donné les objets d'imitation en retour. En l'occurrence, je m'acquittais de ma dette en lui cédant le pendentif en rubis et une figurine d'or, qui représentaient une valeur équivalente. Nous ne chercherions pas à les vendre à Anvers, où ils avaient sans doute été volés.

— Ce n'est pas grave, m'assura Jenkinson alors que nous nous mettions d'accord. J'en tirerai un bon profit en Angleterre. J'apprécierai bien plus de vendre ces deux objets que de la vaisselle bon marché. C'est vraiment un plaisir de traiter avec vous, dame

Blanchard.

Tout le monde partit se reposer un peu, et l'on se leva pour souper. Le jour déclinait et Klara avait allumé des chandelles. Nous étions encore fatigués et nous ne parlâmes guère en mangeant la soupe et les beignets qu'elle avait préparés. Harvey monta un plateau aux recluses. Ensuite, nous nous retrouvâmes tous à la cuisine où Longman et moi aidâmes Klara à gratter les plateaux et à les mettre à tremper dans de l'eau chaude.

— Je crois que je vais aller dormir encore un peu, dis-je en me séchant les mains. Je n'aurai l'impression de redevenir moi-même qu'au matin.

— On a tous besoin d'une bonne nuit de sommeil, acquiesça Jenkinson. Nous l'avons bien mérité. Mais je doute que ce soit possible pour l'instant. J'entends un bruit de rames. On a de la visite, du côté du fleuve.

Il avait raison. On distingua des voix assourdies, puis des bottes sur le ponton. Quelqu'un frappa à la porte.

— Klara Van den Bergh ? Êtes-vous là ?

Marmonnant dans sa barbe, Klara alla ouvrir. Alors, en un violent contraste avec les coups et l'appel discrets, un groupe d'hommes s'engouffra dans la pièce.

Klara poussa un cri d'indignation et tenta de leur barrer le passage, mais l'un d'eux la souleva à bras-le-corps et la jeta sur le côté. Elle se cogna la tête contre la poignée de la porte et s'effondra en gémissant. Nous bondîmes, toute fatigue oubliée. Jenkinson, Sweetapple et Harvey sortirent leur dague en un clin d'œil. Blanchard cria : « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » tout en cherchant à tâtons la garde de son épée – en vain, puisqu'il ne la portait pas.

Puis il renonça, imité par les autres, car le premier des intrus avait foncé droit sur moi, m'avait saisie, tournant mon dos contre sa poitrine, et appliquait la lame d'un couteau sur ma jugulaire. Tout comme Charpentier au *Cheval d'or*.

— Reculez contre le mur ! dit mon ravisseur. Tous ! Et rengainez vos armes si la vie de cette femme revêt du prix à vos yeux.

Ils obéirent immédiatement, mais Sweetapple lança d'un ton furieux :

— Ces gentilshommes ne seraient-ils pas les Lions levantins, par hasard ?

Au début, ils semblaient au moins douze, mais en réalité ils n'étaient que la moitié. Quatre avaient apparemment été recrutés dans la région. C'était l'un d'eux qui me tenait et, à en juger par son odeur, son emploi régulier consistait à vider le poisson. Les deux autres étaient différents, toutefois – bien vêtus et armés, avec des bonnets de

velours, des épées ornées d'or. Le plus corpulent, aux traits séduisants un peu empâtés et aux cheveux bruns bouclés, était à coup sûr italien ; le maigre avait lui aussi le teint mat et les yeux marron, mais sa barbe n'était pas taillée à la mode européenne. Ce devait être un Turc.

Je ne fus donc pas surprise outre mesure quand l'Italien, dans un bon anglais teinté d'un fort accent, répondit à Sweetapple :

— Vous avez raison, mon ami. Mais pour parvenir à cette conclusion, il fallait que vous ayez entendu parler de nous et que vous attendiez notre visite. Auquel cas, vous avez eu affaire avec un certain Anthony Jenkinson.

Personne ne répondit. La main qui agrippait mon menton me tira la tête en arrière. J'eus l'idée de labourer le tibia derrière moi avec mon talon, mais je sentis que cet homme était autrement plus dangereux que Charpentier.

Klara gémit à nouveau et le Turc la remarqua. Il l'aida avec douceur à se relever, s'exprimant avec maladresse dans le langage de la vieille femme. Il semblait s'excuser. Il examina son visage contusionné, ajouta quelques mots d'une voix réconfortante puis la guida jusqu'au fauteuil en osier, où il l'installa.

Pendant ce temps, l'Italien s'adressait à moi avec ce qui aurait presque pu passer pour une tristesse sincère.

— Nous regrettons cette nécessité, signora. Mais hélas, vous êtes notre seul moyen d'empêcher cette réunion de tourner à la bataille rangée. Cela ne nous réjouirait pas de vous couper la gorge, et je prie Dieu et la Madone que vos compagnons restent bien calmes, afin que nous n'y soyons pas contraints.

Blanchard étouffa un cri. Sweetapple me lança un regard douloureux, les mâchoires crispées. Harvey jura tout bas. Les autres se tinrent cois. Nous attendîmes.

Le Turc dit :

— Nous perdons du temps. Moi aussi, je regrette ce manque de respect envers la jeune femme, quoique dans mon pays, une femme respectable ne se trouve pas ainsi en compagnie d'hommes. Si vous le souhaitez, Signor Bruni, je donnerai l'ordre.

— Merci, Morelli.

Ainsi, c'étaient bien les deux individus qui s'étaient enquis d'Anthony au *Poisson frétilant*, le Turc se faisant passer pour vénitien.

— Fions-nous à l'esprit chevaleresque du Signor Antonio Jenkinson. Il met en danger la prospérité de nos deux pays et il a occis quelques-uns de mes amis, mais peut-être lui déplairait-il de tuer l'un des siens, surtout une dame.

Il regarda, interrogateur, la rangée d'hommes alignés contre le mur.

— Eh bien ? Lequel d'entre vous est-ce ? Parlez, Signor Jenkinson !

Il ne pouvait dissimuler sa haine, qui vibrail dans sa voix. Sa courtoisie n'était que dérision.

Il arrive parfois qu'une extrême fatigue soit presque un avantage. Quand le cerveau est trop las pour raisonner, une perception plus intime et un instinct plus sûr prennent alors la relève. En ce bref laps de temps, je discernai le moyen d'utiliser l'information que l'on venait de nous livrer.

Dans la cour du *Cheval d'or*, le chef Portinari, censé désigner Jenkinson à ses sbires et les laisser se charger du reste, avait dû se salir les mains faute de renforts. Jenkinson croyait qu'une seconde vague de chasseurs avait suivi, et les apparences semblaient le confirmer. Grâce aux messages laissés par Portinari, Bruni et Morelli avaient retrouvé sa piste. Ils savaient que Jenkinson s'était fait appeler Van Weede. Toutefois, quelques détails essentiels leur manquaient.

Pas plus à Saint-Germain qu'au *Poisson frétilant*, ils n'avaient fourni une description de lui, pour l'excellente raison qu'ils ignoraient à quoi il ressemblait. Il était sous leur nez, et ils ne le reconnaissaient pas.

— Jenkinson ? dis-je d'un ton méprisant. Celui-là !

— Celui-là ? répéta Bruni, imitant mon intonation. Vous ne semblez guère l'apprécier, signora. Eh bien, lequel est-ce ?

Il agita le bras, indiquant les hommes silencieux.

Une lueur dans les yeux de Jenkinson m'apprit qu'il devinait où je voulais en venir. Mais mon regard ne s'attarda pas sur lui, pas plus que sur les autres. Je fixai Bruni.

— Vous le voulez ? Vous pouvez l'avoir, et grand bien vous fasse, mais vous ne le trouverez pas ici. Pour ça, non !

— Non ?

La voix de Bruni était incrédule, et mon geôlier resserra son étreinte.

— Dites à cet homme de me lâcher ! demandai-je d'un air pathétique. Bien sûr que Jenkinson n'est pas là ! Ce... Cette canaille s'est enfuie avec des biens m'appartenant, d'une valeur de plusieurs centaines de livres, et qui devaient servir de monnaie d'échange contre ma servante, emprisonnée en France ! Je ne peux plus la sauver, maintenant. Ma pauvre Dale !

Le tremblement de ma voix n'était pas feint, car ma peur pour elle ne me quittait pas.

— Si vous le cherchez sous le nom de Jenkinson ou de Van Weede, pas étonnant que vous ne le trouviez pas ! Il se fait appeler Ignatius Wilkins et se prétend docteur en théologie. Dieu seul sait où il est maintenant !

Mes compagnons avaient saisi, cette fois.

— La dame dit vrai, renchérit Harvey avec véhémence. Ce voleur,

nous aussi nous le poursuivons. Il va tenter à coup sûr de s'enfuir par la mer, mais nous n'avons pas encore découvert sur quel navire.

Dans son fauteuil d'osier, une main pressée contre sa tempe, Klara posa une question. Une terreur glacée me noua le ventre. Elle n'avait peut-être pas suivi la conversation. Elle ne discernait pas ce que nous cherchions à faire. De plus, elle était âgée et fragile, facile à intimider. Si, pris de méfiance, ils lui demandaient d'identifier Jenkinson... S'ils la menaçaient...

Longman commença à lui répondre, mais à peine avait-il prononcé trois mots que Bruni lui intima l'ordre de se taire, l'empêchant de transmettre le moindre avertissement. L'Italien s'adressa alors lui-même à Klara. Il parlait sa langue avec beaucoup d'hésitation, mais elle comprenait et lui répondait. À un moment elle hocha la tête, mais aussitôt elle grimaça de douleur. Elle prononça le nom de Jenkinson. Je n'osai regarder le marchand.

Ce fut mon beau-père qui s'éclaircit la gorge et demanda :

— Que dit-elle ?

Bruni lui répondit avec un haussement d'épaules :

— Elle confirme vos dires, plus ou moins. Elle assure qu'il était ici – cela, nous l'avions deviné. Nous savions qu'il voyageait avec un certain messire Blanchard, et que cette maison était louée sous ce nom. Nous avons enquêté parmi les logeurs, qui se connaissent entre eux. Mais Klara dit qu'elle n'a pas vu Jenkinson depuis hier, et que vous vous êtes querellés.

Je poussai un soupir discret de gratitude. Klara, bénie soit-elle, n'était pas sottre. Elle avait entendu avec quelle haine Bruni prononçait le nom de Jenkinson, puis mon mépris et ma répulsion en le répétant. S'ajoutant à ses rudiments d'anglais, cela lui avait permis de saisir l'essentiel.

— Elle ment peut-être, remarqua le Turc, pensif, en observant Klara. Comment s'en assurer ?

— Le plus aisément du monde.

Le Signor Bruni était capable de galanterie mais non, visiblement, d'humanité. Il lança un ordre à l'un de ses hommes de main, et j'en compris le sens en voyant celui-ci placer un tisonnier dans le feu. J'étouffai un cri d'horreur. Bruni me sourit.

— Jenkinson est réputé pour ses manières de gentilhomme. Dans ce cas, il n'attendra pas que je fasse souffrir cette vieille femme... N'est-ce pas ?

À nouveau, le dégoût et la peur me tordirent les entrailles. J'appuyai ma main contre mon ventre et sentis, à travers ma jupe, la dague dans sa poche secrète. Je pouvais agripper l'étui à travers l'étoffe, glisser l'autre main au-dessous et tirer...

Ce serait courir un terrible risque. Je pouvais avoir la gorge

tranchée avant même d'avoir mis l'arme au clair. Mais alors je ne pourrais plus servir d'otage et les hommes auraient une chance d'attaquer. Je vis Jenkinson rassembler son courage afin de se livrer. Le cœur battant, je refermai mes doigts sur le fourreau.

Klara, blottie dans un coin de son fauteuil, la tête appuyée sur sa main, ne s'était aperçue de rien. Elle poussa soudain un soupir, s'affala en avant et s'écroula par terre. Bruni poussa cri de surprise ; le Turc s'agenouilla près d'elle et lui souleva la tête. Du sang coulait de son oreille et je découvris, avec désarroi, qu'un côté de son visage était déformé comme sous la pression d'une main.

Celui qui me retenait se pencha pour voir. Un instant, il relâcha son attention – et son étreinte. Je croisai le regard de Longman, le plus proche de moi. Il comprit. Aussitôt, il bondit sur nous et saisit le poignet de mon agresseur. Débarrassée de la menace du couteau, je me dégageai et me jetai sur le côté, déclenchant un véritable chaos. Des dagues apparurent comme par magie. Dans un instant, les deux camps s'entretueraient.

Ce n'était en rien le résultat que j'espérais. Je savais ce que je voulais, de même que le moyen d'y parvenir. Dans la cour du *Cheval d'or*, lors de l'incendie, il avait produit l'effet voulu sur Dick Dodd. La nuit précédente, Klara avait menacé de l'employer pour calmer Hélène. Le seau d'eau se trouvait à sa place habituelle, près du foyer. Je le saisis et en déversai le contenu sur la mêlée.

— Arrêtez ! criai-je. Je hais le simple nom de Jenkinson ! Je veux sa mort. Il n'est pas ici et nous n'arrivons pas à le trouver. Si vous le pouvez, Signor Bruni, pour l'amour de Dieu allez-y, tuez-le donc pour moi !

Ils restèrent plantés là, ruisselant, à me regarder bouche bée. L'air ahuri de mon beau-père m'eût amusée, en d'autres circonstances. Jenkinson réprimait un sourire.

— Allez, Signor Bruni ! insistai-je. Trouvez l'homme qui se fait appeler Ignatius Wilkins et dépêchez-le vers l'autre monde, afin qu'il ne puisse plus nuire aux honnêtes gens !

Le Signor Bruni ôta son bonnet de velours et s'inclina devant moi.

— Que de passion dans votre voix, signora ! Je suis à deux doigts de vous croire.

— Que vous faut-il encore ? s'écria mon beau-père. Jenkinson volerait un hochet à un bébé pour peu qu'il soit en or !

— Il est plus glissant qu'une anguille, ajoutai-je. Nous savons qu'il n'a réservé de place sur aucun navire en partance pour l'Angleterre. Il pourrait choisir une autre destination afin de nous semer. De grâce, poursuivez-le et épargnez-nous cette peine !

Durant le court silence tendu, Bruni et Morelli tinrent conciliabule. Mon beau-père, redoublant d'imagination, tança Jenkinson d'un ton

dur :

— Je vous avais pourtant dit de monter la garde à la porte du fleuve. Pourquoi faut-il que vous n'obéissiez jamais ?

— Pardon, monseigneur, répondit le marchand d'un air humble.

Bruni s'inclina à nouveau devant moi.

— Fort bien. Signora, nous pensons que vous dites la vérité. Nous serons vos chiens de chasse. Nous poursuivrons votre gibier et nous vous vengerons. Nos excuses pour vous avoir dérangée. Et..., dit-il en contemplant Klara, nous regrettons. Faites ce que vous pourrez pour elle.

Sur ce, Bruni rassembla ses hommes d'un geste et ils disparurent, telles des ombres, par la porte de derrière. Nous entendîmes leurs coups de rames s'éloigner.

— Ils regrettent... ! m'écriai-je, folle de rage, en écartant le tisonnier du feu. Ils... C'est à n'en pas croire ses oreilles !

J'étais en nage et je tremblais sous l'effet du contrecoup.

— Vous n'avez pas mentionné le *Sainte-Marguerite*, remarqua Jenkinson.

— Il pourrait en prendre un autre, on ne sait jamais. Et puis, une telle abondance de détails aurait paru suspecte.

Vacillante, j'allais m'agenouiller auprès de Klara.

— Venez vite ! Elle va très mal !

L'état de la vieille femme était alarmant. Elle respirait en émettant une sorte de râle. L'un de ses yeux, grand ouvert, semblait ne pas nous voir, et l'autre restait fermé. Jenkinson prononça son nom. Lentement, la paupière close s'ouvrit. Il dit quelques mots et Klara, l'élocution laborieuse, lui répondit.

Il releva la tête vers moi.

— Elle n'a pas voulu me trahir. Elle dit que nous lui avons acheté des provisions et que, le premier matin, j'ai préparé le déjeuner. Personne n'avait jamais fait cela pour elle.

Nous allâmes avertir des voisins, qui appelèrent un médecin. Mais au matin, elle n'était plus. « Une autre victime de ce triste voyage », pensai-je avec amertume. Selon toute vraisemblance, son attaque résultait du coup reçu à la tête. Mais nous ne fîmes pas mention des événements de la nuit, pas plus que Klara, quoique dans les premières heures de sa maladie elle fût encore capable de s'exprimer tant bien que mal. Il s'avéra que Jenkinson lui avait parlé de Dale ; elle ne savait rien du trésor, mais avait compris que nous étions à Anvers pour nous procurer une rançon de toute urgence. Elle dit à ses voisins et au médecin qu'elle s'était soudain sentie mal après le souper ; quant à la bosse sur sa tempe, elle prétendit se l'être faite en tombant de son fauteuil.

La conscience troublée, nous acceptâmes son geste généreux. En

exposant la vérité, nous risquions d'être retenus à Anvers pendant des semaines, le temps de l'enquête. Au point du jour, nous ne pouvions plus rien pour elle, tandis que Dale avait désespérément besoin d'être sauvée.

Klara Van den Bergh était une brave femme. Elle n'avait plus de famille, aussi nous nous chargeâmes des funérailles. Elle fut inhumée le lundi, lors d'une cérémonie empreinte de dignité, et nous étions tous là excepté Hélène et Jeanne qui, avec Clarkson, étaient parties pour l'Angleterre le matin même. Le mardi, comme prévu, nous quittions Anvers à bord du *Britta*.

Nous vîmes le *Sainte-Marguerite*, un vieux bateau délabré, charger des marchandises à quai. Il se préparait aussi à partir. Je brûlais de savoir si le Dr Wilkins voyagerait à bord, et où étaient Bruni et Morelli, toutefois je m'abstins de poser des questions. Je n'exprimai même pas mes suppositions à haute voix.



## CHAPITRE XX

### *Trahison*

Catherine de Médicis n'était plus jeune, et je doute qu'elle eût jamais été belle ou qu'elle eût possédé le charme d'Élisabeth. Néanmoins, elle était royale ; elle avait du style. Le paiement de la rançon s'accomplit avec cérémonie et panache.

Il fallut près d'une semaine pour l'organiser, ce qui nous mit au comble de l'exaspération. Brockley, d'abord soulagé de nous revoir, devint taciturne à force d'impatience, et mon beau-père, déjà éprouvé par les Lions levantins et dix jours de mal de mer, se transforma en une véritable boule de nerfs.

Son état d'esprit ne fut pas amélioré par les nouvelles accablantes qui nous accueillirent en France. Nous débarquions en pleine guerre civile. Le prince de Condé et ses huguenots s'étaient emparés d'Orléans en dépit d'un ordre royal de déposer les armes. Bien que Saint-Germain fût encore paisible, la violence sévissait dans le reste du pays. Ce que nous en avions entrevu sur le chemin de Paris n'était rien, par comparaison.

— Je ne serai heureux qu'en revoyant les blanches falaises de Douvres, me confia mon beau-père avec ferveur.

Enfin arriva le jour tant attendu, aboutissement de nos efforts. En velours bleu, Catherine présidait avec dignité dans un grand fauteuil sculpté au milieu d'une galerie. Devant elle était placée une table à tréteaux recouverte d'étoffe bleue ; les courtisans, tous en bleu et argent, se tenaient derrière la souveraine et sur les côtés. Le soleil entraînait à flots par les fenêtres. On était le 17 mai, et le temps s'était réchauffé.

À neuf heures précises, les deux partis apparurent aux extrémités opposées de la galerie. Par la porte est vinrent le seigneur de Clairpont, un clerc portant deux rouleaux, et Dale entre deux gardes armés la tenant par les coudes.

J'entrai par la porte ouest entre Brockley et Blanchard. Sir Nicholas Throckmorton ouvrait la marche. Jenkinson nous suivait et après lui Harvey, Ryder, Arnold et Sweetapple, qui transportaient la rançon dans deux coffres. Ceux-ci faisaient partie des meubles de la suite où

l'on m'avait logée, la même que la première fois, et ils étaient du plus bel effet.

Les groupes s'avancèrent l'un vers l'autre et s'arrêtèrent à quelque distance. Clairpont et son clerc s'étant légèrement écartés, nous voyions bien Dale. On m'avait autorisée à lui envoyer des vêtements propres ainsi qu'un peigne ; elle portait donc une robe grise et un bonnet blanc, avec de bonnes chaussures. Mais son visage, creusé et blafard, était sale, et les mèches tombant de sous le bonnet, bien que peignées, étaient toutes collées par la crasse. Je lui trouvai les yeux cernés, hagards, et je sus que, près de moi, Brockley le voyait aussi. Sentant qu'il allait s'élancer vers elle, je posai doucement ma main sur son bras.

Nous attendions. La reine Catherine sourit, savourant la petite cérémonie impromptue qu'elle avait imaginée pour égayer une matinée qui eût été, sans cela, consacrée à de graves affaires.

— Procédez ! lança-t-elle.

— Vous savez ce que vous avez à faire, nous murmura Throckmorton, qui nous avait donné des instructions précises.

Nos hommes s'avancèrent, chargés de leurs fardeaux, les déposèrent au centre de la table et soulevèrent les couvercles.

— Montrez-nous, exigea Catherine.

Un à un, les objets furent alignés de chaque côté des coffres. Assiettes, saladiers, gobelets d'or ciselé, salières crénelées et en forme de coquillage, puis les autres, de taille plus modeste.

Le clerc déroula un de ses parchemins et vint le poser sur la table, bloquant les coins sous les objets précieux afin qu'il tienne à plat. Me tordant le cou, je distinguai l'en-tête : « Inventaire. » Throckmorton et Clairpont examinèrent les marchandises. Ils les retournaient entre leurs mains, conféraient, se reportaient à la liste et opinaient du chef. Près de moi, mon beau-père fulminait.

— Ces biens ont déjà été inspectés. Clairpont a envoyé ses assesseurs il y a trois jours ! Qu'est-ce que cette mise en scène ?

— Le protocole, chuchotai-je, avant d'ajouter, de peur qu'il cause de l'offense et que nous perdions Dale : Silence !

Au moins avait-il eu le bon sens de murmurer à mon oreille, et personne ne l'avait remarqué. Clairpont se tourna vers la reine.

— Le trésor correspond bien à l'inventaire dressé par les assesseurs, tant dans sa composition que par sa qualité. Sa valeur est en fait supérieure à celle avancée par dame Blanchard.

La reine Catherine demanda à examiner les salières de plus près. Encore des formalités, visant à donner du poids à la cérémonie en la faisant durer. J'avais beau le comprendre, l'incertitude me torturait. Le visage figé de Brockley semblait un masque.

La cérémonie s'acheva enfin. La reine Catherine, satisfaite, décida :

— Que la transaction soit conclue.

Clairpont s'avança en déroulant avec importance son document. Il lut à haute voix une déclaration selon laquelle, dans la mesure où une rançon d'une valeur approximative de quatre-vingt-dix mille couronnes (il énuméra avec soin la liste) avait été versée contre libération de la femme de chambre anglaise Frances Brockley, autrement connue sous le nom de Fran Dale, les charges étaient retirées ; celle-ci se voyait libre de retourner à son époux et à sa maîtresse, qui serait, toutefois, garante de sa bonne conduite aussi longtemps qu'elle resterait en France.

Les gardes lâchèrent enfin Dale, et elle courut vers nous. Les bras de Brockley l'entourèrent, durs et forts. Je m'en réjouis, et je fus heureuse d'éprouver une joie sincère, qui n'était pas ternie parce que j'étais seule, sans Gerald ni Matthew, et que plus jamais, peut-être, des bras aimants ne se refermeraient sur moi. Éprouver de nobles émotions sans avoir à se forcer est un don du ciel.

On échangea encore quelques civilités. Throckmorton prononça un bref discours de remerciement. Je fis ma révérence devant la reine et lui exprimai ma gratitude. Mais Catherine était déjà lasse de son petit spectacle et, d'ailleurs, les affaires de l'État l'attendaient. Chaque jour apportait son lot de rapports à écouter, de conseils de guerre à présider. Les assesseurs vinrent ranger les objets à l'intérieur des coffres, et l'on nous donna congé.

Accompagnés de Throckmorton, nous sortîmes avec Dale par la porte ouest.

— C'est fini, dis-je, soulagée, en rebroussant chemin vers nos appartements. Oh, Dale ! Quel bonheur de vous avoir parmi nous, saine et sauve !

— Je vous suis reconnaissante, madame. Tout ce que vous avez fait...

Mais elle était trop bouleversée pour dire grand-chose, et ses yeux étaient noyés de larmes. Brockley la portait à moitié en la soutenant par la taille. Il lui murmura des paroles apaisantes et l'entraîna un peu plus vite.

— Nous ne nous sentirons pas tranquilles avant d'avoir quitté ce pays, me dit-il brusquement. Rentrons-nous bientôt, madame ?

Je répondis par l'affirmative. Il n'y avait, pour le moment, pas d'autre choix, mais je devais encore songer à mon avenir. Je n'avais guère eu l'occasion de réfléchir, pourtant il me faudrait très vite prendre une décision. Où était Matthew ? Je ne pouvais le chercher dans ce pays dévasté ; d'ailleurs, il ne l'attendait pas de moi. La guerre finirait un jour et s'il survivait... Oh, Matthew ! Par la grâce de Dieu, pourvu, pourvu qu'il reste en vie ! Alors...

Quels avaient été ses mots, quand nous nous étions séparés au

*Cheval d'or ?*

*Ursula... Puisque tu ne peux me suivre à présent, termine ce pour quoi tu es venue. Prie afin qu'il y ait la paix et que la France redevienne un endroit sûr. Et alors... Choisis. Ainsi, tu auras le temps de réfléchir. Seulement, que ce soit la bonne décision, et la dernière. Quand tu seras sûre de toi, fais-le-moi savoir... Ne me laisse pas trop attendre, déchiré entre l'espoir et le doute.*

Je me réfugierais en Angleterre jusqu'à ce que la tourmente s'apaise. Meg se trouvait là-bas. Pour l'heure, je retournerais donc à la cour. Mais après, que déciderais-je ? Je l'ignorais, incapable de prévoir si longtemps à l'avance.

Throckmorton nous apprit que notre voyage de retour serait facile à arranger.

— Vous bénéficierez d'une totale protection. Vous êtes revenus au moment idéal.

— Que voulez-vous dire, Sir Nicholas ? m'enquis-je.

— Ah ! Attendez, et vous verrez ! éluda-t-il, amusé.

Refusant d'en dire plus, il nous quitta à la porte de mes appartements. Harvey annonça qu'il emmenait les hommes festoyer dans une taverne, près du quai.

— Il y aura un combat de coqs après le souper, ajouta Ryder.

Les autres rentrèrent. J'avais préparé de la nourriture et du vin ; je laissai Blanchard faire le service pour Jenkinson et lui-même pendant qu'avec Brockley, j'emmenai Dale dans ma chambre. J'avais déjà placé quelques bûches dans la cheminée et une bouilloire à côté. Je fis du feu, mis de l'eau à chauffer pour que Dale fasse sa toilette, puis j'allai chercher un plateau de nourriture.

Ensuite, je les laissai seuls. Mon beau-père me tendit une coupe de vin et observa d'un ton aigre :

— Vous servez vos domestiques, je vois. Curieux renversement de l'ordre habituel des choses.

— Cela semble normal, en l'occurrence, dis-je avec douceur.

— Je veillais sur mes hommes quand ils étaient blessés ou malades au cours de nos périples, remarqua Jenkinson, installé à son aise sur la banquette de la fenêtre, un genou relevé, une assiette de friands à la viande à la main. L'an dernier, Longman a eu la fièvre. Trois fois par jour pendant toute une semaine, je lui donnais du lait à la cuiller comme à un petit enfant. Nous descendions vers la Perse, mais il n'était pas en état de voyager. Nous avons dû installer un campement et rester là près de quinze jours.

— Les autres auraient dû s'occuper de lui, dit Blanchard. Vous n'aviez pas à assumer ces tâches subalternes.

Mon beau-père était d'humeur grincheuse. Jenkinson s'en amusait, mais pas moi. Je fus soulagée quand des coups à la porte

interrompirent cet échange. Je découvris sur le seuil un page, qui se courba avec déférence et annonça, dans un anglais très acceptable :

— Madame, Sir Henry Sidney.

Le beau-frère de Dudley n'avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu, à la Tour de Londres, lors de l'inspection du Trésor. Gestes souples, barbe rousse taillée avec soin et, me sembla-t-il, même pourpoint de velours rouille, assorti aux hauts-de-chausses, aux souliers et au chapeau tenu à la main gauche. Il entra, s'inclina devant nous et m'étreignit amicalement.

— Ma chère dame Blanchard ! Quel soulagement de vous trouver ici avec les vôtres ! J'ai appris toutes vos mésaventures par Sir Nicholas Throckmorton. J'en suis navré, et je me réjouis que votre femme de chambre soit sauvée. Ah ! Messire Jenkinson ! Lui et moi nous sommes rencontrés en Angleterre, dame Blanchard. Messire Jenkinson assistait aux réunions du Conseil pour nous éclairer sur les questions en rapport avec le commerce. Et ce gentilhomme ?...

— Je suis Luke Blanchard, père du défunt époux d'Ursula.

Oubliant sa mauvaise humeur devant ce noble visiteur, il salua avec courtoisie et lui proposa du vin.

— Je suis arrivé avant-hier, nous apprit Sir Henry, prenant un siège et acceptant le rafraîchissement. Quand Sir Nicholas m'a relaté vos vicissitudes, j'ai voulu vous voir sans tarder, mais il m'a conseillé d'attendre que la cérémonie de ce matin soit terminée et que votre servante soit en sécurité. J'ai su que tout s'était bien passé, et me voilà. Au fait, Sir Nicholas vous a-t-il informée de ma présence ? Car je lui ai dit que, bien entendu, vous rentreriez en Angleterre avec moi.

— Pas précisément, répondis-je. Cependant, il a suggéré que notre retour serait facilité.

— Certes, et en grande mesure ! Je voyage sur un navire confortable ; ces vaisseaux modernes font oublier les misères des traversées habituelles.

— Est-ce possible ? s'étonna Blanchard.

— Oh, c'est certain ! Des quilles plus profondes, une charpente plus stable – ces choses-là produisent une différence. À notre arrivée, nous avons accosté près d'un bateau dans lequel j'aurais détesté voyager, raconta-t-il d'un ton enjoué. Comme bâti pour tanguer, et pas même bien entretenu. Le *Sainte-Marguerite*. J'espère que cette sainte le protège, car il a grand besoin d'une aide surnaturelle pour se maintenir à flot.

La mention du *Sainte-Marguerite* provoqua un silence décontenancé, que je m'empressai de couvrir.

— Mais quel bon vent vous amène, Sir Henry ? Comment se fait-il que vous soyez en France ?

— Ah ! Quant à cela... C'est une question intéressante, et l'autre motif de ma visite, dame Blanchard. Toutefois, si ces gentilshommes voulaient avoir l'obligeance...

Comprenant aussitôt, Jenkinson et Blanchard prirent leur verre de vin et se retirèrent dans la seconde chambre à coucher. Je me perchai sur le siège de la fenêtre, libéré par le marchand, et fixai mon attention sur Sir Henry.

— En vérité, commença-t-il, le fait est des plus étranges et je ne puis me l'expliquer. Je suis venu présenter à la régente une lettre de notre reine, offrant sa médiation entre le gouvernement catholique et les huguenots dans l'espoir de ramener la paix. Cela permettrait d'épargner beaucoup de vies et de sauver les protestants. Élisabeth craint qu'ils ne soient écrasés si la guerre se prolongeait, ce qu'elle tient à éviter. Chaque fois que, dans un pays, des protestants prospèrent, elle sent que notre nation a des amis. Une Angleterre entourée d'États catholiques est une Angleterre menacée. Pour ma part, soupira Sidney, je ne verrais aucun mal à ce que nous revenions à l'ancienne religion, mais rares sont ceux qui partagent mon avis. Voilà où nous a menés Marie Tudor.

— Certes : au point de non-retour.

— Je vois que vous non plus n'y seriez pas favorable. Bien, bien, peu importe. Ce qui nous intéresse, c'est que le prince de Condé a appelé à l'aide tous les pays abritant une communauté protestante. La lettre que j'apportais à la reine Catherine est donc la réponse d'Élisabeth. Mais en la remettant, j'ai appris qu'une telle missive avait déjà été reçue. La mienne comportait diverses propositions quant à la forme que pourrait prendre la médiation, contrairement à la première lettre, moins détaillée. Ce que je ne comprends pas, c'est la raison d'être de ce message antérieur. La reine Élisabeth entend avoir toujours un coup d'avance, mais cette fois, cela n'avait aucun sens. La guerre n'avait pas encore commencé. Les actes de violence demeuraient isolés et personne n'avait sollicité l'aide de l'étranger.

— Vraiment ? dis-je, circonspecte.

— Ces affaires sont, d'ordinaire, régies par un protocole. On ne s'immisce pas dans la politique intérieure d'une autre nation à moins qu'elle ne le demande. En fait, cette première lettre nous a été préjudiciable. La reine Catherine semble penser qu'Élisabeth marque trop d'empressement dans ses bons offices. Elle la soupçonne d'arrière-pensées, et je crains qu'elle ne rejette l'offre dont je suis porteur. Mais elle m'a parlé avec une certaine franchise ; elle connaît mes sympathies pour le catholicisme. J'ai appris, dame Blanchard, que vous aviez transmis cette proposition antérieure. Pouvez-vous m'éclairer de vos lumières ?

Je détournai la tête et fixai le fleuve, par la fenêtre. Je ne pouvais,

de là, déchiffrer le nom des vaisseaux en contrebas, mais l'un d'eux était le *Sainte-Marguerite*. À nouveau, je me demandai qui avait voyagé à son bord.

Mais Wilkins n'occupait plus mon esprit tout entier. Pourquoi Élisabeth avait-elle insisté pour m'envoyer en France avec cette lettre ? Une lettre à la fois inutile et inopportune...

Alors, cruellement, comme tracée sur mon âme par une pointe glacée, je discernai la réponse aux interrogations de Sidney.

— Je ne sais, prétendis-je. Croyez-moi, je ne suis pas dans la confidence de Sa Majesté. J'imagine que, comme vous le suggériez, elle pensait prendre un coup d'avance. Peut-être était-ce malavisé. J'ai exécuté ses ordres, mais je ne suis qu'une dame d'honneur, et non un membre du Conseil.

— Il est vrai, soupira Sir Henry. Néanmoins, je tenais à vous poser la question.

C'était un homme aimable que Sir Henry Sidney : capable, intelligent, bien plus généreux que le frère de son épouse – et, en raison même de son bon cœur, naïf à certains égards. Si j'avais deviné juste, alors ma lettre servait un tout autre dessein que celle de Sir Henry. Un dessein qui me concernait en personne.

— J'ai à vous parler, dis-je à mon beau-père. En privé, si vous le voulez bien.

Il me scruta, les sourcils froncés, et vit que j'étais sérieuse.

— Il fait bon au soleil. Allons dans le jardin clos.

Ce jardin était le lieu idéal pour une conversation intime. Les haies de buis qui l'entouraient et bordaient les petits chemins de gravier, entre les parterres à l'allure formelle, ne mesuraient que deux pieds de haut. Nul ne pouvait nous écouter, tapi derrière. Les fleurs m'étaient familières : des pensées sauvages, panachées de jaune et de violet, et des myosotis. Au centre du jardin, un arbre en pleine floraison ombrageait un banc, où nous nous assîmes. J'en vins au fait sans perdre de temps.

— J'ai bien conscience qu'en m'amenant en France, vous saviez qu'on tendait un guet-apens à mon mari. Afin que nous restions à proximité de son domaine, vous avez feint d'être souffrant. Les hommes de Cecil me surveillaient. L'un des vôtres, Harvey, a fouillé mes bagages pour voir si Matthew m'avait écrit. Tout cela, je l'ai découvert. Mais n'y avait-il rien d'autre ? Je pensais que Cecil se bornait à saisir l'occasion de mon voyage en France. À présent, je soupçonne que ce voyage entier tendait vers la capture de Matthew.

— Quoi ? dit Blanchard, me regardant fixement.

— Cecil vous a demandé de requérir mon aide pour ramener Hélène. Ainsi, je ne soupçonnerais pas que l'idée venait de lui et de la

reine. En fait, j'allais servir d'appât. On m'a remis une lettre inutile à porter à Paris afin que je reste en France plus longtemps et que j'aille à la cour, où Matthew serait peut-être s'il n'était pas dans la vallée de la Loire. Tout cela pour multiplier nos chances de nous revoir.

Je me remémorai non sans amertume cette convocation, après la visite à la Tour, cette prétendue requête de dernière heure de transmettre un message à la reine Catherine. Que d'ingéniosité ! Élisabeth s'était servie du massacre de Vassy pour rendre son mensonge plus crédible et donner à cette mission l'apparence de la plus haute importance.

— Vous m'annonciez d'une voix forte chaque fois que nous entrions dans une auberge. Comme si toute la France devait savoir que dame Ursula Blanchard était là. N'ai-je pas raison ?

— Bien sûr que non ! protesta-t-il, empourpré et le regard fuyant.

— Mais je n'ai pas tout à fait tort, n'est-ce pas ? Je ne vous reproche pas d'avoir obéi, comme tout le monde, à la reine et à Cecil. Nous en avons discuté mille fois. Matthew est en sécurité. Je puis me permettre, beau-père, de comprendre votre position. Mais quelle est-elle, exactement ? M'avez-vous demandé de vous accompagner en France afin de régler une affaire de famille, ou parce que Cecil et la reine l'exigeaient ?

Le visage digne de Blanchard exprimait le chagrin et la rancœur.

— Très bien ! Puisque vous insistez, madame ! Cecil est informé sur toutes sortes de sujets qui, pourrait-on croire, ne le regardent en rien. Il sait qui sont vos parents directs ou par alliance. Il connaissait l'existence d'Hélène et mon désir de la ramener en Angleterre.

Je n'en fus pas surprise. Cecil avait sans doute un agent chez les Blanchard. Il en plaçait dans toutes sortes d'endroits.

— Il m'a convoqué. En effet, il m'a suggéré de vous proposer de venir avec moi, et il m'a dit pourquoi. Que devais-je faire ? Cecil est le secrétaire d'État, investi de l'autorité de la reine. Élisabeth a veillé au mieux à notre sécurité, vous savez. Surtout par souci pour vous. Au nom du ciel, quelle différence cela fait-il que Cecil et la reine aient tiré parti de mon voyage ou qu'ils l'aient provoqué ?

— Quelle différence ? Si l'idée du piège est née après coup, une fois connu votre voyage, c'est une chose. En revanche, s'il s'agit d'une machination conçue dès le départ pour faire de moi un appât... Oui, je trouve que cela fait une différence ! Que serait-il arrivé si j'avais refusé ? Mais je crois connaître la réponse, soupirai-je. On m'aurait ordonné d'aller porter cette lettre. Et j'aurais obéi, tout comme vous.

— Oui. On ne peut faire autrement. Même quand je feignais d'être malade, j'obéissais à Cecil. C'était une idée à lui. Je devais être convaincant, au point que mon état semble requérir un médecin. Quand vous avez proposé d'en consulter un, j'ai pensé que vous



saisissiez cette chance de quitter l'auberge afin de renouer avec de la Roche. Je vous ai fait suivre.

— Je le sais.

— Ensuite, comme l'apprenti qui apportait mon remède avait demandé après vous, Harvey et moi l'avons pris pour un messager de votre époux. Mes hommes sont, bien sûr, dans la confiance. Sweetapple répugnait à vous tromper et a même eu l'impertinence de le dire, mais je lui ai rappelé que nous agissions sur ordre de la reine, afin d'arrêter un traître...

— Et alors lui aussi s'est plié aux ordres. Oui, je vois. Tout cela, je peux l'admettre, quoique si Matthew avait été pris, j'eusse ressenti la chose différemment. En somme, je ne me trompe pas ?

— Non, Ursula, vous ne vous trompez pas. J'ai été contraint d'agir de la sorte. Ceux qui désobéissent aux ordres de la cour risquent leurs terres, leur rang... Une disgrâce qui peut s'étendre à leur descendance. En outre... Je n'y étais pas totalement opposé. Votre époux est un traître, qu'on le veuille ou non. Vous le savez aussi bien que moi.

— Il n'en reste pas moins mon mari.

— Je vous ai dit un jour que Gerald avait bien choisi. Cela vaut de même pour Matthew de la Roche. Mais vous, Ursula ? Chacun de vos choix semble si lourd de conséquences !

— Je vous remercie. Tout est clair, à présent.

Il n'y avait rien à ajouter. Je sortis du jardin, laissant mon beau-père médusé. Je l'avais oublié presque avant de franchir le portail car, après tout, ce n'était pas lui qui m'importait. J'avais la sensation de contempler l'enfer.

## CHAPITRE XXI

### *Nuit blanche*

Je tâchai de mon mieux d'endurer le reste de cette journée. J'allai voir Dale, qui dormait dans mon lit, Brockley à son chevet, et je me sentis heureuse pour eux. Je retournai m'asseoir dans le bureau. Blanchard n'était pas encore revenu et Jenkinson était sorti, lui aussi. Je lus des poèmes quelque temps, puis j'essayai de faire un peu de broderie, occupation apaisante s'il en fut. Elle n'exerça aucun effet sur moi. Je me mis à faire les cent pas.

Je fus interrompue par Jenkinson, qui surgit avec Ryder. Ils commencèrent à me parler avec animation avant même d'avoir passé la porte.

— Des nouvelles, dame Blanchard ! Et quelles nouvelles ! s'écria Jenkinson. Ryder est venu me les annoncer ; maintenant, nous vous les apportons !

— Nous les avons apprises après le combat de coqs, expliqua Ryder, souriant de toutes ses dents. Vous avez réussi, dame Blanchard. Et de belle manière, en vérité.

— J'ai réussi ? Que voulez-vous dire ?

— On m'a relaté tout ce qui s'est passé à Anvers. Dame Blanchard, un navire, le *Sainte-Marguerite*, est au port. Ce nom vous rappelle-t-il quelque chose ? Je gage que oui !

— J'ai eu vent de sa présence et je m'interrogeais...

— Eh bien, apprêtez-vous à savoir ! dit Jenkinson. Dites-lui, Ryder !

— On ne parlait que de ça, à la taverne. Le capitaine du *Sainte-Marguerite* était là. Il avait accosté le jour même et, d'après lui, il n'avait jamais connu pareille traversée. Il se délectait. Toute la salle était suspendue à ses lèvres. Bien des acteurs vendraient leur âme pour captiver autant ! Avant même qu'il finisse, la moitié des clients se battaient pour lui payer à boire.

Il marqua une pause pour attiser ma curiosité.

— Eh bien, continuez !

— Apparemment, poursuivit Jenkinson, il avait levé les voiles avec des passagers : un docteur en théologie nommé Ignatius Wilkins,

accompagné de ses trois serviteurs, et deux respectables marchands vénitiens...

— Non ?

— Si ! Mais bien qu'il fût parti avec six passagers, à l'arrivée il n'en avait plus que trois. Allez-y, Ryder, c'est votre histoire. Moi, c'est de vous que je la tiens !

— Il semble, madame, qu'un beau matin, le docteur et les deux marchands ne vinrent pas prendre le déjeuner chez le commandant. Il envoya des matelots voir s'ils étaient souffrants, et les hommes revinrent en disant que tous trois avaient disparu. La cabine que partageaient les marchands était vide – il n'y avait même plus leurs effets. Le docteur disposait d'une cabine privée. Là, tout était sens dessus dessous, comme après une lutte. Pas de traces de sang, mais les affaires éparses et les draps en bataille. Ce n'est pas tout. Un des canots de sauvetage manquait aussi. Le navire croisait très près d'Ostende. Le capitaine accosta afin de se renseigner. Il n'apprit pas grand-chose, hormis que deux hommes ressemblant aux Vénitiens avaient pris leur repas dans une hostellerie de la ville. Ils étaient seuls. Pourtant, vu l'état de la cabine, le docteur n'était pas parti de son plein gré. Le capitaine pense qu'il n'a jamais atteint le rivage.

— Et nous aussi, reprit Jenkinson. Il a mentionné en passant le nom des marchands : le Signor Bruni et le Signor Morelli.

— Je comprends, dis-je. Excusez-moi un instant.

J'entrai sans bruit dans ma chambre, où Dale s'était endormie. Brockley me sourit de l'autre côté du lit.

— Elle se remettra, après quelques jours de bonne nourriture et de repos. On lui donnait à manger et on l'avait installée dans une meilleure cellule, toutefois elle avait trop peur pour dormir ou se nourrir.

Elle avait eu toutes les raisons d'avoir peur. Connaissant le sort auquel Wilkins la destinait, je ne pouvais le prendre en pitié.

Mais je savais ce qui s'était passé, aussi clairement que si j'en avais été témoin. Bruni et Morelli s'étaient introduits dans sa cabine pendant la nuit. Il avait résisté, d'où le désordre indescriptible, mais ils l'avaient vite maîtrisé. S'ils l'avaient appelé « Jenkinson », ils ne lui avaient pas laissé le loisir de protester, sans doute en le bâillonnant. Et s'il avait de la chance, ils l'avaient occis sur-le-champ. Mais ces deux-là étaient cruels. Selon toute vraisemblance, ils s'étaient contentés d'étouffer ses cris avant de le traîner au-dehors et de le précipiter par-dessus bord.

Mourir noyé est une fin plus douce, beaucoup plus douce, que de périr sur le bûcher. Mais il n'était guère plaisant de l'imaginer se débattre, suffoquant, dans l'onde amère tandis que le navire s'éloignait sous le ciel étoilé. Peut-être avait-il nagé frénétiquement derrière,

sachant qu'il ne pourrait jamais le rattraper. Sachant que son Dieu resterait sourd à ses prières, qu'il allait sombrer, seul, sous les flots, et que cette nuit-là serait pour lui la dernière.

Une fois encore, j'avais provoqué la mort d'un homme. Dans les mêmes circonstances, je n'eusse pas hésité à recommencer car c'était ma Dale qui comptait, et les autres innocents qui pourraient désormais vivre parce que Wilkins n'était plus. Néanmoins, c'était difficile à accepter, difficile de me résoudre enfin à ce que cela fasse partie de moi.

Sachant qu'il le fallait pourtant, je décidai de commencer sans tarder.

— Dale ? dis-je d'un ton résolument enjoué. Vous sentez-vous la force de manger encore un peu ? C'est presque l'heure du souper.

Wilkins avait constitué un obstacle beaucoup plus grand, entre Matthew et moi, que je n'en avais eu conscience avant d'apprendre sa mort. Désormais, je ne le reverrais plus excepté dans mes cauchemars ; il devenait donc possible de penser à rester en France.

Malgré la guerre, j'étais mariée à un Français et son pays devait devenir le mien. Je ne pouvais envoyer chercher Meg avant que la paix revienne ; non, bien sûr que non. Mais... retourner en Angleterre, c'était regagner la cour d'Élisabeth, qui s'était servie de moi d'une manière que je ne croyais pas pouvoir pardonner un jour.

Mais... Mais... Il y avait tant de « mais » ! J'étais en proie à des émotions si violentes et contradictoires que je craignais d'en être anéantie.

J'avais aimé Élisabeth pour nombre de raisons, dont l'une était notre tendance commune à souffrir de nuits blanches et de migraines, qui créait un lien entre nous. Ces deux maux étaient venus m'accabler. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit suivante, ne tombant dans un lourd sommeil qu'à l'approche de l'aube et me réveillant, moins d'une heure plus tard, affligée d'un mal de tête effroyable.

On eût dit qu'un étai m'emprisonnait le front et broyait tous les os de mon crâne. Plus tard dans la journée, je vomis, mais le soulagement fut de courte durée avant que le cycle ne recommence avec un regain de violence.

Dale, encore chancelante, se leva et prit soin de moi, m'apportant la tisane à la camomille qui m'aidait quelquefois. Je la rejetai aussitôt avalée. Si intense était ma douleur que je dormis à peine la nuit suivante. Au matin j'étais désespérée, les muscles endoloris par ces nausées répétées et la tête vibrant telle une cloche. J'eus des visiteurs : mon beau-père, Jenkinson, Sidney, tous préoccupés mais sans rien d'utile à suggérer. Ils s'en allaient, secouant la tête avec inquiétude. Dale se désespérait.

— Oh, madame, comment pourrais-je vous aider ? Qui peut vous soulager ? Dois-je appeler un médecin ?

— Surtout pas. Il me saignerait et me prescrirait un remède dégoûtant, comme une souris enrobée de miel, répondis-je, tâchant de sourire.

Aussitôt je m'emparai de la bassine, car cette simple idée avait suffi à provoquer le désastre.

J'avais besoin d'aide, c'était certain, mais pas sous forme de remèdes ou de potions. Il me fallait un conseil, donné par une personne solide et raisonnable, en qui je pouvais me fier.

— Dale, amenez-moi Brockley. Je veux lui parler.

Il était resté dans les parages, quoique, par délicatesse, il ne fût pas venu me voir sur mon lit de douleur. Il entra d'un pas vif, heureux de se rendre utile.

— Madame, je suis tellement désolé... ! Vous souhaitez me voir ? Que puis-je faire ?

— Oui. Dale, voulez-vous garder la porte ? Je ne veux pas qu'on entre ni qu'on entende ce que je vais dire. Brockley pourra tout vous répéter ensuite, ce n'est pas un secret pour vous. Mais cela doit rester entre nous.

Dale m'adressa une petite révérence d'un air de conspirateur et sortit, fermant avec énergie la porte derrière elle.

— Asseyez-vous au bord du lit, Brockley, et écoutez bien.

— Je suis tout ouïe, madame.

C'était une de ses rares plaisanteries, une tentative pour faire sourire la malade. Je lui en fus reconnaissante. Sa silhouette était un peu brouillée car je n'arrivais pas à concentrer mon regard, mais si quelqu'un au monde était capable de me dire quoi faire, c'était Roger Brockley.

— J'ai été trahie, par la reine et par Cecil, et d'une manière que j'aurais peine à croire si mon beau-père ne me l'avait confirmée. C'est encore pis que je ne supposais. J'ignorais tout bonnement à quel point ils voulaient des informations, et jusqu'où ils iraient pour s'emparer de Matthew. Je pensais que Cecil profitait de ma venue en France. Il n'en est rien. Tout mon voyage, depuis le début, était conçu pour que je serve d'appât. Il n'y avait nul besoin d'adresser une lettre à la reine Catherine, de faire de moi un émissaire secret. Ce message tracé d'une si belle plume n'était qu'une ruse tortueuse bien dans l'esprit des Tudors.

Amère, je lui narrai tous les détails du plan.

— J'ai contribué à sa réussite en attirant Matthew. J'ai joué leur jeu, Brockley, à mon insu. Et ainsi, je nous ai fait courir un immense péril, surtout à Fran. Je le regrette tant !

— Vous ne pouviez pas le savoir, madame.

— Non. Jamais je n'aurais pensé qu'Élisabeth se servirait de moi. Cecil, soit, mais pas elle !

— C'est la reine, madame. À ses yeux, l'Angleterre doit passer avant tout.

— Je le conçois. Néanmoins, profiter de ce qui unit un homme et une femme... ! Certaines choses ne devraient-elles pas être sacrées, même dans l'intérêt d'un royaume ?

— Je l'ignore, madame. Vous avez un certain point de vue et Élisabeth un autre, peut-être.

— D'accord.

Je fermai les yeux. J'en arrivai au fait et dans ma tête la douleur allait crescendo.

— Brockley, il me faut prendre une décision. Jusqu'à ce que je découvre que j'avais servi d'appât, je comptais rentrer en Angleterre, attendre et réfléchir. Avant que la paix soit restaurée, pensai-je, j'aurais le temps de voir clair en moi. Mais maintenant, je ne veux plus rentrer du tout. Je veux rester en France, prévenir Matthew et qu'il m'indique où je pourrai vivre jusqu'à ce que la guerre finisse et que je puisse le rejoindre chez lui.

— Je vois.

Brockley hésita, puis observa :

— Vous vous êtes mise dans une mauvaise affaire, madame. Pour ma part, je serai heureux de vous en voir sortir.

— Moi aussi, mais... Oh, Brockley, que vais-je faire ? Je ne vous retiendrai pas à mon service, Dale et vous. Vous serez libres d'agir comme bon vous semble. Mais si je reste en France, que deviendra Meg ? Je ne peux l'abandonner en Angleterre ! Je ne vais pas non plus la faire venir ici en pleine guerre. Mais qu'arrivera-t-il, si après je ne le peux plus ? Peut-être Cecil ne le permettra-t-il pas. Quel recours aurai-je ? Je ne me sens pas le courage de les regarder en face, Élisabeth et lui, après ce qu'ils m'ont fait. Je veux rester avec Matthew. Mais je veux Meg. Et je m'inquiète pour Fran et vous. Brockley, je ne sais plus où j'en suis !

Avec une compassion muette, il me tendit la bassine. Ensuite je me rallongeai, vidée et exténuée, mais la douleur commençait enfin à s'estomper.

— Je ne peux retourner à mon ancienne vie, murmurai-je. Mais ma fille vit chez les Henderson grâce aux dispositions de Cecil. Supposez qu'il revienne là-dessus...

La maladie rendait ma voix rauque. Il y avait de l'eau du puits dans une cruche près du lit, et une coupe à côté. Brockley m'en servit un peu et la porta à mes lèvres.

— Buvez une petite gorgée, juste pour calmer votre gorge. Pourquoi ne vivriez-vous pas auprès de votre mari ? C'est bien la place

d'une épouse. Quant à savoir ce que nous ferons, Fran et moi, ce sera à elle d'en décider. Elle a traversé une terrible épreuve, mais nous avons une dette infinie envers vous et nous ne l'oublierons pas. Votre seul véritable motif d'inquiétude, au fond, c'est Meg.

Je hochai la tête et le regrettai aussitôt, mais l'élancement sous mon crâne était un peu moins vif, cette fois. Je plissai les yeux et parvins enfin à concentrer mon regard sur Brockley.

— Sir Henry Sidney est un brave homme et semble avoir de l'amitié pour vous. Ne porterait-il pas votre message en Angleterre, en préservant les intérêts de Meg si nécessaire ? Mais peut-être que tout se passera bien. À mon avis, Cecil ne voudra pas faire de mal à une enfant. Il est trop fin pour ne pas deviner la cause de votre ressentiment et, par le passé, n'a-t-il pas déclaré lui-même que votre place était auprès de votre mari ?

— Si.

— Alors, prenez Sir Henry comme émissaire. Chargez-le d'expliquer que vous restez ici et de veiller sur Meg. Confiez-lui votre désir qu'elle demeure à Thamesbank. J'irai avec lui, si vous le souhaitez, et je reviendrai tout vous raconter. Les Henderson ont de l'affection pour la petite ; ils auront à cœur d'agir pour son bien. Et si vous me permettez un conseil...

— Je vous en prie. C'est pour cela que je vous ai consulté.

— Cachez à Sir Henry que vous voulez la faire venir après la guerre. Prétendez que vous tenez à ce qu'elle grandisse en Angleterre. Cela devrait satisfaire Cecil et, au moment opportun, il sera plus facile de l'enlever. On ne peut vous refuser une permission que vous n'avez jamais sollicitée !

— Au cas où Cecil se servirait d'elle pour me faire revenir ?

— Quelque chose de ce genre, madame. Comment comptez-vous entrer en rapport avec messire de la Roche ? Savez-vous où il se trouve ?

— Non.

Adossée contre mes oreillers, je sentais ma migraine refluer, refluer telle la marée sur un rivage. Brockley avait accompli son office. Il avait clarifié mes pensées. Je pouvais me libérer d'un mode de vie dont je souffrais. Plus personne ne devrait s'empoisonner, se noyer ou affronter le gibet à cause de moi. Je serais avec Matthew ; en temps voulu, Meg me rejoindrait. Tout irait bien. Et j'y parviendrais grâce au seigneur de Clairpont.

À la différence de Wilkins, il n'avait pas voulu m'empêcher de sauver Dale. Mais en échange des trésors de Saint-Marc, il avait œuvré à sa perte. Je me rappelai les chandeliers d'or de l'abbaye, la statue dorée de la Vierge à l'Enfant. De beaux objets – des objets de prix, auxquels d'autres, peut-être, étaient venus s'ajouter, mais ils ne

valaient pas la vie de Dale. Clairpont ne partageait pas cette opinion et je ne voulais plus jamais poser les yeux sur lui. Cependant, il pouvait me servir d'intermédiaire.

— Le seigneur de Clairpont est à Saint-Germain, repris-je. Il devrait savoir où Matthew se trouve et, dans le cas contraire, il pourra le découvrir. Je ne souhaite pas lui parler, mais Nicholas Throckmorton pourrait s'en charger à ma place. J'irai mieux demain. Voici une mission pour vous, Brockley : transmettez un message à Sir Nicholas, le priant de venir me voir pour une affaire personnelle d'une extrême urgence.



## CHAPITRE XXII

### *Blanchepierre*

Ce fut en hiver que je vis pour la première fois la demeure de mon mari, le château de Blanchepierre – au mois de janvier, en fait, de l'année 1564. Au printemps, deux ans auraient passé depuis ma nuit blanche à Saint-Germain. La guerre avait fait rage à travers la France. Catherine avait refusé la médiation d'Élisabeth ; celle-ci avait envoyé des troupes pour soutenir les huguenots, mais ses soldats, qui avaient essuyé de lourdes pertes, avaient été défaits par le mauvais temps et la maladie. Puis la paix était venue, une paix troublée qui ressemblait davantage à une trêve mais ramenait néanmoins un semblant de calme. Matthew s'était battu pendant qu'à Paris j'attendais dans un garni, folle d'inquiétude, mais heureuse tout de même d'avoir encore Dale et Brockley pour compagnons. Et enfin il était revenu pour m'emmener chez lui, dans la vallée de la Loire, au château de Blanchepierre.

Il y avait en France maintes demeures plus imposantes, mais Blanchepierre possédait une beauté particulière. Ses créneaux, ses tours et ses tourelles, bien que conçus pour un usage défensif, étaient bâtis avec tant d'art qu'ils n'avaient rien de rébarbatifs. Le nom du château lui allait à merveille, car, à l'instar de Douceaix, il était construit en pierre de Caen, dont la couleur changeait avec celle du ciel. Lorsque je le découvris, perché au-dessus du fleuve, sous des nuages de plomb, il était aussi blanc que le givre, mais une semaine après notre arrivée, le temps se radoucit et un coucher de soleil resplendissant le teinta tout entier de rose et d'or.

La petite salle à manger, où l'on servait d'habitude les repas du matin et du soir, ouvrait sur les remparts qui dominaient la Loire. Je me tenais entre les créneaux, contemplant les contreforts, la falaise au-dessous, puis la berge étroite et le fleuve où se mirait le château. Les murs et les tourelles, parcourus par les rides du courant, semblaient aussi ravissants et chimériques qu'un palais de conte de fées.

— C'est magique, n'est-ce pas ? me dit Matthew, venant me rejoindre sur le chemin de ronde. Je t'ai apporté un manteau. Il ne faudrait pas prendre froid. Il fait doux, pour janvier, mais le vent est

âtre. As-tu prévu le menu du souper ?

— Oui. Potage, petits pains, poisson à la sauce verte que tu aimes tant. On utilisera encore des fines herbes séchées, bien sûr, mais j'ai inspecté aujourd'hui le jardin d'aromates, et je pense que nous en aurons des fraîches dès le début du printemps.

— Excellent. J'ai appris que tu t'étais aussi plongée dans les livres de comptes, comme il se doit. Dale et Brockley commencent-ils à se sentir chez eux ?

— Petit à petit. Mme Montaigne ne nous aime pas, mais elle ne nous cause pas de difficulté. Elle garde simplement ses distances.

Mme Montaigne, la femme de charge, considérait que j'avais failli à ma promesse envers Matthew au point de mettre sa vie en danger. Il faudrait des années pour qu'elle se radoucisse, à supposer que ce fût possible.

— Elle vieillit, dit Matthew. L'an prochain, je l'encouragerai à se retirer dans une des chaumières, à côté du vignoble. Elle m'a servi avec dévouement, mais tu seras plus à l'aise sans elle, ma Cuiller à sel. Au printemps, je te montrerai les vignes. Tu dois apprendre comment on fait le vin.

— Cela me plairait beaucoup.

Des sujets bien prosaïques, car Matthew, qui nourrissait le rêve chimérique de ramener les Anglais égarés à la vraie foi, avait les pieds sur terre en ce qui concernait les questions domestiques. Ici, dans sa demeure, je découvrais ce nouvel aspect de son caractère.

Je le connaissais depuis des années. Nous avions été amants, et ennemis. Il m'était apparu sous les traits du meneur d'hommes, du conspirateur, du fugitif. Mais jamais auparavant je ne l'avais observé dans le cadre qui lui convenait le mieux, sauf, peut-être, à Withyham — la propriété qu'il avait brièvement possédée en Angleterre. Même alors, ce n'avait été qu'un pâle aperçu, car son cœur n'était pas là-bas, mais ici, en France.

Ici, il était lui-même : un Français fortuné vivant sur ses terres. Se préoccupant de ses vignes, du sort de sa femme de charge loyale, mais acariâtre. Telle était l'existence que, désormais, je partagerais. J'organiserais les repas, donnerais des réceptions, j'apprendrais à connaître ses proches et je cultiverais le jardin d'aromates. J'élèverais les enfants. Nous formerions une famille heureuse, tout comme Henri et Marguerite à Douceaix. Nous avons séjourné chez eux, en venant à Blanchepierre. Matthew tenait absolument à ce que nous leur rendions la pareille.

— Demain, nous sommes dimanche, me dit-il. Voudras-tu assister à la première messe du matin ? Cela serait bien vu par les gens de la maison. Mais ne présume pas trop de tes forces. Le bien-être de mon enfant passe avant tout !

— Le voyage n’a pas été désagréable, répondis-je. J’ai ressenti une légère fatigue après, mais sans plus. Tu as pris grand soin de moi ! Une litière tout le long du chemin, et à peine quelques lieues par jour... Je ne me suis presque pas rendu compte que nous avançons.

— J’en suis heureux. J’avais très envie de rentrer, mais je me demandais si c’était bien sage. Tu n’en es qu’au sixième mois.

— Je n’en ai jamais souffert, répondis-je en souriant.

— Cuiller à sel, es-tu sûre que tout va bien ? Tu te montres très polie envers moi. Cela ne te ressemble pas.

— Je m’habitue à mon nouveau foyer. Je dois tâcher de m’y enraciner. Mais tout est tellement nouveau ! Même toi, tu sembles... différent, ici. Cela passera.

Au-dessous de nous, le large fleuve coulait vers l’ouest, vers la mer lointaine. Si on le suivait jusqu’à cette mer, puis si l’on mettait le cap sur le nord-est, on rejoindrait la Manche, et ensuite, Southampton. L’Angleterre.

Quelque part là-bas, Hélène menait sa vie – heureuse ou malheureuse – avec mon cousin Edward Faldene. Quelque part là-bas, Sweetapple dévorait comme un ogre, Ryder et les Dodd (rentrés chez eux sains et saufs) servaient dans la maison de Cecil. Quelque part là-bas, Élisabeth se promenait dans un jardin, dansait ou présidait le Conseil, ourdissant des plans machiavéliques afin de protéger son royaume.

Et à Thamesbank, un peu au nord de Kingston sur la Tamise, Meg étudiait et jouait en compagnie des petits Henderson, choyée par sa nourrice Bridget, et se demandait pourquoi sa mère qui s’en était allée en France n’était jamais revenue une seule fois la voir, en deux ans.

Malgré ma colère envers Cecil et Élisabeth, je devais reconnaître qu’ils traitaient bien Meg. Sir Henry Sidney leur avait transmis mon message et Brockley, qui l’avait accompagné, m’avait rapporté une réponse satisfaisante. On me regretterait beaucoup à la cour, mais on reconnaissait que ma place se trouvait auprès de mon époux. On prierait pour ma sécurité dans une France dévastée par la guerre. Les Henderson continueraient avec plaisir à élever ma fille et m’informerait de ses progrès.

La reine et Cecil avaient dû comprendre que je les avais percés à jour. Luke Blanchard l’aurait dit au secrétaire d’État en lui relatant notre voyage. Mais ils n’y firent pas allusion, pas plus que mon message ne l’avait mentionné. Je poussai un léger soupir, que Matthew entendit.

— Tu penses à ta fille ?

Parfois, il lisait dans mes pensées.

— Oui. Je me demande comment elle se porte. J’ai ses lettres, bien entendu.

Meg m'écrivait elle-même, quelquefois ; compte rendu appliqué de ses études et expression formelle de son affection. Si, dans son brouillon, elle demandait tristement quand je reviendrais, les Henderson savaient la convaincre de supprimer ce passage afin de ne pas m'inquiéter. J'aurais voulu savoir. Ils m'avaient écrit qu'elle était heureuse et en bonne santé. Jenkinson me l'avait confirmé. Il avait promis, au moment des adieux, de veiller sur elle chaque fois qu'il le pourrait, et de m'envoyer des nouvelles. Toutefois, j'aurais préféré me rendre compte par moi-même.

— Cela fait si longtemps que je ne l'ai pas vue !

— La guerre est finie. Veux-tu la faire venir ? Elle serait la bienvenue. Elle serait l'aînée, la « grande » de la maison. Je la traiterais comme ma propre fille, tu le sais.

Je pensai à Meg, aspirant si fort à la retrouver que j'eus l'impression que mon cœur s'envolait telle une flèche, tel un oiseau libéré de sa cage, pour franchir toutes ces lieues entre la Loire et la Tamise, se poser à Thamesbank et porter mon amour à ma petite fille.

J'avais froid. Mieux valait rentrer et me coucher tôt si je voulais me lever à temps pour la messe du matin.

Alors, mon amour pour Meg se heurta contre le roc. Elle était l'enfant de Gerald, non de Matthew, et elle grandissait à présent là où son père l'eût souhaité. L'Angleterre était son vrai foyer, comme Blanchepierre était celui de Matthew. Elle était en sûreté avec les Henderson. Moi, je pouvais aller à la messe sans que cela revête d'importance, parce que je me sentais sûre de mes convictions ; je pouvais accomplir chacun de ces gestes pour contenter mon mari, tout en restant moi-même. En revanche, Meg était jeune. Si elle venait ici, elle serait influencée.

On lui enseignerait, comme à Hélène, qu'une monstrueuse cruauté envers ceux que l'Église condamnait était la volonté d'un Dieu d'amour. Wilkins mort, ces idées demeuraient. Le chapelain de Blanchepierre était l'oncle de Matthew, Armand. Un homme doux par nature, et pourtant lui aussi ajoutait foi à ces choses-là qui, disait-il, lui étaient enjointes. Parviendrais-je à aller contre cet endoctrinement ?

— Pas encore, répondis-je. Je pense que c'est encore trop tôt.

En moi, le bébé, attendu pour le mois de mars, donna des coups de pied. Il semblait vigoureux, ce dont je me réjouissais. J'avais lutté longtemps pour mettre Meg au monde, et j'espérais que ce petit enfant y entrerait plus facilement.

— Quand son frère ou sa sœur sera là et que je me serai remise de l'accouchement, nous verrons.

Meg me manquait tellement ! Toutefois, je n'étais pas sûre que Blanchepierre fût le lieu qui lui convenait.

Je ne m'étais pas encore résolue à affronter l'autre grande question : si c'était après tout le lieu qui convenait à sa mère.

## *Sur l'auteur*

Fiona Buckley est le pseudonyme de Valerie Anand, auteur britannique à succès. Outre les enquêtes de dame Ursula Blanchard, on lui doit la série *Bridges over Time* qui conte les péripéties d'une même famille du XI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre. Très concernée par la condition de la femme en Inde, et de manière générale dans les pays en voie de développement, Fiona Buckley œuvre dans plusieurs associations. Elle vit aujourd'hui près de Londres, dans le comté de Surrey.

Entrée par nécessité dans le monde périlleux de la cour d'Angleterre, Ursula Blanchard, dame d'honneur et espionne de l'impitoyable Élisabeth Ire, est lasse de ses intrigues. Alors qu'elle pensait prendre un repos salvateur lors d'un voyage pour affaires privées en France, Ursula se voit confier une nouvelle mission secrète : remettre à Catherine de Médicis une missive lui proposant l'aide d'Élisabeth pour régler le conflit entre catholiques et protestants en France. Car la guerre civile menace et il ne reste que peu d'espoir d'empêcher un bain de sang qui pourrait gagner l'Angleterre... Mais à peine a-t-elle posé un pied en terre de France que les dangers s'accumulent en travers de sa route.

1) Voir *Dans l'ombre de la reine*, du même auteur. ↵



2) Voir *L’Affaire du pourpoint*, du même auteur. ↵

3) Voir *Dans l'ombre de la reine*. ↵

4) Aujourd'hui Wassy (Haute-Marne). (*N.d.T.*) ↵

5) *Sweetapple* : pomme sucrée. (N.d.T.) ↵

6) Aujourd'hui Arkhangelsk. (N.d.T.) ↵

7) Voir *L’Affaire du pourpoint*. ↵